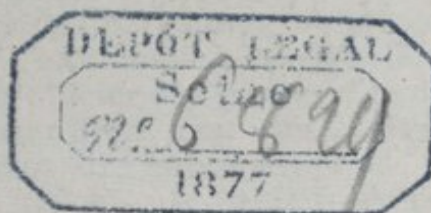


LE  
PARC AUX CERFS



PAR

ALBERT BLANQUET



PARIS  
A. DEGORCE-CADOT  
ÉDITEUR  
70 *bis*, RUE BONAPARTE, 70 *bis*.

Tous droits réservés.

# ŒUVRES DE ALBERT BLANQUET





Le Parc aux cerfs.  
A Degorce-Cadot, édit.

LE

PARC AUX CERFS

PAR

ALBERT BLANQUET

PARIS

A. DEGORCE-CADOT

ÉDITEUR

70 bis, RUE BONAPARTE, 70 bis.

Tous droits réservés.

# LE PARC AUX CERFS

## LA CAVE DE M. DE F...

L'auteur de ce livre a l'habitude – certains de ses confrères disent la manie – d'étudier l'histoire dont il veut retracer une page intime, non-seulement dans les écrits ou mémoires des contemporains, mais encore dans les localités mêmes qui doivent servir de cadre à ses récits.

Lorsqu'il étudiait Versailles, recherchant patiemment les traces de ce sérail de Louis XV qu'on ne désigne plus aujourd'hui que par le nom du quartier où il était situé, le *Parc aux Cerfs*, les indications des personnes obligeantes qui l'aidèrent dans son travail d'exhumation lui signalèrent un vieux gentilhomme, ancien officier des gardes du corps du roi Louis XVI, lequel consentirait peut-être à révéler des faits que la tradition affirmait être connus de lui.

L'auteur se rendit chez M. de F... Il habitait un petit hôtel de la rue... dans le quartier Saint-Louis. C'était un gentilhomme dans toute l'acception du mot ; ses manières, sa tenue, son élégance, et jusqu'aux ailes de pigeon

qu'il avait conservées, accusaient le vieux serviteur d'une royauté qui s'en est allée avec les derniers vestiges de la galanterie française. Seulement, M. de F..., presque centenaire, extrêmement dur d'oreille, avait la vue si basse qu'il portait des lunettes à double cristal.

Il consentit à satisfaire l'auteur, mais à une condition : c'est qu'il lui garderait un secret absolu, touchant son nom et sa demeure, sa vie durant.

L'auteur promit.

Voici ce que M. de F... lui raconta :

– Il y a quelques années, je crus m'apercevoir qu'un de mes domestiques me volait mon vin, et j'eus tout lieu de craindre que ses préférences ne se fussent étendues sur quelques bouteilles d'un précieux crû du Rhin que j'avais rapportées de l'émigration. Pour m'en assurer, j'eus l'idée de descendre dans ma cave. Je ne la connaissais qu'imparfaitement, et je cherchais mes bouteilles, lorsque tout à coup j'aperçus une partie du mur écroulée et présentant une ouverture assez large pour le passage d'un homme. J'eus l'idée que cette issue donnait dans la cave d'un de mes voisins ; mais en m'orientant, je reconnus qu'elle se dirigeait vers le potager du roi. Vous comprenez que ma curiosité fut vivement excitée.

Le lecteur s'imagine quelle dut être aussitôt celle de l'auteur.

– Je m'aventurai dans le souterrain, continua M. de F..., et je marchai ainsi l'espace d'environ deux cents pas ; puis je m'arrêtai, n'osant aller plus loin. Ce n'était point par peur ; mais je suis vieux, un peu dur d'oreille et presque aveugle, et il pouvait arriver que je m'égarasse ou que je vinsse à tomber dans quelque trou. Du diable si j'aurais pu m'en tirer ! Je remontai à la lumière, et mon premier soin fut de faire reboucher l'ouverture par un maçon qui travaillait précisément chez moi ce jour-là.

– Et vous n'avez parlé à personne de votre découverte ? demanda l'auteur au comble de l'étonnement,

– Je m'en serais bien gardé ! pour voir arriver aussitôt chez moi les visiteurs : gens de la ville, gens du château, gens du fisc, archéologues et tant d'autres importuns, sans compter les philosophes, qui n'auraient pas manqué de s'égayer sur le compte de nos rois !.

– Convenez cependant, monsieur, que les royalistes les plus chauds et les plus convaincus font bon marché de la réputation du roi Louis XV.

– C’est vrai, répondit le vieillard avec un sourire plein de malice et d’indulgence ; mais je craignais surtout les visiteurs, et quand on a mon âge, on a bien un peu le droit d’être égoïste et d’aimer à vivre tranquille.

– Monsieur, répliqua l’auteur, je vous avoue que je n’ai pas eu la force de respecter votre tranquillité, à l’exemple de vos concitoyens.

– Je vois que ce coquin de maçon a bavardé ! s’écria le vieux gentilhomme.

L’auteur obtint, non sans un grand et long combat, de descendre dans la cave de l’hôtel.

Là il fit le maçon, démolit une partie de la muraille avec les précautions les plus minutieuses, et parvint à se glisser dans le souterrain, dans les profondeurs duquel il s’aventura, une bougie à la main.

C’était un boyau d’une largeur de quatre pieds à peu près, allant tantôt en droite ligne et tantôt suivant de légères courbes, solidement maçonné, car les murs et la voûte en étaient presque intacts ; ils étaient percés, çà et là, de soupiraux à travers lesquels on ne voyait aucune lumière.

L’auteur marcha longtemps ainsi et se réserva de compter, au retour, le temps et la distance.

Enfin il arriva au pied d’un petit escalier, aux marches effondrées, qu’il n’hésita pas à monter d’un pied résolu, mais mal assuré. Il compta trente-sept marches, et à la dernière se trouvait une porte à la serrure presque invisible ; elle était couverte de moisissures. Au moyen de la hachette de maçon qu’il avait conservée, l’auteur écarta la gâche de la serrure, et la porte tourna péniblement sur ses gonds, en faisant entendre un grondement presque semblable à celui du tonnerre.

Ce ne pouvait être que le gémissement des ombres de Louis XV et de madame de Pompadour, désolées de voir pénétrer, peut-être, un de leurs plus mystérieux secrets.

L’auteur se trouvait dans une petite pièce circulaire, aux lambris vermoulus, au sol pavé de marbre, et dont le plafond offrait quelques parties moisies d’une peinture écaillée.

Aucune autre porte dans ce salon circulaire ; mais l’auteur ne s’arrêta point pour si peu, il frappa sur les murs, et l’un des panneaux offrant une sonorité plus grande que les autres, il l’attaqua de sa hachette, tout



doucement, et de manière à n'y pas pratiquer un trou plus grand que celui d'une vrille.

Une fois le trou achevé, il y appliqua l'œil et découvrit une statue sur le piédestal de laquelle se lisait un nom...

Cette statue, l'auteur le devina facilement, se trouvait dans l'une des salles du Musée de Versailles.

Il ne crut pas devoir pousser plus loin sa découverte, et rebroussa chemin.

Il compta dix-sept cent quatre vingt-deux pas. Il avait marché durant l'espace de vingt-huit minutes, un bon tiers de lieue.

Et encore dut-il s'arrêter à dix pas en deçà de l'ouverture pratiquée par lui, devant la voûte et la muraille effondrées : ce qui autorisait à supposer que ce souterrain se prolongeait bien au delà de l'hôtel de M. de F...

Une fois rentré auprès de M. de F... et le trou bouché aussi parfaitement que le pouvait faire un maçon improvisé, l'auteur fut encore obligé de s'engager à ne pas révéler le nom de la statue qu'il avait aperçue.

La découverte de ce souterrain venait d'éclaircir, pour l'auteur, un de ces points mystérieux de l'histoire secrète de Louis XV, qui trouvera sa place dans le récit qui va suivre.

# I

## LA SURINTENDANTE DES PLAISIRS DU ROI.

L'appartement que madame de Pompadour occupait au château de Versailles était situé dans la partie centrale, et comprenait, entre autres, les salles du Musée affectées aujourd'hui, au rez-de-chaussée, aux portraits des guerriers célèbres, à la suite de la deuxième série des Maréchaux de France.

Les fenêtres de cet appartement sont les premières que l'on trouve à gauche, en quittant le vestibule de la chapelle, pour entrer dans les jardins. Elles ont vue sur le parterre du nord.

Cet appartement, du reste, était prédestiné, car il avait été habité déjà par la plus brillante des maîtresses de Louis XIV, la belle et altière marquise de Montespan.

C'était une merveille d'ameublement et de tentures : l'or et la soie s'y mariaient avec l'élégance svelte et la galante harmonie qui ont contribué à assigner aux modes de cette époque le nom de la beauté qui en tenait le sceptre d'une manière vraiment royale.

En effet, le genre *Pompadour* est encore aujourd'hui l'expression la mieux appliquée pour classer la plus gracieuse ; sinon la plus correcte des ornements.

La marquise aimait les arts, elle était excellente musicienne et peignait avec un certain talent ; c'est dire que ses appartements étaient ornés de véritables trésors artistiques : toutes choses qui, quoiqu'il n'y fût point très-

sensible, avaient contribué à attirer sans cesse Louis XV en ces lieux charmants qu'il appelait, croyant en faire honneur aux charmes seuls de la marquise, un petit coin du paradis.

Le 5 janvier de l'année 1757, la belle Antoinette Poisson, cette suave madame d'Étioles que le roi avait créée, sans marquis, marquise de Pompadour, était assise au coin d'une cheminée, dans un grand fauteuil de satin broché. Elle paraissait soucieuse et son attitude semblait pourtant celle de la résignation.

Devant elle, allant et venant par la chambre, marchant gravement et comme s'il comptait sérieusement les rosaces du tapis, passait et repassait un homme d'admirable prestance, au visage noble et beau, à peine marqué par l'âge et dont la vaste poitrine resplendissait de dentelles sur lesquelles s'étalait un large cordon bleu.

Ce personnage était Sa Majesté Louis XV, roi de France et de Navarre.

– Eh bien ?... fit-il en s'arrêtant tout à coup.

– Eh bien ! sire, je m'arrête à votre plan et, puisque elle est votre volonté ; il en sera ainsi dans la suite, si...

Et madame de Pompadour continua sans pouvoir cacher un violent effort :

– Si pareil événement se représente.

Le roi saisit sur la cheminée une sonnette dorée délicatement ciselée, et l'agita avec un frémissement de satisfaction auquel sa maîtresse ne se trompa point. Elle devina quel soulagement il éprouvait de voir enfin l'issue d'une conversation pénible, et lui fit signe de s'asseoir en face d'elle, en lui recommandant de la laisser parler.

Madame du Hausset, la première femme de chambre de la favorite, entra discrètement.

– Ma chère du Hausset, dit la marquise, il faut que vous alliez passer quelques jours à l'avenue de Saint-Cloud.

– Dans votre hôtel, madame ?

– Non, dans une maison où je vous ferai conduire. Vous y trouverez une jeune personne prête à...

Madame de Pompadour prononça le mot à voix si basse et avec un accent tellement désespéré, qu'à peine si sa femme de chambre l'entendit. Celle-ci,

muette d'étonnement, regarda le roi qui détourna la tête en rougissant faiblement.

– Vous serez la maitresse de la maison, et vous présiderez à... l'événement, comme la déesse Lucine, ajouta la marquise en essayant de sourire. On a besoin de vous pour que tout se passe suivant la volonté du roi, et secrètement. Secrètement, vous entendez ?

– Oui, madame.

– Vous assisterez au baptême, continua la marquise, qui prononça ce mot avec un effort et comme s'il lui écorchait les lèvres, – et vous indiquerez les noms du père et de la mère.

– Ma chère du Hausset, dit le roi en souriant, le père, croyez-le, est un très-honnête homme.

La marquise se leva et, tendant sa main au roi qui la baisa doucement, elle ajouta vivement :

– Aimé de tout le monde, et adoré de tous ceux qui le connaissent.

Puis elle s'avança vers une armoire, en tira une petite boîte qu'elle ouvrit, d'où elle sortit une aigrette de diamants qu'elle fit étinceler devant les yeux du roi.

– Je n'ai pas voulu qu'elle fût plus riche, dit-elle, afin d'arrêter les suppositions.

– Elle l'est encore trop, marquise, lit le roi en l'attirant sur ses genoux et l'embrassant sur le cou, je vous aime, vous êtes bonne !

La marquise posa sa main sur le cœur du monarque. – C'est votre cœur que je veux, sire, votre cœur avant tout.

– Je le sais, dit le roi en détournant la tête autant pour cacher son embarras que pour feindre une lueur d'émotion.

– Ah ça ! continua-t-il en riant, ces diamants, d'où les tenez-vous ?

– Mais de M. Bøhmer, votre joailler, sire. Pourquoi cette question ?

– Parce que vous pourriez les avoir achetés au comte de Saint-Germain.

– Au comte de Saint-Germain ? Oh ! la bonne folie ! d'abord le comte ne vend pas les diamants qu'il a l'art de fabriquer, il les donne.

– Que me dites-vous là, marquise, il est aussi magnifique que cela, ce diable de Saint-Germain ! Savez-vous qu'alors, s'il le voulait bien, il me détrônerait et se mettrait à ma place.

– Sire, M. de Saint-Germain est un gentilhomme fort savant en chimie, tout occupé de problèmes ardues à résoudre et que les splendeurs du trône ne tentent pas.

– Un savant chimiste, oui, c’est vrai, dit le roi, devenu tout à coup sérieux, presque sombre, – il a même la prétention de lire dans l’avenir.

– Oh ! fit la marquise en riant, il vous aura fait quelque vilaine prédiction.

Le roi ne répondit pas et, se levant assez brusquement, s’approcha de madame du Hausset, à laquelle la marquise avait remis l’écritoire contenant l’aigrette.

– C’est pour la jeune personne, dit le roi. Au grand moment, vous ferez avertir Guimard de se rendre auprès de vous.

– Mais nous ne parlons pas du parrain et de la marraine, dit la marquise.

– Oui, reprit le roi, vous les annoncerez comme devant arriver ; puis, un moment après, vous aurez l’air de recevoir une lettre qui vous apprendra qu’ils ne peuvent venir. Alors vous ferez semblant d’être embarrassée, et Guimard dira : – Il n’y a qu’à prendre les premiers venus. Guimard vous dira les noms du père et de la mère.

– Est-ce tout, sire ? demanda la femme de chambre.

– Guimard donnera les dragées ; mais quant à vous, il est bien juste que vous ayez les vôtres.

Et le roi tendit à madame du Hausset une bourse gonflée d’or, avec cette mine gracieuse qu’il savait prendre dans l’occasion et que n’avait personne mieux que lui dans tout son royaume.

– Mon chancelier vous dira le reste, ajouta le roi en désignant la marquise qu’il salua affectueusement en ouvrant la porte.

– Vous partez déjà, sire ?

– Oui, je vais à Trianon.

– Vous en arrivez.

– J’ai promis d’y retourner.

– Ah ! sire, je voudrais vous voir toujours auprès de moi, dit madame de Pompadour d’une voix altérée.

– C’est fort aimable à vous, marquise, mais j’ai promis à mes filles.

– J’ai peur quand vous êtes loin... peur pour vous.

– Est-ce que vous êtes comme ce pauvre Berryer qui voit partout des ennemis armés contre moi ?

– Sire, M. le lieutenant de police a raison, il a reçu des avis. Je vous ai montré, moi, ceux que l'on m'a adressés.

– Assez, marquise, je vous en prie, fit le roi d'assez mauvaise humeur, – vous, Berryer et Saint-Germain, vous me feriez mourir si j'étais assez faible pour vous écouter.

– Allons, reprit-il en revenant et en embrassant la marquise sur le front et sur la main, occupez-vous de notre petite affaire, cela vaut mieux.

– C'est vrai, dit la marquise en suivant le monarque des yeux.

– Et après, pensez sérieusement à ce que vous a proposé M. de Bernis.

– Quoi ! ces statuts étranges, plus qu'étranges !.

– Oui, marquise, dit le roi en lui baisant de nouveau la main, – au revoir.

Restée seule avec sa femme de chambre, elle la regarda.

– Eh bien ! dit-elle, comment trouvez-vous mon rôle ?

– C'est celui d'une femme supérieure et d'une excellente amie, répondit madame du Hausset.

– C'est à son cœur que j'en veux, et toutes ces petites filles du Parc aux Cerfs, toutes sans esprit et sans éducation, ne me l'enlèveront pas. Ah ! je ne serais pas aussi tranquille si je voyais quelque jolie femme de la cour ou de la ville tenter sa conquête.

Mais, malgré son apparente philosophie, la favorite ne put cacher une larme qui brillait dans un coin de son œil et, se sentant devinée :

– Je suis malheureuse ! s'écria-t-elle.

– Je vous plains bien, madame, tandis que tout le monde vous envie.

– Ah ! ma vie est un combat perpétuel, dit la marquise avec tristesse. Il n'en était pas ainsi des personnes qui avaient su gagner les bonnes grâces de Louis XIV. Son petit-fils est un homme terrible, il lui faudrait le sérail du grand Turc !

– Madame de La Vallière s'est laissé tromper par madame de Montespan ; mais ce fut sa faute, le produit de sa bonté et de sa confiance. Elle était sans soupçon dans les premiers temps, parce qu'elle ne pouvait croire son amie perfide ni son royal amant infidèle. Madame de Montespan a été ébranlée par madame de Fontanges et supplantée par madame de



Maintenon ; mais, par sa hauteur et ses caprices, elle s'était aliéné le cœur du roi. Elles n'avaient pas des rivales comme les miennes : mais aussi le peu que sont ces rivales fait ma sûreté. Je n'ai en général à craindre que des infidélités. Louis XV aime le changement, mais aussi il est retenu par la force de l'habitude. Il craint les éclats et déteste les intrigantes.

– C'est vrai, madame.

– La petite maréchale de Mirepoix me disait l'autre jour : « C'est votre escalier que le roi aime ; il est habitué à le monter et à le descendre. Mais s'il trouvait, au bout de votre escalier, une autre femme à qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours ! »

– Madame la maréchale va un peu loin.

– Elle a raison. L'essentiel est donc pour moi que le roi ne se déshabitué pas de mon escalier, dit la marquise avec un sourire mélancolique.

– C'est à vous, madame, à le joncher de fleurs.

– Ah ! ces statuts de l'abbé Bernis, c'est une honte !...

– Qu'est-ce donc, madame ?

– La loi du sérail.

– M. de Bernis connaît le roi ; il veut être fait cardinal.

– Oh ! il le sera !...

– Et ces statuts ?...

En disant ces mots, la marquise désignait un petit meuble de bois de rose où sa femme de chambre trouva en effet un cahier de papier mignon et satiné et cousu de faveurs roses.

Madame de Pompadour l'ouvrit avec une sorte de répugnance et y jeta les yeux ; puis, comme révoltée de la rédaction de cette œuvre, elle la laissa glisser à ses pieds.

Narrateur fidèle, nous devons au lecteur la connaissance de ces statuts que nous ont conservés les mémoires du temps : ils formeront d'ailleurs le frontispice indispensable de ce livre. Le lecteur se contentera du moins des seuls extraits, du reste excessivement curieux, que nous pouvons copier.

« De très-jeunes personnes, vierges, autant qu'on en pourra juger, seront admises dans cette espèce de couvent qui prendra le nom de Parc-aux-Cerfs.

Les demoiselles, dont le nombre demeure illimité, y vivront séparément, et sans avoir la moindre communication entre elles, soit pour éviter de détruire la diversité de naturels, d'humeurs et d'esprits que doit offrir au maître les charmes de la variété, soit afin de prévenir que, par des communications trop communes dans les pensions, les jeunes recluses n'altèrent, ne flétrissent même les trésors de charmes réservés aux plaisirs du roi.

Des agents sûrs et dévoués seront chargés de parcourir le royaume, pour y découvrir des beautés neuves et inconnues.

Les autorités recevront l'ordre secret, non-seulement de n'entraver en aucune manière la mission des fonctionnaires du Parc aux Cerfs, mais encore de leur prêter assistance et main-forte au besoin.

Des bordereaux approximatifs seront remis aux trésoriers de la couronne, qui seront tenus de faire les fonds nécessaires à l'entretien de la chaîne d'entremetteurs, d'affidés, d'agents et indicateurs établis d'un bout à l'autre de la France, et qu'il sera juste de salarier largement, de peur que, par une parcimonie mal entendue, le service ne vienne à souffrir.

Un autre fonds sera alloué pour conduire à Versailles les demoiselles recrutées ; pour les dégrasser, les habiller, les parfumer, et relever, en un mot, tous les moyens de séduction qu'elles pourront posséder.

Les néophytes, à leur arrivée à Versailles, seront d'abord présentées à madame la marquise de Pompadour, qui, seule, pourra les introduire dans les petits appartements, où le roi prononcera sur leur admission ou leur rejet.

Une indemnité honnête sera donnée aux aspirantes qui n'auraient pas le bonheur de plaire à Sa Majesté ; elles seront, par les soins des agents du Parc aux Cerfs, remises au lieu d'où elles auront été enlevées : l'institution n'entendant toutefois contracter aucune responsabilité quant aux accidents qui pourraient survenir à la vertu des beautés réformées avant admission.

Le sieur Lebel est nommé surintendant du Parc-aux-Cerfs ; il aura la haute main sur les détails extérieurs et intérieurs. La dame Bertrand, qui, selon les circonstances, pourra prendre encore le nom de Dominique, sera directrice de la maison ; elle correspondra directement avec le roi et avec madame de Pompadour.

Les avantages des pensionnaires du *Parc-aux-Cerfs* varieront d'après le degré de satisfaction qu'elles auront procuré au roi, suivant leur position dans le monde, et surtout relativement à la fécondité ou à la stérilité du commerce qu'elles auront eu avec Sa Majesté. Mais une jeune personne congédiée de la maison ne pourra jamais obtenir moins de cent cinquante mille livres ; il sera le plus ordinairement pourvu à son mariage, afin que Sa Majesté n'ait pas le désagrément de voir tomber dans le désordre une femme honorée de ses bontés.

La première entrevue des arrivantes avec le roi aura lieu dans le petit appartement de deux pièces attenant à la chapelle : Sa Majesté y passera pour un seigneur polonais parent de la reine, et qui par cette raison logera au château. Le monarque se rendra secrètement dans cet endroit : les sentinelles devant lesquelles il devra passer auront l'ordre de lui tourner le dos quand elles l'entendront venir. Les entrevues suivantes se passeront dans l'intérieur du *Parc-aux-Cerfs* ; à moins que Sa Majesté n'ait la fantaisie de recevoir une des pensionnaires au château, dans lequel cas des ordres spéciaux seraient donnés à la dame Bertrand. »

Plus tard, Louis XV, enchanté de ces statuts, écrivit au bas *Approuvé*, et les signa avec autant de gravité que s'il se fût agi d'un édit bursal ou d'une réforme parlementaire.

On voit que l'abbé de Bernis n'a pas volé son chapeau de cardinal.

La marquise resta longtemps pensive et sa rêverie fut troublée par un grattement particulier à la porte. Elle se hâta de cacher les statuts de M. de Bernis, et un valet de chambre introduisit deux gentilshommes qui avaient leurs grandes et petites entrées auprès de la favorite.

C'étaient le duc de Richelieu et le marquis de Moléon.

Leur entrée chassa toute préoccupation funeste de l'esprit de la marquise, car elle ne douta point que l'un ne vînt lui parler de sa fille, et l'autre l'entretenir de son fils.

La marquise poursuivait le mariage de sa fille Alexandrine avec le duc de Fronsac, fils de Richelieu ; quant au fils du marquis de Moléon, elle voulait

le marier à la fille de madame de Nérès, sa meilleure amie ; seulement elle n'en avait jamais parlé.

– Marquise, dit M. de Moléon, vous vous rappelez avoir promis de signer au mariage de Jeanne de Nérès et d'y faire également signer le roi.

– Eh bien ! est-il décidé, ce mariage ?

– Certainement, nous avons enfin trouvé pour Jeanne un parti superbe : un homme possédant quelque chose comme une dizaine de millions, neveu et seul héritier d'un fermier général.

– Fi ! s'écria madame de Pompadour.

– N'est-ce donc pas un riche parti ?

– Oui, certainement ; mais il y a mieux que cela. Jeanne peut aspirer aux honneurs du tabouret, et si nous ne la faisons pas duchesse, au moins me paraîtrait-il possible d'en faire.

– Une marquise !... Au fait, pourquoi pas ? s'écria le duc de Richelieu. Ton fils et Jeanne ont joué ensemble étant enfants, Moléon, cela ferait un couple charmant.

La marquise ne répondit pas, mais elle jeta au duc un regard tout chargé de remerciements.

– Écoutez !... dit-elle tout à coup.

On entendait dans tout le palais une sourde rumeur, puis des éclats de voix ; la marquise s'approcha d'une fenêtre et vit courir des lumières dans le château.

– Qu'y a-t-il donc ? fit-elle en pâlisant tout à coup. Elle se précipita hors de la chambre, agitée d'un horrible pressentiment.

Restés seuls, le duc et le marquis se regardèrent.

– Marquis, est-ce que tu ne t'es jamais demandé quelle peut être la cause de l'intérêt excessif que porte la marquise à mademoiselle Jeanne de Nérès ?

– Elle est sa marraine, je crois.

– Oui, madame de Nérès et elles se sont beaucoup connues, alors que la marquise n'était encore que madame d'Étioles.

– Eh bien ! que vois-tu là d'étonnant ? demanda M. de Moléon,

– Eh bien ! il doit y avoir un secret là-dessous, et si tu m'en crois, tu t'arrangeras pour le découvrir.

– Peu m'importe !

– Comment ! mais il est toujours bon de savoir le secret d’une femme, surtout quand cette femme est la maîtresse du roi.

– Au fait, tu as peut-être raison, je consulterai le comte de Saint-Germain.

– Tu crois donc à ce sorcier, marqui ?

– Oui, et toi, duc ?

– Moi, je crois à ce que je touche, c’est M. de Voltaire qui m’a inculqué ce principe excellentissime.

Ils quittèrent l’appartement et, dès le vestibule, un homme se trouva devant eux, immobile et qui, les yeux fixes, l’oreille au guet, semblait écouter les bruits du dehors.

– Eh bien ! le voici justement ! fit M. de Moléon.

– Qui ?

– Le comte de Saint-Germain.

– C’est vrai, fit le duc qui, lui aussi, écoutait les bruits extérieurs ; je te laisse.

Et il s’élança au dehors.

Quant au marquis il s’avança vers l’homme immobile, et qui, en effet, n’était autre que ce fameux comte de Saint-Germain, en ce moment l’objet de toutes les curiosités et de toutes les conversations de la cour.

C’était un homme de haute taille ; son visage, aux traits réguliers, avait quelque chose d’imposant et d’austère, bien qu’à l’occasion il s’éclaircît de toutes les séductions de la plus gracieuse urbanité. Son front élevé et large, darré comme ceux des Allemands, avait une majesté olympienne, et de ses yeux enfoncés dans leurs orbites jaillissaient parfois des lueurs sombres et fauves bien faites pour inspirer aux esprits, soit une vive curiosité, soit une secrète terreur.

– Comte, fit le marquis, un mot, je vous prie.

– Dites, monsieur.

– Vous êtes l’ami de la marquise, et moi aussi ; c’est vous dire que je suis animé pour elle des meilleurs sentiments, vous ne serez donc pas surpris de mes paroles.

– Parlez, monsieur, fit le comte avec plus d’attention qu’il n’en avait montré d’abord.

– Vous m’avez dit, comte, que votre vie était plus longue que celle de dix générations d’hommes mises à la suite, et que, par conséquent, il vous était facile de connaître mille particularités touchant les personnes et les événements.

– C’est vrai, monsieur, répondit Saint-Germain en fixant sur le marquis un œil profond.

– Eh bien, reprit M. de Moléon, légèrement troublé de la force de ce regard, vous connaissez peut-être le passé, tout le passé de madame de Pompadour ?

Le comte de Saint-Germain fronça le sourcil, et son œil lança une flamme sombre qui, quoique rapidement éteinte, fit frissonner son interlocuteur.

Nous pouvons même l’ajouter : le marquis se repentait d’avoir été si vite et si loin ; mais il s’était distingué à Fontenoy, il ne voulut pas reculer.

– Je connais, dit Saint-Germain, ce qui n’est ignoré de personne.

– Oui, mais si vous vouliez aller plus loin encore ?

– A quoi bon ?

– J’ai un fils, comte, et ce fils doit épouser, comme vous le savez, la fille du duc de Santa-Cruz ; or, je serais curieux de savoir pourquoi madame de Pompadour voudrait voir mon fils épouser mademoiselle de Nérès, sa filleule, lorsqu’il se présente pour elle un parti de six millions.

– Votre fils sera marquis, et M. Pinson ne sera jamais que M. Pinson.

– Bah ! il est de force à dépenser cent mille écus pour se faire anoblir, et un million pour acheter un marquisat : j’en sais à vendre à meilleur compte.

– Six millions, dit le comte de Saint-Germain.

– Clairs et liquides, tandis que je n’ai pas vingt mille livres de revenus, moi, sans compter mon grade de maréchal de camp, bien entendu ! Ce qui équivalait pour mon fils à fort peu de chose.

– Et vous, marquis, verriez-vous ce mariage avec votre fils d’un bon œil ?

– Tenez, comte, je serai franc avec vous. J’aime beaucoup la marquise ; c’est une femme excessivement spirituelle, une beauté presque sans égale ; mais mon fils peut aspirer à être un jour, par substitution, duc de Santa-

Cruz, et il me serait très-pénible d'y renoncer. Cependant je ne voudrais pas.

– Déplaire à la marquise, je comprends. Eh bien, atten. dez quelques jours, et je vous donnerai peut-être le moyen de la faire changer d'idée.

– Oui ? Eh bien, si vous faites cela, comte, s'écria M. de Moléon, je veux vous...

Il s'arrêta en voyant Saint-Germain tirer une tabatière de sa poche et lui offrir du tabac. Cette tabatière, enrichie de diamants, avait une valeur extraordinaire.

– Je serai votre serviteur et votre ami, à la vie à la mort !

– A la mort ! bien ! fit le comte très-sérieusement en lui tendant la main.

Et il entra chez madame de Pompadour.

– Diable d'homme ! se dit M. de Moléon en époussetant son jabot, sur lequel étaient tombés quelques grains de tabac ; on ne peut pas le rémunérer, celui-là !

Il descendit l'escalier de la marquise, un peu étonné de l'agitation qui régnait dans le palais ; mais il ne tarda pas à en avoir la terrible explication.

Un cri retentissait de toutes parts :

– Le roi vient d'être assassiné !

## II

### CE QUE VOULAIT LE COMTE DE SAINT-GERMAIN.

Nous avons raconté ailleurs, dans un livre dont le mystérieux comte de Saint-Germain est l'acteur principal, la tentative criminelle de Damiens.

En cette circonstance, le comte de Saint-Germain, introduit chez le roi, avait prouvé au monarque que le couteau était empoisonné. Soit magie, soit réalité, le fait avait été palpable ; si bien que le roi s'était trouvé trop heureux de voir sa blessure pansée de nouveau par le comte, après les soins de ses médecins ordinaires.

Mais le crime de Damiens avait eu un contre coup. Au premier moment de frayeur manifesté par le roi, la reine avait fait intervenir son confesseur ; et celui-ci exigeait le renvoi de madame de Pompadour.

Le roi promit.

La marquise savait sa police et fut avertie avant que M. de Machault ne lui signifiât l'ordre de la part du roi.

Toutefois, la blessure étant reconnue peu dangereuse, la marquise n'abandonna pas son appartement.

– Le roi vous reviendra ! lui avait dit son amie la plus fidèle, la maréchale de Mirepoix.

Si la marquise était inquiète, retirée dans ses appartements avec sa petite cour, deux hommes réunis dans un cabinet attenant à son salon ne l'étaient



pas moins.

Ce salon donnait sur un escalier intérieur : celui que prenait Louis XV lorsqu'il venait rendre visite à madame de Pompadour.

Ces deux hommes étaient Lebel, le valet de chambre du roi, et le chevalier de Rancrolles.

Le chevalier était de ces étranges gentilshommes qui, ruinés jusqu'à la garde, faisaient flèche de tout bois, vivant au jour le jour, hier dans l'opulence, demain dans la misère, portant sur les épaules une tête impertinente qui en impose au vulgaire et que les honnêtes gens fuient par instinct. M. Berryer, le lieutenant de police, ne lui connaissait pas d'autres ressources que le jeu et son couvert mis tous les jours chez son beau-frère, M. de Romans, petit avocat au parlement et fort pauvre.

– Vous abandonnez la partie comme cela ? s'écriait le chevalier en secouant les bras de Lebel consterné.

– Le roi est à la dévotion, je vous dis, et il n'est pas homme à se donner une Maintenon ! Fût-elle même madame d'Esparbès, il s'ennuierait !

– Qui sait ? Sachez, ou plutôt sachons la choisir comme il la faudrait. J'ai un projet.

– Mon règne est passé ! fit Lebel avec un réel désespoir.

– Bah ! après la marquise une autre, répondit le chevalier.

– Non ! madame de Pompadour est la favorite par excellence. Elle n'a plus rien à obtenir et ne demande jamais rien. Elle ferme les yeux sur les caravanes du Parc-aux-Cerfs qu'elle me laisse diriger à mon gré. Si une autre arrivait et accaparait le roi pour elle seule, adieu ma faveur.

– Et les profits, ajouta Rancrolles.

– Oh ! j'en fais peu de cas, répliqua le premier valet de chambre, c'est la faveur du roi que je désire avant tout.

– Le fait est que vous pouvez plus qu'un ministre, papa ! fit le chevalier en lui frappant sur le ventre.

M. Lebel fit la grimace à cette familiarité : mais il ne voulait pas se fâcher avec un homme qui lui avait déjà été fort utile.

– Cependant vous aviez à me parler, dit-il en regardant le chevalier en dessous.

– Oui, j'ai découvert un trésor de beauté, et surtout d'innocence.

– A quoi bon ? dit piteusement Lebel, le roi se range !  
– Voyez toujours, on ne sait pas ce qui peut arriver, je vous dis que c'est une merveille.

– Est-ce à Versailles ?

– Non, à Paris, rue des Marmousets, à deux pas du parvis Notre-Dame.

– Bien, écrivez-moi tous vos renseignements et nous verrons.

– Les voici, dit le chevalier en tirant un papier de sa poche.

– Je vous aime, chevalier, fit Lebel avec bonhomie, vous n'êtes jamais embarrassé, ni en retard, vous !

– Eh ! j'ai ma fortune à faire. Je l'ai attendue pendant trente ans dans mon lit et je me suis aperçu qu'il valait mieux courir après. Ça, je vous laisse, s'il y a du nouveau, écrivez-moi.

Le chevalier quitta le cabinet et rentra dans le salon de la marquise.

Peu de temps après, on annonça le comte de Saint-Germain.

Personne ne savait le service rendu au roi ; mais on augura généralement bien de l'arrivée du sorcier. La maréchale de Mirepoix surtout, qui le traita tout haut de bon génie.

La marquise fit sortir tout le monde pour le recevoir. Celui-ci entra immédiatement en matière.

– Madame, dit-il, le mal est plus grand encore que vous ne pensez, et votre position plus menacée que jamais. Cette jeune fille de l'avenue de Saint-Cloud..

– Ah ! comte, épargnez-moi, je vous en supplie ! Il semble en effet que tout conspire pour m'accabler à la fois. J'ai des nouvelles : madame du Hausset est venue me rendre compte.

– Elle ne vous a rien dit, car elle n'était pas de retour lorsque j'ai quitté cette jeune fille.

– Vous l'avez vue ?...

– Oui, je partais pour Paris, où j'ai besoin de faire quelques recherches, lorsque je fus attiré dans cette maison par des cris. J'entrai malgré tout le monde, et l'on m'apprit, lorsque je déclarai être venu par votre ordre, que cette malheureuse connaissait l'attentat. Cette horrible nouvelle a précipité l'instant attendu, et elle est accouchée d'un enfant mort.

– O ciel ! fit la marquise. Mais elle reprit aussitôt : C’est peut-être une grâce du ciel !.

– Oh ! je n’ai pas fini, madame. Apprenez que la pauvre fille est folle !

– Folle !...

– Rien n’était plus dangereux que de la laisser dans cette maison ; alors je l’ai fait transporter dans une voiture et l’ai conduite chez moi. Il y a une chambre matelassée où les paroles et les cris sont étouffés.

– Ah ! comte, que de remerciements ! vous me sauvez !... fit la marquise, qui jugeait toute l’étendue du danger auquel elle échappait.

– C’est vrai, marquise, je vous sauve, car il ne faut pas en ce moment attirer l’attention sur les peccadilles du roi Louis XV, n’est-ce pas, et encore moins épouvanter le roi ?

– Ah ! comment vous récompenser ?...

– Avant de songer à me récompenser, il faut s’occuper de vous faire rentrer en faveur ; je veux vous en fournir le moyen, et il réussira, j’en ai la conviction.

– Mais vous êtes un homme adorable, comte, fit la marquise, que l’assurance de cet homme gagnait, et qui l’eût volontiers embrassé de bon cœur.

– Madame d’Esparbès est à Paris ?...

– Oui, depuis sa petite disgrâce ; le roi ne veut plus la voir ; elle le compromet, dit-il.

– M. d’Argenson vient de lui écrire cette lettre.

– Voyons... fit la marquise avec une avidité qui fit sourire Saint-Germain.

– Tout à l’heure, dit-il, en tirant lentement une lettre cachetée de sa poche, le courrier de confiance du comte passait sur la route, à franc étrier, au moment où j’allais entrer dans votre maison de l’avenue de Saint-Cloud ; je me suis douté que cet homme portait la fortune de son maître, et je l’ai arrêté. Cela m’a coûté vingt mille livres ; mais c’est une bagatelle auprès de votre triomphe, marquise !

– Que contient cette lettre ?... fit impatiemment madame Pompadour.

– Je vais vous le dire.

– Mais elle est fermée.

– Oh ! je n’ai pas besoin de décacheter les lettres. moi, pour les lire ! Voici, mot pour mot, ce qu’elle contient : « L’indécis est enfin décidé : elle est renvoyée. Vous allez « revenir, ma chère comtesse, le roi le veut ; il vous ai« mera, et nous serons les maîtres du tripot. »

– Quelle horreur ! fit la marquise.

– Remplacée, vous voyez, et promptement !

– Ah ! c’est trop habile à M. d’Argenson, et sa maîtresse est adroite. Donc il s’agit de remettre ceci au roi. Faites venir Lebel.

– Mais qui m’assure qu’il y a bien là ?

– Je vous dis que j’en suis sûr... Voulez-vous une preuve sur autre chose. Tenez, fermez ce livre ; indiquez la page que vous voulez que je lise... ou plutôt vous avez là, à ce doigt, une bague double ; il y a quelque chose de gravé à l’intérieur...

La marquise frissonna de tout son corps et cacha sa main en pâlisant.

– C’est une date, continua Saint-Germain, sans paraître remarquer son trouble : 1738 et trois noms...

– Oh ! ne prononcez pas ces trois noms !... s’écria la marquise au comble de la terreur.

– Soit, je me tairai ; mais aussitôt que vous aurez envoyé cette lettre au roi, je vous dirai quelle est la première faveur qu’il faut lui demander quand il aura passé une heure à vos pieds.

Madame de Pompadour sonna vivement. On lui dit que Lebel venait précisément d’arriver, le visage tout bouleversé. Elle courut le joindre dans son petit cabinet.

– On vous remercie, madame, dit-il ; c’est tout à fait décidé ! et le roi se convertit !

– Non, si vous portez ceci à Sa Majesté à l’instant même.

– J’y vais, fit le valet de chambre en s’élançant hors de l’appartement.

La marquise rentra, et trouva Saint-Germain appuyé sur le marbre de la cheminée. Son visage était sombre, et la marquise n’osa affronter son regard, tant elle redoutait de lui laisser lire ce qu’elle s’efforçait de cacher.

On s’occupait beaucoup à Paris de l’attentat de Damiens, mais par pure curiosité. Louis XV n’était plus le *Bien-Aimé*, et l’on sentait dans les masses

les sourds grondements des orages qui, plus tard, devaient emporter la monarchie. Les impôts étaient écrasants et le peuple murmurait.

Il n'ignorait pas quelles sommes immenses engloutissaient les plaisirs du roi ; et les ennemis de la Pompadour se plaisaient à chiffrer les prodigalités de Louis XV envers cette favorite. On nous saura gré d'en donner un aperçu, en remarquant toutefois que la valeur de l'argent et des propriétés a aujourd'hui plus que triplé.

En 1745, douze ans avant l'époque où nous sommes arrivés, il n'y avait pas six mois que madame d'Etioles était la maîtresse du roi et elle possédait déjà cent dix mille livres de rentes, un logement à la cour, un autre dans les maisons royales et le marquisat de Pompadour. Un an après, elle acheta du fermier général Roussel la terre de la Selle Saint-Cloud pour cent cinquante mille livres que le roi lui donna, ainsi que sept cent cinquante mille autres livres pour acheter la terre et le château de Crécy. Toujours la même année, le roi lui donna la charge de trésorier des écuries qu'elle vendit cinq cent mille livres, et comme cette charge était fort importante, il en créa une seconde qu'elle vendit encore au même prix.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1747, elle reçut un présent de trois cent mille livres dont cent cinquante en diamants, et pour son frère la capitainerie de Grenelle, valant cent mille livres.

En 1749, un hôtel à Fontainebleau qu'elle acheta trois cent, mille livres, mandatées à cet effet ; plus, le château d'Aulnoy que le roi donna pour augmenter Crécy en y ajoutant quatre cent mille livres. L'année suivante, le roi lui acheta Brimborion six cent mille livres et donna la terre de Marigny à son frère. Et deux ans plus tard, la terre de Crécy n'étant pas suffisamment arrondie, le roi l'agrandit de celle de Saint-Remy, qui valait douze mille livres de rentes ; et pour faire passer un aussi mince présent, il y joignit trois cent mille livres pour acheter un hôtel à Compiègne.

En 1755, elle acheta l'hôtel d'Evreux à Paris, situé au faubourg Saint-Honoré, avec cinq cent mille livres que le roi donna pour cet usage en y ajoutant cinq cent mille livres pour le rendre habitable.

Il y eut alors une émeute du populaire parisien contre la courtisane titrée, les maçons furent chassés à coups de pierres et les murs de l'hôtel furent illustrés de dessins grotesques et plus spirituels qu'académiques.

C'était le palais de l'Elysée, aujourd'hui complètement transformé, mais qui a toujours été une merveille d'élégance et de somptuosité, sans parler du jardin, qui est un des plus beaux du monde.

Madame de Pompadour était une femme de beaucoup d'esprit et d'autant de prévoyance ; elle ne se trompait pas à ce déluge de libelles pleuvant sur elle, et sentait, elle aussi, venir l'orage : elle avait placé cette immense fortune, qui s'accroissait encore chaque jour, sur les banques étrangères, sans se soucier beaucoup de priver la France du bénéfice de ces opérations.

C'est, du reste, la belle habitude de tous ceux qui mordent au pouvoir.

Le comte de Saint-Germain paraissait riche à millions ; il ne semblait animé par aucun désir d'ambition ; de sorte que la marquise se demandait ce qu'il pouvait avoir à exiger, car il était évident que c'était pour lui-même qu'il venait de rendre un service à la favorite.

Quand elle fut assise, le comte prit une attitude presque douloureuse et dit, en montrant la main de la marquise.

– Vous avez eu tort, madame, de ne pas me laisser achever tout à l'heure. Cette date de 1738 a pourtant une grande et grave signification.

– De grâce, comte...

– Au contraire, madame, parlons-en. A cette époque, il y a de cela dix-neuf ans, vous étiez une belle jeune fille, oui bien belle !... douée de toutes les perfections de l'éducation : vous faisiez la joie et le désespoir de tous les hommes qui vous approchaient, et, soit prescience de l'avenir, soit calcul, votre mère déclarait qu'un roi seul était digne de l'adorable Antoinette. N'est-ce pas ce nom-là, madame, qui est gravé sur l'un des anneaux de votre bague ?

– C'est vrai, fit la marquise en souriant, mais rien d'étonnant à cela, ajouta-t-elle d'un air qu'elle essaya de rendre enjoué.

– A cette époque, il y avait dans la maison du fermier général Tournehem, un jeune homme...

– Comte ! s'écria la marquise.

– Laissez-moi achever, dit Saint-Germain d'une voix calme et en la clouant immobile à sa place d'un regard, ce jeune homme était admis dans toutes les fêtes du fermier général, grâce à ses talents de musicien, et fut

aimé par Antoinette, bien qu'elle eût déjà accueilli les hommages d'un homme qu'on appelait Sylvio.

– Sylvio !... fit la marquise avec épouvante.

– C'était, disait-on, un Italien, que ce Sylvio, il était marquis de Montferrat et passait pour posséder de grandes richesses ; mais le cœur lui préférait René, le beau musicien... Ah ! vous aviez déjà de l'ambition alors, madame, beaucoup d'ambition, et l'avenir a prouvé que c'était avec quelque raison.

Depuis qu'il avait prononcé ce nom de Sylvio, la marquise considérait le comte avec une attention étrange, bien qu'elle n'osât cependant le regarder en face : tantôt elle glissait sur lui un coup d'œil rapide, tantôt elle interrogeait dans la glace le profil sévère de cet homme qui était déjà un problème vivant pour tout le monde et qui prenait maintenant à ses yeux des proportions gigantesques.

Le comte continua.

– Oui, la séduisante Antoinette avait beaucoup d'ambition, et tellement, qu'outre le marquis de Montferrat, elle se laissait courtiser par le neveu de M. de Tournehem ; ces deux-là c'était pour le mariage, et il n'y avait pas à s'en choquer. Cependant René était jaloux, et Sylvio soupçonneux autant que méfiant ; si bien que tous deux, tous deux, n'est-ce pas, obtinrent. des preuves de l'affection de leur maîtresse.

– Mais comment savez-vous !... fit madame de Pompadour atterrée.

– Je vous le dirai. Laissez-moi continuer. Sylvio était méfiant, ai-je dit, c'est pourquoi, à la veille de demander votre main officiellement, il eut l'idée de pénétrer, de nuit, grâce aux complaisances d'une servante, dans votre appartement. Cette fille savait qu'elle se rendait complice d'un crime, mais l'or peut tout. Oui, un crime, car Sylvio trouva son rival dans les bras de celle qu'il était assez fou pour vouloir prendre pour femme légitime.

– Comte, vous oubliez...

– Eh ! madame, je parle d'une Antoinette, d'une jeune fille qui n'est plus, ou qui, du moins, a tellement oublié son passé, qu'elle a l'air d'en écouter le récit comme si elle lisait un roman de M. Voltaire ou de M. de Crébillon. Il y eut alors un combat horrible entre ces deux hommes, dans lequel l'adresse lutta avec le courage et la force. En vain Antoinette suppliait, ils furent tous

deux inflexibles et se battirent sous ses yeux avec un acharnement effroyable. Enfin, Sylvio fut blessé mortellement par son adversaire, déjà blessé lui aussi, et il tomba. Antoinette et René eurent l'horrible courage de soulever ce cadavre pour le porter au dehors ; ils traversèrent ainsi un long jardin pour arriver à une petite porte, et comme il fallait avant tout sauvegarder la réputation de la jeune fille, René se chargea du reste. Un an après, la belle Antoinette épousait M. d'Étioles.

– Ah !... fit la marquise qui sembla respirer.

– Chose étrange, continua Saint-Germain, René ne reparut jamais devant sa maîtresse. Qu'était-il devenu ? Elle ne s'en inquiéta jamais, pas plus que de savoir où avait été enterré le corps de Sylvio.

– Et vous savez cela, vous, monsieur ? demanda la marquise.

– René porta le cadavre jusqu'à la Seine avec l'intention sans doute de la lui donner pour sépulture ; mais la fraîcheur de la nuit ranima Sylvio, et il poussa un gémissement.

– Il n'était pas mort !

– Non, il revint au contraire tout à fait à la vie, sur la berge même du fleuve ; et quand il rouvrit les yeux, il remarqua les regards farouches que son rival jetait sur lui. C'était un méchant garçon, madame, que ce jeune musicien ; l'amour avait pu l'embellir à vos yeux, mais je vous jure qu'il n'était pas digne de votre affection, car il eut la pensée exécrationnelle de jeter vivant à la rivière celui qu'il n'avait pu vaincre entièrement.

– C'est impossible !

– C'est exact. Heureusement il était blessé, lui aussi, et ses forces le trahirent ; si bien que Sylvio se releva et ramassa son épée, car René l'avait apportée dans l'intention de la faire également disparaître. Le combat recommença entre ces deux hommes, sous l'arche du pont au Change, la lune seule l'éclairait ; tous deux étaient déjà affaiblis par leurs blessures et la perte de leur sang ; mais, cette fois, ce fut René qui tomba pour ne plus se relever.

– Ah ! fit madame de Pompadour en se cachant le visage.

– Sylvio tomba aussi, et se réveilla en prison ; mais, comme il était horriblement blessé, et que, par conséquent, on ne put l'accuser d'assassinat, il n'y resta pas longtemps.



– Affreux souvenirs !... pauvre René !...

– Je vous ai dit, madame, que ce René était un fort mauvais garçon, et vous faites preuve d'une trop belle âme en le plaignant, tandis que vous n'avez pas un seul mot pour le marquis Sylvio.

– C'est vrai, c'était un noble cœur que Sylvio. répondit madame de Pompadour.

– A la bonne heure !

– Et maintenant, madame, je vais vous dire quels sont les deux autres noms qui se trouvent gravés sur votre bague.

– Taisez-vous, de grâce !...

– Il y a ceux de Sylvio et de René.

– Mais comment savez-vous donc toutes ces choses !...

– Madame, cette bague vous a été remise par un moine récollet, le 14 novembre 1738, le jour où vous avez mis au monde une fille dont M. d'Étioles n'a jamais entendu parler, car vous l'avez épousé peu de temps après.

– Silence ! monsieur, ne parlez jamais de cela !

– Et pourquoi donc ? On s'égaie déjà tant sur votre compte, qu'une calomnie de plus ou de moins...

– Comte, vous vous oubliez !... fit la marquise, essayant de reprendre sa hauteur.

– Il ne me reste donc plus, marquise, qu'à vous dire ce qu'il faut demander au roi ; car, croyez-moi, il sera demain, ou après, redevenu sinon votre esclave, au moins votre ami dévoué.

– Que voulez-vous ?

– Rien pour moi, madame, tout pour elle.

– Pour qui donc ? fit la marquise en le contemplant avec une épouvante plus grande encore que précédemment.

– M. le duc d'Orléans a un fils, ce fils a dix ans, mais les princes se marient jeunes. Je veux donc, vous entendez, madame, je veux que, d'ici à trois mois, M. le duc de Chartres soit fiancé à mademoiselle Jeanne-Renée-Sylvia de Nérès.

– Le premier prince du sang !... fit madame de Pompadour avec stupeur.

– Rien de trop, madame, pour la fille de Sylvio do Montferrat.

– Un petit gentilhomme piémontais !...

– Non, madame, mieux que cela, le marquis de Montferrat était de race royale.

– Mensonge !...

– On le prouvera quand il sera temps, madame, mais cela n'est pas nécessaire. Ce qui l'est, c'est que Jeanne de Nérès soit un jour duchesse d'Orléans, et puisse, en cas de déchéance, ou à défaut d'héritier mâle de la branche aînée de Bourbon, devenir reine de France.

– Ah !... fit madame de Pompadour avec fierté, c'est un beau rêve, cela !

– Oui, madame, et je m'étonnerai toujours que vous n'y ayez pas songé pour mademoiselle d'Etioles, que vous voulez faire duchesse de Richelieu.

La favorite lança vers le comte un regard qui semblait vouloir dire : il est encore temps ; mais celui-ci ne s'en offusqua nullement.

– Non, madame, ce serait de la folie, et tout le monde crierait. Tandis que pour mademoiselle de Nérès, qui peut prendre le nom de son père, celui de ses aïeux même s'il le faut...

– Mais Jeanne n'est pas...

– Jeanne est la fille de Sylvio ou de René, vous ne sauriez vous-même dire le contraire, et vous seriez bien embarrassée à ce sujet. Or, de deux noms, il vaut mieux adopter le plus beau, c'est logique cela !

– Jamais je ne consentirai...

– Il le faudra bien, pourtant.

– Le roi ne voudra jamais.

– Ceci est votre affaire. D'ailleurs, il n'aime pas beaucoup les Orléans, et il ne serait pas fâché de leur voir faire ce qu'il ne manquera pas d'appeler une mésalliance,

– Non, c'est impossible !... s'écria la marquise, qui réfléchissait tout en écoutant les paroles de Saint-Germain.

– Je le veux, madame, répliqua le comte d'une voix grave.

– Vous ! de quel droit ?...

– Du droit que je possède et que vous reconnaissez, car votre regard ne ment pas, si vous essayez de faire taire voire bouche. du droit que doit avoir celui dont les traits sont restés dans votre souvenir, malgré dix-neuf ans écoulés, et que vous avez reconnu, là, tout-à-l'heure, dans cette glace.

- Sylvio !
- Madame, je suis le comte de Saint-Germain.
- Mais c’est impossible, je vois en vous le même homme qu’il y a vingt ans, plus jeune même ; je croyais qu’un simple jeu de hasard.
- Madame, je ne vous dirai pas l’âge que j’ai, cela importe peu.
- Vous vous donnez plusieurs siècles, dit-on, répliqua madame de Pompadour en essayant de sourire avec mépris, tandis que son cœur battait à lui rompre la poitrine.
- Ce n’est ni le lieu ni le moment de sonder les mystères de Dieu, madame. Sylvio de Montferrat, c’est moi, et je vous ordonne...
- Comte, vous oubliez...
- Je n’oublie rien. Je veux que ma fille soit un jour duchesse d’Orléans.
- Non ! non ! fit avec force la marquise, c’est me perdre qu’exiger.
- Vous ne vous perdrez pas. D’ailleurs, le roi est encore sous le coup de l’émotion, je l’ai sauvé d’une mort inévitable, et nous lui arracherons cela par reconnaissance.
- Fable, que ce couteau empoisonné !
- Non, madame, réalité !
- Mais cet assassinat est l’œuvre...
- Des jésuites, je n’en doute pas, et personne n’en doute. Ils ont hâte de voir régner M. le dauphin, qui les protège ; et ils vous renversent.
- Si vous le voulez, peut-être.
- Moi, madame, je ne combats point avec les armes de la calomnie, je marche droit et ferme dans ma route.
- Prenez garde, comte, elle peut vous conduire.
- A la Bastille ? fit Saint-Germain, avec un sourire de mépris.
- Et mon pouvoir serait impuissant pour vous en faire sortir.
- Madame, on ne met pas les hommes comme moi à la Bastille, et ceux qui en auraient seulement la pensée, seraient en peu de temps brisés comme verre, sachez cela !
- Je n’ignore pas que vous êtes un habile chimiste, mais là, je crois, se borne votre puissance.
- Je vous engage, madame, à ne pas l’essayer.
- Ainsi, c’est la guerre entre nous, comte ?

– Non, madame, et la preuve c’est que j’ai travaillé à vous rendre le roi. Réfléchissez un peu, et vous comprendrez bientôt que mes exigences rentrent dans le domaine du possible.

Sur ces paroles, Saint-Germain s’avança galamment vers la marquise qui se laissa prendre la main, et il déposa sur cette main un baiser dont l’action fut telle, sur cette organisation si éprouvée par les émotions de la journée et de la veille, que la favorite se sentit mourir.

– Oh ! c’est un homme étrange ! murmura-t-elle en le regardant s’éloigner.

# III

## ROSE PICARD.

Il faisait très-froid, et le comte était enveloppé dans une grande pelisse à fourrures qu'un laquais de la marquise avait jetée sur lui à sa sortie ; aussi avait-il le visage presque à moitié caché lorsqu'il traversa le vestibule qui, de la cour de la chapelle, conduit au parterre du nord ; il avança de quelques pas et aperçut, occupés à causer mystérieusement, deux hommes arrêtés dans l'enfoncement du chevet de la chapelle.

– C'est Lebel, pensa-t-il, avec ce misérable Rancrolles ; allons, il y a du nouveau... Tout va bien.

Et il passa.

L'un de ces causeurs était en effet le premier valet de chambre du roi. Il avait peine à contenir l'impatience de son interlocuteur.

– J'ai deux chevaux à mon carrosse, disait Rancrolles, vous pouvez être de retour ici dans quatre heures, assez à temps pour le souper du roi.

– Non, c'est impossible. Le roi a besoin de moi à chaque instant, il peut vouloir m'envoyer chez la marquise d'un moment à l'autre ; je n'aurais pas même dû le quitter.

– Au fait, vous avez peut-être raison. Ah ! c'est égal, l'occasion était bonne de la remplacer à tout jamais.

– Je vous dis que j'aime mieux celle-là, qui est tout arrivée.

– Soit, n'en parlons plus.

– Je vous verrai demain matin, sur les dix heures ; mais vous me garantissez bien la candeur de l'objet.

– Pardieu !

– C'est que j'ai déjà été trompé, voyez-vous, et j'aime mieux vous prévenir d'avance. Une fois, une grande dame me tombe de la province, vêtue plus que simplement : elle était d'une beauté surprenante, et habilement dirigée par un homme très-fort. Vous comprenez ce qui pouvait arriver ; une fois au but, elle jetait l'habit d'emprunt, et la grande dame reparaisait. Eh bien ! j'ai découvert le piège par un moyen infaillible, et j'en ai une infinité d'excellents dans mon sac, rappelez-vous cela, chevalier.

– Alors, à demain, dix heures, à Paris.

– Rue des Marmousets, c'est entendu.

Ils se quittèrent, et Lebel entra chez la marquise de Pompadour.

Le chevalier de Rancrolles monta dans son carrosse, un horrible véhicule de louage, mais attelé de deux chevaux de choix, et se fit conduire à Paris, en recommandant au cocher de ménager les bêtes.

– J'ai le temps, se disait-il, et demain j'aurai peut-être besoin de brûler le pavé.

Il entra dans Paris la nuit. Il fit arrêter sur le pont au Change, renvoya sa voiture, et s'enfonça dans la Cité.

Comme il entrait dans l'étroite rue des Marmousets, il fut heurté par un homme qui marchait rapidement et, sans se soucier d'être entendu des passants, s'exprimait en termes fort vifs sur la personne qu'il venait sans doute de quitter.

– Coquette ! perfide ! âme double et traîtresse ! Ah ! vilaine chose que la femme !

– Bon ! se dit Rancrolles, après l'avoir repoussé assez rudement, je parie que c'est notre amoureux.

Et il se retourna jusqu'à ce que cet homme passât devant la lanterne fumeuse brûlant au coin de la rue, en attendant les réverbères qui furent inventés quelques années après.

– Justement, se dit Rancrolles, c'est le Pinson ! Ça, aura-t-il enfin avoué sa belle position ?... Quelle heureuse inspiration a eue cet imbécile de

vouloir être aimé pour lui-même, quand il a six millions !... Nous allons bien voir.

Il arriva devant la maison qui porte aujourd'hui le numéro 32, et dont le rez-de-chaussée était occupé par une petite boutique de mercerie. Au lieu de frapper à la porte de l'allée contiguë, il entra résolûment dans la boutique.

Il y avait à droite de la porte d'entrée un petit comptoir de chêne poli, sur lequel était une lampe éclairant les jolis doigts de la mercière, occupés pour le moment à tricoter.

– A la bonne heure ! fit-elle en relevant la tête, le plus charmant minois, blond, frais, rose, blanc comme lis, et animé d'un sourire franc et perlé, – c'est très-bien cela !... Tiens, c'est vous, monsieur le chevalier ?

Et la blonde jeune fille rougit de sa méprise.

– Oui, chère enfant, c'est moi, tandis que votre M. Pinson s'en va grommelant et vous apostrophant.

– C'est un vilain jaloux.

– Oh ! a-t-il donc osé suspecter la blancheur de votre pensée, ma toute belle ?

– Il prétend que j'écoute trop les compliments des autres et que je ris à ceux qu'il essaie de me débiter.

– Il les fait donc gauchement ?

– Assez. répondit la jeune fille en riant.

– Dame, s'il vous aime, il est intimidé.

– Il a tort.

– Et vous, l'aimez-vous ?

– Pas extraordinairement.

– En vérité ; j'espère bien que vous ne le lui avez pas déclaré ?

– Pas si sotte. Mais me refuser...

– Il ose vous refuser quelque chose, c'est un mal-appris, un manant.

– Je n'ai pas osé le lui dire.

– Mais vous le pensiez.

– Figurez-vous que j'ai une envie... mais une envie furieuse de voir... Vous allez vous moquer de moi.

– Non, dites toujours ; les envies d'une jolie femme sont les choses les plus respectables et les plus sensées du monde.

– A la bonne heure, vous savez vivre, vous, monsieur le chevalier. Eh bien, j’ai envie de voir un bal de l’Opéra.

– C’est excessivement légitime, et une femme ne peut pas mourir avant d’y avoir assisté une fois au moins.

– Voilà précisément ce que j’ai dit à M. Pinson.

– Et il refuse ? demanda Rancrolles singulièrement affriandé par cet aveu, et dont l’imagination bâtissait déjà des montagnes de projets sur ce désir.

– Moi qui m’y préparais en secret depuis plus d’un an !

– Ah ! il y a un empêchement ; c’est que, vu la maladie du roi, on pourrait bien les interdire cette année.

– J’ai vu aujourd’hui mademoiselle Clairon, à qui j’ai porté des rubans, et elle m’a appris que rien ne serait changé au carnaval de cette année, afin de ne pas trop occuper les esprits, et cela par ordre du roi.

– Eh bien, mademoiselle Rose, si vous voulez me faire l’honneur de m’accepter pour cavalier, je vous y conduirai, moi.

– Avec Diane ? demanda la jeune fille en portant son joli doigt dans la direction du plafond.

– Sans Diane.

– C’est qu’elle a bien envie d’y aller aussi, elle, mais c’est pour voir...

– Pour voir ?

– Pour voir le roi ; je crois qu’elle en est amoureuse.

– Ma nièce se permettrait !...

– Oh ! le vilain oncle qui se fâche pour si peu.

– Mademoiselle, j’y consentirais, que ni son père, ni sa mère n’y prêteraient les mains. Mais quant à M. Pinson, il a peut-être ses raisons pour refuser.

– Croyez-vous ? Il y va avec une dame peut-être.

– Il n’y a pire eau que celle qui dort.

– C’est vrai. Eh bien, s’il ne m’y conduit pas, j’irai avec vous, et nous le surprendrons.

– Charmant petit cœur, c’est entendu ! dit Rancrolles en saisissant la petite main de la mercière, qu’il baisa avec autant de sérieux et de respect que si c’eût été la main d’une duchesse.



Il quitta la boutique et entra dans l'allée qui menait à l'étage au-dessus.

– A merveille ! se disait-il en montant l'escalier, de l'Opéra au Parc aux Cerfs, il n'y a que la distance d'un ou deux verres de Champagne.

## IV

### LES DEUX MAISONS DE LA RUE SAINT-LOUIS.

Le Parc-aux-Cerfs, à Versailles., était, à cette époque, le nom sous lequel on désignait une partie du quartier Saint-Louis actuel.

Il avait pour limites, au nord la rue des Tournelles, à l'ouest la rue de Satory et les murs du Potager du roi, au midi et à l'est les bois de la Butte-Gobert.

Le 25 novembre 1755, ainsi qu'il résulte des actes déposés dans l'étude de maître Patu, conseiller du roi, notaire au Châtelet de Paris, le roi Louis XV acheta, sous le nom de l'huissier Vallet, une petite maison située rue Saint-Médéric, et portant aujourd'hui le n<sup>o</sup> 2.

C'était là, avoue madame du Hausset dans ses *Mémoires*, qu'habitaient les sultanes du *sérail* de Louis XV ; mais elle déclare qu'il n'y en avait que deux en général, et très-souvent une seule. Elle ajoute qu'on leur donnait, lorsqu'elles se mariaient, des bijoux et une centaine de mille livres.

Le témoignage de la femme de chambre de la Pompadour nous paraît un peu suspect de partialité ; son livre n'est qu'un long panégyrique de la favorite, où, d'elle et du roi, elle fait de petits saints.

Le témoignage de Mercier lui-même doit être-repoussé ; car ce n'est pas une raison, parce que de grands seigneurs ou de riches particuliers avaient

ce qu'on appelait alors des petites maisons, pour tolérer semblable possession au roi de France.

Il fallait absolument, dit l'auteur de *la Vie privée de Louis XV*, que la Pompadour écartât sans relâche, des petits soupers du roi, toutes les femmes de qualité faisant sur lui une vive sensation, et elle alla jusqu'à les faire punir parfois, de l'exil, du crime de vouloir plaire. Il fallait que, devenue surintendante de ses plaisirs, elle fit continuellement recruter dans le royaume des beautés neuves et inconnues, propres à renouveler le sérail qu'elle gouvernait à son gré.

Telle fut, ajoute-t-il, l'origine du Parc-aux-Cerfs, gouffre de l'innocence et de l'ingénuité, où venaient s'engloutir les victimes qui, rendues ensuite à la société, y rapportaient la corruption, le goût de la débauche et de tous les vices.

Indépendamment du tort qu'a fait aux mœurs cette abominable institution, il est effrayant de calculer l'argent qu'elle a coûté à l'État. L'auteur entre ici dans l'émunération des charges de cette institution immorale, et n'évalue pas à moins d'un milliard les sommes qui, en dix ans, ont passé par cette étrange piscine,

On peut aussi regarder le Parc-aux-Cerfs comme une des sources principales de la déprédation des finances ; car dans ses fameuses *Remontrances*, le Parlement reprocha au roi que les acquits du comptant qui, sous le prodigue et fastueux Louis XIV, n'avaient jamais monté à plus de dix millions, passaient alors cent millions,

Or, ces acquits du comptant étaient les sommes délivrées par le trésor sur la simple signature du roi, et sans qu'il fût fait mention de l'objet de leur destination.

Donc, malgré les méticuleuses précautions des agents secrets des plaisirs du monarque, et la complaisance apportée par plusieurs écrivains, en vue d'amoindrir les faits, il est avéré que la maison de la rue Saint-Médéric n'était pas seule en possession d'abriter les amours du roi. Nous avons été assez heureux pour trouver la piste vraie.

Au coin de la rue Saint-Louis, – nous parlons toujours de Versailles, – s'élevait une maison élégante, entre cour et jardin, entièrement close de murs.

Cette maison porte aujourd'hui le n° 14, et fait retour sur la rue Royale.

Elle appartenait alors à M. Colin, procureur au Châtelet, chevalier de Saint-Louis et intendant de la marquise de Pompadour.

Cette propriété occupait, en mitoyenneté avec celle qui porte aujourd'hui le n° 20, tout le pâté borné par les rues Saint-Antoine et Saint-Médéric, Le mur qui séparait les deux jardins était à peu près à la hauteur de la petite rue de Poix.

Cette dernière maison, celle du no 20, était habitée par madame de Nérès et sa fille, ou plutôt celle qui passait pour telle.

Madame de Nérès était la veuve d'un gentilhomme, ami de Tournehem, le père probable de madame de Pompadour, qui s'était ruiné au jeu ou en folles prodigalités, et qui avait fini par se faire tuer en duel, quelques jours après la mort de madame de Châteauroux : ce qui le priva de recueillir les profits de la liaison de sa femme avec la nouvelle favorite. Madame de Pompadour prit soin, naturellement, de cette amie intime qui avait servi de mère à l'enfant né de ses premières fautes, et la combla des bienfaits du roi. Heureusement pour ses projets, madame de Nérès était une âme honnête, ennemie des splendeurs de la cour, et que les chagrins de son détestable mariage avait jetée dans une dévotion tempérée par une douce indulgence.

Elle et Jeanne vivaient dans cette maison de la rue Saint-Louis d'une vingtaine de mille livres de revenu, sur lesquelles elle trouvaient encore toutes deux de quoi répandre quelques aumônes.

Madame de Nérès, de ses anciennes relations, n'avait guère conservé, comme intimité, que le marquis de Moléon, dont elle était un peu parente par son mari ; c'est pourquoi, le lendemain de l'entrevue du comte de Saint-Germain avec madame de Pompadour, trouvons-nous le vieux marquis en tête-à-tête avec elle dans son cabinet.

– Oui, disait le marquis, si ce diable de Nérès s'était contenté de vivre pour vous, ma chère baronne, vous ne seriez point, à cette heure, forcée de marier votre fille à je ne sais quel sot roturier dont les écus vont servir à redorer le blason des Nérès. Ils sont vraiment surprenants, ces bourgeois, gros et petits, ils crient sur les toits et par l'organe des philosophes, contre la noblesse et ses privilèges, et ils veulent tous être anoblis. Je vous demande

un peu quel besoin a ce jeune Pinson de s'allier à une famille de gentilshommes ?

– Vous oubliez, marquis, que le titre de baron et le nom de Nérís passeront sur sa tête.

– C'est vrai ! s'écria le marquis en riant bruyamment, et ce ne seront pas là, certes, les seules choses qui y passeront sur sa tête !

– Marquis !... fit la dévote baronne.

– Pardon... mais j'admire ce beau revirement. Hier encore la marquise faisait fi de ce mariage, et aujourd'hui vous me dites qu'elle le favorise.

– Surtout, n'en dites rien, je vous ai confié cela, marquis !

– Soyez tranquille, cela m'arrange trop pour que j'y nuise par la moindre indiscretion.

– Vous êtes méchant, car ils s'aimaient, ces chers enfants, ils s'aiment encore., .

– Voilà le grand malheur !

– Marquis, j'avais toujours considéré une union entre votre fils et Jeanne comme dictée par les convenances.

– C'est possible, mais... Ah ! vous avez sagement agi en précipitant au plus vite le mariage. Cette petite fille romanesque n'est pas tout à fait le parti qui convient le mieux à M. Pinson, mais bah !

– Elle qui rêvait l'amour dans le mariage !

– C'est une petite sotte. A quoi va-t-elle songer, je vous prie, est-ce que vous ne l'aviez pas rêvé aussi, vous ? L'amour dans le mariage ! quelle invraisemblance !

– Enfin, reprit la marquise sans s'arrêter à relever cette brusque sortie, je crois être parvenue à persuader Jeanne de la folie de son amour, mais Henri ?

– Imaginez-vous que le drôle veut à tout prix empêcher ce mariage. Je ne sais comment il a appris qu'on signe le contrat demain ; mais comme je le sais capable de toutes les extravagances, il tient de moi, pardieu ! j'ai enfermé ce cher enfant dans son appartement.

– Relle-garantie ! fit en riant madame de Nérís, qui au fond conspirait pour le prisonnier.

– J’ai défendu, répliqua le marquis, à mes gens et aux siens, de lui prêter le secours d’aucune échelle.

– Mais s’il saute par la fenêtre ? fit la baronne en marchant vers la fenêtre.

– Allons donc ! est-ce qu’on saute d’un deuxième étage sur le pavé de Paris !

– Cela s’est vu, lit la baronne avec malice.

– Pardieu ! vous avez raison, car je me rappelle avoir sauté, moi, d’un premier étage pour éviter le retour d’une personne... gênante ; mais du diable si je l’aurais fait en toute autre occasion, et encore me suis-je foulé la jambe au point de rester deux grands mois au lit. Il est vrai que j’étais jeune !

– Eh bien, ce que vous avez fait...

– Mon fils ne le fera pas, il a trop de respect pour la volonté de son père. Et puis, je m’installe ici jusqu’à conclusion. Mais que regardez-vous donc dans le jardin ? demanda le marquis en se levant pour aller trouver la baronne à la fenêtre.

– C’est elle, elle se promène rêveuse.

– Par le froid qu’il fait !

– Elle me voit, retirez-vous de là, marquis, dit madame de Nérès en le repoussant.

– Au fait, c’est vrai, ma vue lui rappellerait trop mon coquin de lils.

– Elle a l’air. oui, elle vient ici. Tenez, entrez dans le salon, elle a sans doute à me parler.

– Soyez ferme, surtout ! dit le marquis en se retirant dans le salon, séparé du cabinet de la baronne par la chambre à coucher.

– Tout va bien, se disait-il entre ses dents, le comte de Saint-Germain avait raison, mais comment la marquise peut-elle être mêlée à tout cela ?

Il avait à peine disparu, que Jeanne de Nérès entra.

C’était une belle jeune fille de dix-huit ans, à la taille élancée, et dont le teint mat et rosé avait la transparence de ces chairs que le Titien a fixées sur la toile avec la magistrale autorité de son génie ; cette transparence ressortait plus vivement encore encadrée dans les spirales d’une abondante chevelure noire et encore vierge de poudre. Sa démarche, l’expression de

ses yeux, le port de sa tête, tout indiquait bien un caractère susceptible de résolution, et qui pouvait, sous l'impression d'un sentiment heurté, se laisser glisser sur la pente d'une indépendance absolue.

La baronne connaissait bien les nuances de ce caractère ; aussi s'était-elle toujours étudiée à le ménager.

– Madame, dit-elle en entrant, je ne pourrai jamais m'y résoudre.

– A quoi, mon enfant ? demanda la baronne, qui savait pourtant ce qu'elle voulait dire.

– A ce mariage.

– Ma chère enfant, ne recommençons pas d'inutiles débats.

– Au nom du ciel, madame, daignez faire trêve à ces rigueurs. Daignez surtout abdiquer un peu de cette volonté implacable qui va si mal à votre doux visage. Vous obéir a toujours été la loi de mon cœur ; mais aujourd'hui, je vous en conjure, ne mettez pas mon obéissance à une si rude épreuve.

Et en disant ces mots, elle embrassa tendrement la baronne. Celle-ci, habituée à faire depuis longtemps toutes les volontés de celle qu'elle aimait comme une véritable mère, détourna la tête pour cacher l'irrésolution de son regard.

– Le parti qu'on vous offre est magnifique pour nous, qui n'avons pas de fortune, aujourd'hui surtout où le luxe est porté à un point.

– Ah ! madame, c'est le mariage que je repousse plutôt que le mari. Je ne l'aime pas, ce monsieur Pinson ; il a un nom ridicule, il n'est pas noble ; mais le fût-il, et vous savez que je fais plus de cas des qualités du cœur que des avantages du rang et de la fortune ; mais le fût-il, que je parlerais de même. Vous savez que mon cœur s'est donné à un autre : c'est une affection de quinze années ; il m'aime, et le souvenir d'Henri, convenez-en, doit me rendre odieux tous les partis qui pourraient m'être présentés.

La baronne se leva, et, l'embrassant au front, voulut se retirer, afin de rompre un entretien pénible et surtout difficile à soutenir pour sa faiblesse, mais Jeanne la retint doucement.

– J'espère, ma chère enfant, dit-elle, qu'avec le temps tu reviendras à des sentiments plus raisonnables.

– Plus raisonnables ! fit Jeanne avec une sorte d'indignation. Ah ! madame, vous êtes inflexible, et, je le vois bien, il vous est indifférent de briser mon cœur. Pauvres jeunes filles, sommes-nous malheureuses en ce monde ! Nos affections, nos désirs, est-ce qu'on les consulte ! On nous dit d'épouser tel ou tel homme, et il faut obéir. Oh ! les choses sont bien mal faites ainsi. On nous ôte toute force de volonté, les lois sont là pour nous contraindre. Ah ! madame, madame, vous êtes trop rigoureuse !

– Jeanne, mon enfant !...

– Oui, madame, trop rigoureuse, continua la jeune fille avec force sans la regarder en face, et l'on voit bien que vous n'êtes point ma mère.

A ce mot, madame de Nérès regarda Jeanne, le visage bouleversé d'étonnement et d'effroi.

– Jeanne, s'écria-t-elle, que dites-vous ?

– Pardon, ma mère, répondit la jeune fille en s'agenouillant devant elle et lui prenant la main qu'elle baisa doucement, pardonnez-moi d'avoir surpris ce secret.

– Mais vous vous trompez, essaya de balbutier la baronne.

– Je le désire, madame, répondit Jeanne ; oui, car je ne puis oublier les soins maternels dont vous m'avez constamment entourée.

– Qui vous fait supposer ?...

– Un avis que j'ai reçu d'une manière mystérieuse, un jour, à Saint-Louis.

– O ciel !

– Cet avis, j'ignore quel a été le but de ceux qui me l'ont fait parvenir. Peut-être ont-ils voulu ainsi me donner la force de lutter contre votre volonté.

– Mais enfin, quel est-il ? Parlez.

– Voici, madame. En entrant à l'église, nous nous dirigions vers notre place habituelle. Il y a de cela un mois ; c'était le lendemain du jour où... M. Pinson est entré dans notre maison... Nous nous dirigions donc, vous et moi, vers nos chaises, lorsque je vis se lever de la mienne une femme qui s'éloigna en nous adressant ses excuses.

– En effet, je me rappelle... fit la baronne, et je n'y attachai aucune importance.



– Ni moi non plus ; mais quand nous fûmes assises, j’aperçus à terre, entre mon prie-Dieu et celui de ma voisine, un petit papier plié. Pardonnez-moi, ma mère ; mais il y avait déjà deux mois que je ne voyais plus Henri, et je m’imaginai que c’était lui qui m’écrivait de la sorte. je ramassai le billet sans être vue. Une fois dans ma chambre, je le lus. Le voici, madame.

Et Jeanne, tirant un papier de sa poitrine, le présenta à madame de Nérès.

Celle-ci, au comble de la stupeur, y lut ces mots :

« Jeanne de N... est la fille du marquis de Montferrat et de madame de..., décédée. »

A ce mot de *décédée*, la baronne respira, et dit ensuite avec calme :

– Et qui prouve que ce billet vous fût destiné, mon enfant ?

– C’est vrai, madame : malgré ce N..., je doutai ; mais deux jours après, je trouvai dans le jardin, et comme s’il eût été jeté par-dessus le mur, un billet semblable,

– Ah ! fit la baronne avec accablement.

– Chère mère, fit Jeanne en lui baisant de nouveau les mains avec ardeur, ne me jugez pas assez ingrate pour ajouter foi à cette révélation, qui ne peut être qu’un des moyens d’une intrigue dont je chercherais peut être en vain le but. Je veux être et rester votre fille ; et, puisque vous avez recueilli mon enfance, je veux vous en récompenser en continuant de vous entourer de tout l’amour d’une fille.

– Ah ! pourquoi ma Jeanne, à moi, l’enfant de mes entrailles, n’a-t-elle pas vécu en toi, adorable enfant !... fit la baronne avec douleur.

– C’est donc vrai ?

– Hélas !... Mais, au nom du ciel, ne m’en reparle plus, que tout le monde ignore...

– Oui, ma mère... mais ce marquis de Montferrat. quel est-il ?

– Un seigneur de ce nom a paru autrefois à la cour, il y a longtemps. Il a disparu peu de temps avant ta naissance, et depuis je n’en ai jamais entendu parler.

– Bien ! c’est donc à vous seule que j’appartiens ; ma mère ; j’en suis heureuse, car vous aurez réellement soin de mon bonheur, vous ne forcerez pas ma volonté. Vous me laisserez conserver mon cœur vierge de toute affection qui ne se rapporterait pas à Henri.

– Il faut oublier cet amour, malheureuse enfant !...

– Non, je veux le laisser vivre en mon cœur et mourir ainsi. Vous savez que mes goûts sont simples et que je me contente de peu, eh bien, consentez à ce que je vive désormais, comme toujours, auprès de vous.

– Eh bien, espère, dit la baronne en la baisant au front.

Pendant que ceci se passait dans cette maison tranquille, nous allons faire franchir au lecteur le mur du jardin, et l'introduire dans la maison du sieur Colin.

Ce Colin était le premier ministre de madame de Pompadour, et depuis plus d'un mois il avait été chargé par celle-ci d'une mission assez épineuse et d'une besogne dont l'exécution avait rencontré de sérieuses difficultés.

Tous les soirs, M. Colin, quoique procureur au Châtelet et chevalier de Saint-Louis, s'affublait d'un habit râpé, d'une perruque terne, et, dans ce modeste équipage, se faisait conduire à Paris. Là, il faisait arrêter dans la rue Saint Honoré, à peu de distance des Halles, et s'enfonçait dans une des trente ou quarante ruelles de ce quartier noir et infect où circulent aujourd'hui la lumière et la vie. Tantôt c'était dans la rue de la Monnaie, tantôt dans celle des Arcis, tantôt dans celles des Boucheries, de la Grande-Truanderie, de la Mortellerie, enfin, dans les rues où il savait trouver encore ouvert quelqu'un de ces sombres cabarets où les ouvriers de tout corps d'état venaient se délasser du labeur quotidien.

Il en embauchait un chaque soir, soit un maçon, soit un terrassier, soit un badigeonneur, soit un serrurier, selon sa fantaisie ou son besoin, et l'emmenait aussitôt vers sa voiture. Là, l'ouvrier se laissait bander les yeux, et M. Colin fermait des volets fort ingénieusement pratiqués à l'intérieur de la voiture. Ils arrivaient ainsi, non sans quelques détours habilement combinés, dans la maison de la rue Saint-Louis. L'ouvrier commençait par souper copieusement, puis, quand il avait dormi quatre ou cinq heures, on le réveillait pour lui faire accomplir une besogne mystérieuse.

Au bout de deux ou trois jours, parfois davantage, souvent beaucoup moins, l'ouvrier, bien payé, était reconduit à Paris avec les mêmes précautions, et en le congédiant, M. Colin lui recommandait le silence le plus absolu, en ayant soin d'appuyer ses arguments d'un mot qui alors avait la vertu la plus souveraine.

Le mot Bastille.

Madame de Pompadour, malgré les avis de ses conseillers, avait quitté le château, mais elle était restée à Versailles ; il est vrai que c'était dans le plus strict incognito, et que, chose surprenante, tandis que tout le monde la croyait plongée dans la douleur, au fond de son appartement situé, nous l'avons dit, au-dessous des salons de Diane, de Vénus et de ! Abondance, elle était, nondans son son délicieux ermitage de l'avenue de Saint-Cloud, mais dans la maison de son intendant.

– Décidément, mon cher Colin, lui dit-elle, en mettant pied à terre dans la cour, vous êtes l'homme le plus précieux et surtout le plus prévoyant du monde.

Le factotum reçut le compliment sans rougir et se contenta de faire entrer la marquise dans le plus délicieux salon.

– Parfait !... fit madame de Pompadour en examinant l'ameublement et les peintures avec cette science du goût qu'elle possédait au plus haut degré.

– Le roi sera satisfait, madame ?

– Il serait bien difficile, c'est aussi bien qu'à Bellevue ou à Choisy.

Et arrêtant ses yeux sur une peinture où le joli et le coquet le disputaient au laisser-aller du sujet, elle se retourna vers Colin.

– C'est mieux même ! ajouta-t-elle.

– Et maintenant, madame, voulez-vous voir ?

– Attendons Lebel. Surtout vous ne lui avez pas laissé soupçonner ?

– Vous me l'aviez trop recommandé.

Peu d'instants après, le lourd marteau de la porte d'entrée retentit, et bientôt Lebel entra dans le salon. Le premier valet de chambre semblait rayonnant de joie.

– Alors tout va bien ? demanda la Pompadour avec un sourire.

– Je n'ose encore trop l'affirmer, madame, mais j'en jurerais presque.

La marquise prit place dans une molle bergère et fit signe à ses confidents de s'asseoir.

– Mon cher monsieur Lebel, dit-elle, il ne faut pas nous dissimuler que le roi a subi un assaut terrible, et que l'aventure est plus qu'extraordinaire. Aussi, j'en ai la conviction, Sa Majesté ne consentira jamais à remettre les

pieds dans cette maison de la rue Saint-Médéric, elle lui rappellerait toujours cette pauvre fille frappée de folie.

– J’avais en effet, madame, l’intention de vous en parler, dit Lebel.

– Eh bien, pour parer à cela, il semble que M. Colin a été touché du don de prescience, car il a préparé, ici même, le plus charmant réduit, vous allez en juger.

– Oh ! je m’en repose parfaitement sur vous, madame, pour en être certain.

– Vous allez voir, continua la marquise, que M. Colin possède de grands talents d’ingénieur et que, si le roi était à court de généraux, il pourrait fort bien recourir à ses lumières pour préparer le siège d’une place forte.

– Madame, le roi est habitué à vous voir épuiser le possible ; et si vous avez été au-delà, ce n’est pas moi qui oserai m’en étonner.

L’intendant conduisit ses hôtes dans un cabinet attendant au plus délicieux boudoir, où les peintures du genre de celle qui avait déjà attiré l’attention de la favorite étaient répétées avec une profusion calculée. Quand il crut leur curiosité satisfaite sur ce point, il posa un doigt sur ses lèvres, s’approcha d’un large fauteuil où l’on pouvait tenir deux à l’aise et toucha délicatement l’un des clous dorés de ce meuble.

Aussitôt le fauteuil tourna comme sur l’un de ses pieds et démasqua l’entrée d’un petit escalier s’enfonçant en terre en droite ligne.

– Sa Majesté n’aime pas les escaliers tournants, fit remarquer la marquise.

Il y avait du feu dans la cheminée du boudoir, Colin y alluma deux flambeaux, en offrit un à Lebel, garda l’autre, et tous trois descendirent les marches de cet escalier, dont chacune était garnie d’une moelleuse moquette. Au bas de l’escalier s’étendait une pièce assez spacieuse, pavée de marbre avec tapis, et sur le mur faisant face à l’escalier qu’ils venaient de quitter, se trouvaient les lambris d’une porte étroite.

M. Colin ouvrit cette porte, et un long corridor se présenta, dont les murs étaient recouverts d’une de ces étoffes dites de Perse, alors toutes nouvelles.

– Vous ne devineriez jamais, Lebel, dit la marquise, où conduit ce corridor ?

– Non, madame, mais je commence à comprendre que c’est un souterrain.

– Entrez, et vous allez vous en assurer.

– Vous ne venez pas, madame la marquise ? demanda le valet de chambre.

– Non. Je suis fatiguée, je vais vous attendre dans le boudoir.

Et tandis qu’elle remontait l’escalier, les deux hommes pénétrèrent dans le couloir souterrain.

Trois quarts d’heure après, ils étaient de retour. Lebel était émerveillé.

– Comme cela va pouvoir se concilier avec les vellétés de Sa Majesté de ne s’occuper que de son salut ! s’écriait Colin. Et comme son confesseur aura beau jeu ! Plus de scandale ! Tout est là, à ce qu’il paraît, pour nos robes noires !

– Monsieur Colin, fit la marquise, on voit bien que vous êtes des amis de M. de Voltaire.

– Et je m’en honore, madame, c’est le plus grand homme des temps modernes.

– Ah ! après le roi et Sa Majesté prussienne, toujours.

– On excepte toujours les souverains, madame, ils ont toutes les grâces d’état et de génie.

– Vous-êtes un encyclopédiste, et je vous signalerai à la vindicte de M. le dauphin.

– Je serai fier de subir le martyre, madame.

La marquise se leva et se prépara à partir.

– Ainsi, monsieur Lebel, vous êtes satisfait ?

– C’est-à-dire, madame, que le roi fait tous les jours des chevaliers de Saint-Louis qui ne l’ont pas si bien mérité, certes, que M. Colin ! Si je suis satisfait !.

– Allons, tant mieux. Je vous laisse. Maintenant je n’ai plus à m’occuper de rien, le reste vous regarde ; cela est bien convenu, je fermerai les yeux, et je n’apprendrai jamais que trois mois après, au moins, les infidélités que pourra m’avoir faites M. Louis de France.

– Parfait ! parfait ! ne cessait de s’écrier Lebel. Tantôt on viendra ici, tantôt on ira là-bas, sans esclandre, sans carrosse, sans curieux, sans crainte

de s'enrhumer surtout ! Monsieur Colin, vous êtes un grand homme !

– Colin, dit la marquise, vous présenterez vous-même le mémoire à Sa Majesté, vous saurez choisir le bon moment, je compte sur vous pour cela.

La marquise partit. Quant à Lebel, il eût bien voulu reprendre le chemin du corridor souterrain ; mais il se rappela qu'il avait donné rendez-vous au chevalier de Bancrolles, et que celui-ci devait l'attendre avec impatience.

Il quitta le petit hôtel de la rue Saint-Louis, plus enchanté encore qu'au moment même où il avait été appelé à apprécier l'invention de l'intendant de la Pompadour, et se rendit derrière la Grande-Écurie où il trouva le carrosse de Rancrolles. Dès qu'il parut au bout de la rue, la portière s'ouvrit, et cinq minutes après les deux chevaux du chevalier couraient au grand galop vers Paris.

# V

## LES BATTERIES DU CHEVALIER DE RANCHOLLES.

Lorsque Lebel et Rancrolles, qui avaient laissé la voiture sur le quai, entrèrent dans la boutique de la jolie mercière, ils ne trouvèrent que sa mère, la vieille madame Picard, essayant de lire dans un livre d'heures qu'elle tenait à l'envers.

– Est ce que mademoiselle Rose est absente ? demanda Rancrolles.

– Non, monsieur le chevalier, elle est chez madame votre sœur.

– Ah !... fit Rancrolles visiblement contrarié, c'est que voici monsieur qui, avant de monter chez moi, désirerait acheter quelques dentelles.

– Je vais l'appeler, fit la vieille avec empressement. Et elle s'en alla prendre un manche à balai, au moyen duquel elle frappa au plafond de sa misérable boutique.

– Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez de la famille dans la maison, fit Lebel à voix basse, et d'un air qui commençait à s'assombrir.

Mais sa figure se rasséréna bientôt à la vue du frais visage qui se montra tout à coup à la porte de l'arrière boutique.

– Eh bien ! mademoiselle Rose, s'écria Rancrolles, allons donc, voici une affaire à traiter ! Des dentelles, mordieu, et de belles ! montrez tous vos cartons !

Après une heure employée à marchander et surtout à faire causer la jolie mercièrre, Lebel s'en alla ravi de ses grâces et de son ingénuité. Il refusa de monter chez Rancrolles, prétendant avoir déjà perdu assez de temps auprès de cette rare beauté, et fut reconduit par lui jusqu'au bout de la rue.

Tout le long du chemin, le chevalier l'empêcha de se retourner.

Il avait entendu, à leur départ, s'ouvrir la fenêtre du premier étage.

En revenant seul, il fit signe de loin à une jeune personne dont la tête ravissante était penchée à cette fenêtre, de se retirer au plus vite.

– Petite sottre ! fit-il, elle va tout perdre !...

Le lecteur doit avoir déjà, de M. le chevalier de Rancrolles, la plus détestable opinion. C'était un de ces hommes profondément dépravés qui, désespérant de trafiquer encore avantageusement d'eux-mêmes, ne se faisaient aucun scrupule de pousser les autres dans l'abîme. Il était, du reste, d'assez mince noblesse, et c'était au moyen de machinations vraiment sublimes qu'il était parvenu à marier sa sœur, plus âgée que lui de cinq à six ans, et sans dot, avec M. de Romans, fils d'un conseiller au Parlement, et appelé, sans nul doute, à succéder à son père.

Mais la fortune honnête des Romans n'avait pu tenir longtemps, une fois le conseiller mort ; car son fils, avocat peu couru des procureurs, se lança avec son beau-frère dans les travers de la vie facile ; laissant au logis se morfondre sa femme et s'inquiétant fort peu de la manière dont elle élèverait leur unique enfant, Diane, une petite fille adorable malgré son caractère décidé et presque indomptable, fruit d'une éducation peu sévère et d'un amour maternel plus exagéré qu'intelligent.

L'âge était venu et avec lui la misère, cette misère horrible qui marche en habits râpés, en linge jauni et ravaudé, en souliers éculés, toujours à la veille d'une catastrophe définitive, fertile en expédients, féconde en déboires et qui est la plaie vivante de cette partie de la société qui côtoie la richesse d'autre ou dédaigne le travail. Mais il faut dire que dans cette maison les privations extérieures n'étaient supportées que par M. et madame de Romans : malgré tout, ils continuaient à élever leur fille en princesse, ne la laissant manquer de rien et l'habituant à faire bon marché de tout bien-être intérieur, pourvu que les apparences fussent sauvées.



M. de Romans allait au Palais avec sa robe d'avocat, grâce au voisinage ; cela avait l'avantage de cacher ses habits et son linge, et, quant à sa femme elle ne quittait presque jamais la chambre. Tous deux louchaient à la cinquantaine, et il y avait longtemps déjà qu'ils étaient faits au sacrifice.

Diane était pimpante et fraîche dans ses robes de soie ; son goût naturel savait leur donner une tournure sans pareille, et son amitié avec Rose Picard avait l'avantage de la fournir de rubans et de dentelles à satiété. La vieille madame Picard criait beaucoup et faisait mettre régulièrement en écrit tout ce qui montait chez ses voisins ; mais ses affaires n'allaient pas non plus d'une manière très-brillante, de sorte qu'il lui arrivait parfois d'ahurir l'avocat ou sa femme de ses plaintes et de ses demandes de paiement. Une caresse de Diane, un mot de Rose, et tout rentrait dans le silence.

Le chevalier avait dit un jour un mot qui, répété depuis à chaque occasion pressante, et même à tout propos, était devenu la réponse obstinée aux jérémiades des uns et au désespoir des autres.

– Diane sera un jour très-riche ; sachons attendre.

En attendant, le peu de bien-être de cette triste maison de la rue des Marmousets provenait des rares causes confiées au piètre avocat et des éclairs d'opulence qui jaillissaient sur le chevalier par intervalles trop rares. Il était malheureux au jeu, et s'en était corrigé pour ne plus hasarder de parties qu'à coup sûr. La ressource était scabreuse, surtout avec les sévérités de M. Berryer, lieutenant de police ; mais depuis quelques semaines on voyait de temps en temps quelques pièces d'or au logis. Était-ce parce que M. Berryer se relâchait de ses rigueurs envers un ami de M. Lebel, ou pour toute autre cause ? Le chevalier gardait à cet égard une discrétion absolue.

Quand il quitta Lebel, il revenait donc vers sa maison, fort contrarié de l'apparition de Diane à la fenêtre, car c'était en effet sa nièce qui avait avancé sa tête curieuse sur la rue.

– Heureusement Lebel ne l'a pas vue, se dit-il en montant l'escalier.

Ce fut Diane qui lui ouvrit.

C'était en effet une personne ravissante. Elle avait dix-neuf ans, des cheveux noirs, un teint éclatant de fraîcheur, le nez d'une forme exquise, petit, surmontant agréablement une bouche rieuse, aux lèvres rouges comme le feu, les joues modelées par la main des Grâces, et sur le velours

desquelles les Ris avaient laissé leur empreinte charmante en deux fossettes provoquantes. Le chevalier ne se lassait pas de vanter ce visage dans des roncetti exagérés que souvent le bon avocat se mettait à rimer et envoyait au *Mercur*, qui ne les insérait jamais.

Tout enfin, dans son attitude, dans sa démarche, dans ses yeux bleus, disait :

– Je suis belle !

Et le chevalier disait tout bas à sa sœur, comme avait fait jadis madame Poisson, de celle qui était destinée à être la Pompadour :

– C’est un morceau de roi !

Nous n’avons donc pas beaucoup de mérite à laisser deviner au lecteur quelles étaient les secrètes aspirations de l’aimable et peu respectable oncle de cette mignarde, créature.

Lorsqu’il entra, sa nièce lui présenta son front qu’il baisa du bout des lèvres, tandis qu’il lui serra la main avec force.

– Oh ! vous avez l’air soucieux, bel oncle, fit-elle en l’examinant à la dérobée.

– Je ne le suis que de ton bonheur, Diane, n’oublie jamais cela.

– Quel bonheur d’avoir un oncle qui vous aime tant que cela ! dit-elle en riant.

– Ne ris pas, mon enfant, car je connais plus de deux cents oncles, moi, et je les vois tous fort indifférents pour le sort de leurs neveux ou nièces.

– C’est très-mal ; mais vous n’êtes point pourtant, monsieur le chevalier, le modèle de la gatanterie, car vous avez promis à Rose de la conduire au bal de l’Opéra.

– Tandis que je te l’ai refusé, à toi ?. N’est-ce pas là ta pensée ?...

– Précisément.

– Eh bien, mon ange, tu as eu tort de l’écouter avec tant de complaisance. Tout ce que je fais ou dis, te concernant, est le résultat des plus sérieuses réflexions.

– Oh ! fit la jeune fille avec une petite moue pleine de séduction, je cherche en vain quelles peuvent être les réflexions qui vous ont conseillé de me priver de ce plaisir, d’autant plus que vous m’avez dit un jour, l’année passée : Je t’y conduirai.

- L’année passée, c’était bien différent.
- En quoi ?
- Voyons, Diane, dit Rancrolles en lui prenant les deux mains, puis-je me fier à toi ?
- Oui, répondit la jeune fille en le regardant entre les yeux.
- Ah !... fit en hésitant Rancrolles, et sans pouvoir cacher son embarras.
- Tenez, je vais vous le prouver, chevalier. Je sais, entendez-vous bien, je sais quel est l’homme qui était avec vous tout à l’heure.
- Toi ! fit le chevalier d’un air incrédule.
- C’est le premier valet de chambre du...
- Silence !... Ah ! rusé serpent, comment as-tu découvert ?
- C’est bien simple. Un jour que vous m’avez conduite à Versailles voir manger le roi, cet homme est venu parler à voix basse à Sa Majesté. Vous étiez trop loin de moi, et j’ai demandé à ma voisine qui il était.. Ah ! vous faites des cachotteries avec moi ! Eh bien ! si vous voulez, bel oncle, que je vous octroie mon pardon, vous me direz tout de suite ce qu’il est venu faire chez madame Picard.
- Il y a acheté des dentelles, voilà tout, il passait, ou plutôt nous passions.
- Comme c’est naturel, quand il y a les fournisseurs de la cour.
- Eh bien ! apprenez tout...
- Vous allez me tromper.
- Non ! Je l’amenais ici, chez nous, il s’intéressait au Sort de ton père, il voulait le voir, causer avec lui, prendre cette pétition au roi, cette fameuse pétition que M. de Romans tient toujours prête ; mais à moitié chemin, j’ai réfléchi. j’ai dit que votre père était absent, et nous sommes entrés chez Rose.
- Vous aviez donc peur que M. Lebel me vît ?
- Chut ! fit le chevalier effrayé de cette question, car elle était trop bien l’expression de sa pensée propre.
- Essayez donc de dire vrai une bonne fois, vilain oncle ! fit Diane avec impatience.
- Eh bien ! oui, j’avais peur qu’il ne te vît... Ah ! Diane, tu ne peux te figurer le plan magnifique que j’ai conçu à ton sujet. C’est gigantesque !... Il y a des moments où je suis effrayé de moi-même, ma parole d’honneur !

– Vous allez encore mentir ! dit Diane en tendant vers lui son petit doigt rose.

– Diane, aie confiance en ton oncle, ma chère enfant, car il joue un jeu à se faire rompre le cou, ou, pour le moins, à se faire fourrer à la Bastille jusqu'à la consommation des siècles.

– Ainsi soit-il ! fit dévotement la rieuse jeune fille.

– Merci.

– Avec tout cela, vous ne me dites rien.

– Tu sauras tout, te dis-je, d'abord je ne puis pas faire autrement.

– A la bonne heure, au moins, voilà de la franchise !

– Et pour commencer, je veux combler ton désir, mais à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que tu ne diras rien à qui que ce soit, excepté à ta mère, bien entendu, car elle sera forcément du complot.

– Je vous donne ma parole, mon oncle, et vous savez si je la tiens d'ordinaire.

– Bien. Alors, ma chère enfant tu peux faire tes préparatifs. Je te mènerai à l'Opéra.

– Avec Rose ?

– Sans Rose.

– Mais. voulut objecter la jeune fille qui ne comprenait pas.

– Corbleu ! ne dis pas un mot de cela, à Rose surtout, ou tout est perdu, et tu n'irais pas.

– Je me tairai.

– Ainsi, c'est entendu, ta mère et toi, préparez vos dominos, vos masques, vos ajustements ; fais-toi belle dessous le domino, on ne sait pas ce qui peut arriver, un accident, une déchirure, un ordre général de se démasquer par ordre du roi.

– Le roi y sera ?... fit vivement Diane, dont les yeux brillèrent d'une flamme étrange et aussitôt éteinte.

– Oui, fit Rancrolles en l'examinant à la dérobée, le roi y sera. Il veut se montrer en public et faire un peu de popularité. Ainsi, c'est convenu, tu as huit jours pour te préparer, mais jusque-là, silence !...

– Soyez tranquille, mon oncle.

Pendant huit Jours, Diane eut la force de voir la jeune mercièrè amoncelèr les rubans sur le plus ravissant domino rose, sans exprimer par le moindre mot qu'elle était conviée, elle aussi, à cette fête qu'elle se représentait avec toutes les féeries enfantées par sa riche imagination ; mais elle s'en consolait en travaillant secrètement avec sa mère à confectionner les dominos noirs les plus simples.

Rosé Picard était certainement aussi heureuse que peut l'être une jeune fille à la veille de réaliser un rêve longtemps caressé ; car à cette époque le bal de l'Opéra avait tout son prestige, et constituait aux yeux de la majeure partie du sexe féminin une annexe fort brillante du paradis ; mais elle était cependant tourmentée d'une arrière-pensée.

Elle n'avait pas revu M. Melchior Pinson depuis cette explication assez vive dont le chevalier avait saisi les derniers éclats au tournant de la rue des Marmousets. Il arriva alors ce que redoutait le plus Rancrolles, c'est qu'au fur et à mesure que le jour du bal de l'Opéra arrivait, mademoiselle Rose paraissait se soucier de moins en moins d'y assister. Or, le chevalier avait dressé sur ce caprice de la jolie mercièrè de si formidables batteries qu'il commençait à perdre la tramontane et à devenir sérieusement inquiet.

Enfin, le jour du bal se leva, aussi radieux que pouvait l'être un 17 janvier, mais M. Pinson n'avait pas reparu.

Elle regarda son domino rose du coin d'un œil rempli de larmes et déclara nettement à Rancrolles qu'elle avait réfléchi et que, bien que sa mère lui eût permis d'aller au bal en la compagnie d'une personne aussi honorable que M. le chevalier, elle était décidée à rester au logis.

– Eh bien, ma chère enfant, dit le chevalier comme s'il prenait son parti, vous êtes la maîtresse, j'irai seul.

Mais il n'avait pas encore dépassé le seuil de la boutique qu'un homme y entraît mystérieusement, et attendit pour parler qu'il fût parti.

Rancrolles resta dans l'escalier un instant, et quand il eut entendu cet homme sortir de la boutique, il monta au plus vite chez lui. Il habitait deux petites pièces situées sur le derrière de la maison et dont la porte s'ouvrait sur le même palier que celle de l'appartement de son beau-frère.

Il avait à peine ôté son chapeau et décroché son épée de sa ceinture qu'il entendit frapper doucement à sa porte.

– Entrez, fit-il d’une voix forte et en hochant la tête avec un sourire.

Mais au lieu d’entrer, la personne qui frappait glissa un petit billet sous la porte.

Le chevalier ramassa le billet, lut les deux lignes qu’il contenait, reprit son épée, son chapeau et passa ensuite chez sa sœur

– J’étais bien sûr qu’elle viendrait, murmurait-il.

Et comme il ne chercha nullement à savoir la cause d’un revirement aussi complet dans la résolution de mademoiselle Rose, nous avons de graves présomptions qu’il y était pour quelque chose.

La nuit venue, un carrosse s’arrêta à l’angle du quai des Morfondus, et peu d’instant après, deux dominos noirs y montèrent ; le carrosse partit aussitôt.

Cinq minutes après, un autre carrosse s’arrêta au même endroit ; et un cavalier de mine assurée, portant un domino noir plié sous son bras et accompagné d’une personne couverte d’un domino rose, montèrent dans cette voiture.

Vingt minutes après, le carrosse faisait queue sur la place du Palais-Royal, alors fort étranglée par les maisons voisines ; mais les personnes qu’il contenait n’eurent pas la patience d’attendre que la queue s’écoulât, il faisait très-beau, un temps sec, un clair de lune superbe, elles sautèrent sur le pavé. Cette action, du reste, avait été accomplie par un grand nombre de masques empressés d’entrer à l’Opéra.

Comme le chevalier marchait, tenant le domino rose tout tremblant à son bras, il fut abordé par deux dominos noirs.

– Chevalier, dit l’une des femmes, de cette voix fausse et claire que le masque a fait naître, puisque vous voilà, vous allez nous introduire au bal, nous avons perdu nos cavaliers.

– Mesdames, fit Rancrolles avec embarras, ce serait avec plaisir, mais.

– Oh ! vous nous connaissez, dit-elle en se haussant jusqu’à l’oreille du chevalier, où, sans doute, elle glissa un nom

– Mademoiselle, dit Rancrolles en se penchant vers le domino rose, vous permettez ?.

– Certainement, répondit la voix flûtée de Rose Picard. Et tous les quatre entrèrent dans la salle.

Le 2 janvier 1716 avait eu lieu le premier bal autorisé par le regeut, dans la salle de l'Opéra, situé au Palais-Royal depuis la mort de Molière ; laquelle fut brûlée en 1763. On dut à un moine l'invention du mécanisme fort simple qui élevait pour ces nuits de plaisir le plancher du parterre au niveau de la scène. Le bal, à celle époque, avaient lieu trois fois par semaine, mais il était loin d'offrir le spectacle plus que débraillé qu'on y voit de nos jours. On y dansait modérément et l'assemblée n'était pas assez compacte pour qu'on y étouffât, comme aujourd'hui.

Depuis l'attentat de Damiens, il s'était passé des choses graves à la cour. MM. d'Argenson et de Machault avaient été renvoyés du ministère. A l'un, le roi reprochait in *petto*, d'avoir trop vivement accédé au désir témoigné par lui de laisser le fardeau des affaires au Dauphin ; à l'autre, madame de Pompadour ne pouvait pardonner d'être venu lui conseiller de se retirer.

C'est dire que la faveur de la marquise était revenue. Un soir que le hasard ou peut-être la force de l'habitude l'avait conduit devant un escalier sur le palier duquel s'ouvrait sa petite salle à manger, transformée depuis en salle de billard par Louis XVI, ainsi que le grand salon de Vénus, le roi mit le pied sur la première marche et, se laissant aller, descendit l'escalier jusqu'au bout.

Or, cet escalier aboutissait précisément en face d'une porte de l'appartement de madame de Pompadour, et, comme il supposait qu'elle se trouvait peut-être en ce moment chez elle, il tourna le bouton de la porte.

La marquise poussa un petit cri de joie en voyant entrer son royal amant, et Sa Majesté eut la délicatesse d'avouer qu'elle était entrée sans y prendre garde, et qu'en quittant ses appartements elle avait tout d'abord songé à cette pauvre Antoinette, qui devait être dans les larmes.

Toute réjouissance publique, tout spectacle avait été interrompu par suite de l'attentat de Damiens ; mais les choses avaient bientôt repris leur cours, par ordre supérieur ; Louis XV avait voulu paraître au bal de l'Opéra, le jour où il rouvrirait. Il y avait donc réunion brillante, le soir où Rancrolles y introduisit Rose Picard et les deux dominos noirs inconnus.

Cependant Rancrolles était resté seul avec Rose, paraissant se soucier peu de courir après les deux dominos ; mais la petite mercière ne faisait que l'entretenir de M. Pinson.

- C’est un monstre, disait-elle, et je suis sûre qu’il est ici ?
  - Lui ! fit le chevalier, un si timide jeune homme.
  - Pas si timide, s’il y est. Et tenez, je veux vous le dire, ce n’est que parce que j’ai reçu une lettre anonyme qui m’en informe que je suis venue à ce bal.
  - Merci, fit Rancrolles d’un air qu’il essaya de rendre piqué.
  - Je ne vous en suis pas moins reconnaissante, monsieur, car c’est vraiment bien beau tout cela, ce monde, ces riches toilettes, c’est dommage qu’on voie si peu de visages !
  - C’est vrai, mais, en revanche, les épaules et... le reste ne manquent pas.
  - Est-il permis !. fit Rose, il n’y a que les grandes dames pour oser se décolleter ainsi !
  - Eh ! vous ne perdriez pas, mademoiselle, à imiter les grandes dames.
  - Mais où peut-il être, ce monsieur ? s’écria-t-elle, je voudrais arracher tous ces masques.
  - Venez de ce côté, nous le trouverons peut-être, et nous aurons la chance de voir le roi.
  - Et la marquise de Pompadour, la verrons-nous aussi, monsieur le chevalier ?
  - Sans doute, et à sa place je craindrais fort votre voisinage ! Si le roi vous voyait, elle pâlirait.
  - On la dit si belle !
  - Bah ! vous êtes bien plus jolie, vous, et vous n’avez pas trente-six ans !
- Ils marchèrent dans la direction de l’escalier qui menait aux premières loges, et comme ils tournaient dans le grand corridor, un homme masqué et vêtu d’un domino gros bleu se présenta devant eux.
- Bonjour, chevalier, fit-il en examinant curieusement le domino rose.
- Ils se serrèrent la main et échangèrent quelques paroles indifférentes.
- Ah ça ! cela tient toujours ? demanda l’inconnu sans quitter des yeux Rose Picard.
  - Toujours, pardieu ! C’est pour demain.
  - Quoi donc ? demanda d’un air distrait la petite mercière.
  - Rien, mon ange, une affaire entre hommes. Mais, continua-t-il en s’adressant au domino gros bleu, le roi est-il arrivé ? mademoiselle désire



beaucoup le voir.

– Vrai, mademoiselle ? fit l'inconnu sans pouvoir cacher sa joie.

– Oui, monsieur, répondit Rose, je ne l'ai jamais vu, et l'on dit que c'est le plus joli homme de son royaume.

– On ne vous a pas trompée, mademoiselle, répliqua l'inconnu, mais si vous voulez le voir commodément, venez de ce côté.

Le domino bleu marcha en avant, suivi de Rancolles et de sa compagne ; il se retournait à chaque instant pour examiner, non sans se frotter les mains.

– Mettez-vous là, dit-il, Sa Majesté ne va pas tarder à passer. Ne bougez pas, surtout.

– Où allez-vous donc ? demanda Rancrolles en le voyant s'éloigner rapidement.

– Je reviens. Attendez-moi.

Le domino bleu disparut, et presque aussitôt Rancrolles désignait à sa compagne un grand masque en costume de magicien qui passait à dix pas de là, se dirigeant vers l'intérieur de la salle.

– Je parie, dit-il en se penchant à son oreille, que voilà M. Pinson.

– Je veux en avoir le cœur net ! s'écria Rose, dont les yeux brillèrent tout à coup d'une vive colère.

Et, sans plus de ménagements, elle quitta le bras au chevalier et se lança à la poursuite du grand monsieur, lequel, d'un pas grave et magistral, venait de s'engouffrer dans la salle du bal.

Aussitôt le chevalier s'approcha d'une femme vêtue d'un domino noir, qui restait, comme paralysée, dans un léger enfoncement de la muraille, à deux pas de là.

– Allons, allons, s'écria-t-il, et promptement !

Et, d'une main sûre, il arracha le domino noir des épaules de cette femme, laquelle paraissait vêtue d'un autre domino rose, abondamment garni de rubans, d'une forme absolument identique à celui de Rose Picard, et dont elle rabattit, d'une main tremblante, le capuchon sur sa tête.

– Du courage, dit Rancrolles, nous jouons une couronne, peut-être !

Ce mot sembla ranimer cette femme, qui s'appuya sur son bras et le serra vivement.

Il était temps que la métamorphose s'accomplît, car le domino gros bleu reparut et s'approcha d'eux avec empressement.

– Mademoiselle, dit-il en s'adressant au domino rose, vous avez bien envie de voir le roi, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, répondit le domino rose d'une voix si faible qu'à peine on l'entendit.

– Et seriez-vous flattée qu'il vous parlât ?

Ici le domino rose joua si bien l'étonnement que le domino gros bleu se hâta d'ajouter :

– Je plaisante, mais si vous voulez m'agréer pour cavalier, seulement pendant dix minutes, je vous conduirai beaucoup mieux que M. de Rancrolles.

En disant ces mots, il s'empara doucement du bras de la compagne du chevalier, lequel se confondit en remerciements et ne savait comment reconnaître une telle obligeance.

Le domino gros bleu fit quelques pas dans le corridor et poussa ensuite une porte devant laquelle se tenait une foule de masques dont les dominos entr'ouverts laissaient voir des rubans bleus et de riches vêtements. Ils se trouvèrent dans un petit salon, et au fond de ce salon deux rideaux d'une portière de satin se soulevèrent presque aussitôt sous la main d'un gentilhomme qui se retira ensuite discrètement.

Le domino bleu poussa la jeune femme dans la pièce qui s'ouvrit, et s'assit carrément dans un fauteuil placé à côté des rideaux qui s'étaient refermés sur elle.

En entrant dans le second salon, dont l'un des angles ouvert, laissait voir l'intérieur d'une loge d'avant-scène du théâtre, le domino rose resta immobile au milieu du tapis, n'osant faire un pas et sentant ses jambes se dérober.

Mais aussitôt un homme qu'elle avait vu assis au fond de la loge et qui s'était retourné en l'entendant entrer, s'élança vers elle et lui tendit la main pour la conduire vers une ottomane.

Diane, car le domino rose n'était autre que mademoiselle de Romans, reconnut le roi et baissa la tête. Elle était presque morte de frayeur.

– On m’a dit que vous étiez admirablement belle, mademoiselle, dit Louis XV en dénouant rapidement les cordons du masque de la jeune fille.

La beauté vraiment souveraine de Diane resplendissait à la lueur du petit lustre de ce salon, et le roi, saisissant vivement sa main, la baisa avec ardeur.

– Jamais, dit-il, je n’ai vu beauté plus accomplie !

– Sire... balbutia Diane, je n’ose...

– N’ayez pas peur, mon enfant, je veux que vous ne voyiez en moi, désormais, que le premier de vos sujets, et cette jolie main-là tremble trop pour me rassurer sur l’état de votre cœur.

– Sire, fit Diane en le regardant timidement, quoiqu’avec un commencement d’assurance, il y a longtemps que...

– Achevez donc, fil le roi en souriant ; et, lui prenant la main, il se mit à lui adresser les paroles les plus passionnées et les plus faites pour ôter toute appréhension à cette ravissante créature.

Mais Diane le repoussa, cacha sa tête dans ses deux mains, et deux belles larmes passèrent au travers de ses doigts roses.

– Est-ce donc un secret terrible que vous retenez entre vos lèvres ? demanda Louis d’une voix douce et en écartant les mains de la jeune fille qu’il baisa l’une après l’autre. – Sire, c’est le secret de toute ma vie, depuis que...

– Allons, depuis ?...

Elle n’acheva pas, les rideaux de satin s’ouvrirent et le domino gros bleu parut.

– Qu’est-ce ? fit le roi avec un regard qui manqua renverser le malencontreux serviteur.

– Sire, j’ai promis de ramener immédiatement mademoiselle.

Et il se tourna vers Diane qui, à sa vue, avait remis précipitamment son masque.

Le roi se leva, offrit la main à la jeune fille, la conduisit avec une sorte de respect vers la portière, et se penchant vers cette main, y déposa un baiser dont Diane tressaillit de tout son corps.

– A demain, dit-il, vous me le promettez ?

– Oui... fit Diane d’une voix si faible qu’à peine si le roi l’entendit.

Le domino bleu, qui n'était autre que Lebel, le lecteur l'aura deviné, saisit à son tour la main de la jeune fille et l'entraîna rapidement, se préoccupant fort peu des petits murmures et des chuchotements éveillés sur leur passage dans l'espèce de cour qu'ils traversèrent. Il semblait oppressé, et au tremblement et à la moiteur de sa main, Diane sentit qu'il se passait quelque chose.

Dès que Diane eut été emmenée par Lebel, un quart d'heure auparavant, car l'entrevue du roi et de la jeune fille avait duré ce temps-là à peu près, le chevalier de Rancrolles fut abordé par un domino noir qui paraissait furieux.

– Où est-elle ? demanda ce domino.

– Là, chère sœur, répondit imperturbablement le chevalier ; ne soyez pas si courroucée, on la retrouvera.

– Mais pourquoi nous avoir quittées ?

– C'était une raison pour ne pas quitter Diane, vous ?.

– Eh ! nous avons été séparées par un flot de ces horribles masques ! Mais pour Dieu, chevalier, où est-elle donc ?

– Du calme, vous dis-je.

– Vous me ferez damner, avec votre tranquillité, vraiment !

– 0 femmes ! fit Rancrolles, peu de patience, et pas de politique !. Chère sœur, Diane va nous revenir, et demain peut-être vous vous réveillerez millionnaire.

– Que voulez-vous dire ?...

– Chut !. plus tard, vous saurez tout. Gardez toujours ce domino qu'a jeté Diane.

– Ah ! chevalier, vous êtes un homme bien étrange !... toujours des mystères !

Cela dura sur ce ton l'espace d'un bon quart d'heure, puis le chevalier s'élança au-devant du domino rose, qu'il vit revenir près de lui, au bras du domino bleu.

Lebel tendit la main à Rancrolles, la lui serra avec force et lui dit à l'oreille :

– Dans une heure ; tout va bien.

Et il s'éloigna aussitôt.

– Suivez-le, j’ai peur, fit Diane à voix basse en se dressant sur ses pieds pour voir où allait le valet de chambre.

– Diable ! et moi aussi j’ai peur, dit le chevalier.

Il venait de voir Lebel entrer dans la loge de la Pompadour.

## VI

### DES ÉVOLUTIONS D'UN DOMINO ROSE, ET DE L'INFLUENCE D'UNE LETTRE DE CACHET.

En voyant le valet de chambre du roi dans la loge occupée par la marquise de Pompadour, le chevalier revêtit aussitôt le domino qu'il avait toujours conservé sous son bras ; il mit un masque, en rabattit le capuchon, et, plaçant Diane et sa mère dans un angle obscur du corridor, il se posta en sentinelle devant la loge.

Il n'attendit pas longtemps, car cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Lebel sortit. Il était masqué et vêtu d'un domino noir, cette fois ; mais le chevalier ne pouvait se méprendre à sa tournure.

Lebel sembla regarder de côté et d'autre avec crainte, et s'avança ensuite vers l'escalier situé au fond du corridor. Là, au lieu de descendre dans la salle, il passa rapidement, se dirigeant vers une partie du théâtre où les masques devenaient de plus en plus rares, au fur et à mesure qu'il avançait.

Il arriva ainsi devant un petit escalier absolument désert qu'il descendit péniblement, vu l'obscurité, et où cependant Rancrolles n'hésita pas à s'aventurer derrière lui.

Bientôt le chevalier remonta à la hâte et se mit à courir dans la direction de l'endroit où il avait laissé sa nièce. Dès qu'il l'aperçut, et sans lui donner le temps de faire aucune observation, sans dire un seul mot lui-même, il l'affubla avec précipitation du domino noir.

– Mais enfin, qu’y a-t-il ? demanda Diane.

– Silence, ou nous sommes perdus ! Sortez du bal et rentrez à la maison, vite, vite !

Et laissant les deux femmes plutôt mortes que vives, il s’éloigna en toute hâte et se plongea dans la salle du bal.

Il chercha de tous côtés, essayant de distinguer, parmi tous les masques revêtus d’un costume de magicien, celui qui pouvait avoir au bras un domino rose.

Ce magicien, il le découvrit enfin assis dans une loge du rez-de-chaussée, essayant de consoler Rose qui pleurait, sans se soucier de laisser voir son visage à tous ceux qui passaient et repassaient. Le magicien paraissait lui-même fort mal à l’aise, et son embarras ajoutait encore à l’étrangeté du spectacle ; sa figure, car il avait également ôté son masque, ne pouvait laisser aucune incertitude au chevalier sur son identité.

– C’était donc bien le Pinson ! fit Rancrolles, l’instinct de l’amour avait parlé, elle l’a reconnu.

Il vint s’appuyer sur le bord de la loge.

– Vous aimez trop monsieur, mademoiselle Rose, fit-il en lui prenant la main.

– Mais ! fit le magicien avec un violent haut-le corps.

– Ah ! vous voici, chevalier !... fit Rose, allons-nous-en bien vite d’ici, j’étouffe.

– Soit, ma chère enfant ; mais d’abord, commencez par remettre votre masque, ou je renonce à traverser la foule. Les jolis visages comme le vôtre excitent trop de murmures sur leur passage.

– Soit. Au moins vous rendez justice au mérite des gens, vous ; on voit bien que vous êtes gentilhomme.

Et la charmante enfant, sans donner le temps au magicien de répliquer, ni de hasarder un geste pour la retenir, sauta sur sa chaise, enjamba le rebord de la loge et vint tomber dans les bras du chevalier.

– Emmenez-moi ! s’écria-t-elle, monsieur m’ennuie ! Le chevalier ne se le fit pas redire et l’entraîna rapidement.

De son côté, le magicien sortit de la loge, mais par la porte, si bien qu’il tomba sur un domino qui s’empara immédiatement de son bras.

– Ah ! je vous tiens, cher monsieur ! fit ce domino.

– Monsieur de Moléon ! s’écria Pinson, qui reconnut la voix du marquis.

– Oui, c’est moi, et je suis enchanté de vous rencontrer. Eh bien, à quand la noce ?

– La noce ?... fit le jeune homme tout troublé, et qui eût bien voulu courir après Rose, à l’égard de laquelle il éprouvait réellement de la jalousie.

– Oui, avec Jeanne, pardieu !

– Ah ! s’écria Pinson, que l’idée de mademoiselle de Nérès ramena à la raison, et qui s’applaudit au fond de l’âme d’être retenu ; ce qui lui évitait de montrer du caractère vis-à-vis de celle qu’à son tour il traitait de perfide.

– Peste ! on voit bien que vous êtes un homme recherché, monsieur Pinson ! fit le marquis.

Pinson se gonfla d’aise à la remarque, mais son visage prit néanmoins un air piteux.

– Hélas ! fit-il, je voudrais que la noce eût lieu demain, mais. Mademoiselle Jeanne n’a pas la mine d’être fort amoureuse de votre serviteur.

– Bah ! qu’est-ce que cela vous fait ! Que vous importe ! dit le marquis avec légèreté.

– Comment ! ce que cela fait ! mais beaucoup. Comment, ce qu’il m’importe ! mais-énormément.

– Enfin, sur quoi basez-vous ce dire que la prude madame de Nérès blâmerait fort ?

– Sur ce que mademoiselle Jeanne ne me regarde jamais.

– Voulez-vous donc qu’on vous dévore des yeux, dès le premier jour ! Laissez aller les choses, corbleu !

– Que je laisse aller... c’est facile à dire. Je parierais presque que ma future ne connaît pas même mon visage.

– Le mariage est une loterie. Heureux ceux qui vont les yeux fermés ! fit le marquis en riant.

– Je ne suis pas aussi philosophe que cela, monsieur le marquis, dit Pinson avec conviction.

– Mon Dieu, laissez faire, vous dis-je ! Qu’avez-vous besoin que votre femme soit folle de vous ! C’est d’abord fort ridicule au siècle où nous



vivons... et puis, cela vous ôterait la liberté de chercher ailleurs des distractions.

– Mais, monsieur, fit Pinson effarouché de cette morale plus que relâchée, j’ai l’intention d’être un mari modèle.

– Alors, vous rompez avec votre genre de vie ?

– Oui, répondit le jeune homme avec un extrême embarras.

– C’est dommage, car vous avez, mon jeune ami, une réputation.

– Oh ! oh ! oh ! fit Pinson en se rengorgeant.

– Excellente, par la sambleu ! Ce n’est pas moi qui vous l’imputerai à crime, séducteur fieffé que vous êtes !

– Oh ! marquis !... exclama Pinson extrêmement flatté.

– Au fait, vous avez une fortune qui vous permet d’affronter toute. oui, toute l’échelle féminine, et qui vous garantit le succès.

– Ah ! marquis, fit le jeune homme avec fatuité, vous voudrez bien m’accorder. vous me ferez, je l’espère, l’honneur de croire que ce n’est pas à ma fortune seule...

– Pourquoi vous en défendre ?. Ce qu’on a payé bien cher a souvent une saveur triple.

– Ah ! marquis, quelle détestable opinion des femmes vous avez !

– Aussi m’étonné-je du froid accueil que vous fait Jeanne.

– Je me plains qu’elle ne m’en fait aucun. Elle me semble toujours fort préoccupée.

– De vous, parbleu ! de vous, s’empressa de dire M. de Moléon.

– Oh ! sans être un aigle, je présume que ce n’est point de moi.

– Erreur ! s’écria le marquis, qui savait pourtant fort bien à quoi s’en tenir sur ce point.

– J’ai peut-être tort, dit sérieusement Pinson après réflexion, de chercher à m’allier à plus élevé que moi. Lorsque les millions de mon oncle sont arrivés comme cela tout à coup, après la mort de son fils unique, j’étais un petit commis de la guerre sans ambition, et je ne songeais à épouser qu’une fille de ma condition.

– Voilà des principes absurdes. L’homme est fait pour monter et jamais pour descendre. Vous avez des millions, vous serez noble, baron, c’est

juste ; mais causons d'autre chose. Vous donnez cette nuit, après le bal, un souper de garçon pour enterrer votre indépendance ?

– C'est vrai, répondit le jeune homme sans pouvoir chasser sa mélancolie.

– Vous avez invité mon fils ?

– C'est encore vrai, je lui ai écrit.

– Henri ne viendra pas, dit le marquis. Mon Dieu, non, il vient de partir pour Tours avec sa compagnie, et ne sera de retour que dans un mois. Ordre du roi.

– Ah ! c'est dommage.

– Mais rassurez-vous, je le remplacerai.

– Vous, monsieur le marquis !

– Pourquoi pas ? je suis garçon, et quant à savoir tenir un verre, je vous en montrerais à tous, s'écria l'aimable vieillard en imprimant à son compagnon une pirouette qui les fit trébucher sur leurs voisins.

– Quoi, vous voulez !

– A moins, baron de la Pinsonnière, que vous ne me trouviez pas assez bon gentilhomme.

– Ah ! monsieur le marquis, tout l'honneur sera pour moi.

– Mais vous vous défiez de mes cheveux gris, d'abord la poudre les cache, et puis vous me verrez au combat. Y aura-t-il des dames, vos victimes ?

– Oh ! fit Pinson avec dignité, mes victimes. c'est aller bien loin.

– Vous êtes trop modeste. Ainsi, c'est convenu, après le bal, à votre hôtel.

– A mon ?. fit Pinson tout étonné. Ah ! c'est vrai, je ne puis jamais m'habituer à ma fortune, moi.

Ils se serrèrent la main, et le vieux marquis se mit à papillonner autour des dames, tandis que Pinson, poussé par son seul instinct, prit le chemin par lequel avait disparu Rose au bras du chevalier.

Au tournant d'un escalier, il fut arrêté par un grand masque tout noir qui lui mit la main sur le bras, et l'entraîna à quelques pas dans l'ombre.

– Monsieur Pinson, dit cet inconnu d'une voix grave, est-ce que vous ne vous demandez pas la cause de l'empressement que met M. de Moléon à vous voir épouser mademoiselle de Nérès ?

Pinson regarda ce masque avec le plus large étonnement et balbutia ; mais son interlocuteur lui appuya la main sur le bras avec une certaine autorité.

– Réfléchissez, dit-il.

– Mais, monsieur, le marquis est un charmant homme, il m'aime beaucoup, il aime aussi beaucoup...

Il s'arrêta, et, essayant de regarder dans les trous du masque de l'inconnu, il continua avec réserve.

– On a beaucoup jaté autrefois, m'a-t-on dit, et il faut croire que le marquis et madame de... Ma foi, que m'importe, c'est là une chose qui m'est parfaitement indifférente.

– Vous avez tort. La curiosité est la première condition de la science.

– La science. la science. là, monsieur, auriez-vous l'intention de chercher à m'intriguer ? demanda Pinson, que le calme de l'autre enhardissait.

– Non. Je ne vous connais pas.

– Mais vous savez cependant... Voyons, y aurait-il des particularités sur... sur mademoiselle Jeanne ?

– Non, répondit vivement l'inconnu.

– Sur madame de Nérès ? demanda le jeune homme, qui commençait à s'intéresser à l'incident.

– Non.

– Sur le marquis, alors ?

– Peut-être, répondit le masque d'une voix grave et qui fit froid au cœur de Pinson.

– Il a été. l'amant de...

– Non. Mais sachez qu'il a les motifs les plus puissants pour s'intéresser à ce mariage, et qu'il remuera ciel et terre pour que Jeanne devienne madame Pinson.

– Baronne de Nérès ! objecta vivement le jeune homme.

L'inconnu hocha la tête d'un air d'incrédulité.

– Mais, monsieur, qui vous fait supposer ?...

– Prenez la poste et partez pour Tours. Si vous y trouvez ? M. Henri, je veux...

– Par la sambleu : fit Pinson rouge de colère, me tromperait-on !

– Allez à Tours, croyez-moi, fit l’inconnu en riant d’un petit air soc et s’éloignant au plus vite.

M. Pinson resta immobile.

– Ah !. fit-il avec un abattement extrême, tous ces grands seigneurs se moqueraient de moi... pour la sotte vanité d’être un jour baron, pour monter dans les carrosses du roi qui ne me regarde seulement pas, je fais fi d’un trésor de femme !... c’est par trop bête !... et Rose qui m’aime tant !... c’est sûr !... ma foi, au diable l’ambition et la fumée, je veux une femme pour moi !

Et sur cette noble résolution, le jeune homme se mit à chercher le ravissant domino rose qu’à cette heure il ne songeait plus à soupçonner ni d’être venu au bal pour un autre, ni de s’occuper du chevalier de Rancrolles, qu’il savait pertinemment n’être qu’un chevalier d’industrie.

Rancrolles était revenu, en compagnie de Rose, reprendre la place quittée précédemment par Diane et sa mère. Là, il attendait Lebel, ainsi qu’ils en étaient convenus sans doute avant d’entrer au bal.

– Ma chère enfant, dit-il à Rose qui paraissait toujours montée contre Pinson, il faut vous faire une raison, ce monsieur est absolument indigne de vous, ma parole d’honneur, et vous êtes vraiment faite pour briller au premier rang. Vous ne pouvez vous figurer tout ce que j’ai entendu dire sur votre compte tandis que vous étiez dans cette loge avec ce jeune rustre. Il y en a même qui soutenaient que si le roi vous voyait, madame de Pompadour en crèverait de dépit !

– La bonne folie ! fit Rose en riant malgré elle. Madame de Pompadour a tous les talents, en plus de sa beauté, c’est une grande dame !

– Eh ! le roi ne dédaigne pas les beautés plus modestes, et si je vous disais.

– Taisez-vous, vous êtes compromettant, si l’on vous entendait.

– Eh bien ! qu’y a-t-il de mal à ce que je dis là ? ce n’est un secret pour personne.

– Alors, je me garderai bien d’ôter mon masque.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je veux pas encourir la colère de madame de Pompadour, et que je n’ai nulle envie de lui enlever son amant.

– Vous êtes une honnête jeune fille, mademoiselle. dit Rancrolles malgré lui.

– Tiens, je n’ai que ma bonne réputation, moi, et j’y liens ! C’est déjà beaucoup d’être venue ici avec vous ! heureusement ma mère le sait et a confiance en moi.

– Elle a raison, dit le chevalier d’un air pénétré.

– Plus qu’en vous, je ne vous le cache pas, chevalier !

Comme la rieuse jeune fille prononçait ces paroles, Rancrolles tressaillit. Il apercevait venant vers le groupe qu’il formait avec cet adorable domino rose un exempt du roi armé de sa baguette d’ébène, suivi de quatre gardes françaises sans leurs fusils.

– Une arrestation !... murmurait tout le monde en suivant ces soldats avec curiosité.

– Voici l’instant fatal, pensa le chevalier ; quelle heureuse inspiration j’ai eue !

Mais il se tourna vers la jeune fille, dont le frais sourire montrait ses perles à travers les dentelles du masque.

– Pauvre enfant !... fit-il mû par un sentiment de pitié dont il fut le premier surpris.

L’exempt s’approcha, et, ôtant son chapeau, s’inclina avec la plus exquise politesse pour saluer.

– C’est bien à monsieur de Rancrolles que j’ai l’honneur de parler ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit le chevalier en feignant le plus profond étonnement, qu’y a-t-il pour vous servir ?

– Monsieur, je vous serais fort obligé de vouloir bien me suivre.

– O mon Dieu ! s’écria Rose.

– Et où cela, monsieur ? demanda Rancrolles en serrant d’une manière significative le bras de sa compagne qu’il sentait défaillir.

– Dans un petit salon, à deux pas d’ici, où j’aurais une communication à-vous faire.

– Soit, monsieur, fit le chevalier en quittant le bras de la jeune fille.

– Vous me quittez, monsieur ? fit celle-ci avec un vif accent de frayeur.

– Pas pour longtemps, je suppose ; attendez-moi.

– Pardon, reprit l'exempt en s'inclinant d'une façon plus courtoise encore devant Rose, mais il est extrêmement urgent que mademoiselle ne vous quitte pas.

– Ah ! fit la jeune fille qui pâlit d'effroi sous son masque.

– Marchons, monsieur, dit l'exempt en montrant le chemin.

– Après tout, dit Rancrolles en se penchant vers Rose, ce n'est peut-être qu'une erreur ou un malentendu, et nous reviendrons aussitôt après l'explication de ce monsieur.

– Mais, voyez ces soldats !... fit Rose en désignant les quatre gardes qui, sans déranger personne, avait coupé, toute retraite et se repliaient vers le groupe qu'ils ne quittaient pas des yeux.

– Allons toujours, et n'ayez pas peur, ma chère enfant, dit le chevalier en affectant la gaieté ; tel que vous me voyez, j'ai déjà été arrêté plus de vingt fois, puis relâché tout de suite ; et jusqu'à présent rien ne fait présumer qu'il s'agisse d'une arrestation.

– Oh ! chevalier, que je regrette d'être venue !. répéta-t-elle, la voix altérée.

Rancrolles l'avait portée, plutôt qu'elle n'avait marché ; et, toujours suivant l'exempt, ils étaient arrivés au petit salon dont cet officier avait parlé. Quand la porte se fut refermée sur eux, l'exempt tira de sa poche une lettre à laquelle était appendu un sceau de cire, et étendit vers Rose sa baguette d'ébène.

– Mademoiselle, dit-il d'une voix solennelle, au nom du roi, je vous arrête !

– Moi !... fit la jeune fille en se jetant dans les bras du chevalier.

– Elle ! dit le chevalier avec l'accent du plus extrême étonnement.

– Mademoiselle, répliqua l'exempt, je comprends tout ce que ma mission à de pénible ; mais j'exécute des ordres reçus.

– Mais, monsieur, vous vous trompez ! s'écria Rancrolles, et...

– Non, monsieur.

– Cependant, vous ne me connaissez pas, il y a erreur, repartit Rose avec force en se démasquant.

– Non, mademoiselle ; j'ai reçu l'ordre d'arrêter une demoiselle vêtue d'un domino rose, ayant pour cavalier M. le chevalier de Rancrolles.

– Pourquoi ? de quoi suis-je coupable ?

– Ah ! mademoiselle, ceci n'est nullement de ma compétence.

– Cependant, monsieur, dit Rancrolles, mademoiselle n'est pas la seule personne vêtue d'un domino de cette couleur, et le hasard.

– Non, monsieur, il n'y a pas de hasard ; mademoiselle a été amenée au bal par vous et ne vous a pas quitté de la soirée : est-ce vrai ?

– Mademoiselle m'a quitté ; j'ai causé avec un grand nombre de personnes.

– Enfin, s'appelle-t-elle Rose Picard ?

A ce nom, tous deux gardèrent le silence : Rose, parce qu'elle était accablée par la vérité ; Rancrolles, parce qu'il craignait que des investigations plus profondes ne tissent découvrir quelle était la personne substituée un instant par lui à celle-ci.

– En ce cas, reprit l'exempt, vous voudrez bien, mademoiselle, obtemperer aux ordres du roi.

– Mais le roi ne peut me faire arrêter ! s'écria naïvement Rose.

– Mademoiselle, je veux bien vous dire que la justice se rend au nom du roi ; mais que Sa Majesté est complètement étrangère à ce qui se passe en ce moment.

– Je le crois, monsieur, car il n'y a guère apparence de justice ! fit-elle indignée.

– Allons ! dit l'agent, qui commençait à trouver les explications un peu longues.

– Permettez, dit Rancrolles ; un mot à mademoiselle, avant de nous séparer.

– Nous separer ? s'écria Rose en pleurant.

– Faites, monsieur, répondit l'exempt.

Rancrolles emmena la jeune tille dans un coin du salon, et lui prit les deux mains.

– Ma chère enfant, dit-il, il ne faut pas résister aux ordres du roi ; ce serait non-seulement très-dangereux, mais encore fort inutile. Ne désespérez pas ; vous pensez bien que je ne vous laisserai pas emprisonner comme cela.

– M'emprisonner ?... ô ciel ! exclama Rose en sanglotant plus fort que jamais.

– Ne craignez rien ; on aura pour vous des égards, j'en suis sûr ; et d'ailleurs ce ne peut être pour longtemps. Je connais tous les magistrats, M. le lieutenant de police ; je me mettrai en quête dès le point du jour, et, j'en ai la conviction, il ne se passera pas une demi-journée sans que l'erreur dont vous êtes la victime soit reconnue.

– Faut-il vous croire, monsieur le chevalier ? demanda la jeune fille sans pouvoir arrêter ses larmes.

– Oui, essuyez ces beaux yeux et comptez sur moi.

– Monsieur le chevalier, j'ai confiance en vous, car vous devez, en effet, connaître beaucoup de personnes de la cour ; mais j'ai bien peur...

– Monsieur, dit Rancrolles en s'adressant à l'agent, votre devoir peut-il se concilier avec l'indulgence que je vous prierais.

– N'ayez aucune crainte, monsieur ; il m'a été recommandé d'avoir pour mademoiselle les plus grands égards et de la loger dans une chambre à part.

– Vous voyez, Rose. fit le chevalier. Allons, bon courage ; je vais m'occuper de vous immédiatement, car j'ai vu déjà ici des personnes fort importantes... Mais, si vous m'en croyez. remettez votre masque ; il faut... ménager votre réputation, mon enfant.

Il embrassa la petite sur les deux joues, et la laissa dans le salon à la garde de l'exempt ; mais, quand il eut passé le seuil de la porte, il ne put s'empêcher de pousser un profond soupir, suivi presque aussitôt d'un geste de colère et de dépit.

– Lebel m'a deviné !... se dit-il ; et la pauvre enfant est perdue !.

Il rentra dans le bal, vraiment chagrin, et sa philosophie avait beau être des plus complaisantes, il n'était pas maître de comprimer les remords qui l'étouffaient.

– C'est évident. madame de Pompadour a peur des filles de qualité Lebel a flairé Diane ; il l'a entendue parler peut-être. Sans ma présence d'esprit, ce serait Diane qui, à cette heure, serait en route pour le For-l'Évêque ou Sainte-Pélagie. et Diane, bien certainement, n'en sortirait pas.

En réalité, Rancrolles ne savait à qui s'adresser pour tenter d'arracher la petite mercière à la prison ; sa réputation n'était pas des mieux établies, et



une jeune fille à laquelle il s'intéressait ne pouvait pas être entourée de fort grandes sympathies ; aussi ne s'arrêta-t-il pas longtemps à cette idée, et, son égoïsme reprenant le dessus, il finit par se dire qu'au bout du compte tout était pour le mieux, et qu'il était bien naturel qu'il eût songé à sauver sa nièce de la haine de la favorite, par le seul moyen en son pouvoir.

– Oui ; mais pourvu qu'un autre exempt ne soit pas chargé de m'arrêter aussi, moi ! Ce Lebel est un drôle ! il doit être furieux contre moi ! Le fait est que lui donner une fille comme Diane à la place d'une petite mercière, c'était hardi, et le succès seul pouvait me faire absoudre. Me voilà perdu à ses yeux ; plus rien à faire.

Comme il en était là de ses réflexions, son attention fut attirée par un grand mouvement qui avait lieu du côté de la loge royale :

C'était le départ du roi.

– Cela m'est bien égal !... se dit-il.

Mais un flot de monde le poussa malgré lui de ce côté, et il eut la douleur de voir Sa Majesté, masquée, en domino bleu de ciel, et tenant sous le bras une dame masquée également, mais dont le domino ouvert et le capuchon rabattu laissaient deviner l'étincelante beauté.

Un moment la rage le saisit.

– Elle ne paraît certainement pas avoir vingt-cinq ans ! dit-il ; impossible de voir des bras, une gorge, des épaules aussi parfaits !...

La foule brillante et dorée passa au milieu d'un concert d'élogieux compliments.

– C'est égal, nous lutterons ! se dit Rancrolles en serrant les poings.

Un domino gros bleu passa son bras sous le sien : il n'eut pas de peine à reconnaître le premier valet de chambre du roi.

– Eh bien, chevalier !... dit Lebel d'une voix railleuse. Rancrolles fit un soubresaut si violent, son visage exprima si parfaitement la frayeur, ses jambes se cambrèrent si bien, comme s'il eût voulu prendre la fuite, que Lebel éclata d'un gros rire qui fit retourner tout le voisinage, et serra violemment le bras du chevalier.

– Monsieur Lebel... balbutia Rancrolles d'une voix oppressée.

Lebel l'entraîna avec lui derrière le flot des courtisans, et, quand il se trouvèrent sous le péristyle du théâtre, il l'attira dans un coin.

– Ça, dit-il, vous avez donc des vues très-ambitieuses, chevalier ?

– Moi !...

– Vous voulez supplanter la marquise ?. Hum ! c'est difficile, mon bon !

– Qui vous fait croire ?

– Ah ! jusqu'à ce jour vous avez été modeste !. on s'est assez bien trouvé des péronnelles que vous m'aviez indiquées ou fait connaître ; mais... prenez garde, chevalier, vous jouez un jeu à vous faire fourrer à la Bastille jusqu'à la fin de vos jours !

Cette menace était si bien dans la pensée du chevalier, car il se la faisait à lui-même dix fois par heure, qu'il tressaillit de tout son corps et se sentit froid au cœur.

– Mais on ne m'en fait pas accroire facilement, à moi ! Du reste, c'était bien joué ! j'en conviens de bonne foi !

Le chevalier était sur les épines ; il eût voulu descendre à cent pieds sous terre.

– Enfin, continua Lebel, qui jouissait de l'embarras du pauvre chevalier, je ne veux rien vous cacher ; vous saurez tout.

– C'est toujours cela, répondit Rancrolles, qui au fond du Cœur, espéra se rattacher à quelque branche.

– Après avoir rendu la demoiselle, mon devoir était d'aller, selon, mon habitude, rendre compte à... quelqu'un, de l'effet produit.

– Et cet effet ?... demanda avidement le chevalier.

– Assez bien... pas mal... répondit Lebel, affectant une assez froide indifférence.

– Ah ! fit le chevalier désappointé.

– Mais, en racontant la façon dont s'était exprimée la demoiselle en parlant à Sa Majesté, la marquise a vu dans votre mercièrre une grande dame déguisée ; absolument comme l'histoire que je vous ai contée à Versailles l'autre jour ; et alors...

– Vous étiez donc témoin de l'entretien, vous ? fit Rancrolles surpris.

– Parbleu ! j'entendais, si je ne voyais pas...

– Et alors ?

– Alors, la marquise, qui a toujours sur elle une lettre de cachet... vous comprenez ?...

– Oui... fit Rancrolles avec résignation.

– Mais ce qu'il y a de plus étrange, répliqua Lebel, c'est que, il y a un moment, la marquise est sortie de la loge du roi, un peu avant Sa Majesté, pour regagner la sienne, afin de se préparer au départ. Je ne sais ce qui s'était passé entre eux, mais, en m'apercevant, la marquise m'a donné contre-ordre.

– Ah ! quel bonheur ! fit le chevalier, comme s'il était soulagé d'un grand poids.

– Attendez donc, ce n'est pas tout, car si je vous ai ainsi arrêté au passage, cher chevalier, c'est pour vous dire que demain j'aurai... quelques papiers à vous remettre.

– Comment ! s'écria le chevalier au comble de la surprise.

– Eh bien, oui ; au lieu de conduire la jeune fille au For-l'Évêque, l'exempt de Sa Majesté l'a conduite.

– Où donc ?

– Au Parc-aux-Cerfs.

– Ah !... fit Rancrolles, qui demeura immobile et muet d'étonnement.

– Au revoir, chevalier, à demain ! fit Lebel en s'éloignant et en se frottant les mains.

Rancrolles était demeuré stupide, absolument comme Cinna au cinquième acte de la tragédie de Corneille.

– C'était un piège ! s'écria-t-il lorsqu'il recouvra son sang-froid ; une partie si bien engagée !... Je suis volé !

## VII

### DE LA MANIÈRE DONT ÉTAIENT TRAITÉS CERTAINS PRISONNIERS DANS CERTAINES PRISONS D'ÉTAT.

Le sacrifice était consommé, M. Melchior Pinson avait cru devoir convenir, afin de rassurer sa conscience aux abois, que mademoiselle Rose Picard était une fieffée coquette, puisqu'elle l'avait quitté, en plein bal, pour rejoindre un homme aussi décrié de mœurs que M. le chevalier de Rancrolles. En conséquence, le lendemain, et malgré la volonté pourtant bien exprimée du comte de Saint-Germain, il y avait grande réunion chez madame de Nérès, pour la signature du contrat.

Madame de Pompadour avait ordonné, et le marquis de Moléon s'était nettement prononcé.

Jeanne résolut donc de se sacrifier.

C'était, pensait-elle, une manière de se libérer envers celle qui lui avait servi de mère.

– Crois-moi, lui avait dit madame de Nérès, c'est pour ton bonheur que je te résiste ainsi, et un jour viendra où tu me remercieras.

– Pensez-vous ce que vous dites-là, ma mère ?

– Oui, car il importe, afin d'éviter de très-grands malheurs, que tu sois mariée au plus tôt. Nous n'avons pas le temps de ramener à nous le marquis

de Moléon, madame de Pompadour préférerait certainement te voir épouser son fils ; mais elle ne comprend pas, comme moi, l'importance de tout ceci et nous sert tièdement.

La vérité était que madame de Pompadour, non encore bien raffermie sur son trône de favorite, ne pouvait faire nommer duc M. de Moléon, comme elle en avait eu la pensée, et de la sorte faire taire ses ambitions de grandesse espagnole pour son fils. Il fallait l'emporter de vitesse avec le terrible Sylvio, et, s'il l'exigeait, ne lui rendre sa fille qu'alors qu'il serait devenu impossible d'en faire une duchesse d'Orléans.

– Madame, avait ajouté Jeanne, je ne pourrai jamais trouver la force de signer ce contrat.

– Du courage, mon enfant, le notaire ne viendra qu'à onze heures, et jusque-là..

– Jusque-là. oh ! j'aimerais mieux en finir, toutes ces lenteurs m'assassinent.

– Jeanne, je l'espère, vous ne me ferez pas l'affront d'un éclat ridicule.

– Madame, répliqua Jeanne avec un sanglot déchirant, vous prenez une terrible responsabilité. Vous aurez un jour à répondre devant Dieu d'avoir fait le malheur de l'orpheline qui vous a été confiée.

– Ma fille !...

– Allons au salon, ma mère, je veux essayer de m'étourdir autant que possible et m'efforcer de vous faire honneur.

La baronne embrassa tendrement cette victime de l'intrigue des cours ; elle se sentait défaillir elle-même et elle fondit en larmes au moment où elles allaient franchir la porte du salon, car Jeanne s'écria :

– Oh ! j'en mourrai !...

Mais elles entendirent retentir des éclats de rire dans le salon, et après s'être remises, elles échangèrent un triste sourire et entrèrent.

Il y avait nombreuse et brillante réunion : c'était d'abord la maréchale de Mirepoix, la comtesse d'Amblimont, la duchesse de Brancas, l'abbé de Bernis, le marquis de Marigny, le docteur Quesnay, toute la société de madame de Pompadour.

Puis le duc de Richelieu, le marquis de Moléon, une grande dame italienne, la Tadolini, et sa fille, admises depuis peu aux petits concerts

d'amateurs de la Pompadour, et dont l'immense fortune faisait excuser le talent ; quelques jeunes gens, parmi lesquels le chevalier Dorvigny, poète, qu'on disait tout bas fils naturel du roi, dont il était le vivant portrait, menant grand train de vie, jetant l'argent par les fenêtres, et qui se montrait l'inséparable de Pinson.

Le docteur Quesnay, selon son habitude, s'était fait un cercle d'auditeurs, charmés par la vivacité de ses saillies et l'à-propos de ses apologies.

Avant l'arrivée de madame de Nérès, Melchior s'était laissé agréablement plaisanter sur ses millions ; si bien que, lorsque ces dames entrèrent, la discussion était des plus vives entre le docteur, M. de Moleon et Dorvigny.

Le docteur soutenait que l'argent était tout, le poète qu'il n'était rien sans le talent, le marquis que la noblesse tenait lieu de l'un et de l'autre.

– Ma foi, s'écria Quesnay, ces dames arrivent fort à propos, elles décideront, et ma petite Jeannette surtout, car elle est intéressée à la chose ; mais auparavant, je demande qu'on me laisse raconter...

– Une fable ? demanda Dorvigny.

– Non, un rêve, dit le docteur.

– Va pour le rêve ! dirent tous les assistants, en applaudissant d'avance.

– Écoutez. J'étais dans le pays des anciens Germains, dit Quesnay ; ma maison était vaste, et j'avais des tas de blé, des bestiaux, des chevaux en grand nombre et de grands tonneaux pleins de cervoise ; mais je souffrais d'un rhumatisme, et ne savais comment faire pour aller à cinquante lieues de là, à une fontaine dont l'eau devait me guérir. Il fallait passer chez un peuple étranger. L'enchanteur Merlin parut et me dit :

« – Je suis touché de ton embarras : tiens, voilà un petit paquet de poudre ; tous ceux à qui tu en donneras te nourriront et te feront toutes sortes de politesses. »

– Et comment appelez-vous cette substance ? demandai-je à l'enchanteur, en palpant et flairant, comme je ferais aujourd'hui.

« – La poudre de *Prelinpinpin*<sup>1</sup>, répondit Merlin. »

– Docteur, dit madame de Mirepoix, avez-vous retenu la recette, au moins ? J'en voudrais avoir plein mes coffres.

– Et moi, donc ! fit M. de Moléon, d'un air contrit.

– Eh bien ! reprit Quesnay, cette poudre, c'est l'argent

que vous méprisez.

– Je ne le méprise pas !

– Mais vous le mettez, vous, au-dessous de la noblesse, et M. Dorbigny au-dessous du talent ; ph bien ! voyons, dites-moi un peu, vous tous, mesdames et messieurs, quel est l’homme qui, après le roi, produit, à la cour et à la ville, le plus d’effet ?

Chacun cita le personnage qui, selon son opinion, était le plus et le mieux entouré de la faveur publique ; il avait le choix entrp M. de Voltaire, M. de Soubise, le duc de Richelieu, le comte de Saint-Germain.

– Vous n’y êtes pas, dit Quesnay, c’est M. Pàris de Montmartel, fils d’un aubergiste de Moras, banquier de la cour. Il n’est si considéré que parce qu’il a ses coffres pleins de poudre de prelinpinpin.

Tout le monde se récria sur cette énormité, mais Melchior Pinson applaudit.

Le docteur plongea sa main dans la poche de son gilet et en tira quelques louis qu’il fit sauter dans le creux de sa main.

– Mesdames et messieurs, reprit-il, tout ce qui existe est renfermé dans ces petites pièces dor qui peuvent vous conduire commodément au bout du monde. Tous les hommes obéissent à ceux qui possèdent cette poudre ; tous s’empressent de les servir. C’est mépriser le bonheur, la liberté, les jouissances de tout genre, que de mépriser l’argent.

– Et Sénèque ? fit une voix.

– Sénèque, en quatre ans, avait amassé quelque chose comme soixante millions de noire monnaie.

– Mon cher docteur, dit M. de Moléon, j’ai le cordon bleu, moi, eh bien ! j’en suis bien plus satisfait que de la possession de mille et mille de vos pièces de prelinpinpin.

– Bah ! quand je demande au roi une pension, n’est-ce pas comme si je lui disais : Sire, donnez-moi le moyen d’avoir un meilleur dîner, d’avoir un habit plus chaud, une voiture pour me garantir de la pluie et me transporter sans fatigue ? Mais celui qui demande ce beau ruban à Sa Majesté, s’il osait dire ce qu’il pense...

– Eh bien ! que dirait-il ?

– Je ne parle pas de vous, marquis, vous avez gagné le vôtre sur le champ de bataille, et il pourrait être teint en rouge avec le sang que vous y avez versé ; mais la généralité.

– Allons, dites la pensée de la généralité, docteur ! firent toutes les dames.

– Elle pense ceci : J’ai de la vanité, et je voudrais bien, quand je passe, voir le peuple me regarder d’un œil admirateur, se ranger devant moi ; je voudrais bien, quand j’entre dans un salon, produire un effet et fixer l’attention des gens qui se moqueront peut-être de moi après mon départ ; je voudrais enfin être appelé monseigneur par mon valet de chambre et par la multitude.

– Il y a de cela ! fit gaiement le marquis de Moléon, eu humant une prise de tabac.

– Tout cela, reprit Quesnay avec exaltation, n’est-il pas de la fumée, du vent ? Ce ruban ne sert de rien dans un autre pays, il ne donne aucune puissance : mais mes pièces, corbleu ! mes pièces d’or me donnent partout le moyen d’être salué jusqu’à terre, et, ce qui vaut mieux, de secourir les malheureux !

– Bravo ! fit toute l’assemblée avec enthousiasme.

– Vive la toute-puissante poudre de prelinpinpin ! s’écria le docteur en frappant sur l’épaule de Melchior Pinson, qui eut tout à coup sur sa face et dans ses yeux l’éclat métallique de ses six millions.

– Vive la poudre de prelinpinpin ! répondit une voix derrière la porte de la chambre de la baronne, laquelle porte s’était légèrement entr’ouverte pendant cette discussion.

La porte s’ouvrit à deux battants, et l’on vit entrer le roi Louis XV. A son bras était madame de Pompadour. plus belle que jamais, et tout heureuse de faire son entrée en semblable compagnie.

– Docteur, dit gaiement le roi, pourriez-vous me donner ; de votre poudre ?

– Sire, je n’en fais pas ; mais je soupçonne fort mon ami, le comte de Saint-Germain, de pouvoir satisfaire en ceci Votre Majesté.

– En attendant, votre conte est bon, docteur, fit le roi en se dirigeant, guidé par la marquise, vers madame de Nérès qui, toute confuse et interdite



de l'arrivée si inattendue du roi, ne savait quelle contenance tenir.

– Madame, dit gracieusement le monarque, avec cette voix et cet accent qui lui gagnaient toujours et partout le cœur de toutes les femmes, j'avais promis de signer au contrat de mademoiselle de Nérès, me pardonneriez-vous d'avoir désiré vous voir chez vous ?

– Sire. cette faveur inestimable... cet honneur... balbutia la baronne, en cherchant Jeanne des yeux.

Le roi lui prit la main, la conduisit au fauteuil qu'elle avait quitté, et prit place à côté d'elle.

– Mesdames, dit-il ensuite, nous ne sommes pas ici en grand appartement, reprenez vos sièges comme si je n'étais pas là, je vous en prie.

Les dames obéirent et quelques-unes regrettèrent de n'avoir pas déployé, pour cette soirée intime, tous leurs atours et tous leurs charmes. La marquise avait pris la gauche de la cheminée et derrière son fauteuil se placèrent le docteur, le duc de Richelieu, qui, à l'arrivée de la favorite, avait quitté la Tadolini et sa fille.

Les hommes étaient restés debout, et Melchior Pinson ne savait où se fourrer : le pauvre garçon, malgré l'assurance que lui donnait la poudre de prelinpinpin, s'attendait si peu à se trouver si près de ce soleil en chair et en os ayant nom le roi de France, qu'il sentait sa tête déménager.

Maintenant, pour expliquer comment Louis XV, bien qu'il ne fût pas, comme son aïeul, fanatique de l'étiquette, avait pris le parti d'accompagner la marquise dans cette réunion intime, il nous faut absolument revenir un peu en arrière. Nous profiterons pour cela du répit que nous donne la marquise de Pompadour elle-même, qui venait de prier les deux Italiennes de chanter quelque morceau de leur pays.

La Tadolini ne se fit pas prier ; mais sa fille eût sans doute préféré écouter les galanteries du duc de Richelieu, qu'elle voyait avec ennui absolument occupé de madame de Pompadour.

Le roi n'avait pas une passion fortimmodérée pour la musique ; on sait qu'il possédait la voix la plus fausse de son royaume, et que les courtisans les plus fanatiques pouvaient seuls affronter les vellétés de fredonner qui le prenaient parfois ; or, disons-nous, tout en professant un goût passablement

tiède pour l'art dans lequel excellait la marquise, il écouta avec politesse, et bientôt avec une très-réelle attention, le duo attaqué par les deux Italiennes.

Il est vrai que si la Tadolini était un admirable type de la beauté romaine dans tout son épanouissement, la signorina Angiolina était une merveilleuse créature.

Voici donc ce qui avait amené le roi chez madame de Nérès.

La veille, en quittant l'Opéra, en compagnie de l'exempt du roi, Rose Picard fut priée de monter dans un carrosse. Elle ne soufflait mot, toute à sa douleur, en proie aux plus vives appréhensions, elle cherchait cependant parfois par quel concours de circonstances elle pouvait se trouver mise en état d'arrestation, elle, une pauvre tille du peuple, vivant péniblement avec sa mère des minces produits d'un commerce très-restreint. Elle en arriva ainsi à supposer, comme avait fait le chevalier, qu'elle était victime d'une erreur de nom et de personne : elle n'était pas à ignorer quelles étaient les habitudes de la police, et que dans un cas de cette nature, le plus simple et surtout le plus prudent était d'abord de se soumettre.

Sa bonne, fraîche et nette conscience la rassurait sur tous les points, et son ingénuité n'alla nullement jusqu'à donner à son aventure une signification autre que celle d'une mesure de police.

Cependant elle trouva bientôt que de l'Opéra au For-l'Évêque, prison située rue Saint-Germain-l'Auxerrois, le trajet était démesurément long.

Elle frissonna en songeant qu'on la conduisait à Sainte-Pélagie, rue de la Clef, où sous le nom des filles repenties, on enfermait, dirent les mémoires du temps, les femmes trop gaies ; mais il y avait déjà plus d'une heure que le carrosse roulait, et elle crut bientôt s'apercevoir, malgré l'obscurité, qu'il n'y avait plus de maisons des deux côtés de la route suivie. Alors, la peur la plus vive s'empara d'elle et, joint à cela un froid excessif, elle se mit à trembler de tous ses membres.

– Monsieur, monsieur. fit-elle en appelant l'exempt assis sur la banquette du devant, où me conduit-on donc ?

Mais l'exempt dormait d'un profond sommeil.

Elle le secoua par le bras et réitéra sa question avec toutes les angoisses de sa situation.

– Au nom... du roi !... répondit l'officier de police sans interrompre son somme et en se calfeutrant le plus possible dans son coin.

– Bonté du ciel !... se dit Rose, c'est à Vincennes qu'on me conduit !

La pauvre petite se mit à interroger sa conscience plus sérieusement, et après bien des investigations dans ses plus secrets replis, elle finit par découvrir qu'elle avait chanté, il y avait au moins huit jours, un méchant couplet sur la marquise de Pompadour. Le danger de sa position lui devint alors beaucoup plus évident et elle se demanda s'il fallait courber la tête ou essayer de la résistance. Elle accueillit assez vivement ce dernier parti.

L'année précédente, il n'avait été question dans tout Paris que de l'évasion de la Bastille d'un certain M. Masers de Latude, et elle se demanda si une faible femme avait quelque chance de succès en tentant un si grand acte de rébellion à la force armée. Sa réflexion ne fut pas longue, et elle se dit que, puisque Latude était, depuis son évasion, l'objet d'un intérêt extraordinaire, à plus forte raison une jeune fille réunirait toutes les sympathies et serait aidée dans son entreprise.

L'occasion était belle, et Rose résolut de ne pas la laisser échapper.

L'exempt dormait toujours.

En conséquence, elle se retira, petit à petit, du coin de la voiture où elle se trouvait, pour gagner l'autre ; elle dégagea avec une peine et des précautions infinies ses jupes entortillées dans les jambes de l'officier, et quand elle se fut assurée que ses mouvements étaient parfaitement libres et qu'en bougeant elle ne risquerait pas de le réveiller, elle fit glisser tout doucement, et par une progression presque insensible, la glace de la portière, et passa son bras au dehors pour en tourner la poignée.

Son intention, on la saisit facilement, était d'ouvrir la portière, de sauter sur la route, au risque de se blesser en tombant, et de se sauver à travers champs dans la direction que lui fournirait le hasard. Heureusement pour ce projet courageux, les chevaux du carrosse avaient un trot d'une allure assez modeste.

Mais la poignée était fort dure à jouer sur son axe et Rose fut obligée de se pencher en dehors pour parvenir à exécuter son dessein ; si bien qu'au moment où elle sentit toute résistance vaincue de ce côté, elle se trouva

saisie brusquement par la taille et rejetée sur le coussin de la voiture. Elle poussa un cri de désespoir et pleura.

– Ah ! nous voulons nous échapper, ma colombe ! fit l'exempt en riant aux éclats.

En même temps, un grand vacarme se fit sur la route, le carrosse se dérangea et se plaça sur un des bas-côtés et presque aussitôt une nuée de piqueurs et de valets, la torche au poing, passa rapidement, projetant une grande clarté dans l'intérieur du carrosse. Puis, trois ou quatre voitures superbes, attelées d'un nombre infini de chevaux, roulèrent avec fracas, glissant comme une succession d'éclairs, et tout ce bruit se perdit bientôt dans le lointain.

– C'est Sa Majesté ! dit l'exempt qui s'était mis à la portière, la tête nue.

Rose, tout entière à ses larmes, ne vit rien et n'entendit que du bruit. Que lui importait tout cela ! n'avait-elle pas horreur de ce roi, au nom duquel se commettait à son égard la plus horrible des injustices ?

La voiture roulait toujours, et la pauvre enfant désespérant de pouvoir recommencer avec succès sa tentative se tint désormais tranquille et, – à cet âge la nature ne perd pas facilement son empire, – elle ne tarda pas à s'endormir.

Quand elle se réveilla, le carrosse était arrêté dans une petite cour sombre et elle aperçut l'exempt debout sur un perron élevé de plusieurs marches, causant à voix basse avec un homme tenant à la main une lanterne.

Plus de doute, c'était le geôlier de l'affreux donjon où sa jeunesse était condamnée à s'étioler, et elle fut saisie d'une frayeur plus grande que jamais : elle poussa de sourds gémissements, et quand ces deux hommes s'avancèrent pour la prier de vouloir bien descendre, cela le plus poliment du monde, elle ne vit que l'ordre odieux d'un implacable geôlier, se renversa en arrière et perdit connaissance.

Il fallut la tirer hors du carrosse, elle était transie de froid. On la porta dans une chambre dans la cheminée de laquelle brûlait un grand feu, et quand elle se ranima et rouvrit les yeux, on lui fit boire un verre d'eau sucrée.

Était-ce par suite de la fatigue de cette soirée agitée, par excès d'émotion, ou bien par la vertu toute-puissante du verre d'eau qu'elle avait bu ; mais

Rose s'endormit du plus profond sommeil.

Le lendemain matin, après une nuit passée en rêves de toutes sortes, les uns tristes, les autres colorés des plus riantes images, elle ouvrit les yeux comme tout à coup. Elle se rappelait son arrestation et se demanda où elle était. Mais, malgré l'obscurité répandue dans la chambre, elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'elle se trouvait couchée dans un lit fort moelleux, des plus confortables enfin, si nous osons nous servir de ce mot d'importation anglaise toute récente.

Quelle que fût sa complète innocence des choses et des usages du monde, et surtout son peu d'expérience sur le régime des prisons, elle se dit néanmoins que la finesse de ses draps n'était certainement pas habituelle et que, sans nul doute, l'erreur se continuait à son sujet. Elle resta ainsi une bonne heure, essayant de concentrer ses idées sur cette étrange aventure, et savourant, sans qu'elle s'en rendit bien compte, cette douce moiteur du lit, si précieuse en hiver et dont, il faut le dire, elle était généralement privée chez sa mère. Là, en effet, il lui fallait dès le jour, sous peine de gronderies sans fin, quitter une couche assez maigre pour ouvrir la boutique et procéder aux menues ventes de la matinée.

Mais en songeant aux douceurs imprévues et inexplicables de sa prison, elle pensa aussi au désespoir de cette brave femme de mère qui, non-seulement n'avait pas vu rentrer sa fille après le bal, mais encore ne la verrait peut-être pas de longtemps animer de sa franche gaieté et de son joyeux babil les profondeurs obscures de la modeste boutique de la rue des Marmousets.

Elle sauta aussitôt de son lit, et sans s'apercevoir que, non-seulement un feu doux brûlait dans l'âtre de la cheminée, mais aussi qu'elle foulait sous ses petits pieds roses le plus moelleux des tapis, elle se dirigea vers la fenêtre dont les volets intérieurs laissaient filtrer de minces rayons de soleil, et essaya d'en faire mouvoir la lourde espagnolette.

A ce bruit, une clef tourna dans la serrure de la porte de la chambre, et Rose, honteuse de se trouver ainsi dans le plus simple des appareils, laissa retomber l'espagnolette et regagna en courant son lit, où elle s'envelit sous les couvertures.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et une voix douce dit dans l'ombre :

– Mademoiselle est réveillée ?...

– Qui est là ? répondit Rose.

La personne qui venait d'entrer écarta les lames des volets, et des flots de lumière se répandirent dans l'appartement.

Rose se blottit davantage encore sous la courtine ; mais elle laissa passer son regard entre les plis. Elle voyait aller et venir par la chambre une jeune femme, leste et vive, qui ravivait le feu, rangeait les meubles et qui, ensuite s'approcha du lit, l'air souriant.

L'extérieur de cette personne n'avait rien de bien effrayant, son sourire avait même une certaine expression de bonté ; ce rapide examen rassura la jeune fille qui dégagea, lentement des draps sa jolie tête effarée.

– Mademoiselle déjeunera dans le bain ou après ? demanda l'inconnue qui n'était autre qu'une femme de chambre.

Rose ne répondit pas et continua de regarder d'un œil surpris.

– Dans le bain... se dit-elle, voilà une prison où l'on est bien traitée !.

Elle se rappela que mademoiselle Clairon, la célèbre actrice, avait été renfermée au For-l'Évêque et que les échos de la ville ne tarissaient pas sur les recherches du luxe dont elle y avait été entourée..

– Laissons-nous toujours faire, se dit Rose.

Et, remarquant que la soubrette restait immobile devant son lit, attendant sans doute sa réponse :

– Dans le bain, dit-elle.

Aussitôt la soubrette ouvrit une petite porte, située au pied du lit, et Rose aperçut un cabinet des plus coquets au milieu duquel s'étalait une baignoire de bronze doré, d'où s'échappait une vapeur odorante.

– Comment tout cela finira-t-il ?... se demanda, non sans une certaine inquiétude, la jolie mercière, tout en passant ses bras ronds dans les manches d'une soyeuse robe de cachemire blanc et ses pieds nus dans de jolies mules de satin rose.

Mais, arrivée dans la salle de bain, elle se trouva tout interdite des regards de la soubrette, qui, pourtant, semblait attendre docilement ses ordres, et la renvoya sous le prétexte d'avoir plus tôt son déjeuner.

Une fois seule, elle commença par aller refermer la porte, promena ses yeux de tous côtés, et, rassurée sans doute contre tout regard indiscret,

laissa tomber ses vêtements et livra son corps frémissant aux ondes lactées dont elle ne tarda pas à ressentir la bienfaisante influence.

Elle déjeuna de bon appétit, sur une petite tablette posée en travers de la baignoire, riant comme une petite folle des réflexions bizarres que sa singulière position faisait naître dans son esprit, et quand elle eut fini, elle renversa sa jolie tête sur le rebord poli du bronze et se mit à considérer d'un œil demi-clos toutes les mignardes peintures de ce charmant réduit.

Le jour arrivait du haut, finement tamisé par une tenture de gaze, et éclairait de cette lumière douteuse si favorable aux coquettes élucubrations des peintres de cette époque galante. Les sujets de ces peintures n'étaient pas précisément des plus graves : c'étaient des amours roses et bouffis se jouant entre eux, des nymphes orgueilleuses d'étaler leurs charmes ou de les disputer d'une main faible et presque provoquante aux hardiesses de ces amours effrontés ; c'étaient enfin toutes ces gracieuses et ravissantes images de la loi naturelle dont nos châteaux royaux conservent partout les précieux spécimens.

Rose était certainement une fille pieuse et honnête ; mais elle n'avait jamais affiché les dehors de la dévotion et de la pruderie. Nous ne craignons même pas de convenir qu'elle avait toujours été fort impressionnée à la lecture des romans, où la galanterie et les passions chevaleresques étaient dépeintes à la manière colorée du temps. Ces peintures légères, chantournées de festons et d'astragales, n'avaient donc rien qui l'effarouchât beaucoup, mais elles contribuèrent à lui faire considérer sa nudité présente sous un aspect moins gênant. Son image gracieuse et mutine, répétée dans toutes les glaces dont la salle était tapissée, la prédisposait d'ailleurs à la plus aimable indulgence.

Le résultat fut qu'elle accepta tous les soins minutieux de la soubrette et qu'elle se livra, après avoir hésité un peu, il est vrai, aux replis de flanelle éblouissante de blancheur que celle-ci tendit devant elle au sortir du bain.

Du reste, en personne bien apprise, la soubrette se multiplia pour la servir promptement. Toutefois, quand elle avait enveloppé dans la flanelle le corps délicat de cette rose et mignonne créature, son admiration n'avait pu se contenir.

– Oh ! mademoiselle, s'était-elle écrié naïvement, que vous êtes belle !

Rose ne put s'empêcher de rougir, depuis les sourcils jusqu'à l'orteil ; mais toute flattée qu'elle fût intérieurement de ce compliment, elle garda le silence et devint sérieuse ;

Elle commençait à être inquiète.

Quand elle rentra dans la chambre, elle refusa de se recoucher et s'assit auprès du feu, pendant que la soubrette préparait ses vêtements. Elle regardait machinalement les jupes de satin broché, les rubans, les dentelles, que les jolies mains de cette fille disposaient avec un art exquis mais bientôt elle se demanda si c'était à elle-même qu'étaient destinés ces brillants atours.

Elle chercha des yeux les modestes vêtements quittés la veille, et qu'avait recouverts à l'Opéra son triomphant domino rose, et ne put les découvrir dans la chambre.

– Ce n'est pas là ma robe, dit-elle.

L'étonnement qui se peignit dans les yeux de la soubrette fut si largement exprimé, que Rose crut avoir dit une sottise, et alors lui revinrent à l'esprit ces mots dits la veille par M. l'exempt de Sa Majesté :

– Il m'est ordonné d'avoir pour mademoiselle les plus grands égards.

– C'est l'usage de la maison, pensa-t-elle, et les grands égards, cela signifie sans doute le lit d'une duchesse, le bain d'une reine et les habits d'une grande dame.

Elle se laissa habiller de ce délicieux costume, qu'on n'appelait pas encore Pompadour, dont les coupes et les ajustements seront toujours considérés, par les femmes de goût, comme la plus complète réalisation de l'élégance.

– Comment cela finira-t-il ? répéta-t-elle pour la centième fois.

– Mademoiselle est adorable ainsi ! fit la soubrette en sonnant.

– Que faites-vous donc ? demanda vivement la jeune fille avec effroi.

Le personnage qui entra fut la réponse à cette question. C'était un petit homme, musqué, cambré, vif, pimpant, leste et preste malgré l'âge qui se lisait sur sa face ridée et qui, armé d'un peigne d'écaille, s'empara de la chevelure de Rose.

La jeune fille se laissa faire, et pendant qu'on la coiffait, bouclait et poudrait, regarda les peintures qui, comme pour la salle de bains, ornaient



sa chambre à coucher.

D'un côté de la cheminée était une Vénus sortant de l'onde et entourée d'amours, un chef-d'œuvre de Boucher, et de l'autre, près de la fenêtre, un portrait d'homme de trente-cinq ans environ, vêtu de ce riche costume de cour dont la magnificence ajoutait aux grâces naturelles et qui, bien qu'il n'eût ni croix, ni cordons, reflétait une certaine majesté.

– Quel est ce seigneur ? demanda Rose, quand le perruquier fut parti.

– Mademoiselle le trouve-t-elle bien ? demanda à son tour la soubrette qui s'étonna prodigieusement de la question.

– Je n'ai jamais vu de plus belle figure, répondit franchement Rose.

– C'est M. le comte, dit alors la soubrette, non sans avoir hésité un peu.

– Le gouverneur du château, peut-être ? demanda naïvement la petite mercière.

– Oui, mademoiselle. répondit en s'efforçant de retenir un sourire, la rusée suivante.

– Et bien ! vous pouvez lui dire de ma part qu'on est mieux traité dans les prisons qu'il dirige que dans bien des ménages parisiens.

La soubrette n'y put tenir, et, tout en s'excusant de sa licence, partit d'un éclat de rire que partagea avec contrainte la prisonnière de ce cachot enchanté.

Mais Rose s'était levée fort tard ; le bain et la toilette avaient pris une grande partie de la journée, et quand tout fut fini, le jour baissait déjà. La soubrette raviva le feu, alluma les bougies roses et parfumées des girandoles et se retira, laissant la jeune fille aux réflexions de toute nature suggérées par cette étrange aventure.

Nous avons dit qu'elle était inquiète : lorsqu'elle se retrouva seule et que la nuit se fut répandue peu à peu sur les objets du dehors, elle se sentit agitée d'une vague frayeur. Elle alla à la fenêtre, et ne vit s'étendre sous ses yeux que des pelouses blanches de givre et des arbres dénudés de leurs feuilles. Le sombre hiver était là, avec toutes ses dévastations, et elle se réfugia dans la vaste bergère du coin du feu.

Elle se laissa aller à une demi-somnolence plus charmante que le sommeil lui-même, et, s'imaginant être transportée dans le pays des fées,

sont petit égoïsme finit par lui suggerer la pensée que peut-être tout cela allait s'évanouir d'un coup de baguette.

Le bruit de la porte qui s'ouvrit la tira de ses rêveries. La soubrette entra et se mit immédiatement à fermer les volets intérieurs. Derrière elle était entré un seigneur richement vêtu, qu'à première vue Rose reconnut, bien qu'il fût un peu moins jeune, pour l'original du portrait qu'elle avait admiré précédemment.

Ce seigneur, ce monsieur le comte, n'était autre que Sa Majesté le roi Louis XV.

## VIII

### AMOUR QUI FUT, AMOUR QUI VIENT.

Louis XV était myope ; de sorte qu'en voyant, à son entrée, se lever une jeune femme d'un ensemble des plus gracieux, et sur toute la personne de laquelle éclatait ce parfum de jeunesse et de fraîcheur que l'art, malgré ses efforts, ne parviendra jamais à imiter, il ne douta point que ce ne fût la ravissante créature qu'il avait déjà vue la veille, dans sa loge de l'Opéra.

Rose baissait les yeux, se demandant quel pouvait être le motif de cette visite du gouverneur de la prison d'État ; mais au fond assez satisfaite de pouvoir enfin s'expliquer.

Le roi s'avança de cet air affable et galant qui lui était naturel ; mais il reconnut immédiatement son erreur.

– Eh ! quoi, fit-il sans pouvoir retenir cette exclamation, ce n'est pas vous !

– Non, monsieur, ce n'est pas moi ! répondit en riant la jeune fille, la, je savais bien qu'il y avait erreur !

Le roi s'approcha encore et fut réellement émerveillé des charmes de celle qu'il trouvait à la place d'une autre ; d'ailleurs, il était trop chevalier français et trop admirateur quand même des dames, pour témoigner le moindre mouvement de désappointement.

– Nimporte, mademoiselle, dit-il aussitôt, vous êtes la bien-venue.

Et lui offrant la main, il la fit rasseoir sur la bergère et prit place à ses côtés sur une chaise. Rose ne revenait pas de sa surprise et se laissait faire.

– Comment, monsieur, reprit-elle, tandis que le roi l'examinait avec attention, vous reconnaissez que je ne suis pas la personne que vous comptiez trouver ici, et vous dites que je suis la bien-venue ! Et votre première pensée n'est pas de faire cesser l'erreur dont je suis victime, en me rendant à la liberté !.

– D'abord, mademoiselle, vous n'êtes pas prisonnière, que je sache.

– Non ! Eh bien, pourquoi suis-je enfermée dans cette chambre, à double tour de clef ?

– Simple mesure de précaution...

– Pour que je ne m'échappe pas ! Ma foi, je crois que ces précautions-là ressemblent fort à celles que prennent d'ordinaire messieurs les geôliers.

Le roi partit d'un éclat de rire. Il commençait à trouver réellement charmante cette petite fille qui osait lui parler avec autant d'assurance, dont les yeux étaient d'un bleu radieux ; dont la bouche, fraîche et rouge comme une grenade, laissait entrevoir des perles ; dont le cou, les épaules, la poitrine recélaient des perfections infinies ; dont toute la personne, enfin, offrait ces séductions sans nombre et presque sans nom que l'amour jette à profusion sur les créatures qu'il a faites siennes.

– Vous riez, monsieur, je ne vois pas qu'il y ait de quoi ! s'écria-t-elle avec une moue qui rendit son visage encore plus piquant.

– Écoutez, dit le roi en essayant de lui prendre une main qu'elle retira, il est vrai, je ne vous le cacherai pas, vous avez été amenée ici à la place d'une autre personne ; cette personne est de la plus grande beauté, et en vous voyant je ne m'étonne pas vraiment qu'il ait pu y avoir confusion, Vous êtes adorable, ma parole d'honneur !

– En ce cas... fit Rose.

– Cette personne, reprit le roi en l'interrompant, était destinée à vivre dans cette maison, entourée d'esclaves disposés à obéir à toutes ses fantaisies ; rien ne lui aurait manqué de tout ce qu'on appelle ici-bas le bonheur, et elle aurait trouvé en moi l'ami le plus dévoué et le plus sûr.

– La perspective est charmante en vérité, fit Rose, mais.

– Eh bien, mon enfant, si vous le voulez, vous n’avez qu’un mot à dire, et le sort qui attendait cette personne sera le vôtre.

– Ah !... fit la jeune fille qui s’était laissé prendre la main et en regardant alors celui qu’elle pensait toujours être le gouverneur de cette étrange prison ; mais quel crime, ou quelle faute, avait donc commis cette personne pour être punie d’une prison si douce ?

– Pas d’autre que celui d’être jolie comme vous.

– Et avec toutes ces belles choses, il n’y aurait pas la plus petite liberté ?

– Oh ! qui dit cela ? vous serez libre d’aller et de vous promener par la ville, pourvu toutefois que vous ne vous absentiez pas trop longtemps.

– Bien, fit Rose, qui devenait de plus en plus sérieuse et croyait entrevoir le but ; et en échange de cette brillante destinée ?.

– Je vous l’ai dit, vous trouveriez en moi l’ami le plus dévoué, et il ne faudrait que. m’aimer un peu.

Rose devint pourpre, retira vivement sa main et se pressa contre la partie opposée de son fauteuil, une vive indignation perçait dans ses yeux ; mais sa colère était contenue par le regard imposant de ce personnage.

– Je vous fais peur ?... dit-il d’une voix douce et pénétrante.

– Oui, fit Rose en le regardant curieusement, mais pas comme vous l’entendez, peut-être. J’ai peur, parce que je ne sais pas où je suis, qui vous êtes et ce que vous voulez faire de moi ; et pourtant je vois bien à votre visage et à vos yeux que vous n’êtes point méchant.

– Non, mon enfant, repartit le roi en souriant, je ne suis pas méchant, et si vous voulez consentir à ce que les choses, déjà si bien arrangées par le hasard, suivent leur cours, vous verrez que vous n’aurez pas à vous repentir de m’avoir témoigné de la confiance.

– Eh bien ! vrai, monsieur le comte, fit Rose en le regardant en face, et laissant épanouir sur son frais visage toute la candeur de son âme, si vous me laissez partir d’ici, si vous me laissez retourner vers ma pauvre vieille mère, qui doit être inquiète de mon absence, si en un mot je recouvre à l’instant même ma liberté, je... vous... je vous aimerai bien !

Et ce fut elle qui, à son tour, saisit la main du roi entre les siennes et la serra avec force. Lui-ci se laissa implorer du regard et de la voix ; mais, à qui le connaissait bien, il eût été facile de voir qu’il ne consentirait que très-

difficilement à renoncer à l'affriolante perspective qu'une aussi ravissante personne faisait entrevoir. Louis XV était bon, mais son égoïsme avait l'habitude d'annihiler presque complètement cette qualité naturelle ; et quand, de plus, la satisfaction de ses sens, toujours en éveil, était intéressée dans la question, il était rare qu'il se laissât dominer par un autre sentiment que celui de la volonté de leur tout sacrifier. Il faut dire, en outre, que ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait aux prises avec des résistances de ce genre.

La vertu de la jolie mercière courait donc grand risque.

– Eh ! ma toute belle, fit le roi, pourquoi tant de prières, je vous ai dit que je voulais être votre ami, et je le serai, mordieu, sans conditions !

– Ah ! vous êtes bon, s'écria Rose en essayant de se lever.

– Oui, et quand vous me connaîtrez mieux... Ainsi, c'est entendu ; je vais donner des ordres pour qu'on vous conduise à Paris, aussitôt après le souper.

– Oh ! je n'ai pas faim, et, si vous voulez, tout de suite.

– Pas faim ? ah ! quel malheur, moi qui espérais que vous me feriez l'honneur de m'accepter pour convive.

– C'est moi, au contraire, monsieur le comte, qui serai honorée. mais il vaut mieux que j'aie d'abord.

Voyez-vous, déjà de la défiance !

– Non, monsieur, c'est seulement l'impatience de revoir ma mère.

– Soit, je vais lui envoyer un courrier pour la rassurer, et ce courrier lui dira que vous allez arriver une heure après lui.

– C'est charmant ; mais vous êtes donc bien riche ?

– Pourquoi cela ?

– Pour envoyer des courriers comme cela !

– Bagatelle, fit le roi en souriant.

– Cependant n'envoyez pas, puisque vous me promettez que dans une heure.

– Dans une heure, une voiture de poste vous reconduira à Paris, fit le roi en lui offrant la main, – et en attendant, à table !

– A table ! fit gaiement la jeune fille ; allons, décidément, vous êtes un bon homme, et si vous continuez à être bien gentil, je vous aimerai tout de

bon.

Le roi fit une légère grimace au mot de bon *homme* ; mais cette pétulante enfant le ravissait, et il était décidé à passer sur bien des choses ; d'ailleurs il comptait sur le souper pour achever d'apprivoiser tout à fait cette colombe.

Rose ne savait pas donner la main, elle prit sans façon le bras du roi, qui n'y vit pas plus de mal, et l'emmena gaiement vers la porte qu'il poussa.

Ils se trouvèrent dans une ravissante salle, tout éclatante de lumières et de dorures, ornée de tableaux aux sujets plus mythologiques encore que ceux de la chambre à coucher, et dont tout le pourtour était occupé par de larges sofas à l'orientale, garnis de coussins moelleux.

Deux fauteuils étaient placés au milieu de la salle, assez espacés l'un de l'autre, et à la droite de chacun d'eux se trouvait un de ces petits meubles à plusieurs étages, garnis d'assiettes et de bouteilles, qui ont pour objet de suppléer au service des domestiques.

– L'appétit est-il revenu ? demanda le roi qui jeta son chapeau sur le sofa, mais en gardant sa canne.

– Je crois que oui, répondit Rose en regardant de tous côtés, car elle ne pouvait supposer que chacun des convives dût avoir sa table ; d'autant plus que celles-ci étaient très-encombrées et paraissaient fort inconfortables.

– Vous cherchez le couvert n'est-ce pas, ma charmante ? fit le roi en lui passant la main sous le menton, eh bien ! vous allez le voir apparaître par la vertu de ma baguette.

Rose le considéra avec des yeux étonnés, et sans qu'elle sût pourquoi, elle éprouva un léger tressaillement.

– Attention ! fit le roi qui riait de la plus franche façon, à la vue des surprises de la jeune fille, et dont les yeux pétillaient déjà du plaisir qu'il allait avoir à l'initier aux plaisirs de la bonne chère la plus raffinée. Ah ! c'est que je suis un peu sorcier, moi, voyez-vous ! continua-t-il.

Il s'approcha de l'un des fauteuils et, du bout de sa canne, frappa sur le plancher trois coups.

Aussitôt une grande rosace de marqueterie s'enfonça en terre doucement, et du trou qu'elle laissa béant sur le plancher s'échappa une vive clarté.

Rose jeta un petit cri d'effroi, et vit s'élever bientôt, à la place de cette ouverture, une table ronde, servie, à profusion, de mets de toutes sortes, et dont le riche couvert étincelait aux feux des candélabres qui montèrent en même temps.

– Est-ce la grande lumière qui vous fait peur, ma belle ? demanda le roi ; votre beauté ne peut qu'en paraître plus éclatante.

– C'est le démon ! pensa Rose qui, pourtant, jeta un rapide et involontaire regard vers une glace, et reconnut qu'en effet elle n'avait jamais été plus jolie.

Mais au lieu de s'approcher de la table, et loin de répondre au geste du roi qui l'invitait à prendre place sur l'un les fauteuils, elle reculait, reculait toujours et tomba enfin sur un sofa où elle se mit à fondre en larmes.

– Qu'avez-vous, Rose, dites-le, mon enfant ? demanda Louis en courant vers elle et s'asseyant doucement à ses côtés.

– Ah ! fit-elle en le repoussant, vous voulez me perdre !

– Non, Rose, mais t'aimer, t'aimer comme un fou, car tu es adorable, et si tu veux seulement m'écouter.

– Taisez-vous, monsieur le comte, taisez-vous !... Oh ! je le vois à présent, tout n'est que pièges et trahisons autour de moi. cette arrestation, ces égards, vos promesses, ce souper, tout cela est combiné pour me faire tomber dans l'abîme !... Ah ! monsieur c'est bien mal à vous de tromper ainsi une pauvre fille que vous ne connaissez pas et qui ne vous a rien fait !...

Et sans vouloir écouter les prières elles supplications du roi, que cette douleur, loin de faire renoncera ses projets, ne faisait qu'exciter davantage, Rose se mit à sangloter plus fort en appelant sa mère.

– Mais votre mère vous sera rendue, elle viendra ici, demain, sur l'heure, si vous voulez, Rose, le temps d'aller la chercher.

– Ah ! laissez-moi, monsieur, je ne veux pas vous croire, même quand vous me parlez de ma mère, car je le vois, c'est encore un moyen d'essayer de me tromper.

– Voyons, soyez raisonnable, je n'ai pas l'intention de vous désobliger, mon enfant, vous m'inspirez une vive sympathie, par votre caractère et la candeur de vos sentiments ; mais aussi, et je ne pense pas vous tromper en



Vous l'avouant, votre figure, votre beauté, toutes ces charmantes perfections répandues sur votre personne, font couler dans mes veines les flammes du plus vif amour... Rose, ne me fuis pas, je t'aime !

– Non ! vous êtes le démon, et j'ai peur de vous ! s'écria la jeune fille en se levant ; et sans que le roi eût pu la retenir, elle s'arracha de ses mains, se dirigea vers la porte de la chambre à coucher qu'elle ouvrit vivement, se jeta dans cette chambre et referma la porte avec fracas.

Louis XV laissa échapper un mouvement d'impatience et resta quelques instants immobile sur son sofa ; puis il sourit et, hochant la tête, se leva et se dirigea à son tour vers la porte par laquelle avait disparu la rebelle enfant. Il se disait que les habiles constructeurs de cette maison avaient dû pousser la prévoyance jusqu'à n'y point faire placer de verrous intérieurs.

Il devina justement, car en tournant le bouton de la serrure il n'éprouva d'autre résistance que celle des deux mains de la petite qui, crispées contre le ventail, semblaient apporter toute l'énergie de la vertu aux abois.

– Grâce, monseigneur ! fit-elle d'une voix déchirante, grâce !.

– Rose, ayez pitié du plus ardent amour. dit le roi en poussant doucement la porte.

– Non, monseigneur, allez-vous-en, je vous en supplie, si vous ne voulez pas que je vous maudisse !

– Dieu m'en garde, ma mie, je veux être aimé !... fit le roi en riant.

– Oh ! vous êtes sans pitié !...

– Pourquoi es-tu si belle ! souffla le roi à travers la porte, en la poussant plus fort.

– Monsieur le comte, je vous le jure, si vous entrez ici, il arrivera un malheur !

– Là, là, ma toute belle, ce sont des grands mots cela.

– Prenez garde, monsieur, si je ne suis pas la plus forte, quelqu'un me vengera !

A ce mot, le roi recula de deux pas, et passa la main sur son front devenu pâle et subitement humide.

– Ah !... fit-il avec effroi.

Rose, profitant de ce mouvement rouvrit la porte, enleva lestement la clef qui se trouvait du côté de son ennemi, puis referma la porte, et aussitôt le

roi entendit les deux tours qu'elle donna vivement à la serrure.

Cette solution absurde donnée au petit roman qu'il avait compté ébaucher se soir-là dissipa la frayeur que la menace de Rose avait jetée dans son esprit : il haussa les épaules, puis, prenant son parti bravement, se rapprocha de la porte où il frappa doucement.

– Au revoir, mon enfant, dit-il, à demain !

Il écouta un instant, mais ce fut en vain, Rose ne souffla mot.

– A demain répéta le roi à travers la porte, et il quitta la salle.

Avant de descendre l'escalier, il regarda par la fenêtre du palier, dans le jardin, et aperçut de l'autre côte du mur une grande clarté : c'étaient les salons éclairés de l'hôtel de madame de Nérès.

– N'est-ce pas là, demanda-t-il à Lebel qui était accouru, la maison où doit aller ce soir la marquise ?

– Oui, Sire.

– Eh bien ! allez dire à la marquise de s'arrêter ici en passant, je veux l'y accompagner.

– Sire, j'aurai plus court en passant par le souterrain, il est éclairé.

– Faites.

Le roi rentra dans la salle à manger, et comme il était homme de bon appétit, il se plaça devant la table et attaqua vigoureusement le souper. Nous devons dire cependant qu'il eut l'attention de réserver la part de Rose, car il ne pouvait supposer que son chagrin irait jusqu'à se priver de nourriture.

– Je ne serais pas fâché, se disait-il, de passer ma soirée chez madame de Nérès, on dit sa fille charmante. et elle épouse un imbécile.

Tandis qu'il mangeait, le roi entendit Rose ouvrir sa fenêtre.

– La petite folle, s'écria-t-il, elle est capable...

Il ouvrit aussitôt la sienne, et s'apercevant qu'un balcon les reliait toutes deux, il s'avança aussitôt du côté de la fenêtre de Rose ; mais celle-ci, à sa vue, la referma vivement et le roi rentra piteusement dans la salle à manger.

– Au diable ! dit-il, et pourtant je répugne aux grands moyens !.

Ce n'était pas pour échapper au déshonneur en sacrifiant sa vie, que Rose avait ouvert sa fenêtre, mais afin de s'assurer des moyens de fuir cette maison. Or, en regardant de tous côtés, elle aperçut, éclairés par la lune,

deux hommes grimpés sur le mur qui séparait les deux jardins, à l'endroit où ce mur coupait la longue muraille de la rue Saint-Antoine.

Ces hommes venaient-ils pour la délivrer ? Elle en avait instinctivement la pensée, et faisait assez gratuitement à MM. de Rancrolles et Pinson l'honneur de cette audacieuse tentative ; aussi résolut-elle de passer toute la nuit à guetter, afin de se trouver toute prête à profiter de leur secours.

La roi n'avait rien aperçu de cela, car, il n'était préoccupé que de sa déconvenue.

# IX

## LA FIANCÉE DE M. PINSON.

Les deux hommes aperçus par Rose étaient l'un le jeune comte Henri de Moléon, l'autre son valet de chambre Robert.

Si le marquis de Moléon avait enfermé son fils dans son appartement, après toutefois avoir sollicité un congé de son colonel, il avait eu la maladresse de ne pas en user de même à l'égard de son valet de chambre ; or, Robert avait supposé que si le marquis en venait à de telles extrémités, il fallait que son fils eût un extrême désir de sortir.

Robert avait été informé par mademoiselle Lisette, femme de chambre de Jeanne, que le contrat se signait ce soir-là ; était-ce par ordre de sa maîtresse ? Henri le supposa, et, en conséquence, il n'hésita pas à rompre la consigne paternelle. Une échelle de cordes de l'invention de Robert favorisa sa faite, et le même engin servit à escalader le mur de la rue Saint-Antoine.

Seulement, les mesures avaient été mal prises, car au lieu de tomber dans le jardin de madame de Nérès, ils s'étaient trouvés dans celui de la maison de M. Colin. Il leur fallait donc escalader de nouveau le mur mitoyen, afin d'abrèger, et c'est par suite de cette circonstance qu'ils avaient été aperçus par la pauvre Rose Picard.

Une fois dans le jardin de madame de Nérès, ils s'orientèrent facilement, grâce aux lumières des salons, et cherchèrent une petite porte qui ouvrait sur la rue Saint-Antoine. Ils l'eurent bientôt trouvée.

– Je vais tâcher de l’ouvrir, dit Henri, toi, tu vas aller trouver Lisette et lui donner cette lettre. Hate-toi.

– Oui, monsieur, répondit Robert en prenant la lettre que lui tendait son maître.

– Et fais promptement ; j’attends ici, dit Henri en tirant son épée et se mettant en devoir d’attaquer la serrure.

– Monsieur, vous allez briser votre épée dont vous pouvez avoir besoin pour vous défendre ; tenez, voici un couteau, ce sera mieux votre affaire.

– Va-t’en donc, bavard !

Le valet s’éloigna et Henri parvint, non sans peine, à faire jouer le pêne rouillé de la serrure. La porte n’était plus retenue que par un verrou. Il se mit à se promener devant la porte, ne songeant pas au froid qu’il faisait, car il avait la tête brûlante.

– Elle ne vient pas !... se disait il, qui peut la retenir ?... Suis-je fou ! à peine si Robert a eu le temps d’arriver. Peut-être ne pourra-t-il pas joindre Lisette.

Il se hasardait au-delà des massifs et essayait de percer l’opacité des rideaux qui retombaient devant les fenêtres éclairées, trompant son impatience par son agitation, et se demandant s’il ne valait mieux pénétrer dans ce salon et en arracher Jeanne devant tous.

– M’aime-t-elle, au moins ?... se demandait-il, m’aime-t-elle encore ?... Ne fait-elle qu’obéir aux volontés de sa mère ?...

Une forme blanche se dessina bientôt au pied de la maison, avançant rapidement de son côté. C’était Jeanne.

– Oh ! Henri, s’écrie-t-elle en tombant dans ses bras, si l’on vous voyait !

– Je suis arrivé à temps, n’est-ce pas ?

– Trop tard, Henri ; cette fête est une fête de fiançailles !

– Oui, un autre va recevoir les serments dont tu m’as abusé jusqu’à ce jour... Un prêtre t’unira demain à l’homme que tu me préfères !

– Que je te préfère, Henri ! peux-tu dire cela, l’as-tu vu, le connais-tu ?

– Il est si riche, dit-on ! fit le jeune homme avec amertume.

– Oh ! quelle pensée !...

– Non, tu n’accompliras pas jusqu’au bout ta trahison, Jeanne, j’en jure Dieu !

– Henri, je bénis le hasard qui vous a amené ici, je veux vous dire...

– Je ne veux rien entendre, tu vas me tromper, je le sens.

– Non, je suis sincère, je le jure ! Que me reproches-tu ? ai-je pu résister aux ordres de... ma mère ?... je me suis jetée à ses genoux, je lui ai déclaré que ce mariage m'était odieux, que j'avais donné mon amour à un autre. oui, Henri, je t'aime !

– Tu m'aimes, et tu vas épouser un autre homme que moi !... et quel homme ! ô femmes, femmes !.

– Henri, pouvais-je être forte, ne sais-je pas que ton père lui-même s'oppose tout le premier à un mariage entre nous ?

– Jeanne, dit Henri d'une voix sombre, ce mariage ne doit pas se faire, il ne se fera pas.

– Comment l'empêcher ? demanda Jeanne avec joie, – parle, indique un moyen.

– Il n'y en a qu'un seul.

– Lequel ?

– Jeanne, il faut avoir du courage, il faut résister, il faut savoir souffrir. Jeanne, il faut fuir avec moi.

– Te suivre ?... fit la jeune fille épouvantée de cette action, autant que des regards que son amant jetait sur elle.

– Oui, reprit Henri, me suivre... nous irons loin de tous les regards jaloux cacher notre bonheur. Jeanne, tu sais si je t'aime !... je t'aime comme on n'aime qu'une fois en sa vie... viens, fuyons, je serai ton esclave le plus soumis, prêt à satisfaire au moindre de tes désirs, au plus futile de tes caprices.

Et il la serrait contre son cœur, essayant de l'entraîner vers la petite porte.

– Henri, ce que tu me proposes là...

– C'est le bonheur, mon ange, le bonheur !... je t'aime d'un amour sans égal, aie pitié de moi, de toi surtout !... viens.

– Oh ! laisse-moi ! laisse-moi ! murmura Jeanne en le repoussant.

– Pourquoi me repousser ! tu veux me quitter ? tu veux retourner là, dans ce salon, dans ce monde exécré qui rirait de ma douleur s'il la connaissait... Ah ! Jeanne, ne l'espère pas, je te tuerai plutôt !...

– O ciel !

– Non, je t’aime... n’aie pas de crainte ! Rappelle-toi... combien de fois nous avons erré la nuit sous ces arbres, l’été dernier, quelles nuits ! nuits d’amour, de désirs, de douces espérances, nuits chastes et pures comme toi, comme notre amour !... Et tout serait fini, Jeanne, et mon respect t’aurait ainsi gardée pour te donner sans tache à un autre !... Oh ! encore une fois, Jeanne, ne l’espère pas !...

– Henri, prends pitié, reprit faiblement la jeune fille, déjà l’on me cherche sans doute, il y va de mon honneur !

– Tu n’oses donc pas me le confier ! Voilà, oui, voilà le courage et le dévouement de cet amour que tu faisais si grand et qui devait résister à toutes les tortures !...

– Lorsqu’on m’a dit que tu étais là, j’étais décidée à mourir... oui, j’avais déjà écrit...

– Tu voulais mourir !... et tu n’oses pas fuir avec moi !... fit Henri avec force.

– O ciel ! fit Jeanne en se serrant contre lui, – on vient de ce côté, vois !...

– Malheur à celui qui tenterait de t’arracher de mes bras ! s’écria Henri en tirant son épée et faisant quelques pas vers une ombre noire qui s’avançait doucement.

– Éloigne-toi, au contraire, Henri, je t’en supplie, qu’on ne te trouve pas ici, je serais perdue !

– Rassure-toi, dit le jeune homme en repoussant son épée dans le fourreau, c’est Robert !

– Alerte ! fit le valet en s’approchant à pas de loup, on cherche mademoiselle.

– Tu l’entends !... dit Henri.

– Le roi et madame de Pompadour sont arrivés.

– Ah ! le roi !... s’écria Henri avec ironie, il vient signer au contrat !... quel honneur !... Il se dérange pour mademoiselle de Nérès ! je comprends vos résistances, mademoiselle !

– Mon Dieu, mais c’est affreux ! dit Jeanne, c’est donc à l’instant ! il faut donc que je signe tout de suite mon malheur à venir ! non, c’est impossible !...

– Jeanne la liberté est là, viens !...

– Oui, oui, fit Jeanne perdant la tête en présence du danger, oui, Henri, je t'aime, je ne serai jamais qu'à toi.

– Suis-moi !... et Henri l'entraînait vers la petite porte qu'ouvrait déjà Robert.

– Je n'ose !... dit-elle avec stupeur.

– Mais songe donc que je t'aime, que je ne puis vivre sans toi ! songe donc, Jeanne, que tu vas épouser un homme indigne de toi, que tu ne peux l'aimer. Viens, à deux pas d'ici est une voiture... Demain, nous nous jetterons aux pieds de mon père, et nous le fléchirons.

– Voyez-vous, dit Robert qui se rapprocha, les lumières vont et viennent dans la maison... bien sûr, on cherche !

– Jeanne, Jeanne, n'hésite plus entre moi et le malheur qui t'attend, dit Henri d'une voix pressante.

– Henri, c'est une grande faute que je vais commettre là, mais tu l'emportes !... je m'abandonne à toi !...

Elle n'eut pas la force d'en dire davantage et tomba sans forces dans les bras de son amant. Celui-ci, sans perdre un instant à essayer de la ranimer, la souleva et l'emporta rapidement hors du jardin. Robert tira la porte sur eux, et peu d'instant après, une voiture les emportait au galop de deux bons chevaux lancés à toute bride.

Mais, tandis que cette voiture s'éloignait, une autre venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel : c'était un carrosse d'une élégance simple et riche et qui brillait surtout par la beauté de son équipage consistant en deux chevaux noirs, harnachés de maroquin rongé rehaussé d'argent.

L'homme qui en descendit s'avança gravement sous le péristyle de l'hôtel, en traversant la foule de valets étrangers qui l'encombraient, se dirigea sans se tromper vers le salon, car aucun des gens de madame de Nérès ne se trouva là pour l'annoncer.

C'était le comte de Saint-Germain.



# X

## LA SECONDE VUE.

Nous avons vu le roi fort attentif aux chants de la signorina Tadolini, dont la personne était certainement bien faite pour l'émerveiller. C'était une de ces radieuses beautés comme en trouve, à chaque pas, l'artiste qui foule cette riche terre d'Italie, bénie de Dieu. La pureté de son visage, le galbe magnifique de ses formes, son air hautain, un ensemble inouï de grâce et de fierté, tenant à la fois de la courtisane et de la déesse, tout contribuait à offrir à Sa Majesté la représentation animée de quelqu'un de ces précieux marbres sculptés par l'antiquité ou la Renaissance pour servir, un jour, à l'ornement de ses palais.

Jamais, et il l'avoua au maréchal de Richelieu qui s'était penché vers lui, il n'avait vu de beauté plus parfaite, et son admiration devint, en peu de temps, si ardente, que madame de Pompadour en fut légèrement troublée.

– Duc, dit le roi, je comprends à présent pourquoi la marquise n'acquiesça que très-mollement à mon désir de l'accompagner ici.

– Pourtant, Sire, ce n'est pas la première fois que ces dames ont l'honneur de chanter devant Votre Majesté.

– C'est vrai, mais je n'avais pas remarqué comme ce soir...

La vérité était que la déconvenue de Louis XV auprès de Rose, était pour quelque chose dans l'attention, plus qu'ordinaire, qu'il accordait à la jeune

Italienne.

– La mère est princesse, je crois, duc ? demanda le roi.

– Oui, Sire, comme toutes les Italiennes, et très-riche.

– Vous avez causé avec elle, maréchal ? avec la fille, j’entends.

– Oui, Sire, et s’il faut vous dire ma pensée... je crois qu’elle répond bien au dicton, belle tête... peu d’esprit.

– Ah ! fit le roi en riant, tu as déjà peur, duc, que j’aïlle sur tes brisées !

– Le roi n’est-il pas le maître ?...

Les chants des Italiennes se terminèrent au milieu des applaudissements enthousiastes. Le roi daigna se lever et offrit sa main à la signorina pour la conduire à sa place. Celle-ci accepta avec le plus grand trouble et se laissa guider : seulement ce fut à côté de lui que Louis XV la fit asseoir.

La marquise reçut, sans sourciller, cette nouvelle preuve de l’inconstance de cet homme qu’elle avait renoncé depuis longtemps à fixer et qu’elle voulait conserver à tout prix : elle se contenta de sourire avec indulgence, mais au fond du cœur elle tremblait. Cette fois, il s’agissait d’une rivale de haute noblesse.

Au premier moment de l’arrivée du roi, madame de Nérès avait cherché Jeanne des yeux, elle voulait la présenter ; mais elle n’avait osé bouger de sa place. et, en s’efforçant de cacher la distraction que lui causait l’absence de sa fille, elle répondait aux compliments ou aux questions que lui adressait le roi ; mais, après que les chants feurent cessé, le roi s’étant levé, madame de Nérès en avait ait autant et s’était rapprochée de la marquise.

– Je ne vois pas Jeanne, lui avait dit aussitôt celle-ci.

– Elle a quitte le salon quelques minutes avant votre arrivée, répondit la baronne, et à présent je parie que la petite sotte n’ose pas rentrer.

– Allez la chercher, dit simplement madame de Pompadour sans quitter le roi des yeux.

– Vous avez raison, répondit madame de Nérès en se levant.

Au même instant, un valet annonça le notaire royal.

Madame de Nérès se rencontra à la porte du salon avec Melchior Pinson.

– Je ne vois pas mademoiselle de Nérès ! dit celui-ci d’un air effaré, que peut-elle être devenue dans une conjoncture si grave !

– Eh ! si vous aviez su la retenir, ceci n’arriverait pas ; vous n’êtes pas habile, mon cher monsieur !

– Mais, madame, ce n’est pas ma faute.

– Nous risquons de faire attendre Sa Majesté ! fit la baronne que cette idée bouleversait.

– N’ayez pas peur de cela, madame, dit le docteur Quesnay en s’avançant ; Sa Majesté, j’en suis certain, ne trouve nullement le temps long en ce moment. Cependant il n’en pourrait pas être autant de la marquise ; je connais son tempérament, elle doit s’impatier beaucoup. Hâtez-vous donc d’aller chercher mademoiselle Jeanne.

La baronne disparut rapidement. Elle chercha dans toutes les chambres, appela à voix basse, puis plus haut, toujours en vain. Elle ne pouvait concevoir la cause de cet étrange silence, et elle eut toutes les peines du monde de réveiller Lisette qui dormait profondément dans une bergère et ne put répondre que par monosyllabes inintelligibles à ses questions réitérées.

Enfin, madame de Nérès, attirée par le secrétaire de sa fille resté ouvert, et sur la table duquel était une feuille de papier, s’approcha en tremblant de ce côté. Sur ce papier trois lignes étaient écrites, évidemment tracées à la hâte. C’était bien l’écriture de Jeanne.

Elle fut obligée de poser son flambeau sur la table pour lire, car ses yeux s’obscurcirent au sinistre pressentiment qui s’empara de son esprit.

Elle lut ces lignes terribles, en proie à la plus vive anxiété, et quitta rapidement cette chambre, descendit l’escalier et arriva dans le salon où elle tomba inanimée en s’écriant :

– Ma fille est morte !

– O ciel ! firent tous les assistants saisis d’effroi.

La marquise de Pompadour se précipita vers elle, les yeux hagards, le front baigné de sueur et arracha de ses mains le fatal billet qu’elle y serrait convulsivement.

– Lisez. lisez. firent avec intérêt toutes les personnes, même le roi.

La marquise s’essuya les yeux et lut :

« Madame, je préfère la douleur de vous quitter, je préfère la mort même au mari que vous me destinez. Adieu, priez pour moi...

JEANNE. »

Un profond silence accueillit la lecture de ce billet.

– Rien ne prouve encore qu'elle ait accompli ce sinistre projet ! dit le roi qui, à peu près seul de toute l'assemblée ; avait conservé son sang-froid.

– Il faut faire chercher partout ! s'écria la marquise qui perdait la tête, et que Quesnay, qui lui faisait respirer des sels, avait toutes les peines du monde à maintenir en place.

– Marquis, dit le roi en s'adressant à M. de Moléon, partez tout de suite, donnez des ordres en mon nom, et courez trouver M. Berryer.

– Je cours, sire, s'empessa de dire le marquis en se dirigeant vers la porte ; mais il recula tout à coup devant l'homme qui entra, calme, le front plissé, et dont la gravité empruntait aux circonstances une altitude sinistre.

– M. de Saint-Germain ! firent tous les assistants.

A cette vue, madame de Pompadour retrouva toute son énergie et lui dit en tendant vers lui la lettre de Jeanne.

– C'est à vous, monsieur, de la retrouver !

Le comte s'avança, saisit la lettre, la lut d'un regard, promena un œil scrutateur sur toutes les personnes qui l'entouraient et s'inclina profondément devant le roi.

– Et bien ! monsieur ?... demanda le monarque.

– Sire, mademoiselle de Nérès n'est pas morte, répondit le comte d'une voix assurée.

La marquise le regarda avec effroi, elle crut lire la vérité dans son attitude calme et sévère, et elle n'hésita pas à l'accuser d'avoir enlevé Jeanne ; cependant elle n'osa formuler cette accusation à voix haute.

– En êtes-vous certain, monsieur ? demanda à son tour madame de Nérès, qui n'avait jamais vu le comte, mais qui subissait à son insu l'étonnante fascination dont cet homme était doué.

– Parlez, monsieur, dit le roi.

– Sire, j'en ai la conviction.

– Seriez-vous donc... pour quelque chose dans sa disparition ? osa enfin demander la marquise d'une voix timide et remplie de toutes les frayeurs que lui donnait cette pensée.

– Non, madame, répondit Saint-Germain d'un son de voix qui n'admettait plus de doute ; mais, puisque vous n'avez pas craint de

prononcer cette parole, au moins imprudente, je veux bien dire au roi sur quelles circonstances secrètes et mystérieuses je base la certitude où je suis que mademoiselle... de Nérís... n'est pas morte.

Un mouvement de vive curiosité courut comme un frémissement par toute l'assemblée.

– Cependant, reprit le comte en soariant, il est possible que mes paroles rencontrent ici beaucoup d'incrédules ; c'est pourquoi je prierai Votre Majesté de vouloir bien ordonner que M. de Moléon exécute les instructions qui lui ont été données par le roi avant mon arrivée.

– Vous entendez, marquis, fit le roi en se tournant vers M. de Moléon, qui disparut aussitôt.

Le comte de Saint-Germain se recueillit un instant, il appuya son front sur sa main et, comme s'il eût voulu chasser une image pénible, il écarta bientôt cette main en lui imprimant un mouvement fébrile et regarda la marquise d'un air de reproche.

– Il y a des esprits rebelles qui se refusent au bien, dit-il d'une voix étouffée, en vain essaie-t-on de déchirer pour eux un coin du voile qui cache l'avenir, ils restent sourds à tout avertissement, et ce n'est que lorsque la foudre a frappé qu'ils essaient de faire un pas en arrière.

Un profond silence accueillit ces paroles incompréhensibles pour tous, excepté pour celle à qui elles s'adressaient.

– Quand je suis entré dans cette maison, continua le comte, c'était avec l'intention de m'opposer au mariage qui s'y préparait.

– Vous, monsieur ! fit madame de Nérís au comble de l'étonnement.

– Oui, madame ; mais rassurez-vous, je ne l'eusse point fait avant de réclamer de vous un moment d'entretien à la suite duquel vous eussiez, certainement, et de vous-même, sursis à toute exécution ; mais, puisque les choses ont pris une marche toute différente de celle que vous attendiez, je me réserve de vous faire connaître plus tard, s'il y a lieu, les motifs puissants que j'avais à faire valoir contre un mariage impossible.

– Vous avez dit que Jeanne n'était pas morte ?... demanda madame de Pompadour.

– Elle existe, madame, et tenez, je la vois, dit le comte de Saint-Germain en étendant la main dans la direction de la glace qui surmontait la

cheminée, elle est dans une voiture, elle fuit, les chevaux sont bons...

Tout le monde avait porté son regard sur la glace, et rapide comme l'éclair, une sorte de nuée vague s'y était dessinée, affectant la forme d'une chaise de poste entraînée sur une grande route par de vigoureux chevaux.

Puis tout disparut.

– C'est du prodige ! fit l'assemblée tout d'une voix.

– Par pitié, monsieur, pas un mot de plus ! dit la baronne à laquelle la marquise venait de parler à l'oreille.

– Oh ! soyez tranquille, madame, l'honneur de votre fille n'est pas en danger.

– Enfin, comte, dit le roi, pouvez-vous nous guider sur cet événement ?

– Sire, je le répète, mademoiselle de Nérès est en ce moment dans une chaise de poste et vole vers Paris.

– Vers Paris ? mais qui vous prouve ?...

– Sire, mes yeux percent la muraille et voient.

– Comment, si vous n'avez pas eu connaissance de l'événement qui nous occupe, si vous n'y avez pas été acteur, pouvez-vous prétendre ?...

– Sire, il y a des phénomènes, ou plutôt des miracles de Dieu, dont il est interdit aux yeux de l'homme de sonder les mystères. L'âme, base première de l'existence et de l'organisation humaine, est, chez certains êtres doués, en affinité complète avec tout ce qui existe dans le reste de la nature, elle jouit d'une lucidité parfaite et acquiert une liberté au-delà de laquelle est l'infini, c'est-à-dire Dieu. Sire, c'est à l'aide de cette faculté précieuse que j'ai pu lire dans l'avenir, rappelez-vous ; c'est, guidé par cette science du bien et du mal qui ne se trompe jamais, que j'ai pu surprendre certains secrets de la création, et arrêter l'heure de la mort dans ses effets les plus prompts et les plus terribles, rappelez-vous.

– Oui ! fit Louis XV en se levant, oui, comte, je vous crois.

Et chacun put voir sur le front du monarque les plus sombres nuages appesantis : il en régna aussitôt partout une réelle contrainte, et il fallait toute la curiosité excitée par cet événement pour maintenir sur leurs sièges toutes les personnes que les convenances auraient dû certainement faire se retirer.

Le mouvement du roi fut un signal, et tout le monde se prépara à partir derrière lui : cette histoire intéressait fort peu Sa Majesté, et elle craignait d'être obligée d'intervenir ; aussi Louis XV se tourna vers madame de Pompadour.

– Allons, marquise, dit-il, il faut laisser le comte arranger cette affaire avec madame de Nérès, Demain la baronne viendra nous en rendre compte, à votre lever.

– Sire, j'aurais désiré...

La marquise s'arrêta, car elle voyait Louis XV se rapprocher des Italiennes. On n'était plus au palais, là ; et quand le roi se mettait à abdiquer toute étiquette, il y avait de quoi trembler. En effet, le roi offrit la main à la signorina Angiolina et fit signe à Richelieu d'accompagner la princesse.

– Je reviens, madame, dit Saint-Germain en s'adressant à la baronne, tandis qu'il offrait la main à la marquise pour la conduire à son carrosse.

– Eh bien ! que dites-vous de cela, monsieur le savant ? demanda Dorvigny au docteur en lui prenant le bras.

– Je crois à ce que dit le comte : j'ai fait un voyage en Ecosse et j'ai étudié un brave montagnard doué de ce don merveilleux. On appelle cela la *seconde vue*.

Le salon fut évacué en peu de temps et il n'y resta plus que madame de Nérès et Melchior Pinson, tous deux assis en face l'un de l'autre, tous deux consternés.

Le roi, en voyant que la marquise avait pris son parti de rentrer avec lui au palais, fut bien forcé de mettre les Italiennes dans leur carrosse, mais en leur faisant promettre de venir le lendemain au jeu de la reine.

Saint-Germain tenait les doigts délicats de la marquise dans sa main puissante et les serrait doucement.

– Prenez garde, madame, dit-il à voix basse, vous avez méprisé mes avis, vous avez persévéré dans vos projets, vous voulez marier Jeanne à votre guise, prenez garde !

– Monsieur, répliqua la marquise d'une voix brève, si demain matin la première nouvelle que je recevrai n'est pas celle du retour de Jeanne chez sa mère, sa mère, entendez-vous, je vous engage à quitter Versailles et la France.

– Demain, madame, votre fille, votre fille, entendez-vous, sera chez madame de Nérès.

– J’y compte.

Ils se séparèrent, et Saint-Germain remonta chez la baronne.



# XI

## LE SECRET DE MADAME DE NÉRIS.

Nous avons vu que Melchior et la baronne étaient restés dans le salon. Celle-ci se désolait ; le jeune homme songeait à sa noblesse et à sa baronnie qui s'envolaient.

– O tergiversation de l'humanité ! s'écria-t-il piteusement en saisissant des pincettes et s'approchant de la cheminée la tête basse.

– Vraiment, monsieur, fit la baronne, vous êtes un homme bien singulier !

– Singulier ! madame la baronne, et en quoi, s'il vous plaît ?

– Si vous étiez profondément épris de Jeanne, vous seriez déjà parti, afin de chercher vous-même dans tous tes coins de Paris, puisque ce M. de Saint-Germain dit qu'elle est à Paris ; mais non, vous restez là, sans vigueur, comme un indifférent ! C'est une indignité, monsieur, et l'on voit bien que c'est du sang de maltôtier qui coule dans vos veines !

– Madame, mesurez vos expressions ! je vous en prie, dit Melchior, qui pensait à la modeste Rose Picard, et donna un furieux coup de pincettes sur les tisons, en réfléchissant qu'il s'était conduit comme un pleutre à son égard.

– Eh ! reprit la baronne, ce qui arrive est de votre faute ! Oui, si vous aviez su, à force de prévenances, de tendres soins, vous faire bien venir de

cette chère enfant, nous n'en serions certainement pas où nous en sommes.

– Comment, madame, mais le ciel m'est témoin que j'ai tout employé pour me faire bien venir ! Est-ce ma faute si votre fille a du salpêtre dans les veines au lieu de sang comme tout le monde ! Plût à Dieu qu'elle eût du sang de maltôtier, palsambleu ! car on ne voit guère de ces escapades dans notre bourgeoisie, madame, croyez-le bien.

– Monsieur Pinson !

– Cela vous fâche, mais, ma foi, tant pis ! Je suis cause, dites-vous, de ce qui arrive ! C'est à moi qu'il faut s'en prendre encore, n'est-ce pas, si elle a puisé des modèles à suivre dans les beaux romans dont elle se farcit la cervelle ! Eh ! croyez que je suis aussi vexé que qui que ce soit ! et je donnerais volontiers cent bœufs, oui, mille bœufs à choisir dans mes fermes et pâturages, pour voir seulement le bout du pied de cette adorable personne !

– Il y paraît !

– Vive Dieu ! madame, vous ne me connaissez pas ! J'ai un caractère très-doux, très-partisan des arrangements, mais il ne faut pas l'aigrir !

– Mon pauvre Pinson, dit la baronne en se radoucissant, vous êtes un enfant.

– Dites, madame, que je ne suis pas encore fait aux tromperies du grand monde.

– Vous êtes, sinon l'ami, du moins le compagnon de M. Henri de Moléon, et vous n'avez pas deviné...

– Henri ? qua-t-il donc à voir en tout ceci, madame ?

– Eh ! vous n'avez aucun instinct !

– De l'instinct ! s'écria Pinson indigné, ce sont les animaux qui en ont !

Le comte de Saint-Germain rentra.

– Monsieur, dit-il en s'adressant à Melchior, je ne suppose pas qu'après l'éclat qui a eu lieu vous soyez tenté de donner suite aux projets qui vous ont conduit dans cette maison ?

– Monsieur le comte... fit Melchior interdit.

– Parlez, quelle est, pour l'avenir, la conduite que vous entendez tenir ?

– Ma foi, monsieur, dit Pinson, s'enhardissant au fur et à mesure qu'il trouvait que ce fantastique comte de Saint-Germain ressemblait à tous les

hommes, je ne vous cacherai pas que je suis fort embarrassé. Je ne sais vraiment pas ce que je ferai. J'ai été introduit dans cette honorable maison par M. Quesnay, qui a été lié avec mon oncle, et je crois que le mieux pour moi serait de prendre d'abord l'appui de ses conseils.

– A merveille, monsieur, en ce cas je vous engage à les lui demander au plus tôt.

Pinson comprit, il salua la baronne avec plus de politesse que d'empressement ; après quoi il s'inclina devant le comte et partit.

Restée seule avec cet homme dont la réputation frisait fort la sorcellerie, madame de Nérès se sentit tout interdite, elle n'osait le regarder ; et en cela, il faut dire que les hommes les plus braves ne pouvaient se défendre d'une certaine émotion à son aspect. On ne le regardait même que par surprise, lorsqu'il ne s'occupait pas directement des curieux, et c'est surtout à cette circonstance qu'il avait dû de n'être pas reconnu plus tôt par la marquise de Pompadour, qui avait toujours subi son étrange influence, et n'osait lui tenir tête que depuis l'engagement d'une sorte de lutte entre eux.

– Madame, dit Saint-Germain, vous aimez mademoiselle de Nérès comme si elle était votre fille.

– Oui !... s'écria la baronne en regardant avec épouvante cet homme maître de son secret.

– Ne vous ai-je pas dit que je vois tout, madame ? Or voir, c'est savoir, et ce serait donc parfaitement inutile à vous d'essayer de nier une chose, un fait dont je suis certain et dont, si vous le voulez, je puis vous conter les plus Intimes particularités.

– Mon Dieu !... fit madame de Nérès, la marquise disait bien que vous...

– Que j'étais le démon... non, madame, je suis un homme comme tous ceux que vous voyez chaque jour : seulement j'ai de plus qu'eux la vie. Non pas l'immortalité, mais un long passé et un avenir que je suis le maître de prolonger ou d'amoindrir. Or, madame, pour en venir, si vous le voulez bien, à ce qui nous occupe, je vous disais que le hasard avait fait de vous la meilleure et la plus dévouée des mères, en vous faisant aimer un enfant qui non-seulement n'est pas le vôtre, mais encore a pris la place du véritable fruit de vos entrailles. Je sais que vous ne vous êtes pas repentie un seul instant d'avoir recueilli autrefois cette enfant qu'une amie vous offrait en

place du vôtre mort. Je sais même davantage, c'est que, si vous êtes bien la mère de Jeanne, aux yeux de tous et d'après la loi qui ne sait point le passé, vous ne redoutez nullement que la véritable mère puisse la réclamer d'une autre manière que par la prière, et que votre consentement seul peut la lui rendre.

– Toutes ces choses...

– Ne sont connues que de madame de Pompadour et de vous, madame, c'est entendu. Ah ! il y a dix-neuf ans, la belle Antoinette n'était pas la femme habile d'aujourd'hui, elle avait toute la loyauté, toute la droiture, toutes les nobles aspirations de l'âme ! Elle vit votre douleur en trouvant un matin votre fille morte dans son berceau, elle vous supplia de la remplacer par celle qui lui était née d'un amour caché, et pour vaincre vos scrupules elle vous donna toutes les garanties, vous défendit de jamais lui écrire à ce sujet, – elle avait peur des lettres, alors !

– J'aimais mon mari, monsieur ; si j'étais morte avant lui, il était ruiné.

– Oui, vous étiez bonne épouse, comme vous avez été bonne mère. – Mais aujourd'hui, j'en suis sûr, madame de Pompadour paierait d'un doigt de sa main la moindre preuve de la naissance de Jeanne.

– Je le crois... ne put s'empêcher de dire la baronne.

– Elles n'existent pas, ces preuves, et votre déclaration même, aujourd'hui, pourrait être attaquée. Jeanne est donc bien votre fille. C'est pourquoi, madame, je vous le dis, et en cela, croyez-moi, vous ferez bien de suivre mon conseil, – ne consentez, jusqu'à nouvel ordre, à aucun mariage pour Jeanne.

– Eh ! quoi !...

– Pas même avec M. de Moléon.

– Oh ! de ce côté...

– De ce côté, rien de moins sûr, madame, car maintenant madame de Pompadour saura bien exiger du roi qu'il ordonne au marquis de céder.

– Mais, avant tout, ne serait-il pas opportun de nous assurer que Jeanne ?..

– Jeanne n'est pas loin, madame, elle a été tout simplement enlevée par M. de Moléon.

– Henri !...

– Oui, voilà pourquoi j’ai commencé par éloigner son père ; mais il va revenir sans doute, ne lui dites rien, c’est moi qui me charge de ramener mademoiselle de Nérès ici. Ne dites pas non plus à la marquise que Jeanne est chez M. de Moléon. Je suis convaincu que ce jeune homme n’a agi ainsi que pour amener un éclat et forcer le consentement de son père et le vôtre ; c’est pourquoi, si vous faites ce que je dis, nul ne connaîtra la vérité.

– Mais, monsieur, m’apprendrez-vous, au moins, dans quel but vous agissez ?

– Madame, Jeanne est appelée à une haute destinée, n’oubliez pas cela.

– Elle sait qu’elle n’est pas ma fille ; – elle connaît le nom de son père...

– Le marquis de Montferrat, madame, était le dernier descendant de la race des Paléologue qui ont régné à Constantinople.

– Eh bien ! monsieur, personne n’ignore cela. Reste à prouver seulement si le marquis de Montferrat, que nous avons connu à Paris il y a vingt ans, était bien le descendant de cette illustre famille, éteinte il y a deux cents ans.

– Là n’est pas la question, madame, pour le moment, du moins ; – mais aujourd’hui il importe que si un jour le marquis de Montferrat venait à reparaitre et redemandait sa fille, on ne lui représente point l’épouse de je ne sais quel fils ou neveu de maltôtier enrichi, ou même d’un gentilhomme de noblesse ordinaire.

– Mais, monsieur, en admettant que ce père, fort problématique, reparût, Jeanne ne serait pas moins ma fille.

– Madame, croyez-moi, faisons trêve à ces escarmouches de mots qui n’ont, pour moi, aucune valeur et auxquelles je ne veux pas m’arrêter. J’ai bien voulu vous dire, en vous révélant l’origine royale de Jeanne, une partie des secrets qui enveloppent encore son avenir ; cela doit suffire pour vous confirmer dans l’opinion que les obstacles qu’il rencontrerait seraient brisés impitoyablement, quels qu’ils puissent être.

– Je comprends maintenant, comte, quels puissants motifs avait la marquise pour hâter un mariage quelconque de Jeanne ; elle ne veut pas s’associer sans doute aux ambitions dont cette pauvre enfant pourrait devenir le point de départ ; elle veut épargner à sa fille ce chagrin ; c’est

d'une bonne mère, et je l'approuve. C'est vous dire, monsieur, que nous serons deux à lutter, s'il le faut...

– Deux femmes ! fit Saint-Germain avec mépris.

– Dites trois, monsieur, car Jeanne aime M. de Moléon et sera avec nous contre ceux qui voudront l'en séparer.

– Bien, madame, mais Jeanne, quand elle connaîtra son père, lui obéira.

– Eh ! vous savez bien qu'il n'existe pas de preuves !

– Vous avez raison, madame, dit le comte avec tranquillité et en se levant, il n'existe pas de preuves établissant que mademoiselle Jeanne soit la fille de madame de Pompadour, mais le marquis de Montferrat possède la preuve, et une preuve irrécusable, je vous le jure...

– Achevez, monsieur, tit la baronne en le regardant avec terreur.

– La preuve que l'enfant de M. le baron et de madame la baronne de Nérès est mort trois jours après sa naissance.

– La preuve !...

Et la baronne sourit et haussa les épaules en regardant le comte avec une expression de défi.

– J'ai connu à Palerme, madame, reprit froidement le comte, – non, c'est à Constantinople, car j'ai beaucoup voyagé... j'ai connu, disais-je, un brave Italien nommé... Paonèse...

– Ah !, ., fit madame de Nérès en se renversant dans son fauteuil.

– Croyez-moi, madame, il y a des hommes avec lesquels il ne faut même pas avoir la volonté de résister.

– Monsieur... par pitié... ne me perdez pas... balbutia la baronne.

– Eh ! qui y songe, madame ! Rappelez-vous seulement ceci : – Ne pas consentir, jusqu'à nouvel ordre, au mariage de Jeanne.

– Il suffit, monsieur.

Le comte salua et se retira gravement, laissant dans ce salon la pauvre mère en proie aux angoisses les plus cruelles.

Sur l'escalier, il rencontra le marquis de Moléon.

– Marquis, lui dit-il, vous me demandiez l'autre jour quel était le secret de madame de Pompadour, n'est-ce pas ?

– Oui, cher comte, mais...

– Mais aujourd'hui, vous avez peur de connaître le secret de sa filleule.

– Le secret de Jeanne de Nérès ?

– Jeanne aime votre fils, et Jeanne est la fille de madame de Pompadour.

– Est-il possible ! s'écria le marquis qui resta abasourdi. Saint-Germain descendit une demi-douzaine de marches, et pendant ce temps M. de Moléon vit passer dans son esprit un monde de pensées diverses, parmi lesquelles flamboyaient celles-ci :

– Elle veut marier sa fille légitime au duc de Fronsac, fils d'un duc et pair, maréchal de France !. Alors mon fils peut devenir aussi duc et pair, moi aussi, peut-être, par contre-coup !...

Mais Saint-Germain était remonté et le prit par un bouton de son habit.

– Cher marquis, lui dit-il à voix si basse qu'à peine si M. de Moléon l'entendit, vous savez que je lis assez bien dans l'avenir des gens. Eh bien ! je vous préviens que madame de Pompadour sera en danger de mort la veille du jour où votre fils épouserait sa fille.

Le marquis resta pétrifié. Comme la jeune fille de la fable, il voyait s'envoler toute la nuée de ses rêves d'ambition.

## XII

### LE NID DES AMOUREUX.

L'hôtel du marquis de Moléon était situé dans la rue du Mail, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la maison qui porte le n<sup>o</sup> 9 : c'était une habitation assez restreinte, composée de deux étages seulement dont Henri occupait le second.

C'était là qu'il avait conduit Jeanne.

La voiture congédiée sur la place des Petits-Pères, il avait enveloppé la jeune fille d'un manteau, l'avait coiffée d'un chapeau et était entré dans l'hôtel sans que le suisse, tout endormi, y fît grande attention. Seulement, en passant devant le brave serviteur, il lui avait dit :

– Si tu dis à mon père que j'ai quitté l'hôtel, tu auras affaire à moi.

Or le suisse qui avait fait sauter son jeune maître sur ses genoux, quand il était enfant, se serait fait hacher plutôt que de lui déplaire. Tranquille de ce côté, Henri fit entrer Jeanne, plus morte que vive, et, par bonheur, aucun des valets de son père ne se trouva là. A cette heure de nuit, tous étaient couchés ; si bien qu'il ouvrit lui-même la porte de son appartement, car Robert s'était chargé de la voiture.

– O mon Dieu ! fit Jeanne en tombant assise et en cachant sa tête dans ses mains, est-ce bien vrai !



– Du courage, ma Jeanne, je t’aime !... fit Henri en ranimant le feu dans la cheminée, car le suisse avait reçu l’ordre de l’entretenir, et en la forçant d’y présenter ses mains que les siennes étaient impuissantes à réchauffer.

– Moi qui n’avais jamais quitté ma mère !... fil-elle en pleurant.

– Tu la reverras, Jeanne, quelques jours d’épreuve à passer, et après.

– Après ?... fil la jeune fille avec amertume... Ah ! un pressentiment affreux me serre le cœur... un pressentiment, tu sais, cela trompe rarement.

– C’est la surexcitation que t’a causée cette fuite, la nuit...

– Henri, il me semble que je suis menacée aujourd’hui d’un grand malheur !....

– Quelle folie !...

– Henri, j’ai déjà des remords, ils m’accablent...

– Tu regrettes le passé, déjà ?... fit Henri d’un accent de reproche.

– Non, oh ! non !... s’écria-t-elle en se levant et en se pendant à son cou.

– Eh bien ! alors... dit-il d’un air fâché.

– Non, reprit-elle, le passé pour moi, c’est l’idée que je ne dois point t’appartenir, que je suis destinée à un autre, et à cette idée mon sang s’arrête... Henri, si tu n’étais pas venu me chercher, je serais morte.

– Je déciderai mon père à nous unir, sois tranquille.

– L’espères-tu, ami ?

– Oui, petit à petit. Il a pour moi d’autres projets, mais je me suis prononcé à cet égard. Il faudra de la patience.

– J’en aurai, mon Henri !... répliqua Jeanne les yeux animés d’une vive exaltation.

– Mon père est bon, il m’aime, il n’a que moi, et quand il aura renoncé à ses projets d’ambition...

– Oui, va, j’aurai de la patience, l’amour me la donnera. Mon Dieu, Henri, songes-tu que je suis seule à présent, seule au monde, que je n’espère qu’en toi... Tu vas me tenir lieu d’amis, de famille, de tout ce que j’ai quitté... Tu seras ma vie tout entière. je n’aurai que toi !

– Oui, ma Jeanne, et je ne le manquerai pas, je te le jure.

– Tu as raison, Henri, de parler ainsi, car vois-tu, jusqu’à ce jour, toute mon existence a été occupée de toi... et quand je pense...

Sur ce mot, Jeanne cacha de nouveau son visage dans ses mains et fondit en larmes.

– Jeanne...

– Ma fuite, s'écria-t-elle, m'a couverte d'un déshonneur public !

– Tu seras ma femme !

– C'est vrai, que m'importe ! dit-elle en essuyant ses yeux, je te sens là, près de moi, ton opinion me suffit, je serai heureuse.

Mais malgré ces bonnes paroles, Henri devint soucieux à son tour, il lui sembla que les remords de Jeanne passaient déjà dans son âme. Ce n'était pas un de ces jeunes seigneurs qui, à cette époque, faisaient montre et tiraient vanité de leurs succès. Son sain raisonnement avait su s'affranchir des petites tyrannies du bel air ; et les écrits que les philosophes lançaient alors sur le monde, semant partout la lumière et la vérité, avait trouvé un écho dans son cœur et dans sa tête. Il n'aurait donc pas osé marcher la tête levée après l'une de ces mauvaises actions que les roués appellent bonnes fortunes ; et nous ne serons donc pas surpris de voir ce digne gentilhomme pénétré déjà de regrets que la force de sa passion n'avait pu prévoir à temps.

Il essaya pourtant de dissimuler l'état de son âme et ne répondit que par des paroles d'espoir à toutes les adorables folies qui échappaient à cette belle jeune fille qui, en effet, n'avait plus que lui au monde.

– Est-elle belle au moins, dit-elle, cette senora de Santa-Cruz dont m'a parlé ma mère, et qu'on veut te faire épouser ?

– Le sais-je !... répondit Henri en haussant les épaules, que m'importe !

– Ah ! son père est grand d'Espagne, le tien est en faveur auprès du roi et de madame de Pompadour, tout cela me fait peur.

– Bah ! pourquoi ?

– Parce que ton père ne pourra renoncer à une si haute alliance. Ce serait un trop grand sacrifice. Il ne voudra pas reconnaître celui que je fais, moi ! au contraire, ce sera pour lui une faute, plus qu'une faute, un crime !...

– Que dis-tu là !. s'écria Henri. C'est mal, mon amie, de t'imaginer...

– Oh ! fit Jeanne avec un entraînement charmant de naïve confiance, tu crois que je dis tout cela pour m'en prévaloir... non, encore une fois, je ne regrette rien... ce que j'ai fait il y a quelques heures, je le ferais encore, ami, s'il le fallait pour te prouver mon amour...

– Tu es un ange, Jeanne, et jamais ma vie ne sera assez longue pour te payer de ton dévouement.

Et il se mit à genoux devant elle, baisant ses mains avec transport, et tous deux confondirent leurs âmes dans leurs regards enivrés.

Jeanne, subissant le charme de cette situation dangereuse, s'était penchée vers lui, et ses lèvres brûlantes venaient d'effleurer rapidement son front, lorsqu'un bruit, résonnant tout à coup dans le silence de leur amour, les fit tressaillir. Ils prêtèrent l'oreille, il n'y avait pas à s'y tromper.

On frappait à l'une des portes extérieures de l'appartement.

– O ciel ! fit Jeanne en pâlisant.

– Qui peut venir à cette heure ?... dit Henri, mon père est à Versailles, mes amis me savent consigné.

– Va voir, dit Jeanne en le poussant du côté de la porte.

Le jeune homme traversa un salon et s'arrêta devant une petite porte qui donnait sur un corridor. C'était bien là qu'on frappait.

– Qui est là ? demanda-t-il du ton d'un homme contrarié d'être dérangé, mais en s'attachant à ne pas laisser percer l'appréhension qu'il éprouvait.

– Monsieur le comte, dit une voix légèrement appesantie par l'accent tudesque, c'êdre moi !

– Ah ! fit Henri en reconnaissant le suisse, que veux-tu, Wilhelm ?

– Monsieur le comte, malgré le gonzigne de ma chénéral, j'êdre forzé te fenir fu térancher.

– Qu'y a-t-il ?

– C'êdre un monsieur qui tessire te fu barler tute suite.

– Son nom ?

– Le comte de Sainte-Germain.

Ce nom surprit étrangement le jeune homme. Que pouvait lui vouloir ce comte de Saint-Germain, ce gentilhomme mystérieux, ce prétendu sorcier dont tout le monde parlait ? Il ne venait assurément que dans un dessein nuisible, car il le savait des amis de la favorite et, par conséquent, peut-être, mêlé aux négociations du mariage avec M. Pinson.

– Je ne reçois pas à présent, dit Henri à travers la porte, il n'est pas cinq heures !

– C’êdre ce que j’afre tit à cette comte te Sainte-Chermain. mais il feut parler à fu tute même.

– Dis que je dors et qu’il revienne à huit heures, je le recevrai.

Le suisse s’éloigna et Henri rentra auprès de Jeanne, qui avait entendu le colloque et paraissait plus épouvantée que jamais.

– Ah !. fit-elle, madame de Pompadour ne parle que de cet homme... Hier encore, elle disait qu’il a juré ma perte et qu’il faut à tout prix l’éloigner de moi.

– Que peut-il vouloir de toi ?

– Le sais-je ! ma mère et la marquise parlaient à voix basse, je n’ai pu surprendre que cela, mais j’en suis sûre, il y a là un danger plus grand peut-être que celui d’épouser M. Melchior Pinson.

– Tu as raison, dit Henri, qui se perdait en conjectures et ne pouvait rien expliquer à la conduite du comte, sinon les désirs que la beauté de Jeanne pouvait inspirer.

– Il faut tout prévoir, dit-il, quels que soient les projets de cet homme, nous devons aviser à déjouer la plus simple de ses tentatives. Oh ! sois tranquille, je saurai te défendre.

– Mais s’il dispose, comme on dit, d’un pouvoir surnaturel ?

– Ce pouvoir surnaturel est bon, tout au plus, pour effrayer les ignorants ou les esprits faibles ; mais je te promets, ma Jeanne, qu’il ne saura m’intimider.

– Henri, répondit Jeanne, il me tarde que ton père vienne, je préfère agir tout droit.

Les deux amoureux étaient donc assez rassurés, pour le moment, quant à ce qui concernait Saint-Germain : mais celui-ci, en recevant la réponse que lui rapporta le suisse, se contenta de sourire.

– Je reviendrai à huit heures, dit-il.

# XIII

## LA RÉSIGNATION DE JEANNE.

Il n'y avait pas dix minutes que le comte de Saint-Germain avait quitté la rue du Mail, lorsqu'une voiture y entra à grand fracas. C'était le marquis de Moléon, arrivant en toute hâte de Versailles, non encore remis de l'alarme où l'avait jeté la révélation du comte. Il pensait qu'il valait mieux sortir au plus vite d'une situation épineuse, battre en un mot le fer pendant qu'il était chaud.

Il monta immédiatement à l'appartement de son fils, et frappa à la porte principale. Henri crut que c'était Wilhelm qui remontait ; mais en reconnaissant la voix de son père, il courut à sa chambre, fit cacher Jeanne dans un cabinet et retourna au plus vite ouvrir au marquis, qu'il fit entrer au salon.

– Tu t'enfermes ! fit celui-ci avec surprise.

– Dame, mon père, c'est vous qui m'avez donné l'exemple. Vous fermez de votre côté, moi du mien.

– J'arrive de Versailles, il y avait beaucoup de monde chez madame de Nérès, le roi a daigné venir.

– Le roi !... Et il a signé ?... demanda Henri d'un air qu'il essaya de rendre indifférent.

– Oui, et il m'a promis de signer à ton mariage avec mademoiselle de Santa-Cruz.

– Ah ! fit Henri, c'est donc toujours votre intention, monsieur, de donner suite à ce projet ?

– C'est un projet arrêté entre le duc et moi depuis dix ans, tu le sais. Mais tu ne me demandes pas de détails sur le mariage de Jeanne.

– Plus tard, mon père, mais pour le moment je vous prierai de me répondre au sujet de ce qui me concerne. Vous savez que ce mariage avec mademoiselle de Santa Cruz ne m'agréa pas, et il me semble que, n'étant plus un enfant, je devrais d'abord être consulté d'une manière positive.

– Est-ce que tu aurais le désir ou la volonté de t'y opposer ?

– De toutes mes forces, monsieur ! fit Henri d'une voix ferme, ce n'est pas la première fois que je vous le déclare.

– Comte !... s'écria M. de Moléon avec colère, mais il se calma aussitôt et dit d'un air soupçonneux : c'est votre dernier mot, monsieur ?

– Vous êtes mon père, dit Henri en tendant vers lui les mains dans un geste de prière, je vous respecte et je vous aime. Vos volontés sont sacrées pour moi ; mais au nom du ciel, laissez-moi le seul maître de décider des intérêts de mon cœur.

– Les intérêts de votre cœur ! fit le sceptique marquis en éclatant de rire, cela fait pitié ! Sommes-nous bien en France, monsieur, et au siècle du roi Louis XV. Nous ne sommes plus, corbleu ! au temps de la chevalerie errante, aux fadeurs des Amadis et aux voyages à l'orgeat de la carte de Tendre !

– Mon père, dit Henri, je parle sérieusement.

– Et moi aussi, corbleu ! et voilà pourquoi je traite de folie vos divagations amoureuses ! Le mariage que j'ai rêvé pour vous, comte de Moléon, est une affaire sérieuse.

– Monsieur, je me crois meilleur juge que quiconque ce soit dans une question où il s'agit de mon avenir et de mon bonheur.

– Voilà des phrases de roman, et de la philosophie comme l'entend M. Rousseau, mais que je trouve, moi, fort absurdes ! Henri, si je vous laissais l'arbitre unique de votre avenir, vous me le reprocheriez plus tard.

– Non, monsieur.

– Songez que le duc de Santa-Cruz est de première noblesse espagnole, sa fortune est immense, son alliance recherchée et enviée des plus grandes

maisons. Nous avons combattu ensemble, nous sommes amis, ce sont des considérations qu'il fait passer avant celles de l'intérêt ; jamais je ne retrouverai pour vous une plus splendide occasion, c'est presque un mariage princier.

– Je n'ai pas d'ambition.

– Corbleul fit le marquis que ce mot mit hors des gonds, monsieur le comte, songez que telle est ma volonté !

– Mon père, répliqua Henri d'une voix douloureuse, maudissez-moi, accablez-moi de votre courroux, mais ma résolution est inébranlable, je n'épouserai pas mademoiselle de Santa-Cruz.

– Malheureux ! s'écria le marquis, tu veux donc me pousser à bout et me forcer à quelque extrémité dont j'aurais à me repentir toute ma vie !

Henri resta impassible et ne répondit pas. M. de Moléon sentait bouillonner en lui la colère la plus vive ; mais il sut se contenir, et, par un revirement qu'il crut être une heureuse diplomatie et qui n'était, au fond, qu'un moyen dicté par son cœur, car il adorait son fils, il se leva et lui prit une main qu'il serra avec tendresse.

– Voyons, Henri, mon enfant, dit-il, considère que je n'ai en vue que ton bonheur à venir, considère qu'il faut, dans notre position, sacrifier aux exigences du monde, et que par ce mariage brillant, tu pourras prétendre à tout. Je me fais vieux, je ne suis plus de force à l'emporter sur mes rivaux, car aujourd'hui, plus que jamais, c'est par la faveur des femmes qu'on arrive. Je suis destiné à mourir maréchal de camp ; mais je verrais revivre en toi ma carrière militaire enrayée. La fortune et le nom des Santa-Cruz feront plus pour toi que les services de ton père.

– Monsieur, ces considérations ne peuvent me décider. Je me sens la force de faire une fortune moi-même, non point par les condamnables moyens que vous indiquez, mais par mon zèle et mon courage. Croyez-moi, le temps n'est pas loin où les hommes auront besoin d'avoir d'autres mérites que ceux de la naissance et de la richesse, et ce jour là je ne veux pas être au-dessous de ceux qui me disputeront l'honneur de me distinguer. Et puis, je vous l'ai dit, je n'ai pas d'ambition, comme vous l'entendez, du moins.

– Ce sont des vues étroites, cela ! c’est un désintéressement qui aurait tout au plus force dans une république ; mais nous vivons sous le règne du monarque le plus puissant et le plus absolu de la terre, ce monarque est gouverné par les femmes, soyons de notre époque.

– Monsieur, je vous l’ai dit cent fois, mon épée et ma paie d’officier peuvent me suffire.

– Tu ne diras pas toujours cela ! Voyons Henri, une dernière fois je t’en conjure, mon fils, sois de mon avis.

– Je ne puis changer de sentiment.

– Monsieur, fit le marquis en se levant et en arpentant le salon en tous sens, cela ne peut se passer ainsi ! Jusqu’à présent, continua-t-il en s’arrêtant, je vous ai parlé comme un père, comme un ami, mais puisque vous me poussez à bout, je ne demande plus, je ne prie plus, j’ordonne !

– Mon père !... fil Henri d’une voix suppliante.

– Vous épouserez mademoiselle de Santa-Cruz, ou sinon je vous bannis de ma présence, et, bien plus, je vous déshérite !

– Mon père, c’est la privation seule de votre vue que je redoute.

– Mais morbleu ! pourquoi refuser ?

– Vous le savez bien, si je repousse ces offres si brillantes, cette jeune Espagnole si séduisante, c’est qu’un motif bien puissant, un motif devant lequel tout doit céder, me le commande. J’aime mademoiselle de Nérès.

– Vieille histoire ?

– C’est pour toujours, monsieur, dit Henri avec un sérieux glacial ; il est possible qu’aujourd’hui on traite les affections de cœur avec légèreté, mais je persiste.

– Elle a disparu de chez sa mère, fit le marquis comme illuminé, c’est toi qui l’as enlevée !

– Mon père, je n’ai rien à vous dire sur ce point.

– Et tu comptes l’épouser ?

– Avec votre permission, oui, monsieur.

– Ma permission, corbleu ! j’aimerais mieux qu’un boulet me coupât en deux.

– Et cependant, mon père, je vous la demande, je vous supplie de me l’accorder.



– Jamais, monsieur, jamais ! répondit le marquis rouge de fureur et qui ne se possédait plus.

– Alors, monsieur, répliqua toujours froidement Henri je vais faire mes préparatifs pour quitter cet hôtel, il est désormais impossible que j’y demeure.

– Allez au diable !

Henri salua et se dirigea vers sa chambre à coucher.

– Restez, fit M. de Moléon avec autorité.

– Je ne veux pas m’exposer plus longtemps à votre colère, fit son fils avec soumission.

– Enfin, où l’as-tu cachée, cette Jeanne que Dieu foudroie !

– Monsieur, de grâce, ménagez-vous.

– Je veux la voir ! elle me comprendra, je veux lui démontrer la folie de ses prétentions... Mais non, je suis sûr qu’elle ne songe pas sérieusement à devenir votre femme. comtesse de Moléon !... Non ! non ! vous vous êtes abusés tous les deux ; la réflexion viendra !... qu’elle soit, à votre aise, puisque vous l’avez enlevée, et autant de temps qu’il vous plaira, qu’elle soit votre maîtresse, mais...

– Monsieur, s’écria Henri, pâle d’indignation, taisez-vous !

– Enfin, où est-elle ? demanda le marquis qui ne se possédait plus.

La porte de la chambre à coucher s’ouvrit et Jeanne apparut, pâle, tremblante, mais essayant de se montrer calme et forte.

– Me voici, monsieur, dit-elle d’une, voix grave, en regardant le marquis en face.

– Jeanne ! s’écria le marquis en reculant.

– Qu’avez-vous fait ? dit Henri d’un ton de reproche.

– J’ai tout entendu, répondit la jeune fille.

Elle se tourna vers le marquis qui ne savait quelle contenance tenir, car l’attitude noble et fière de Jeanne lui imposait.

– Monsieur de Moléon, dit-elle, vous me connaissez depuis longues années, vous m’avez même donné des conseils d’honneur et de droiture. Me méprisez-vous donc assez, maintenant, pour me supposer capable d’y forfaire ? Je l’avoue, ma disparition subite de la maison de ma mère a pu

prêter à la malignité des armes contre moi, mais je me sens forte du courage que donne une conscience pure.

– Mon père, dit à son tour Henri, Jeanne est liée à moi, je l’ai enlevée à sa famille, à ses affections, j’ai voulu par là m’imposer une nécessité impérieuse de lui en tenir lieu entièrement. Elle a reçu de moi une promesse solennelle de mariage.

– Une promesse de mariage ! s’écria le comte en bondissant, – mais m’avez-vous donc jugé assez faible, assez dépourvu de raison pour y prêter les mains !

– Mon père, je suis d’un âge auquel de toiles prières ne sont souvent que preuve de déférence.

– Eh ! vous oubliez, comte, qu’il y a des lois qui sauvegardent l’honneur des grandes familles, et qu’il ne dépend pas de vous d’apporter dans la nôtre la tache d’une mésalliance !

– Mon père ! fit Henri avec emportement.

– Oui, une mésalliance, et vous voyez bien que Jeanne me comprend, puisqu’elle baisse la tête !

– En effet, Jeanne cachait son visage dans ses mains, et Henri vit couler des larmes à travers ses doigts qui avaient la pâleur du marbre.

– Jeanne, que dit là mon père, as-tu entendu ?... s’écria-t-il, n’es tu donc pas la fille de M. de Nérès ?

– Je ne suis pas... je ne sais pas... répondit la jeune fille avec égarement, ma tête se perd, je ne sais qui croire. Ah ! monsieur, monsieur, continua-t-elle en se jetant aux genoux du marquis, je vous en conjure, je vous demande plus que la vie, l’honneur...

– Henri, dit le marquis en la relevant vivement, laissez-nous, je désire entretenir seul mademoiselle.

– Quoi, mon père, que je l’abandonne quand elle n’a que moi pour la souvenir ou la défendre.

– Je vous le répète, monsieur. lit M. de Moléon en fronçant les sourcils.

– Votre père a raison, Henri, laissez-moi seule plaider ma cause. Vous irriteriez M. le marquis.

Elle le poussa doucement vers la porte de la chambre à coucher et dit à voix basse :

– Je le supplierai, il t’aime, et ne pourra résister à mes larmes. Va.

– Mon père, dit Henri en se retournant et en ouvrant la porte, si vous aimez votre fils et si vous désirez son bonheur, écoutez Jeanne avec votre cœur.

Quand il eut disparu, Jeanne revint s’asseoir auprès du marquis qui s’était jeté dans un fauteuil.

– Monsieur, dit-elle d’une voix suave, vous ne serez pas inflexible plus longtemps. Vous ne voulez pas me réduire au désespoir, moi pauvre enfant, qui ne vous ai rien fait, qui ne suis coupable que de l’aimer... monsieur, au nom du ciel, au nom de ma mère dont vous avez été l’ami le plus sincère et le plus dévoué, ne me séparez pas d’Henri !...

– Votre mère...

– Oui, celle qui m’en a servi jusqu’à ce jour... Vous savez donc aussi cela, vous !... Oh ! tenez, je ne sais pas où je vais, je me sens vaciller sur un abîme... une sorte de vertige me prend, ayez pitié, ayez pitié !...

Et la pauvre jeune fille se laissa glisser aux genoux du marquis et saisit sa main qu’elle baigna de ses larmes.

– Jeanne, mon enfant fit le vieux courtisan ému malgré lui, écoute, Dieu m’est témoin que j’ai toujours eu pour toi les sentiments d’un ami... Si j’ai pris plaisir à voir ton enfance partager les jeux de mon fils, pouvais-je soupçonner qu’une amitié que je jouissais de voir si étroite devait un jour tourner contre moi ?

– Henri m’aime, dit Jeanne avec la conviction de son propre amour.

– A peine s’il entre dans la vie, répondit M. de Moléon, l’affection qu’il a pour toi, vraie et sincère aujourd’hui, peut s’affaiblir, s’éteindre même. A son âge on n’est point encore sûr de soi.

– Il a fait serment, répliqua Jeanne.

– Eh ! à son âge un serment coûte peu. Henri est léger, ami du plaisir. Toi, mon enfant, tu es calme, douce, désireuse des joies de l’intérieur... Un jour peut-être en viendriez-vous tous deux à maudire les liens qui vous uniraient.

– Mon Dieu ! fit la jeune fille avec abattement, vous nous avez laissés l’un près de l’autre, jouer, penser, vivre, et vous n’avez pas prévu que la continuité d’un tel bonheur pouvait devenir une nécessité ! Ah ! monsieur le

marquis, faut-il que votre orgueil et votre ambition détruisent ce que votre cœur avait formé !

– Jeanne, mon enfant, reprit le marquis, tais-toi, tes paroles me brisent l'âme. Quand deux adversaires s'aiment et s'estiment, à l'égal de ce que je ressens pour toi, la discussion n'est plus possible. Non. Pour persuader, il faut plus que des mots, plus que des prières... Oui, Jeanne, c'est moi qui te supplie... Ecoute, depuis dix ans je poursuis la réalisation d'un rêve... je veux que mon fils perpétue mon nom avec splendeur, je veux que, par une alliance presque royale, viennent se joindre à nos aïeux, qui remontent aux croisades, ceux des Santa-Cruz, qui viennent des rois de Léon. Jeanne, mon enfant, songe que ce rêve est le rêve d'un vieillard et que ce vieillard te supplie...

Jeanne releva la tête ; dans ses yeux brillait le feu d'une résolution ferme, et le marquis était trop préoccupé de lui, même pour y lire peut-être l'exaltation qui suivrait.

– Monsieur le marquis, dit-elle d'une voix assurée, toute ma crainte est d'attirer votre colère sur Henri. Je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir désuni le père et le fils ; je ne veux pas que le fils m'accuse jamais de lui avoir attiré la malédiction de son père, non...

– Jeanne !... fit M. de Moléon qui ne put retenir l'expression de l'espoir que lui donnaient ces paroles.

– Ne parlez plus, reprit-elle à voix basse, oui, je renonce dès à présent à toutes mes espérances de bonheur... Oh ! ne m'en remerciez pas... je sens trop la tache que je ferais dans votre famille, et j'ai trop le sentiment de ma propre fierté pour supporter des refus dont la cause n'est qu'offensante pour moi...

– Que dites-vous là, Jeanne !.

– Ne m'interrompez pas. Il se peut que je ne sois pas la fille de M. de Nérès ni de sa femme... ma noblesse à moi, si je cherchais bien, aurait peut-être le pas sur bien d'autres...

– Que voulez-vous dire ?

– Mais je ne veux pas m'en prévaloir ; à mes yeux ces distinctions sont vides et vaines.

Elle s'approcha d'une table y prit une plume et se mit à écrire.

– Qu’allez-vous faire, Jeanne ? demanda le vieux courtisan dont l’égoïsme se réjouissait de la tournure qu’avait prise cette scène.

– Henri ne vous croirait pas, monsieur, dit-elle toujours à voix basse, je veux lui écrire ma résolution.

Le marquis la contemplait d’un œil attendri ; son âme ne pouvait se refuser à admirer la grandeur du sacrifice accompli par cette noble enfant. Il se voyait depuis si longtemps sur la route de l’ambition qu’il ne lui en coûtait presque rien de briser des joies aussi pures que celles rêvées par ces deux cœurs séparés par son implacable orgueil : il parvenait dont facilement à refouler en lui les douces émotions de la pitié.

Jeanne se leva et tendit au marquis la lettre qu’elle venait d’écrire.

– Tenez, monsieur, dit-elle en mettant son doigt sur ses lèvres, et en regardant d’un air effrayé la chambre où était Henri.

– Jeanne, pardonnez-moi le mal que je vous fais, mon enfant, et plaignez-moi d’y être forcé.

La jeune fille ne répondit que par un sourire amer.

Le marquis la regardait d’un œil effaré. Elle venait de s’envelopper du manteau d’Henri, resté sur un fauteuil, et d’ouvrir la porte d’une main assurée.

– Où allez-vous ?... demanda le marquis d’une voix suffoquée d’émotion.

– Je retourne chez ma mère. répondit-elle simplement. Attendez avant de voir Henri ; donnez-moi le temps de m’écloigner.

Et elle s’enfuit rapidement.

En descendant l’escalier, sa tête était en feu, sa raison égarée ; elle passa devant le logement du suisse comme une apparition et franchit le seuil de la maison sans s’arrêter.

Huit heures sonnaient à une horloge voisine, et une voiture s’arrêtait devant la porte.

Jeanne aperçut vaguement une tête qui se penchait à la portière de cette voiture et qui la regardait d’une manière étrange ; mais elle ne s’en inquiéta nullement, il lui tardait de fuir au plus vite.

Où allait elle ? elle n’en savait rien, certainement. Elle tourna bientôt sur la place des Victoires et là, cherchant à s’orienter dans cette ville où jamais

elle n'avait mis le pied, elle hésita dans la direction qu'il lui fallait prendre, elle semblait ahurie, et au milieu de l'espèce de brouillard du matin elle frissonnait, bien que la fièvre brûlât son front.

Il lui semblait marcher sur le bord d'un précipice et voir tournoyer devant ses yeux les vagues mugissantes d'un torrent. En vain elle se réfugia contre le mur d'une maison et s'appuya sur une borne, elle sentit sa tête éclater et ses idées se confondre.

Enfin, elle n'eut plus la force de lutter contre toutes ces tortures morales et physiques qui depuis une heure avaient battu sur son cœur comme sur un enclume, elle ferma les yeux et se laissa tomber.

Mais au milieu de la somnolence fiévreuse qui s'emparait de ses sens, brisait toute sa force et anéantissait toutes ses facultés, elle vit un homme s'avancer vers elle, la soutenir et l'emporter. Elle se laissa faire, d'abord il n'était nullement en son pouvoir de l'empêcher ni de résister ; et loin d'en éprouver aucune douleur ni répulsion, il lui sembla, au contraire, qu'au contact de cette main et de ces bras puissants son cœur s'emplissait d'une extase infinie.

Bientôt, et tout en entendant gronder le bruit des roues d'une voiture sur le pavé, elle vit le regard de cet homme, de ce sauveur, fixé sur elle et empreint d'une douceur et d'une mansuétude célestes : son âme alla même au-delà de ce regard, elle descendit dans sa pensée et reconnut le tumulte des passions, l'immensité des rêves gigantesques, la peur d'échouer, tout le bouleversement des empires et la marche implacable des années. Cette pensée était un abîme sans fond, un cahos informe où se confondaient les âges, les mondes et les peuples, il y avait de quoi donner le vertige, et la pauvre Jeanne, qui avait les yeux fermés pourtant, faisait des efforts inouïs pour s'arracher à cet énervant spectacle.

Heureusement elle ne tarda pas à s'endormir tout à fait.

Le lecteur a compris que l'homme qui venait d'emporter ainsi Jeanne n'était autre que le comte de Saint-Germain. Sa voiture roulait à toute vitesse dans la direction de Versailles où il arriva un peu avant onze heures.

Dès que le carrosse entra dans la rue de la Pompe, la porte d'un grand hôtel s'ouvrit sans bruit, et, une fois le carrosse passé, se referma comme si des ressorts cachés la faisaient mouvoir.

Ce fut un valet de chambre qui ouvrit la portière, et ce serviteur montra quelque étonnement en voyant le comte saisir dans ses bras une femme évanouie et la descendre du carrosse avec les marques de la plus vive sollicitude.

– Monsieur, pensa-t-il, veut donc faire de son hôtel un hôpital de femmes malades ?...

– Orseolo, aide-moi, lui dit le comte.

Le valet s'empressa d'obéir, et tous deux transportèrent doucement Jeanne dans un pavillon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur un jardin. Ils la déposèrent sur une molle ottomane, et le comte renvoya du geste Orseolo.

Quand il fut seul, il contempla longtemps cette belle jeune fille, immobile sous son regard, presque sans vie, et dont l'existence ne se trahissait que par un léger soulèvement de son sein !...

– Enfin !... dit-il, elle est à moi !...

Et un triste sourire illumina un instant son visage austère.

Il tira un petit flacon de la poche de son gilet et versa une goutte de son contenu sur son mouchoir ; après quoi, il plaça ce mouchoir sur l'oreiller où Jeanne reposait sa tête et s'éloigna, marchant à reculons jusqu'à un angle de la pièce, et disparut dans la boiserie qui s'était ouverte, sous un faible effort, pour lui livrer passage.

Quelques minutes se passèrent, au bout desquelles Jeanne fit un mouvement ; puis elle ouvrit les yeux, et sans quitter l'ottomane, car ses forces ne pouvaient encore obéir à sa volonté, elle parcourut du regard la pièce où elle se trouvait.

C'était un petit salon de forme octogone, décoré dans le style sévère du règne de Louis XIII, mais avec une grande fraîcheur de dorures ; les meubles avaient, sauf l'ottomane, cette lourdeur majestueuse qui plaît aux esprits graves ; et sur les murailles tapissées de riches étoffes du Levant, étaient pendus des tableaux dont, à un simple coup d'œil, on devinait la valeur.

Ce premier examen satisfit Jeanne ; elle se souleva, et, passant la main sur ses yeux, se demanda si ce réveil n'était pas la continuation d'un rêve aux commencements si pénibles. Cependant il n'y avait pas à douter : cette

chambre ne lui rappelait en rien aucune de celles de l'habitation de madame de Nérès.

Elle se leva et s'approcha de l'une des fenêtres à travers laquelle elle apercevait des arbres et des fleurs à profusion. A cette vue, elle poussa un cri d'étonnement et se demanda si elle avait dormi longtemps, comme cette princesse des contes, ou bien si elle sortait d'une maladie.

Quand elle avait fermé les yeux, car c'était l'instant le plus rapproché vers lequel pouvait se reporter sa pensée, elle se rappelait que la terre était glacée, couverte de givre et que les arbres étendaient, entre ses yeux et le ciel, leurs silhouettes désolées.

Mais son illusion ne fut pas longue : elle reconnut bien vite qu'au-delà de cette fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher, et commandait un perron de trois marches, se trouvait un jardin où l'art et la nature avaient lutté et qui, protégé contre les intempéries de notre climat, par une toiture vitrée, réalisait au cœur de l'hiver les prodiges de la végétation des tropiques.

Jeanne, élevée toujours si simplement par madame de Nérès, tenue si strictement en dehors de toutes les magnificences de la cour de Versailles, au point qu'elle n'en connaissait la magnifique Orangerie que par ouï-dire, Jeanne fut émerveillée de ce tableau : cependant, elle se retourna et se mit à examiner les tableaux qui ornaient ce salon.

Un de ces tableaux attira aussitôt son attention. Il produisit même sur elle une sorte de tressaillement, un de ces effets foudroyants qui jettent l'esprit dans une pénible prostration. Cependant elle surmonta son émotion et s'approcha plus près de cette peinture.

C'était un portrait de femme.

Cette femme était vêtue d'un costume étrange, tenant à la fois de celui des dames de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et de celui que portent les femmes en Orient. Il y avait une grande profusion de diamants, de perles et d'émeraudes sur ses habits, et bien que la peinture parût fort ancienne, ces pierres précieuses avaient un éclat étonnant, presque celui de la réalité.

Ce costume avait rassuré Jeanne.

En effet, dès que ses yeux s'étaient fixés sur cette peinture, elle avait cru voir son propre visage reflété dans une glace.



La ressemblance était réellement surprenante. C'était bien ce teint mat et en quelque sorte transparent dont tout le monde avait été toujours frappé à la vue de mademoiselle de Nérès, ces cheveux noirs tordus en spirales, aux sombres reflets bleuâtres, ces yeux grands et profonds, tous ces détails, tout cet ensemble enfin qui faisaient d'elle la plus admirable des créatures.

Tout à coup Jeanne poussa une sourde exclamation, et se dressa sur la pointe des pieds pour lire une inscription, tracée dans la pâte, au-dessus de la tête de ce portrait. Cette inscription, en langue italienne, était ainsi conçue :

IOLANDE, MARQUISE DE MONTFERRAT,  
IMPÉRATRICE D'ORIENT.  
† 1305.

Jeanne passa ses mains sur ses yeux et sur son front, il lui semblait continuer encore un rêve qui, maintenant, prenait des proportions énormes.

– C'est bien moi !... dit-elle avec stupeur.

Une glace était derrière elle, en face du portrait, elle se retourna et s'y regarda avec une ardente curiosité, et la tête de l'impératrice Iolande que la réflexion plaçait au-dessus de la sienne lui rendit la comparaison plus facile. C'était renversant d'exactitude.

Jeanne eut peur, – elle reporta ses yeux sur le portrait ; mais alors il lui sembla que le regard de l'impératrice la suivait et entraînait dans le sien pour aller jusqu'à son cœur, qu'il brûlait et faisait battre violemment.

– C'est donc vrai !... murmura-t-elle : je suis bien une Montferrat, – et c'est là. mon aïeule !...

Elle jeta un cri de terreur, son imagination surexcitée lui fit voir la tête de l'impératrice s'incliner, comme dans un muet assentiment, et elle recula glacée et tremblante jusqu'à la porte du jardin.

Elle tourna le bouton de cette porte, désireuse qu'elle était de s'arracher à cette terrifiante vision, et ne respira librement qu'en se trouvant dans cette atmosphère embaumée du parfum des fleurs et abritée par le feuillage vert des orangers et des myrtes touffus.

En avançant dans ce jardin, elle remarqua que du côté opposé à celui par lequel elle y était entrée se trouvait un pavillon pareil au sien ; et bientôt

elle vit, descendant les marches du perron, une belle jeune fille qui, à son aspect, lit éclater un rire argentin et accourut vers elle en sautant et bondissant dans les fleurs comme une chèvre.

– Bonjour, madame, dit cette jeune fille en saisissant les mains de Jeanne et les baisant avec respect, vous êtes madame la marquise de Pompadour, n'est-ce pas ? Ah ! que je suis heureuse de vous voir, vous allez me parler de lui !...

Jeanne regarda cette infortunée avec une pitié surprise et lui rendit son sourire.

– Mon Dieu, dit-elle, est-ce une malheureuse privée de raison ?

Cette jeune fille, ou plutôt cette jeune femme, était Louise, la pauvre folle.

# XIV

## L'ÉLIXIR DE LONGUE VIE.

Pendant que les faits qui précèdent se passaient à Paris, la marquise n'était pas plus tranquille. Elle avait fait mander, aussitôt éveillée, le lieutenant de police et l'intendant des postes.

La marquise était couchée en déshabillé du matin, sur une chaise longue de satin, sa préoccupation l'empêchait de songer à paraître belle ; mais le peu qu'on voyait de sa personne suffisait toujours à exciter, chez les autres, cette surprise que le roi ne fût pas plus fidèle à tant de beautés.

Tandis que l'intendant des postes rangeait son vaste portefeuille, M. Berryer prenait des notes sous la dictée de la favorite, relativement aux recherches à faire pour trouver Jeanne ; car les agents déjà mis en campagne, aussitôt la sortie de la Pompadour de chez madame de Nérès, n'avaient encore rien pu découvrir.

– A propos, dit M. Berryer, vous savez que le chevalier de Rancrolles veut vous supplanter ?

– Oui, Lebel m'a parlé de cela.

– Et vous ne tremblez pas ?

– Bah ! j'ai eu peur un instant : Lebel avait assisté derrière un rideau à l'entrevue avec la princesse, et sa manière de s'exprimer, quoiqu'elle eût peu parlé, lui donna des soupçons dont il me fit part ; – j'avais une lettre de cachet sur moi, et j'allais envoyer au For-l'Évêque cette présomptueuse,

lorsque de ma loge je vis cette prétendue grande dame enjamber une banquette avec tant de désinvolture que je donnai contre-ordre à Lebel.

– La mère est une brave femme qui a ameuté tout son quartier contre le chevalier, on l’a conduit chez moi, fort molesté déjà, – il a promis de rendre la fille ; mais en attendant, il est censé au Chatelet et le séjour de Paris lui devient impossible.

– Ce n’est pas la première fois que le chevalier se livre à cette industrie, il n’est pas à craindre, – pourtant surveillez-le.

La marquise sonna, et madame du Hausset entra, annonçant Lebel.

A la vue de Lebel, dont le visage était soucieux, la Pompadour tressaillit.

Cependant elle retint Berryer par la main et lui dit à voix basse :

– Surtout qu’on s’occupe de mademoiselle de Nérès, M. de Moléon et M. de Saint-Germain... vous entendez.

Quelques minutes après, Lebel était seul avec madame de Pompadour.

– Je crois, dit-il, que décidément nous avons été joués par le chevalier.

– Le chevalier de Rancrolles ?

– Oui, madame. La jeune fille que j’ai introduite dans la loge de Sa Majesté n’est pas celle que le roi a trouvée au Parc aux Cerfs.

– La fille de la mercière ?

– C’est bien la mercière qui est au Parc aux Cerfs, la jeune fille que j’avais vue, une charmante enfant que Sa Majesté trouve fort de son goût.

– Eh bien ! fit la marquise qui ne comprenait pas.

– Il y a eu certainement un tour de passe-passe ; car le roi soutient que la jeune fille de l’Opéra n’est pas cette Rose qu’il a vue hier au soir et qui l’a, par parenthèse, fort mal mené.

– Le roi se trompe.

– C’est ce que j’ai essayé de dire à Sa Majesté ; mais Sa Majesté m’a renvoyé, en m’ordonnant de retrouver la jeune personne qu’elle a vue à l’Opéra.

– En effet, dit la marquise, il y a quelque chose qui nous échappe.

– Ce misérable chevalier est capable de tout, madame, et je ne sais qui me tient.

– Peut-être avait-il deux dominos roses à présenter ce soir-là.

– Votre pensée est la mienne, madame ; mais si cela est, nous devons trembler, car alors nous aurions affaire à une grande dame, et Dieu sait ce qu’il en adviendrait si elle reparaissait. Et elle reparaitra, c’est certain.

– Non, si nous veillons, vous et moi.

– Ah ! madame la marquise, le roi est, je crois, amoureux fou de cette inconnue, il en parle à chaque instant, elle la charmé, et puis il suffit qu’elle soit loin de lui...

– Oui, je le connais ; les obstacles l’irritent et l’enflamment ; que faire ?

– Stylée par Rancrolles, ce doit être une fine mouche, ou si seulement elle se sert de lui, c’est bien pis ! Ah ! je vous le disais bien, madame, sa manière de s’exprimer n’est pas ordinaire...

– Il faut d’abord envoyer le chevalier à la Bastille.

– J’y ai pensé, mais si, sérieusement, le roi veut cette inconnue, le chevalier seul peut nous la retrouver.

– Eh bien !... faites-le parler, sachez qui est cette femme, voyez-la ; et si vos soupçons sont tels que vous le pensiez l’autre soir à l’Opéra, je lui parlerai moi, et nous agirons. J’ai bien su rendre madame d’Estrades impossible, malgré les arrhes prises, j’ai bien su vaincre la marquise de Coaslin, et tant d’autres...

– Le chevalier a de la famille, et il est homme à spéculer fort bien...

– Avez-vous des renseignements à ce sujet ?

– Il habite rue des Marmousets, dans une maison où logent sa sœur et son beau-frère, M. et madame de Romans, qui ont une fille.

– Allons donc, vous y voilà ! fit la marquise.

– J’ai mis des gens en campagne aussitôt que le roi m’eut parlé de l’inconnue de l’Opéra, et j’ai appris cela ; mais il ne reste plus à la maison que le père, un assez triste avocat, la mère et la fille ont disparu.

– Si Rancrolles m’a devinée, dit la marquise, je comprends ces précautions ; mais c’est toujours quelque chose que de savoir le nom des gens. Allez voir M. Berryer et recommandez-lui l’affaire.

Lebel partit au plus vite ; mais en le voyant s’éloigner, la marquise ne put s’empêcher de remarquer sa préoccupation, – elle était telle qu’il n’employa pas pour elle, en sortant, ces formules de politesse auxquelles le valet de chambre l’avait habituée. Il y avait même dans sa manière de saluer quelque

chose de cavalier, indiquant une certaine égalité, – ce n'était plus de la déférence, c'était du sans-gêne.

– Me trahirait-il ?... se demanda-t-elle.

La marquise sonna pour sa toilette. En regardant au miroir elle se trouva fatiguée, et ses yeux enfoncés dans l'orbite, ses sourcils froncés, tout révélait bien l'état permanent de trouble et de crainte de cette âme dévorée de l'ambition de rester la première, de rester la véritable reine de France.

La marquise, malgré ses appréhensions continuelles, était bien rentrée en faveur, car elle eut, comme toujours, un nombre infini d'adorateurs et de courtisans, heureux d'assister à sa toilette. C'était là que d'ordinaire elle distribuait ses grâces, et elle avait la politique de se trouver chaque jour en mesure de combler une espérance ou de prévenir un désir ou une supplique ; mais, ce matin-là, ses préoccupations personnelles étaient trop graves, et elle fut presque maussade.

A chaque instant elle tournait la tête vers la porte, elle croyait toujours entendre un valet l'ouvrir, et chaque fois qu'un nouveau visage se présentait, une impatience visible se manifestait sur ses traits.

Elle attendait madame de Nérès à qui le roi, on se le rappelle, avait dit la veille de venir lui annoncer le retour de Jeanne au lever de la marquise.

Madame de Nérès n'arrivait pas, mais le roi entra. Il était botté et en costume de chasse, il allait à Saint-Germain et venait, en passant, prendre des nouvelles de la marquise et de sa filleule.

– Rien encore, répondit la Pompadour.

– A propos de Saint-Germain, dit le roi en riant, j'aurais cru voir le comte ici ce matin, car de même qu'il a vu hier, il doit voir à présent. Savez-vous que ce cher comte serait bien précieux comme lieutenant de police ?

– Ah ! sire, il est trop riche pour accepter des fonctions publiques.

– Même celles de ministre ?

– Je ne crois pas qu'il y songe, fit la marquise avec un mauvais vouloir évident et auquel personne ne se méprit.

– Eh ! c'est à y réfléchir !. repartit Louis XV, l'homme des besognes faciles.

– Sire, il y a mieux que cela à faire, si vous m'en croyez, pour l'instant du moins, dit la Pompadour en prenant son air le plus gracieux et en faisant

signe à une dame d'approcher.

– Ah ! madame la comtesse de Gergy, si je ne me trompe, dit le monarque en clignant de l'œil.

– Oui, Majesté, répondit en s'inclinant la dame dont le visage accusait tout au plus cinquante ans et qui en avait, disait-on, soixante-quinze.

– Sire, madame de Gergy, vous le savez, a été autrefois ambassadrice à Venise, elle est arrivée hier de sa province. Son petit-fils attend encore une compagnie.

– Oh ! quel horrible oubli ! fit le roi avec bonhomie, comtesse, envoyez-nous votre fils, c'est chose faite.

– Mon petit-fils, sire, reprit la douairière avec une certaine vanité.

– Vraiment, madame ! Vous avez tout au plus l'âge d'être la mère d'un capitaine aux gardes en exercice.

– Eh ! sire, répondit la dame, j'étais ambassadrice à Venise en 1700, il y a de cela cinquante-sept ans !

– Vive Dieu ! madame la comtesse, dit le roi en riant, auriez-vous donc goûté à l'élixir de longue vie dont M. le comte de Saint-Germain nous a parlé quelquefois ?

– Sire, je n'ai pas l'honneur de connaître ce seigneur dont tout le monde, je le vois, s'entretient à Versailles et à Paris. cependant, il y a longtemps, je me rappelle. ce nom-là.

– Oh ! bien sûr, il vous connaît, lui, il connaît tout l'univers ; et si vous en êtes curieuse, il vous parlera de la Passion de Notre-Seigneur et du roi Hérode qu'il a beaucoup fréquenté jadis.

Comme le roi disait ces mots, on annonça le comte de Saint-Germain.

La marquise tressaillit et ne se sentit pas la force d'affronter le regard de cet homme ; elle tourna la tête et le chercha dans la glace placée au-dessus d'une ronsole ; mais le comte était un trop habile stratège pour se laisser surprendre par la moindre manœuvre ; il salua le roi avec toute son aisance habituelle, et, en même temps, sa fauve prunelle se glissait obliquement vers la glace et rencontrait les yeux effarés de la Pompadour.

Les deux regards se croisèrent comme deux épées et il en jaillit une double étincelle, suivie d'une commotion dont la marquise ne se remit pas promptement.

La vieille comtesse de Gergy était restée auprès du roi : et jetant les yeux sur le nouveau venu, elle ne put retenir un violent mouvement d'étonnement.

– Eh ! lit le roi en riant, qu'avez-vous donc, comtesse ?

Mais la vieille dame était trop troublée pour répondre, et au dire de tous les assistants, il fallait en effet que sa surprise et sa préoccupation fussent bien grandes pour que l'ex-ambassadrice, une grande dame nourrie à la cour du feu roi dans le respect de l'étiquette, n'entendît pas une parole de Sa Majesté, à elle adressée.

– Comtesse ! répéta le roi qui ne songea pas à s'offusquer de l'inconvenance et jouissait au contraire de la mine effarée de la vieille dame.

– Sire. dit-elle en baissant les yeux et paraissant en proie à une très-vive frayeur.

– Vous connaissez donc M. de Saint-Germain ?...

Le comte s'inclina devant elle avec tout le laisser-aller de l'intimité.

– Sire, répliqua madame de Gergy, que Votre Majesté daigne me permettre d'adresser la parole à... monsieur ?

– Faites, comtesse, dit le roi dont les yeux s'ouvrirent à l'idée qu'il allait peut-être assister à une scène curieuse.

– De grâce, monsieur, fit la dame en s'adressant timidement à Saint-Germain, pourriez-vous me dire si... monsieur votre père n'a pas résidé à Venise en l'année...

– En l'an 1700, acheva le comte avec aisance, non, madame, il y a beaucoup plus longtemps que cela que j'ai perdu mon père ; mais je demeurais moi-même à Venise à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci.

– Ah !... fit la comtesse en l'examinant plus curieusement qu'au premier abord, mais sans cesser de témoigner une extrême crainte.

– Madame, continua le comte, si vous daignez vous le rappeler, j'avais l'honneur de vous faire ma cour, vous étiez alors ambassadrice, et vous aviez la bonté de trouver de votre goût certaines barcaroles de ma composition que nous chantions ensemble.

– Ensemble ! s'écria la comtesse avec effroi.



– Le soir, madame, dans votre gondole ou dans la mienne, sur les lagunes de l’Adriatique.

– Mais, monsieur, s’écria la vieille dame que l’étonnement empêchait de se fâcher de la révélation de circonstances aussi intimes, ce n’est pas possible !

– Pourquoi cela, madame ? demanda galamment le comte.

– Parce que le comte de Saint-Germain d’il y a cinquante-sept ans avait moins de quarante ans, et que, vous-même, aujourd’hui, paraissez à peine cet âge.

– Eh ! madame, répliqua le comte en riant, paraissez-vous le vôtre, vous ?

– Mais alors, monsieur, vous seriez bien près de la centaine.

– Je suis, en effet, fort vieux.

Le roi éclata de rire, et, à son exemple, bon nombre de dames et de courtisans. Seules la comtesse de Gergy et la marquise de Pompadour étaient terrifiées.

– Allons, comtesse, s’écria le roi, avouez que le comte vous a fait boire de son élixir de longue vie !

– Je l’avoue. fit la vieille dame en chancelant sur ses jambes, et qui serait tombée si Saint-Germain ne se fût empressé de la soutenir.

Mais elle le repoussa, comme si le contact de cet homme eût été celui d’un charbon incandescent, et alla tomber dans un fauteuil placé à dix pas, où elle eut toutes les peines du monde à ne pas s’évanouir. Du reste, l’effroi qu’elle éprouvait était partagé par quelques dames, et toutes admiraient l’étonnante force de diplomatie de la vieille ambassadrice qui avait pu résister à un semblable choc.

– Comte ! fit le roi, vous voulez absolument que mon parlement vous fasse brûler en place de Grève.

– S, le règne de la science arrive, et si Votre Majesté veut essayer de ma recette, elle verra, d’ici à cent ans seulement, se réaliser des choses qui, aujourd’hui, sont considérées par elle comme magie et sortilèges.

– Ainsi, dit le roi, la comtesse de Gergy...

– Madame la comtesse, sire, était en 1700 la plus adorable des femmes : c’était vraiment dommage de voir se flétrir une beauté si parfaite, et, un

jour, elle eut le courage d'écouter ma prière. Elle consentit à boire une goutte d'une liqueur précieuse.

– Et je suis restée jeune pendant cinquante ans ! s'écria la comtesse dans le ravissement, seulement.

– Seulement ?... demanda le roi.

– Sire, j'attribuais cette jeunesse éternelle à la nature.

– Comte, dit le roi en s'adressant à Saint-Germain d'un air sérieux, tout ceci n'est donc pas une fable ?

– Sire, j'ai au service de Sa Majesté deux ou trois gouttes de cet élixir merveilleux.

Un murmure extraordinaire s'éleva de toutes parts, contenu par le respect dû à la présence de Sa Majesté.

– Et pourquoi pas pour toute la société ? fit Louis XV qui avait bien compris le mobile de ce murmure.

– Parce que, sire, chaque goutte de cet élixir a une valeur inestimable, et qu'on ne peut la prodiguer.

– Ne pouvez-vous donc le fabriquer en assez grande quantité ?

– Sire, répondit Saint-Germain dont le visage s'assombrit extraordinairement, chaque goutte de cet élixir est achetée bien chèrement. Plusieurs fois, au moment de la composition de cette liqueur divine, j'ai senti mon âme faiblir, ma main trembler, et, mon visage se détournant avec effroi, je fus tenté d'anéantir l'œuvre et de me condamner moi-même, le premier, à la mort à laquelle j'ai échappé depuis si longtemps.

– O mon Dieu ! et que contient donc cet élixir ?

– Je vous le dirai, sire, si Votre Majesté l'exige, répondit Saint-Germain dont le visage s'assombrit encore.

– Eh bien, comte, nous reparlerons de cela plus tard, si vous voulez ? dit le roi qui n'était pas disposé à être effrayé.

– Je suis aux ordres du roi.

– Eh bien, continua Louis en se levant, avez-vous du nouveau touchant.

– Mademoiselle de Nérès ? Oui, sire, répondit le comte, en se tournant du côté de la favorite.

– Parlez, monsieur, dit la marquise avec empressement.

– Elle est en ce moment sur la route de Versailles ; dans deux heures, au plus, elle sera revenue chez sa mère.

– Ramenée par qui ?

– De son plein gré, madame, et seule.

– Et disposée à épouser M. Pinson ?

– Moins que jamais, madame, je le crois, répondit le comte qui avait toujours l’air de lire toutes ces choses dans l’espace.

– Eh ! marquise, fit le roi, si elle en aime un autre, qu’elle épouse celui-là plutôt, c’est mon avis à moi !

– Sire, se hâta de dire la marquise, mademoiselle de Nérès aime depuis l’enfance M. de Moléon, et...

– Parfait, répliqua Louis XV, mariez ces enfants, le comte de Moléon est charmant, cela fera, si en effet la jeune personne est aussi jolie qu’on le dit, cela fera le couple le mieux assorti.

– Sire, interrompit Saint-Germain, M. le marquis de Moléon, et encore moins M. le comte Henri de Moléon son fils, me paraissent peu empressés de conclure un semblable mariage.

– Vous raillez-vous, monsieur ! s’écria avec une sourde colère la Pompadour.

– Madame, je crois vous avoir dit plusieurs fois déjà que certaines choses à venir avaient peu de secrets pour moi.

– Monsieur, je crois, moi, que vous pouvez vous tromper souvent, et jusqu’à ce que vous m’ayez prouvé le contraire, je me permettrai de douter de votre science.

– Madame, pour vous, comme pour Sa Majesté, mon élixir est à votre disposition, répliqua Saint-Germain en souriant.

– Ah ! marquise, s’écria le roi, vous ne vous refuserez pas, j’espère, à perpétuer à l’infini cette beauté, cette grâce, ces charmes et cet esprit qui font le bonheur, la joie et l’admiration de tous ceux qui vous connaissent !

– Sire. fit la Pompadour avec un sourire triste et qui, au fond du cœur, n’avait pu s’empêcher de tressaillir extraordinairement à cette offre ; car celui qu’elle ne voulait considérer que comme un ennemi, pouvait lui donner pourtant le moyen de conserver toujours ce pouvoir auquel seul son âme ambitieuse aspirait.

– Bon ! vous en grillez d’envie, comme toutes ces dames.

– Et comme vous alors, sire, répliqua la Pompadour en lui donnant la main que le monarque demandait pour prendre congé.

Le roi quitta l’appartement de la favorite par le petit perron du parterre du Nord, suivi de quelques personnes, parmi lesquelles se trouvait Saint-Germain. En mettant le pied sur le sol de la cour où l’attendaient ses équipages de chasse et ses meutes, il aperçut Lebel causant avec le chevalier de Rancrolles et paraissant extrêmement animé. Il l’appela.

Le premier valet de chambre accourut.

– Eh bien ! pas de nouvelles de cette jeune fille ? demanda-t-il à voix basse.

– Je crois être sur la trace, sire.

– Ce n’est pas assez, il faut trouver, dit le roi presque sévèrement.

Lebel frissonna et demeura consterné en voyant Sa Majesté lui tourner brusquement le dos.

Lebel avait rejoint le chevalier ; mais au fur et à mesure qu’il s’approchait, la plus belle indifférence prenait sur son visage la place de la tristesse que, de loin, le rusé Rancrolles avait vue naître avec les paroles du roi.

– Voyons, dit le valet de chambre, vous ne me ferez jamais accroire que le roi ait la vue si mauvaise. Je veux bien convenir que le petit salon de la loge n’était pas des mieux éclairés ; cependant, il l’était assez certainement, pour que Sa Majesté ne pût pas prendre pour une brune la plus claire des blondes.

– Mon cher monsieur Lebel, je n’y comprends absolument rien, répondit le chevalier d’un air candide.

– Ah ! vous voulez faire de la diplomatie et du mystère, chevalier !

– Non, ma parole d’honneur, – et puis, croyez-moi bien, une fois pour toutes, j’ai failli être écharpé ce matin par les commères de la Cité, pour la petite Rose Picard, – je trouve cela suffisant pour m’ôter l’envie de m’occuper désormais de la moindre aventure de ce genre.

– Quant à cela, ce sont des orages que Jupiter savait calmer au moyen d’une pluie de sequins.

– Bah ! l’argent a souvent tort.

Vous m'avez dit que la mère était gênée, que son commerce allait assez mal. J'ai envoyé dix mille livres au nom de la fille.

– Ah !. fit Rancrolles dont les yeux s'allumèrent.

– Oui, et Sa Majesté a daigné se rappeler vos services, chevalier. n'avez-vous pas été lieutenant de la connétablie, je ne sais quoi... et Sa Majesté a signé à votre nom un acquit au comptant de... ma foi, j'ai oublié le chiffre. Rancrolles eut la force de rester impassible, – et cependant il avait froid au cœur.

– Sa Majesté, dit-il avec aplomb, rend justice au mérite, et je vois avec bonheur qu'elle veut me forcer à redoubler de zèle pour me rendre toujours digne de ses faveurs.

– C'est cela, fit Lebel eu mettant la main à la poche, sous un regard flamboyant du chevalier, et qui, souriant avec la plus charmante bonhomie, n'en tira que sa tabatière où il puisa largement en clignant de l'œil.

– Il est évident, reprit Rancrolles, que nous avons eu bien rarement la main aussi heureuse et que cette petite Rose.

– Charmante ! s'écria Lebel, mais il faudrait arriver à la faire teindre en brun.

– Difficile, répliqua le chevalier, – la nature est parfois rebelle, – et puis d'ailleurs aujourd'hui, avec la poudre.

– Ah ! fit Lebel du ton le plus sérieux, – l'acquit au comptant est bien en votre nom, chevalier, mais je vous dirai en confidence que Sa Majesté, ne sachant comment vous récompenser, m'a laissé toute latitude à cet égard. – Comment ! fit Rancrolles suffoqué.

– Les chiffres sont en blanc, c'est à moi de remplir ; – vous comprenez que la confiance de Sa Majesté me fait une loi d'être discret... Or, l'adjonction d'un zéro peut prendre, en arithmétique, des proportions tellement bienveillantes... Enfin, je ne vous cacherai pas qu'il me serait extrêmement désagréable de vous laisser le moindre regret...

– Trop bon ! fit Rancrolles, qui se sentait des envies effroyables d'étrangler ce faux bonhomme en plein soleil.

Mais il avait trop savamment combiné l'édifice sur lequel reposait toute sa fortune pour la compromettre en une minute ; il joua le tout pour le tout.

– Mon cher monsieur Lebel, dit-il, donnez-moi huit jours et je me fais fort de trouver cette brune jeune fille à laquelle Sa Majesté... par exemple, il faudrait me faire son portrait d'une manière fort détaillée, car autrement...

– Allons, interrompit le valet de chambre du roi, je vois qu'il faut absolument y renoncer pour quelque temps.

Et il tira un papier de sa poche qu'il tendit à Rancrolles.

– Voilà pour aider les recherches, dit-il, adieu, chevalier, à bientôt.

– Pour que le roi y tienne tant, se disait Lebel en s'éloignant, il faut qu'elle soit d'une bien surprenante beauté ! On dit sa nièce jolie... mais toute cette manœuvre sent la grande dame. Laquelle est-ce ? Ah ! ils ont tort d'y mettre tant de mystère, car si, décidément, il faut sacrifier la marquise, c'est bien le moins du monde que je sache pour qui.

De son côté, le chevalier s'en allait assez perplexé, et il fit la grimace en dépliant l'acquit au comptant que lui avait remis Lebel.

– Six mille livres !.... fit-il, c'est maigre !... mais, si je ne me trompe, ma petite Diane a produit son effet ; il s'agit maintenant de la faire bien désirer... et nous verrons après.

Il sortit du château et s'avancait sur la place d'armes, plongé dans ses réflexions, lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

– On doit me suivre et m'espionner, se dit-il, alerte ! Bien fin qui me rattrapera.

Et il gagna l'éternel fiacre qui l'attendait toujours derrière les écuries. Au lieu de faire galoper les chevaux, il ordonna d'aller au petit trot, car il ne fallait pas exposer les espions de Lebel à gagner une pleurésie. Seulement, quand il arriva à Sèvres, il quitta sa voilure et se mit à gagner à pied le bord de la rivière, à gauche du pont, qui alors était en bois. Quand il eut marché ainsi l'espace d'une bonne demi-heure, il s'arrêta à une petite anse où se trouvait une barque amarrée. Il ne se donna pas la peine d'appeler le batelier et sauta dans la barque ; puis il saisit les avirons et se servit de l'un d'eux pour chasser au large.

– Qu'ils me suivent à la nage, s'ils veulent ! dit-il, en ramant vigoureusement au milieu des glaçons que charriait la Seine.

# XV

## L'AGATE.

En quittant le roi, le comte de Saint-Germain gagna au plus vite son hôtel.

Lorsqu'il avait dit que Jeanne était en route pour rentrer chez sa mère, il l'avait nommée à tort à dessein ; car nous avons vu qu'elle était déjà installée chez lui, depuis une heure environ.

Cependant, il y avait bien une personne qui s'acheminait de Paris à Versailles. Cette personne, c'était Henri de Moléon.

Le comte avait une heure devant lui, avant l'arrivée du jeune homme.

– Monsieur, lui avait dit Orseolo, hâtez-vous, la mixture est au point voulu.

– Et... le sujet ? demanda Saint-Germain.

– Je l'ai, monsieur, hâtons-nous donc, car il peut expirer d'un moment à l'autre.

Ils montèrent rapidement l'escalier et le comte entra dans son laboratoire.

Pendant son absence, Jeanne s'était trouvée dans ce jardin chauffé, aujourd'hui on l'appelle jardin d'hiver, qui, à cette époque, était un luxe que peu de seigneurs pouvaient se donner. Elle y avait été rejointe, avons-nous dit, par Louise.

Cette pauvre fille était bien réellement folle.

Elle était brune, elle aussi, mais comparée à Jeanne, elle n'eût point certainement passé pour belle : ses cheveux étaient plutôt châtain foncé, et la blancheur de sa peau, ses yeux bleus, donnaient à sa physionomie un charme tout particulier. Cependant, en examinant bien, on pouvait définir l'étrange impression que Jaissait son visage régulier, il y avait dans sa bouche et dans son menton, tempérée par les grâces et la morbidesse féminines, une certaine impression que le vulgaire eût prise pour l'indice d'une causticité maligne.

La secousse qui avait amené sa folie, la mort de son enfant, loin de développer les tendances de cette nature un peu perverse par couches, si l'on peut s'exprimer ainsi, avait au contraire porté son esprit vers tous les sentiments doux, enfouis au fond de son cœur pendant son état de lucidité.

Elle avait saisi les belles mains de Jeanne, nous l'avons dit, et celle-ci, tout embarrassée en reconnaissant la triste réalité, n'osait ni avancer ni reculer.

– Vous venez sans doute me chercher, dit la folle, et vous faites bien... Il y a si longtemps que je ne l'ai vu.. Oh ! mais je vais bien vous surprendre, allez, si je vous dis... Écoutez !

Jeanne la regardait avec des yeux effarés, mais elle n'osait faire le moindre effort pour retirer ses mains.

– Un jour, continua Louise, ou plutôt non, car c'était la nuit, il y avait une bougie qui brûlait sur une table, je me suis levée et je me suis approchée de ses habits... j'ai fouillé dans ses poches et j'ai trouvé... deux lettres !

– Deux lettres ? répéta Jeanne malgré elle, car la folle la regardait fixement.

– C'était de la politique... Chut !... personne ne le sait... mais j'ai découvert ainsi qui était ce beau seigneur polonais, ayant cordon bleu sur la poitrine... Étais-je folle, vraiment, de ne pas l'avoir reconnu plus tôt... Ce n'était pas un comte, madame la marquise, c'était... votre amant !

Jeanne eut peur, car les yeux de la folle se mirent à flamboyer extraordinairement.

– Où suis-je donc ? s'écria-t-elle en regardant autour d'elle et cherchant à se dégager de l'étreinte de cette malheureuse créature.



– Où vous êtes ?. fit la folle, mais chez ce comte polonais !. Ah ! le beau conte on m’a fait là, en vérité... Chut !...

Et Louise, entraînant rapidement Jeanne derrière une vaste caisse, d’oranger, se pencha vers son oreille.

– Vous ne le direz pas... vous me le promettez ?... Eh bien, c’est le roi !

– Le roi !... répéta Jeanne ; nous sommes chez le roi ?...

Et déjà son imagination se représentait mille dangers : car, quoique élevée par madame de Nérès avec les plus méticuleuses attentions, quoique tenue presque en recluse dans sa maison d’où elle ne sortait que pour aller aux offices ou se promener dans le parc du château, lorsque la cour était absente, elle n’était pas sans avoir surpris des lambeaux de conversation, et sans avoir saisi mille allusions durant les entretiens des amis de sa mère. Le marquis de Moléon, surtout était obligé de s’observer devant elle, et ces réticences, elle se les rappelait alors, avaient toujours excité sa curiosité.

– Ne le répétez pas ! s’écria Louise d’un air effrayé, on me tuerait peut-être, ou l’on m’enfermerait dans une prison.

– J’oubliais... se dit Jeanne, elle est folle !

– Venez voir par ici, reprit Louise.

Et attirant la jeune fille sous une sorte de tonnelle où serpentaient des treilles verdoyantes et chargées de fruits mûrs, la folle se pencha vers un banc de verdure et y prit avec les plus grandes précautions une boîte de fleurs, parmi lesquelles dominait une rose énorme, et qu’elle plaça sur son bras gauche dans la position d’un nouveau-né, et s’asseyant sur le banc.

– N’est-ce pas qu’il est beau, mon enfant ?... dit-elle. Il s’appelle Louis, comme son père, et comme lui... il sera roi de France !...

– La malheureuse !... fit Jeanne qui ne comprenait pas, mais que le morne accent avec lequel Louise prononça ce mot remua jusqu’au fond du cœur.

Tout à coup la folle regarda Jeanne en cachant ses fleurs.

– Vous n’avez pas de fils, vous ! et vous voulez m’enlever le mien !...

Et elle se leva presque menaçante.

– Mon Dieu ! s’écria encore Jeanne, mais où suis-je donc ?...

Elle recula et voulut fuir, épouvantée par la sinistre expression que prit tout à coup le visage de Louise ; mais elle vit presque aussitôt celle-ci

demeurer immobile, ses bras étendus avaient laissé tomber ses fleurs, et de ses yeux jaillissaient des larmes abondantes.

– Voici le Seigneur !... dit-elle, il vient environné de toutes les gloires, et les séraphins obéissent à sa voix !.

Jeanne se retourna instinctivement, et vit s'avancer, souriant, un homme au port et au visage majestueux. La folle s'était agenouillée, joignant les mains, dans l'attitude de l'extase et de la prière, et son visage aux lignes sculpturales reprenait le calme et la sérénité qui semblaient son expression habituelle.

– Louise, dit cet homme d'une voix douce, vous êtes fatiguée, allez dormir.

La folle se releva lentement, toujours sans quitter des yeux ce messager de paix et de miséricorde, passa devant lui en s'inclinant avec le respect qu'on accorde d'ordinaire au saint tabernacle, et s'éloigna dans la direction du pavillon par lequel elle était descendue au jardin.

Le comte se tourna vers Jeanne et secoua tristement la tête.

– L'infortunée ! dit-il.

– Elle paraît bien souffrir, fit Jeanne, et tout ce qu'elle vient de dire...

– Son esprit est frappé d'une sombre aventure arrivée à une.. de ses sœurs, répliqua Saint-Germain, mais j'espère la guérir.

– Vous, monsieur ?... fit la jeune fille en le regardant d'un air étonné.

– Je ne suis pas médecin, mais j'ai surpris les secrets de la science, et avec l'aide de Dieu, je compte arracher au mal cette intelligence égarée.

Mais le comte remarqua l'espèce de curiosité avec laquelle la jeune fille l'examinait et sourit.

– Mademoiselle, dit-il en essayant de cacher l'émotion qu'il sentait se glisser dans son âme, je me suis trouvé ce matin sur votre route, au moment où vos forces vous abandonnaient, et j'ai été assez heureux pour vous sauver.

– Me sauver, monsieur ?

– Oui, vous sortiez de chez M. le marquis de Moléon, victime de la plus sublime des abnégations, et vous aviez résolu de chercher un terme à vos souffrances.

– Qui vous dit...

– Mademoiselle, il y a des choses qu'on ne peut me cacher, et quand vous me connaîtrez mieux, vous vous habituerez à me voir aller souvent au-delà de votre pensée et exprimer d'avance les paroles que vous voudrez prononcer.

– Mais... fit-elle en le regardant avec frayeur.

– N'ayez pas peur, je suis votre meilleur ami, plus que cela même si vous voulez, et tenez, je lis dans votre pensée que vous désirez savoir qui je suis.

– C'est vrai, dit Jeanne.

– Si je vous dis mon nom, à présent, tout de suite, peut-être n'aurez-vous plus une assez entière liberté d'esprit et de sentiment pour écouter tout ce que j'ai à vous révéler.

– D'abord, monsieur...

– Vous dédirez savoir où vous êtes ? dit vivement Saint-Germain, sans faire attention à la stupeur avec laquelle elle reconnaissait que telle était en effet sa pensée.

– Oui, répondit-elle.

– Vous êtes à Versailles, dans ma maison, cette maison est située dans la rue de la Pompe.

– Pourquoi... voulut encore demander Jeanne.

– Ne vous ai-je pas conduite plutôt chez votre mère, lorsque je vous ai arrêtée sur la route qui mène de la rue du Mail à la Seine ? Je vais vous le dire, mademoiselle, je vais tout vous dire, car si je lis dans votre pensée comme dans un livre ouvert, je ne veux pas que, de votre côté, il y ait rien de caché pour vous dans la mienne.

– Parlez. monsieur, dit Jeanne avec plus de calme qu'on n'en eût certainement attendu d'une jeune fille placée tout à coup dans une situation si étrange.

– Dans la maison de votre mère, vous étiez entourée d'ennemis qui, pour des motifs insensés, voulaient vous faire contracter un mariage indigne de vous. or, vous le savez, elle vous l'a avoué elle-même, madame de Nérès n'est pas votre mère...

– Qui vous a dit cela ?... demanda Jeanne sans réfléchir, et qui se tut en voyant le sourire dont cet homme accueillit cette question.

– Les billets que vous avez reçus et qui vous ont révélé votre naissance, ou plutôt seulement le nom de votre père, n’ont pu être taxés de mensonge ; or vous comprenez, Jeanne, que votre illustre origine ne pouvait se concilier avec les projets d’union auxquels vous avez désiré vous soustraire vous-même, et à deux reprises, par la mort. Je ne veux, moi, que votre bonheur.

– Vous, monsieur ?

– Venez, dit Saint-Germain en la prenant par la main et l’attirant doucement vers le pavillon qu’elle avait quitté précédemment.

Mais Jeanne s’arrêta en le regardant avec attention, car, pour elle, Saint-Germain avait semblé abdiquer ce visage austère et adoucir singulièrement le feu sombre qui brûlait toujours au fond de son regard.

– Monsieur, dit-elle, ce n’est pas aujourd’hui la première fois que je vous vois... Essayez de fixer mes souvenirs épars... oui, je me rappelle... mais il y a longtemps... c’est étrange !...

– Tout à l’heure, répondit doucement le comte en lui tendant la main.

Jeanne, sans le quitter des yeux, abandonna avec confiance sa main dans celle de cet homme pourtant si inconnu pour elle, et en subissant son contact, elle se sentit tressaillir de la tête aux pieds, – elle eu éprouva même une sorte de douleur au cœur, – et, malgré cette commotion, elle ne retira pas sa main ; elle l’appuya au contraire, elle l’affermit sur celle de son conducteur, se livrant à l’incompréhensible volupté douloureuse que ce contact avait fait naître.

Ils rentrèrent dans le pavillon, et sans prononcer un seul mot, le comte étendit la main vers le portrait de l’impératrice Iolande.

– Jeanne, dit-il, tout à l’heure cette peinture vous a frappée.

– C’est vrai, répondit la jeune fille.

– Jeanne, elle est morte il y a quatre cent cinquante ans, et, par un de ces caprices incompréhensibles de la nature, vous, qui êtes issue de la même famille, vous offrez, même après tant d’années écoulées, dans votre visage et dans toute votre personne, une ressemblance frappante, presque fatale, avec celle qui a ceint la couronne.

– C’est donc vrai, monsieur, le marquis de Montferrat fut mon père ?

– Oui, Jeanne, vous avez été confiée, quelques jours après votre naissance, à la baronne de Nérès, dont l’enfant venait de mourir.

– Et ma mère ?...

– Je ne puis vous la nommer.

– Vous ne pouvez...

– Elle n'est plus... et d'ailleurs, vivrait-elle, que peut-être vous ne voudriez pas...

– Oh ! taisez-vous, monsieur ; ce que vous dites là est mal, et vous qui savez lire dans la pensée, vous devez bien voir dans la mienne, que ma mère, fût-elle la dernière des femmes, je la presserais sur mon cœur et baiserais ses genoux.

– Vous êtes une noble nature, Jeanne. Mais écoutez. L'impératrice Iolande, fille de Guillaume VI, marquis de Montferrat, épousa en 1282 Andronic II, empereur d'Orient ; hérita ensuite du Montferrat, en 1305, à la mort de son frère Jean H, et transmit sa souveraineté à son second fils, Théodore Paléologue, qui quitta Constantinople et vint régner en Italie. La famille des princes de Montferrat s'éteignit en 1533 et leurs Etats passèrent à Gonzague, duc de Mantoue, au préjudice des descendants des princes Paléologue, alors errants sur le globe, depuis la prise de Constantinople par les Turcs, et qui devaient hériter du chel d'Iolande, leur aïeule.

Le comte étendit de nouveau la main vers le portrait de l'impératrice.

– Vous êtes la petite-fille d'Iolande, Jeanne, car votre père est le dernier descendant des empereurs de Bysance.

– Mon père existe !... s'écria la jeune fille en saisissant la main de cet homme qu'elle trouva froide comme le marbre.

– Tout à l'heure, Jeanne, vous disiez que mon visage vous rappelait un événement éloigné... qu'il vous semblait l'avoir vu déjà... mais vous ne pouvez rien préciser, il vous est impossible de rattacher votre mémoire à ce fait, n'est-ce pas ? Je vois vos efforts, ils sont vains, ne cherchez plus, je vais vous aider.

Il avait laissé sa main dans celle de Jeanne, il n'eut donc aucun mouvement à faire pour se rapprocher d'elle, et, de son autre main, il releva doucement les flots de dentelles qui recouvraient la naissance du bras de la jeune fille.

A ce bras rond, frais, blanc et mat comme l'ivoire, était placé un bracelet remarquable par sa simplicité. C'était une large agate autour de laquelle était serti un jonc d'or où se rattachaient les mille annelets d'une ganse tissée à la façon d'une cote de mailles. Cette agate offrait un jeu de veines de toutes nuances teintées d'une manière surprenante, et d'une telle transparence de grain qu'on voyait au travers des espaces incolores la chair du poignet qu'elle recouvrait.

– Ah !. fit Jeanne dont les souvenirs commencèrent à s'éveiller en voyant les yeux de Saint-Germain se fixer sur cette agate.

– Il y a cinq ans, Jeanne, vous avez trouvé un soir, sur votre cheminée, cette pierre dont aujourd'hui rien n'attire le regard, si ce n'est sa beauté peu commune. Elle était seule sur le marbre, mais au lieu des veines colorées qui serpentent sur sa surface, il y avait une peinture, c'était le portrait d'un homme.

– C'est vrai... fit la jeune fille en considérant l'agate avec attention, le visage de cet homme était beau, imposant, majestueux, et sur sa tête était une couronne... Chose étrange ! Et quand j'y pense, je me demande si ce n'est pas un rêve... Je plaçai cette agate sous mon oreiller, et le lendemain, quand je la cherchai, encore sous l'impression d'un rêve où cette figure, où la représentation vivante de ce portrait n'avait cessé d'agir et de marcher, quand je la cherchai, quand je voulus considérer cette peinture, cet homme qui avait eu le don d'occuper à ce point mon sommeil, le portrait avait disparu !...

– Oui, affirma le comte d'un signe de tête.

– Je n'osai parler de cela, continua la jeune fille, mais je demandai à... ma mère de me faire monter cette pierre en bracelet...

Saint-Germain conduisit Jeanne auprès de la cheminée et lui dit en souriant :

– Présentez l'agate au feu.

La belle jeune fille s'agenouilla, détacha le bracelet et le plaça avec confiance devant le brasier.

Durant cette opération, la flamme éclairait son visage et sa riche poitrine, et leur donnait un ton chaud, des reflets dorés, un éclat extraordinaire. A la vue de ce jeu de lumière, dont l'harmonie et la splendeur se retrouvent si

fréquemment dans les toiles de Titien, le comte ne put s'empêcher de pousser une exclamation contenue où l'admiration et la surprise n'étaient pas moins grandes.

– C'est à présent, dit-il à Jeanne qui s'était retournée, que vous ressemblez davantage encore à l'impératrice Iolande ! ., .

En effet, il y avait entre la jeune fille agenouillée et le portrait une si parfaite ressemblance qu'à la différence du costume, on eût dit que la princesse de Montferrat venait de descendre de son cadre doré.

Mais Saint-Germain ne s'arrêta pas longtemps à cette contemplation, il rappela l'attention de Jeanne qui, tout en regardant, elle aussi, le portrait de son aïeule, n'avait pas cessé de maintenir l'agate en présence du foyer.

– Voyez, dit-il, en désignant la pierre.

La jeune fille vit distinctement les veines de l'agate disparaître, et à leur place, sur le fond de cette pierre qui, petit à petit, perdait sa transparence, se former une image brillante de couleurs vives, – enfin la miniature la mieux achevée.

– C'est de la magie ! s'écria-t-elle, non sans un certain effroi, en retirant le bracelet du feu et le considérant.

Et, en effet, il y avait certainement de quoi s'étonner ; car, ainsi qu'elle se rappela l'avoir déjà vu, cinq ans auparavant, brillait sur l'agate le portrait trouvé sur sa cheminée.

– C'est vous ! ajouta-t-elle aussitôt en se retournant vers Saint-Germain, le sein palpitant d'émotion.

Mais, si courts qu'eussent été tous ces mouvements, le comte s'était vivement approché d'une porte, l'avait ouverte, et deux mains appartenant sans doute à un corps resté dans l'ombre l'avaient revêtu d'une longue robe de brocart d'or, toute constellée de pierreries, – et il avait ensuite posé lui-même sur son front un cercle d'or d'où le soleil extérieur et les flammes du foyer faisaient jaillir de vives étincelles.

Il n'y avait pas de doute possible, c'était bien là, cette fois, la représentation vivante du portrait que tenait la jeune fille.

Elle avait devant elle un de ces princes grecs du Bas-Empire que la faiblesse de leurs ancêtres avait dépossédés du trône d'Orient, plutôt encore que les armes des sectateurs de Mahomet.

– Qui êtes-vous donc, au nom du ciel ?... demanda Jeanne toujours agenouillée.

– Je suis le dernier des Paléologues... je suis le marquis de Montferrat... répondit Saint-Germain d'une voix solennelle.

Jeanne poussa un cri, des larmes jaillirent de ses grands yeux noirs, elle se releva, étendit les bras et tomba palpitante d'émoi, ivre de joie et de bonheur dans les bras du comte.

– Vous êtes mon père !... dit-elle, remplie d'une sainte extase, – et elle sentit son cœur se fondre sous les baisers dont le comte couvrait son front et ses mains tremblantes.

Mais au milieu des douces émotions que cette nouvelle affection faisait éclore dans l'âme de cet homme impénétrable, une pensée jaillit tout à coup et l'arracha à l'enivrante extase dont, lui aussi, ressentait la bienfaisante influence. Peut-être même était-ce la vue, intérieurement manifestée, d'un événement étranger, et qui exigeait impérieusement sa présence dans un autre lieu.

Il tressaillit visiblement et repoussa doucement sa fille.

– Va m'attendre dans le jardin, mon enfant, dit-il, dans peu de temps je t'y rejoindrai.

– Oui, répondit Jeanne, oui, mon père, et quand vous reviendrez, vous me direz le nom de ma...

– Enfant ! s'écria le comte d'une voix sévère, ne me demande jamais cela, sur ton âme !...

Il déposa encore un baiser sur le front pur de la jeune fille, la conduisit jusqu'à la porte ouvrant sur le jardin et s'éloigna lui-même de l'autre côté. Avant de disparaître il se retourna, et tous deux échangèrent de loin un de ces gestes charmants où le baiser quoique envoyé sur les ailes de l'air, a néanmoins, parfois, toute la douceur de la réalité.

Le comte trouva derrière la porte son valet de chambre qui le débarrassa de son costume, et il se dirigea au plus vite vers son cabinet, où, au moment d'entrer, il dit à Orseolo :

– Tu introduiras ici le visiteur qui va se présenter.

Saint-Germain ne se trompait pas, – cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un jeune homme se présentait devant le suisse de l'hôtel,



C'était Henri de Moléon.

Lorsque, le matin même, le marquis de Moléon avait remis à son fils la lettre d'adieux par laquelle Jeanne annonçait son départ à son amant et lui démontrait, en quelques lignes, l'énormité du sacrifice qu'elle avait dû accomplir, Henri crut devenir fou. Il tomba ensuite dans une prostration effrayante, éclairée seulement, çà et là, par des plaintes et des sanglots.

Pourtant, une idée se présenta bientôt à son esprit : – le comte de Saint-Germain lui avait annoncé précédemment sa visite pour huit heures. Peut-être cet homme, dont tout le monde s'occupait et qui, disait-on, possédait les plus merveilleux secrets, était-il venu à lui, disposé à le servir, disposé à protéger Jeanne, porteur d'armes ou de moyens propres à décider son père en faveur de ses chastes amours. Toutes ces pensées, écloses sous l'ardente aspiration de ses désirs et dont, en y réfléchissant, il reconnaissait bientôt le peu de valeur, car, loin d'avoir jamais eu le moindre rapport avec le comte, il ne l'avait jamais qu'entrevu à la cour, – toutes ces pensées le rendaient fou.

Cependant le comte n'était pas venu. Pourquoi ?

Henri envoya son valet de chambre interroger le suisse. Celui-ci répondit qu'à huit heures il avait vu s'arrêter devant l'hôtel le carrosse du visiteur matinal ; mais presque aussitôt le carrosse avait tourné et s'était éloigné rapidement.

– S'il est vraiment sorcier, comme on le dit, pensa le jeune homme, il saura où est Jeanne.

Il partit immédiatement pour Versailles, – où il n'eut pas de peine à trouver le domicile de l'homme qu'il cherchait.

Le comte le reçut dans une grande pièce dont les murs étaient recouverts de tapisseries de haute-lice d'un travail exquis se mariant avec la sévère ordonnance de l'ameublement. Au fond de cette pièce, de lourds rideaux soulevés laissaient pénétrer le regard dans un cabinet assez vaste, où se voyaient en foule des objets aux formes bizarres, alors inconnus, et dont la plupart pourraient se retrouver, aujourd'hui, dans nos riches laboratoires de physique ou de chimie.

Quand Henri entra, introduit par Orseolo, le comte était adossé à la cheminée ; il fit quelques pas au-devant de lui, l'invita à s'asseoir et l'imita.

Mais tout en lui demandant du regard, et avec un geste rempli d'une urbanité parfaite, le motif de sa visite, son œil profond examinait et suivait sur ce jeune et franc visage le ravage des passions malheureuses, et l'indice d'une profonde douleur.

– Monsieur le comte, dit Henri, vous m'avez fait l'honneur de vous présenter chez moi ce matin, et je regrette.

– Pourquoi donc, monsieur ? reprit Saint-Germain, c'est moi bien plutôt qui avais à m'excuser et à me faire pardonner d'être venu vous déranger à une heure aussi ridicule.

– Alors, monsieur...

– Vous vouliez, je conçois cela, savoir quelle pouvait être l'importante affaire qui m'attirait. Je désirais vous entretenir de mademoiselle de Nérès.

– Ah !... fit Henri, satisfait de voir la question abordée, dès les premiers mots échangés avec cet homme qui, bien qu'il ne fût pas facile à intimider, ne laissait pas que de lui imposer une sorte de respect.

– Oui, et comme on a pu vous l'apprendre, reprit Saint-Germain, je suis revenu à huit heures ; mais en ce moment, mademoiselle de Nérès ayant quitté votre hôtel, je n'ai pas cru devoir vous parler de choses que ce départ rendait absolument inutiles.

– Soit, monsieur, répliqua Henri, libre à vous de garder ces communications ; mais si vous avez été informé, ou si vous avez découvert que mademoiselle de Nérès avait quitté l'hôtel, peut-être pouvez-vous m'apprendre où elle est à cette heure.

– Ah ! ceci, monsieur, c'est différent.

– Monsieur le comte, rien, dit-on, ne vous est inconnu. Si j'en crois vos admirateurs et vos fanatiques, car vous en avez, monsieur, vous ne l'ignorez pas, le passé, le présent, l'avenir même n'ont pas de secrets pour vous. C'est à cette science extraordinaire que j'ai le désir de faire appel en ce moment.

– Vous, monsieur, fit Saint-Germain avec étonnement, vous, un philosophe ! vous qui êtes un des fanatiques de M. de Voltaire, car je ne suis pas tout à fait le seul à en avoir, vous qui, enfin, êtes assez savant pour ne voir dans quelques-uns de mes secrets que des connaissances chimiques inconnues encore au vulgaire.

– Monsieur le comte, je crois beaucoup de choses possibles et, à part certains... phénomènes, dont les causes et le mobile m'échappent, je m'incline devant un maître.

– Alors, monsieur, nous allons prendre le jeu de cartes traditionnel du grand Etteila, ou lire dans le marc de café de la Bontemps.

– Trêve de plaisanteries, monsieur, dit Henri avec une certaine rudesse. J'ai l'honneur de vous demander si vous savez où se trouve en ce moment mademoiselle de Nérès, qui n'est pas chez sa mère, j'en ai acquis la certitude avant de me présenter ici.

– Monsieur de Moléon, je n'ai rien à vous répondre sur ce point.

– Vous le savez donc ? demanda Henri dont le sang bouillonnait.

– Peut-être, répondit Saint-Germain eu souriant, mais avec une attitude de tête et de regard qui indiquait suffisamment qu'il ne se laisserait pas facilement intimider.

– Monsieur le comte, c'est un homme d'honneur qui s'adresse en ce moment à un homme qui a la réputation d'être un galant homme ; j'aime mademoiselle de Nérès, et j'ai le désir, plus que cela, j'ai la volonté d'en faire ma femme et, puisque vous avez dit que, peut-être, vous saviez où elle est, je vous somme de me faire connaître sa retraite.

– Désolé, monsieur, dit Saint-Germain en se levant, mais...

– Vous ne voulez pas ?... demanda Henri qui serrait les dents.

– Monsieur, ni M. le marquis de Moléon votre père, ni madame de Nérès ne consentent à un mariage entre vous et mademoiselle Jeanne, je croirais donc manquer à la réserve que je me suis imposée en favorisant...

– Prenez garde, monsieur le comte, un homme a toujours en son pouvoir le moyen de forcer un autre homme à parler.

– Je ne crois pas cela, monsieur de Moléon, ni vous non plus !

– C'est ce que nous allons voir, comte s'écria Henri en tirant son épée avec emportement.

– Tout doux, mon jeune ami, ne nous emportons pas ! répondit le comte avec un sérieux glacial. Je vous préviens que vous voulez employer un moyen fort maladroit.

– L'épée à la main, monsieur !

– D’abord, en admettant, chose impossible, que je fisse la sottise de me laisser tuer, vous n’apprendriez rien, et si vous ne faites que me blesser, je ne parlerai pas davantage.

– Oh ! fit Henri, rugissant de colère et de douleur, devant l’évidence manifeste de son impuissance.

Le comte s’approcha lentement du coin du salon et y prit une épée qu’il tira plus lentement encore de son fourreau, en hochant la tête et comme sous l’impression d’une pensée mauvaise.

– Morte la cause, mort l’effet... murmura-t-il entre ses dents et en jetant sur le jeune homme qui l’attendait, l’épée haute, un regard où brilla l’étincelle fauve et terrible du regard d’un tigre.

– Vous vous faites attendre, comte, dit Henri d’une voix railleuse.

– Mon cher monsieur, répliqua Saint-Germain, je suis un homme de prévoyance, moi, et je suppose en ce moment ce que peut me rapporter votre mort.

– Vraiment !

– Et par Dieu ! je crois que, décidément, j’ai beaucoup à y gagner.

– En vérité ! fit Henri qui se sentit froid au cœur.

– Ici, dans cette chambre, nul bruit ne peut aller au dehors, personne n’y peut pénétrer sans ma volonté, si je vous tue, l’univers croulerait avant qu’on pût trouver votre cadavre.

– Et bien ! monsieur, essayez ! dit Henri en tombant en garde et en recommandant son âme à Dieu.

Le comte de Saint-Germain laissa échapper de ses lèvres blêmes un éclat de rire infernal, et croisa le fer.

# XVI

## LE GENTILHOMME POURVOYEUR.

Le chevalier de Rancrolles, en sautant dans la barque du pêcheur de Sèvres, avait agi en profond tacticien. En effet, les espions mis à ses trousses par M. Berryer s'étaient trouvés tout à coup arrêtés par une barrière infranchissable ; et lorsqu'ils eurent rebroussé chemin et repassé le pont, ils aperçurent au loin, gros comme un atome, celui qu'ils poursuivaient, retraversant la Seine, et abordant tranquillement à peu de distance de Saint-Cloud ; puis, disparaissant derrière les premières maisons.

Or, Rancrolles avait bien une bonne demi-heure d'avance sur eux ; si bien qu'il put arriver sain et sauf à l'une des petites maisons qui, très-éloignées de la ville, semblaient complètement inhabitées.

Le bois de Boulogne, situé en face, était un fort mauvais voisinage à cette époque, et il avait fallu la pénurie des ressources du chevalier pour choisir, à sa proximité, l'asile où il voulait dérober Diane à toute recherche. Il est vrai que cette circonstance avait également la chance d'éloigner les suppositions que pourraient faire ceux que Lebel lancerait inmanquablement, pensait-il, à la poursuite de cette belle et mystérieuse inconnue du bal de l'Opéra.

Il avait en effet installé, dès le point du jour qui suivit le bal, madame de Romans et sa fille dans cette maison ; et c'était lorsqu'il allait prévenir

l'avocat de n'avoir pas à se préoccuper de ces dames qu'il avait été presque écharpé par la mère Picard et ses voisines.

Cependant, il n'avait pu obtenir de tranquillité de la part de M. Romans ; celui-ci avait tant crié, tant pleuré que, pour avoir la paix, le chevalier s'était décidé, la veille, à le conduire à la petite maison en face du bois.

Le chevalier trouva donc ces trois personnes réunies dans une chambre assez délabrée faisant partie de l'appartement, plus que modeste, loué tout meublé par une manière d'aubergiste habitant la maison voisine.

– Ah ! enfin, vous voilà ! s'écrièrent-ils en chœur, et en s'empressant de lui faire une place auprès de la cheminée où fumaient tristement deux tisons étiques.

Le chevalier prit une chaise et allait s'approcher ; mais il jeta un regard sur le foyer et ne put s'empêcher de rire à la vue de ces bûches mélancoliques vers lesquelles Diane avançait ses deux petites mains rouges par le froid.

– Corbleu ! dit-il, si Diane a les mains rouges, nous sommes tous perdus ! La jeune fille sourit, et ses parents tremblèrent sans savoir pourquoi.

– Cette brute ne vous a donc pas donné plus de bois ? s'écria Rancrolles.

– Non !... fit piteusement M. de Romans qui, n'ayant ni sa robe d'avocat, ni sa robe de chambre à sa disposition, s'était enveloppé les jambes dans la courte-pointe du maigre lit où il avait préféré passer la nuit, plutôt que de s'en retourner à Paris, surtout avec l'effroyable perspective de traverser seul, à pied, le bois de Boulogne.

– Mon oncle, dit Diane, il y en a un peu dans la pièce à côté. J'y vais !...

– Ne bouge pas, j'y vais, moi, fit l'oncle en l'arrêtant. Fi ! gâter tes belles mains, ma princesse !

– Quel étrange original ! fit M. de Romans en haussant les épaules, il va nous ruiner.

– Mon père, dit Diane, laissez-le faire, il n'agit jamais sans motifs.

– Le chevalier, je commence à le croire, dit la mère, sera le grand homme de la famille.

– Grand homme ! grand homme ! dit l'avocat d'un ton bourru, en quoi, s'il vous plaît ? Il me fera mourir de peur et de chagrin !... Il me fait

marcher comme un enfant, sans dire gare, ni de quoi il s'agit, il m'a tout l'air d'une araignée filant ses toiles,

– Chut !... monsieur, taisez-vous ! fit madame de Romans en désignant la porte, derrière laquelle on entendait Rancrolles marchant péniblement.

Le chevalier entra en effet, chargé de bois scié et d'un fagot de menues branches. Il s'approcha de la cheminée, sans s'occuper des clameurs de sa sœur et de son beau-frère, et jeta dans le foyer le fagot tout entier, sur lequel il assujétit assez solidement deux maîtresses bûches.

– Il va mettre le feu à la cheminée ! s'écria le couple.

– Sacrebleu ! dit Rancrolles, qu'on a de la peine à rendre les gens heureux en ce monde.

Et il s'agenouilla bravement sur le carreau et se mit à souffler drûment sur les tisons qui, après avoir hésité quelque peu, laissèrent échapper une légère flamme et enfin incendièrent complètement le fagot.

– Ah ! firent instinctivement les trois personnages avec satisfaction et en approchant leurs mains de la flamme.

Rancrolles avait couru et n'avait nullement besoin de se chauffer, il les regarda en souriant et échangea un fin regard avec sa nièce.

– Quand vous n'aurez plus ces faces blêmes, nous cause. rons, dit-il en s'approchant de la fenêtre afin d'examiner un peu les alentours.

– Hélas ! dit piteusement l'avocat en humant la chaleur avec volupté, cette belle flambe me rappelle notre ferme du Bourbonnais, madame de Romans !... Là, quand nous allions une fois par an assister à nos vendanges, il faisait déjà frais et l'on se chauffait bien !... C'était le bon temps !... De celle belle propriété, il ne reste qu'une bicoque où je souhaite cependant finir mes jours !...

– Là, là, mon ami, ne vous apitoyez pas comme cela ! fit la vieille dame qui, elle aussi, avait plusieurs fois formé ce projet.

– Désirs insensés ! s'écria Rancrolles avec vigueur, la belle poussée ! vous en aller vivoter là-bas, dans un trou !.. Et le paysan qui l'habite, votre bicoque, il vous en paie six cents livres, bon an mal an, je serais cur eux de voir ce que vous tireriez, vous, de ces bois sans futaies, de ces vignes sans échalas et de ces champs dont les cailloux, la bruyère et les orties se disputent la maigre pitance.

– On se chaufferait au moins, dit l’avocat.

– Et que fais-tu en ce moment, ingrat ?

– Tu viens de brûler là, mon ami, dit doucement le bonhomme, la moitié d’un de mes plaidoyers à un petit écu.

– Misère et lésinerie ! fit Rancrolles d’une voix tonnante qui les fit tressaillir tous trois.

– Mon oncle ! fit Diane d’un ton de reproche.

– Ah ça ! Romans, et vous, ma sœur, est-ce que vous n’avez pas assez de cette existence-là, corbleu ! fit le chevalier en se campant à califourchon sur sa chaise et prenant place à côté de Diane qui occupait le coin gauche de la cheminée en face de son père.

– Hélas !... répondirent avec le plus douloureux soupir ceux à qui s’adressait la question.

– Il faut donc que cela finisse, cela finira, c’est moi qui vous le dis !

– Comment ?

– J’ai un petit projet auquel vous allez souscrire tous deux, j’en suis certain ; mais je ne vous en ferai part que si vous me promettez de ne pas y faire la moindre objection et d’obéir les yeux fermés.

– Moi, je ne promets rien, dit M. de Romans, tu m’as si souvent trompé, mon pauvre ami, que je n’ai plus de confiance.

– Homme de peu de foi ! mais c’est égal, je parlerai tout Ce même ; seulement, je t’en préviens, si tu ne fais pas ce que nous voulons, je te...

– Mon oncle !... fit Diane en posant sa main sur le bras de Rancrolles.

– Ça, maître, fit M. de Romans du ton du défenseur, qui est-ce qui tient avec vous ?

– Diane et sa mère.

– C’est vrai, dit madame de Romans, mon frère, j’en suis sûre, n’a qu’un louable projet.

– Et toi, Diane ?

– Moi aussi, papa, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

– Alors, plaidez, maître Rancrolles, répliqua aussitôt l’avocat qui n’avait pas encore pu prendre sur lui de résister une seule fois à ce que voulaient sa fille ou sa femme, à plus forte raison quand elles étaient d’accord.



– Jusqu’à nouvel ordre, se mit à dire le chevalier en scandant en quelque sorte ses paroles, Diane et sa mère habiteront ici, Romans également, s’il y tient, mais à la condition de n’en pas bouger, car nous sommes tous environnés d’espions. Moi, je saurai les dépister, je l’espère.

– Ah ça ! c’est donc une conspiration ? demanda l’avocat d’un air effaré.

– Peut-être, répondit Rancrolles en lui imposant silence d’un air énergique, je continue : Lorsque j’aurai jugé qu’il en sera temps, vous quitterez ce taudis indigne de gens de bonne noblesse comme nous, et vous viendrez habiter Versailles...

– Versailles ! s’écria l’avocat, grands dieux ! quelle dépense !... la cour !

– Si tu ne te tais pas, Romans, j’y renonce, ma parole d’honneur.

– Poursuis, fit le beau-frère consterné.

– Nous habiterons un appartement sur l’avenue de Saint-Cloud, je l’ai en vue depuis longtemps, c’est au premier étage, neuf fenêtres de façade sur rue, avec vue sur la place d’Armes, c’est splendide !...

– Il est fou !... murmura M. de Romans en appuyant son front sur ses deux mains et ses coudes sur ses genoux.

– Deux mille livres de loyer, reprit Rancrolles. C’est pour rien ! Beau mobilier, grande lumière, bon feu !... bonne table surtout, un domestique bien composé et de choix, et vogue la galère ! le reste me regarde.

– Il est charmant ! Il m’amuse !... disait l’avocat en se dandinant sur sa chaise et en présentant son crâne aux ardeurs du foyer.

– Mais, mon frère, objecta madame de Romans en voyant le chevalier s’arrêter, où prenez-vous l’argent nécessaire à une aussi brillante installation ?

– Dans ma poche, palsambleu ! fit le chevalier d’une petite voix flûtée et en tirant de son gousset la papier qu’il avait reçu de Lebel le matin même.

A ce mot, M. de Romans avait relevé la tête et regarda d’un air assez froid son beau-frère dépliant lentement le papier. Il n’en était plus depuis longtemps aux déceptions, car les déboires avaient passé à l’état chronique, quant aux ressources du chevalier.

– Cher beau-frère, dit Ranerolles, toi qui es un homme de chicane et de loi, un suppôt du parlement de Paris, et par conséquent un frondeur des faits, gestes et actes de Sa Majesté Louis quinzième...

– Dieu m’en garde ! s’écria l’avocat, je suis l’admirateur le plus passionné de Sa Majesté !

– Alors, fais-toi le plaisir d’admirer ceci, cela émane de son auguste main, dit Rancrolles en lui plaçant ce papier sous les yeux.

– La signature de Sa Majesté ! fit Romans au comble de la stupéfaction.

– Et plus haut ? – voyons, lis un peu...

– Je n’ai pas mes besicles !... Bah ! j’y vois tout de même, ô vertu de la grâce royale ! O ciel !... s’écria l’avocat en se levant avec transport, un billet de six mille livres !

– Il est à toi, Romans ! fit majestueusement le chevalier en lui abandonnant le précieux titre.

– A moi ! s’écria l’avocat stupéfait et étendant les bras pour sauter au cou de son beau-frère, mais il s’arrêta tout à coup et recula vers sa chaise en le regardant avec défiance.

– Qu’as-tu donc ?

– Tu vas me demander en échange quelque, chose d’épouvantable ?

– Avocat pusillanime, on voit bien que tu es un philosophe, un encyclopédiste, un de ces animaux raisonnants qui veulent voir du noir, absolument, là où il n’y a que du rose !

– *Felix qui potuit rerum...*

– Grâce ! je n’entends pas le grec ! s’écria le chevalier, en l’interrompant et en tendant la main vers le billet, mais si tu ne comprends pas le français, toi, je reprends mes six mille livres.

– Attends ! Dis au moins ce que tu veux.

– Je veux notre bonheur à tous, corbleu ! et depuis assez longtemps, j’espère, je m’en occupe !

– Il est vrai que, depuis trois ou quatre ans, tu es plus gentil avec nous ! Autrefois, on ne te voyait jamais ; à présent, tu es venu habiter sous notre toit !... Enfin, on a toujours le temps de s’amender.

– Or, écoute bien, Romans. Ces six mille livres sont à toi, mais à une condition : c’est que tu me laisseras le soin de les dépenser.

– Eh bien, à la bonne heure, voilà ce qui s’appelle une véritable libéralité, continue !

– Romans, si tu n'étais pas mon beau-frère, je te traiterais... fort mal. Décidément tu n'es qu'un ingrat, et qui plus est, un mauvais père !

– Moi ! fit l'avocat suffoqué.

– Oui, et je le prouve. Tu as le désir, je suppose, de marier Diane ?

– Sans doute ; d'ailleurs, je n'ai pas de dot à lui payer dans un couvent.

– Je crois pardieu bien !

– Cependant ces six mille livres suffiraient peut-être.

– Merci ! fit la jeune fille d'une voix faible, en regardant son père avec colère, ce qui réduisit l'avocat au silence.

– Quand on veut marier sa fille, on cherche à la faire valoir, et ce n'est certainement pas dans votre trou de la rue des Marmousets qu'un homme digne d'elle ira la chercher. Qu'est-ce que c'est qu'un Filipot, huissier au Châtelet, dont on a parlé pour elle ? Fi ! à un huissier, une fille de noblesse ! Il faut à Diane un gentilhomme, un duc et pair... ou mieux que cela ; ne ferait-elle pas une adorable duchesse, corbleu !

– Le fait est, dit madame de Romans, que j'en ai vu de plus laides.

– Eh bien, pour trouver un mari, quel qu'il soit, il faut l'attirer, même à la manière des alouettes, par ce qui brille, et la rue des Marmousets est un cloaque infect, où un carrosse honnête ne peut entrer. Ainsi, c'est entendu, dans trois jours vous habiterez Versailles, vous aurez un train de maison sortable, et dans un mois, Diane sera, , , duchesse.

– Je ne me mêle de rien ! s'écria Romans, que ce raisonnement si simple abrutissait.

– Je le crois bien, tu gâterais tout. Donc, laissez-moi faire, dormez en paix, mangez bien, chauffez-vous, ayez soin de Diane comme si elle était de verre, qu'elle ne se montre à aucune fenêtre, et à la garde de Dieu ! Le billet ?

– Tu t'en vas ? fit M. de Romans en serrant contre sa poitrine ces six mille livres fragiles dont Rancrolles avait saisi un coin.

– Romans, je t'admire, est-ce que j'ai la baguette d'un sorcier, moi, ou la science de M. de Saint-Germain pour commander, d'ici, à notre futur palais de s'élever ?

– Rancrolles, j'ai vu autrefois des cent mille livres fondre entre tes mains comme de la cire dans les maisons de jeu, où tu passes encore ta vie !

– J’ai aujourd’hui du plomb dans la tête, et au jeu que je joue, il reste toujours quelque chose. Donne le billet.

– Prends bien garde de le perdre !

– Sois tranquille, mais le lâcheras-tu ?

– Bâtir sur le sable, tandis que nous avons là de quoi vivre pendant six ans !

– Oui, et de quelle vie ! Et Diane sera vieille dans six ans ! Et ton huissier Filipot n’en voudra plus ! Lâche donc le billet, corbleu, il est à mon ordre, c’est une lettre morte dans tes mains !

Le bonhomme laissa glisser le papier entre ses doigts, et accompagna sa rentrée dans la poche de son terrible beau-frère du regard le plus amoureuxment pileux du monde.

Le chevalier, en échange, jeta cinq ou six louis dans le giron de sa sœur, prit son chapeau, et s’avançant avec précaution de la fenêtre, tira de sa poche une petite lorgnette au moyen de laquelle il se mit à examiner les environs avec une attention scrupuleuse.

– Un carrosse s’arrête au bout du pont de Saint-Coud dit-il, un homme en descend ; tiens, viens voir, Diane, tu le connais.

La jeune fille se leva vivement et appliqua la lorgnette à son œil.

– C’est M. Pinson, l’amoureux de Rose Picard, dit-elle en rendant la lorgnette, c’était bien la peine de me déranger.

– Ah ! oui-dà ! Eh bien, ce M. Pinson sera l’un des hôtes les plus assidus de votre nouvelle maison, c’est moi qui vous le dis, car s’il n’est ni duc, ni pair ni même baron, il est millionnaire.

– Lui ! firent les trois autres avec stupéfaction.

– Il a six millions ! ainsi, ma Diane, si tu préfères le solide.

– J’aime mieux être... duchesse, répondit la jeune fille avec fierté.

– Bravo ! s’écria le chevalier d’une voix éclatante en se dirigeant vers la porte.

– Recommande-lui bien l’économie !... dit avec angoisse l’avocat dans l’oreille de sa fille.

Diane courut après son oncle, et le rattrapa dans l’antichambre : celui-ci, qui s’attendait certainement à son arrivée, se retourna et la regarda en souriant et en clignant les yeux avec malice.

– Il y a donc du nouveau ? demanda-t-elle.

– Il y a, mon ange, dit le chevalier à voix basse, que le jour où j’ai deviné que tu étais amoureuse de Sa Majesté, j’ai espéré. Aujourd’hui, ou le diable m’emporte, c’est le roi qui est amoureux fou de ton adorable personne. alors je le tiens !

– Est-il possible ! s’écria Diane, qui devint rouge comme un brasier, et fût tombée à la renverse si son oncle ne l’eût retenue.

– Adieu, à bientôt, et ne te montre pas !

Le chevalier descendit l’escalier quatre à quatre et, au lieu de suivre le bord de l’eau, remonta dans la ville de manière à paraître se rendre au château ou en sortir : chose assez vraisemblable, puisqu’il avait pour compagnons de plaisir habituels deux ou trois écuyers du duc d’Orléans. Cette circonstance avait même été pour beaucoup dans le choix de Saint-Cloud, fait en vue de cacher Diane.

En descendant l’avenue, il se trouva nez à nez avec Pinson qui la montait.

– Ah ! fit celui-ci en marchant vivement vers lui, je vous cherchais, monsieur le chevalier !

– Vous, cher monsieur, ici !

– Vous avez disparu de votre logis, je me suis informé, et j’ai appris que vous aviez des amis chez son Altesse.

– Et que me voulez-vous donc, cher monsieur Pinson ? demanda gracieusement le chevalier, qui le devinait fort bien, et ne pouvait s’empêcher de remarquer que l’instinct avait mieux servi ce bêtête que les espions auxquels il prétendait échapper.

– Halte-là, monsieur ! fit Pinson avec dignité en dégageant son bras sous lequel le chevalier venait de passer le sien.

– Oh ! qu’y a-t-il donc ?

– Il y a, monsieur, que mademoiselle Rose était avec vous au bal de l’Opéra, et qu’on ne sait plus ce qu’elle est devenue depuis.

– Cher monsieur, dit Rancrolles sans quitter ses manières gracieuses, puisque vous avez si bien su vous informer à mon sujet, que ne le faites-vous donc également au sujet de mademoiselle Rose Picard ?

– Parce que j’ai pensé que vous me satisferiez amplement sur ce point.

– Vous avez peut-être été un peu vite dans vos suppositions.

– Oh ! depuis que je suis riche, j’ai beaucoup appris de choses, monsieur le chevalier ; la poudre do prelinpinpin est une clef suprême, elle ouvre bien des consciences, et elle peut même devenir un flambeau qui éclaire et fait découvrir la vérité.

– Que diable me chantez-vous là, mon ami !... une poudre qui est une clef et un flambeau !... Peste, c’est vous qui l’avez inventée, celle-là !

– Monsieur, je ne ris pas. Ma fréquentation du monde de la cour m’a appris à comprendre et à expliquer certaines choses. J’ai parfaitement compris que M. le lieutenant de police n’avait dû nullement sévir contre un gentilhomme accusé, par de braves femmes du peuple, d’avoir détourné une jeune fille du peuple, c’est pourquoi j’ai pensé que vous ne deviez pas être à la Bastille où à la Conciergerie, comme on l’a fait croire à ces bonnes gens.

– Mon cher monsieur, c’est parfaitement raisonné, quant à ce qui me concerne, moi ; mais...

– Pour le reste, nous allons voir, dit Pinson avec assurance en prenant cette fois le bras du chevalier et s’y appuyant avec affectation.

– D’abord, je déclare que je ne sais pas ce qu’est devenue mademoiselle Rose.

– C’est possible cela, car nous vivons dans un temps bien étrange ; mais vous pouvez, du moins, me mettre sur la trace.

– Voyons, interrogez, dit le chevalier qui se mit à réfléchir, tout en écoutant avec une certaine attention.

– J’aime mademoiselle Rose et j’en veux faire ma femme.

– Pas possible !... Eh bien, et mademoiselle de Nérès ?

– Hier, je devais signer au contrat, et le contrat n’a pas été signé. Tout est rompu.

– Bon ! alors, adieu la baronnie !

– Hélas !... mais voici deux jours que Rose a disparu : pendant ce temps il a pu, certainement... se passer bien des choses, mais le contraire est possible aussi. C’est pourquoi, mon cher chevalier, et vous êtes assez homme d’esprit pour bien comprendre ce que je dis, je suis disposé à faire tous les sacrifices pour revoir Rose, et, de plus, ma reconnaissance serait sans bornes pour l’homme qui me la ferait retrouver digne d’être ma femme.

– Diable ! fit Rancrolles, qui ne put faire autrement que de songer qu’à ce compte-là ce n’étaient plus six mille, mais vingt, mais cinquante, mais cent mille livres qu’il eût pu tirer de cette affaire.

Ils avaient marché ainsi le long de l’avenue, et se trouvaient auprès du carrosse du jeune homme. Le chevalier y monta le premier.

– Où allons-nous donc ? lui demanda Pinson animé d’un secret espoir.

– A Versailles, pardieu ! nous causerons en route, si cela vous est indifférent.

Le carrosse partit lourdement, comme il sied à tout carrosse mené par un gros cocher et accompagné de deux laquais montrant leurs riches livrées.

– Battons monnaie ! se dit Raucrolles en se carrant sur les coussins rembourrés.

– Ce cher chevalier !... fit Pinson en plaçant avec soin sur les jambes de son compagnon la moitié d’une épaisse fourrure destinée à les garantir du froid.

– Savez-vous, cher monsieur Pinson, que vous me donnez des regrets ?

– Lesquels donc ?

– Morbleu, j’ai à peine regardé cette petite Rose, et maintenant que vous y attachez tant de prix, elle prend à mes yeux les proportions d’une beauté extraordinaire.

– Elle est charmante en effet, et jolie ! Elle ferait certainement honneur à ma fortune.

– Ainsi vous renoncez tout à fait à vous allier à la noblesse ?

– Tout à fait. c’est-à-dire... enfin s’il se présentait un parti. je ne dis pas non.

– La noblesse, c’est beau, mais mademoiselle Picard. joli morceau ! seulement, il y a la mère... elle serait gênante... Pas d’usage... La petite se ferait bien vite, elle... et encore qui sait ? Ah ! c’est une chose grave que le mariage, mon cher Pinson, et l’on ne saurait trop y prendre garde !... Je connais, moi, un assez joli parti... mais à quoi bon ?... Le bonheur est où on le trouve.

– A qui le dites-vous ! Je suis certain que Rose me rendrait parfaitement heureux. Vous avez un parti, disiez-vous, chevalier ?

– Noblesse du Bourbonnais, noblesse de robe.

– C’est la meilleure à mes yeux. C’est du moins la plus authentique... et une dot ? demanda Pinson.

– Maigre, fit le chevalier enchanté de la manière dont le fretin mordait à l’hameçon, mais cela n’est pas ce qui vous préoccupe, vous, heureux gaillard !... la jeune fille est d’une très-grande beauté.

– C’est quelque chose.

– Et le père est... faut-il vous le dire ?... Bah ! ma foi, oui, conseiller au parlement.

– Oh ! fit Pinson émerveillé.

– Vrai, mon cher ami, si le cœur vous en dit, je vous fais faire cette affaire, et puis d’ailleurs, pourquoi ne succéderiez-vous pas à votre beau-père ?

– Moi, conseiller !... au parlement !... et peut-être un jour président !... dit en se gonflant d’aise l’ex-commis de la guerre.

– Mon cher, quand on a six millions on peut aspirer à tout.

– Vrai, chevalier, dit Pinson en se dodelinant sur ses coussins, vous êtes un charmant homme, ma parole d’honneur, et je vous avouerai que je reviens fort sur les calomnies qu’on m’avait débitées sur votre compte.

– J’ai tant d’ennemis !... et d’envieux ! s’écria Rancrollos avec bonhomie.

– Cependant... nous nous écartons du sujet principal de notre entretien. revenons-y, s’il vous plaît. Nous disions donc que Rose...

En ce moment le chevalier se souleva et saisissant un riche cordon de soie pendu à l’avant du carrosse, le tira avec force : aussitôt le carrosse s’arrêta.

– Que faites-vous donc ? demanda Pinson.

– C’est ici, répondit Rancrolles en faisant signe d’ouvrir au laquais qui était descendu au plus vite se placer à la portière.

– Ici ? quoi ?

– Venez donc, fit le chevalier en le prenant par le bras.

Pinson se laissa conduire, et ils entrèrent dans une maison de superbe apparence, située sur l’avenue de Saint-Cloud, ou pour mieux dire, sur la rue des Hôtels à peu près en face de l’angle droit du bâtiment d’avant-corps de la Grande-Écurie.



Une espèce de serviteur, tenant du factotum et du valet, se présenta avec empressement, car il les avait vus descendre du carrosse.

– J’arrête l’appartement, et je prends les quelques meubles qui le garnissent, dit Rancrolles avec une certaine majesté, montrez-nous cela.

Le valet passa devant et en montant l’escalier, le chevalier dit à son nouvel ami :

– C’est pour le conseiller en question.

– Ah !

– Chut !... Je ne peux rien vous cacher, corbleu !

– Excepté en ce qui concerne Rose..., dit entre ses dents le tenace Pinson.

– Vous êtes un homme terrible, Pinson !... Eh bien ! oui, là, je sais où elle est.

– Vous savez !. s’écria le jeune homme en s’arrêtant un pied en l’air sur les marches de l’escalier, oh ! parlez, parlez.

– Tout à l’heure ; visitons d’abord l’appartement de votre futur beau-père !... répondit le chevalier en lui frappant sur le ventre avec la plus charmante cordialité.

– Diable d’homme ! fit Pinson en montant l’escalier avec résignation.

Ils entrèrent dans l’appartement à louer et quand ils furent dans le salon, le chevalier appela le valet.

– Vous m’avez dit qu’on pouvait entrer en jouissance tout de suite ?

– Oui, monsieur...

– C’est bien. Alors je suis chez moi ?

– Oui, monsieur, dit le valet, mais j’ai eu l’honneur de dire à monsieur que c’était à la condition de...

– De payer les meubles, c’est entendu... dit Rancrolles avec aisance en tirant plusieurs papiers de sa poche, vous dites que c’est cinq mille livres, c’est cher !

– C’est pour rien ! dit Pinson à voix basse en lui donnant un coup de coude.

Le chevalier le regarda en clignant de l’œil et lui tendit tout ouvert l’acquit au comptant du roi.

– Tenez, mon ami, dit-il, vous connaissez cela ?

– Sans doute, répliqua l'ex-commis de la guerre en admirant la signature royale.

– Eh bien ! gardez-le et donnez-moi cinq mille livres, si vous les avez sur vous, et promptement, dit Rancrolles ; avec la plus parfaite aisance.

– Chevalier ! fit Pinson avec le plus beau mouvement de dignité, me prenez-vous pour un Lombard du moyen âge !

– Avez-vous les cinq mille livres ?

– Bagatelle ! répliqua fastueusement le millionnaire en tirant de la vaste poche de son habit un portefeuille gonflé de paperasses qu'il étala avec un certain orgueil sur une table, et parmi lesquelles il eut bientôt choisi un billet de caisse qu'il offrit galamment au chevalier.

– Avez-vous votre quittance ? demanda celui-ci en s'adressant au valet.

– Je cours la chercher, monsieur, fit le valet en s'empressant.

Dès qu'ils furent seuls, Pinson, qui s'occupait de ranger son portefeuille, releva la tête.

– Chevalier, dit-il, vous m'avez promis de me dire...

– Sans doute, mais pas ici, je ne connais pas encore ces murailles-là et elles peuvent avoir des oreilles.

– Vous avez raison, mais pourquoi tant de mystères ?

– Ah ! si vous saviez !... répondit Rancrolles d'une voix pleine d'importance.

– Chevalier, s'écria le jeune homme qui baissa instinctivement la tête comme s'il craignait de voir une maison lui tomber sur les épaules, si c'est affreux pour mon bonheur, ne me dites rien !

– Oh ! cela dépend tout à fait du point de vue où l'on se place. J'en sais qui, sans s'en faire tout à fait gloire, en seraient extraordinairement flattés.

– Chevalier, fit Pinson en montrant son portefeuille, toujours ouvert sur la table, vous êtes mon ami, ne vous gênez pas !

– Mais. je n'ai pas besoin... et puis, c'est terrible les dettes !

– Vous rendrez quand vous voudrez... Allons donc !

Et Pinson, animé d'une de ces générosités dont les amoureux ont seuls le privilège, chiffonna deux ou trois billets de caisse, sans compter ni regarder, et les fourra de force dans la main du chevalier.

– Pinson ! Pinson ! exclama Rancrolles en se récriant.

- Je suis votre ami, chevalier, entre amis on ne compte pas !
- Vous serez un jour président à mortier, où je veux être pendu !

Le valet rentra et présenta la quittance. Rancrolles livra péniblement le billet de caisse, et y ajouta trois louis d'aubaine pour le valet.

– Monsieur est chez lui, dit le serviteur en se retirant et saluant humblement.

Rancrolles ne se sentait pas de joie, il n'eût certainement pas espéré réaliser si promptement une aussi splendide affaire.

– Diane, pensait-il, pouvait venir habiter cet appartement de grand seigneur avec son père et sa mère, et du diable si les suppôts de M. Lebel oseraient l'en enlever sans sa permission.

Il allait et venait d'une pièce à l'autre, renversant les fauteuils, ouvrant les armoires vides, palpant l'étoffe des rideaux, étudiant la topographie de ce futur champ de bataille, en général prévoyant et méticuleux, sondant les cloisons, s'assurant des dégagements, et quand il eut achevé ce muet inventaire, toujours suivi par Pinson, qui emboîtait son pas avec l'assiduité d'un soldat aux gardes, il s'arrêta.

Allons-nous-en, dit-il.

– Enfin ! fit Pinson avec un soupir de satisfaction.

Le chevalier ferma la porte avec soin, mit la clef dans sa poche et passa son bras sous celui de ce rare ami.

A leur approche, le laquais du millionnaire ouvrit la portière du carrosse.

– Allez m'attendre sur l'avenue de Paris, dit Pinson à ses gens, et en entraînant Buncrolles sur la place d'Armes.

Arrivé au milieu, il s'arrêta.

– Là ! dit-il, ici personne ne peut entendre, j'espère.

– Voyons, mon cher Pinson, vous tenez beaucoup à savoir la vérité ?

– Comme à mon existence.

– Eh bien ! l'autre soir, au bal de l'Opéra, vous avez dû entendre parler d'une arrestation ?

– Oui.

– C'est Rose qu'on a arrêtée.

– Pas possible ! Elle en prison ! mais elle est innocente comme l'enfant au berceau.

– On ne l’a pas conduite en prison, mais...

Et le chevalier, s’approchant de l’oreille du pauvre garçon, y glissa deux mots qui produisirent sur lui l’effet de la tête de Méduse : il demeura pétrifié.

Quand il revint à lui, le chevalier avait disparu.

Alors il sentit une violente envie de pleurer, il tourna sur lui-même, ne sachant de quel côté diriger ses pas ; car le secret qu’il venait d’apprendre avait jeté en même temps dans son esprit une frayeur extrême.

– Un pareil rival !... pensait-il, si je me plains, je suis mort !

# XVII

## LE JUDAS.

Nous avons laissé Henri de Moléon et le comte de Saint-Germain l'épée à la main : celui-ci fort tenté de supprimer l'obstacle que l'amour de Jeanne offrait à ses projets mystérieux.

Quelque habile que pût être le jeune officier dans la science quasi-légale de tuer ses pareils, il n'était certainement pas de force à lutter contre un homme qui, depuis tant d'années ou de siècle ?, n'était occupé que de combattre la mort. S'il était réellement arrivé, après une longue succession d'événements de toute nature, à l'emporter sur la pâle déesse, un combat à l'épée devait être pour lui un jeu d'enfant.

Du reste, Henri sentit, dès qu'il fut tombé en garde, à quel rude adversaire il s'attaquait ; et bientôt toute sa science d'académie, tout son courage, furent paralysés par l'étonnante dextérité avec laquelle cet homme étrange maniait l'instrument de mort.

Mais en voyant devant lui ce noble et jeune visage, en songeant à toute la douleur que sa mort allait causer à Jeanne ; en supposant, peut-être, que la douleur de Jeanne serait plus difficile à vaincre que son amour, le comte de Saint-Germain sentit son cœur de bronze ému de pitié.

Il engagea le fer dans un appel de quarte suivi d'un jeté brillant, grâce auquel l'épée d'Henri se trouva enserrée dans la sienne comme dans un étroit anneau. Il n'y a pas de main qui puisse résister à cette force de levier,

si bien que le jeune homme vit son épée voler et fendre l'air et s'en aller tomber et rouler dans un coin de la chambre.

– Désarmé ! fit-il avec rage.

– Je ne veux pas plus vous tuer, dit Saint-Gormain, que je ne désirerais avoir reçu la mort de votre main. Vous êtes jeune, monsieur, vous avez un long avenir devant vous, et quant à moi, il me reste encore beaucoup de choses à faire ici-bas.

– Monsieur, par grâce, dit Henri, permettez-moi de ramasser mon épée.

– Non, monsieur, car, je vous le répète, vous n'obtiendrez rien par la force ; cependant je veux répondre pourtant à vos désirs. Je ne vous dirai pas où se trouve en ce moment mademoiselle de Nérès, mais je veux vous la montrer.

– Me la montrer ! fit le jeune homme au comble de l'étonnement.

– Oh ! rassurez-vous, je ne suis pas de ces habiles thaumaturges qui font voir dans un miroir, ou parmi les vapeurs d'une mixture infernale, l'image imparfaite de la personne désirée. Je vais vous montrer Jeanne en chair et en os.

– Elle est chez vous ! s'écria Henri qui ne savait quelles conjectures former sur la présence de Jeanne dans cette maison.

– Venez, dit Saint-Germain, sans répondre, et qui se contenta d'écarter une tapisserie ; derrière cette tapisserie était un judas, en forme d'œil-de-bœuf, à travers la vitre duquel Henri jeta immédiatement les yeux avec avidité.

Un jardin où il reconnut avec surprise des plantes et des arbres appartenant à la flore des tropiques s'offrit à sa vue, et bientôt, à travers les allées sablées, s'arrêtant devant les fleurs aux couleurs brillantes et les considérant d'un air pensif, apparut une jeune fille qui, certainement, avait bien, pour Henri, toutes les grâces, toute la tournure, tous les traits de l'adorée de ses rêves.

Mais il douta.

Il se savait dans une maison où il était bien permis de croire au surnaturel et, malgré l'assurance que lui avait donnée le comte, il n'était pas bien sûr de pas assister à quelque évocation diabolique.

– Jeanne ! s’écria-t-il malgré lui, à travers la vitre. Et soit qu’elle l’eût entendu, soit qu’elle obéît à cette étrange communication qui s’établit parfois entre deux âmes sœurs, la jeune fille leva les yeux de son côté.

– C’est bien elle, dit-il avec joie en se retournant vers le comte.

Mais le comte avait disparu.

– Elle ne m’a pas entendu, car elle se tourne d’un autre côté, dit Henri, en essayant d’ouvrir le châssis de l’œil-de-bœuf ; mais ce châssis était bien scellé à la muraille.

Il pensa alors que dans les pièces voisines il y aurait peut-être une fenêtre ordinaire donnant sur ce jardin, et que de la sorte il pourrait parler à Jeanne, et il se dirigea vers la porte du laboratoire.

En entrant dans cette pièce où se trouvaient rangés sur des tablettes, des instruments aux formes bizarres, des fioles de toutes grandeurs, Henri se sentit presque suffoqué par l’atmosphère qui y régnait. C’était une sorte de vapeur échauffée, un mélange des parfums les plus pénétrants et de l’odeur d’un champ de carnage : à son entrée dans le salon précédent, il en avait bien senti l’émanation, mais son attention en avait été détournée par le sentiment de sa situation.

Sur un fourneau recouvert d’une chape de métal, bouillonnait une cornue gigantesque dont le bec se perdait dans un réfrigérant hermétiquement clos placé à une certaine distance.

Une fenêtre se trouvait bien percée dans le mur qui semblait la continuation de celui où était l’œil-de-bœuf, et il lui semblait que de là il pourrait non-seulement voir davantage, mais encore être vu de Jeanne. Il s’approcha donc de ce côté ; mais en tournant une table il posa la main sur une étoffe jetée négligemment, comme à la hâte, et afin de dérober un objet placé sur cette table.

La forme de cet objet l’étonna, il souleva machinalement un coin de l’étoffe et recula épouvanté.

– Horreur ! fit-il en chancelant et en quittant au plus vite cette salle étrange dont il referma la porte avec effroi.

Il demeura quelques instants immobile, le front baigné d’une sueur froide et abondante, les jambes faibles et refusant de se mouvoir ; mais il secoua bientôt cette torpeur et se rapprocha de l’œil-de bœuf.

Au moment où il reportait sa vue sur ce jardin qui, comme l'y prédisposaient et son imagination et ce qu'il venait de découvrir dans ce laboratoire, pouvait fort bien n'être qu'une image trompeuse, il aperçut de nouveau Jeanne, toujours pensive, et dont le beau visage semblait animé d'une joie pure. Son œil semblait errer dans l'espace, et la pensée d'Henri s'envolant à la recherche de la pensée de cette femme aimée, il éprouva sur son cœur comme une rosée bienfaisante qui venait l'arracher aux horribles visions qui l'avaient épouvanté tout à l'heure.

– Jeanne ! fit-il encore en appelant.

Mais Jeanne ne se retourna plus de ce côté ; cependant elle releva la tête, et ses yeux se dirigèrent droit devant elle. Henri suivit la direction de ce regard, et aperçut le comte de Saint-Germain descendant les marches du perron et s'avancant vers elle, la bouche souriante et tendant les bras.

Il vit Jeanne sourire aussi, s'avancer rapidement et jeter ses deux bras charmants au cou de cet homme.

– Jeanne ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, en lançant un coup de poing dans la vitre qui résista au choc, car c'était un cristal d'une épaisseur énorme.

Le jeune homme bondit dans cette chambre, ivre de fureur, résolu à franchir, cette fois, l'horrible obstacle qui l'avait chassé du laboratoire, mais il lui fut impossible d'en retrouver la porte. Les boiseries s'étaient si bien rejointes qu'aucune solution de continuité, aucune clef, aucun bouton n'apparaissait.

– Aurais-je rêvé ! fit-il en sentant sa raison s'égarer.

Il voulut alors quitter cette chambre, et se dirigea vers la porte qui lui avait donné accès ; mais il poussa un rugissement furieux en la trouvant fermée et verrouillée au dehors.

Il chercha des yeux son épée ; son épée avait disparu.

Le malheureux revint auprès de cette ouverture par laquelle il voyait Jeanne parjure à sa foi, à ses serments.. à son amour, et il la revit appuyée tendrement au bras de cet infernal comte, prêtant l'oreille avec ravissement à ses paroles, et qu'il s'efforçait en vain d'écouter.

Il frappa une seconde fois, dans un mouvement désespéré, . cette vitre rigide et recula au milieu du salon, repoussé par la force de la résistance. Il



tourna sur lui-même, poussa quelques cris inarticulés, battit l'air de ses deux mains, comme pour essayer de se retenir sur le bord d'un abîme et tomba comme foudroyé.

– Infâme !... dit-il avec un sanglot déchirant.

Mais s'il avait vu, il était loin d'avoir entendu.

En entrant dans le jardin d'hiver et en tendant les bras vers Jeanne, non sans intention, Saint-Germain avait jeté un rapide regard vers l'œil-de-bœuf derrière lequel il vie flamboyer les regards terribles d'Henri.

– A présent, se dit-il, elle est bien à moi.

Son front, assombri un instant, se rasséréna au doux contact des deux bras de sa fille autour de son cou, et il la pressa contre son cœur, aussi heureux de donner à son âme, vide depuis si longtemps de toute affection, cette joie suprême, que de sentir dans sa poitrine battre ce cœur qu'il croyait mort désormais. Il eut cependant le courage de s'arracher à ces bienfaisantes émotions.

– Mon enfant, dit-il en la baisant sur le front, il faut nous séparer.

– Nous séparer ? fit Jeanne avec douleur, déjà !

– Oui. Je ne suis pas un égoïste, et je ne veux pas te devoir au prix de ton déshonneur. Il faut laisser continuer l'œuvre commencée par Dieu, et poursuivre l'existence qu'il avait arrangée pour toi. Tu vas retourner à l'instant chez celle qui t'a servi de mère jusqu'à ce jour.

– Ciel !...

– N'aie pas peur, madame de Nérès t'ouvrira ses bras. Elle t'aime, et ton éloignement, bien qu'il ne remonte qu'à quelques heures seulement, l'a déjà plongée dans la douleur la plus vive.

– Dites-vous vrai, mon père ? fit Jeanne dont les yeux s'emplirent de larmes.

– Oui ; en rentrant dans sa maison, tu trouveras la pauvre femme désespérée ; mais il faut te hâter, si tu ne veux pas qu'elle meure.

– Oh ! tout de suite, tout de suite ! s'écria la jeune fille en rentrant précipitamment dans le pavillon, où elle fut suivie par Saint-Germain.

Elle y trouva, sur un fauteuil, une large mante avec capuchon dont elle se couvrit, puis elle se jeta dans les bras de son père, honteuse de son empressement à le quitter.

– Pardon ! dit-elle.

– Tu me connais si peu ! répondit le comte sans pouvoir retenir un sourire amer.

– Mais je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Souvent. Mais écoute, tu ne diras à personne que tu es entrée ici, que tu as revu ton père. Quand tu m'apercevras, quand tu me verras à tes côtés, tu n'auras pour moi que l'attention accordée aux plus indifférents.

– Vous voulez donc me voir souffrir, mon père ?

– Enfant, n'oublie pas ce que je te dis là, ou c'est fait de ton père.

– Que me cachez-vous donc, grands dieux !

– Si tu découvres jamais, à qui que ce soit, que tu as embrassé ton père, que tu le connais, c'est ma mort que tu auras ordonnée.

– Mon Dieu !...

– A qui que ce soit, entends-tu ?

– Oui, fil Jeanne avec stupeur.

– Si l'on prétendait t'avoir vue ici, tu nierais énergiquement. Jure-le.

– Je vous le jure, mon père, fit Jeanne en l'embrassant.

– Enfant, tu sauras un jour le fatal secret qui m'opprime. Te le révéler aujourd'hui est inutile, et ne servirait peut-être qu'à précipiter ma ruine. Aie confiance en ton père, il t'aime, mais songe surtout que sa vie est entre tes mains.

Il la prit par la main et la conduisit dans une grande salle formant vestibule, où se tenait Orseolo, couvert d'un manteau, et qui se leva à leur approche.

– Cet homme va vous conduire jusqu'à la porte de votre mère, mademoiselle, dit-il, mais souvenez-vous.

Jeanne répondit par un regard où brilla cette fermeté que, seul peut-être, le comte avait su découvrir dans cette nature ardente.

Orseolo ouvrit une porte donnant sur un grand jardin, et Jeanne le suivit, non sans s'être retournée et avoir envoyé un signe affectueux d'adieu à son père ; puis la porte se referma sur eux.

Ce jardin avait une petite porte donnant sur la rue du Plessis, et Saint-Germain était bien certain qu'aucun espion ne se trouvait de ce côté, car ce

jardin était dépendant d'une maison voisine et dont personne ne supposait la communication avec son hôtel.

Quand le comte eut vu disparaître Jeanne, il se rappela Henri de Moléon qu'il avait laissé dans son cabinet, et qu'il *voyait* étendu sur le carreau, sans mouvement. Il se dirigea vers cette pièce, le front pensif, courbé sous le travail de l'œuvre mystérieuse poursuivie par lui, et à laquelle sa jalouse sollicitude, autant que sa connaissance des hommes, n'avait pas voulu admettre de confident.

Il tourna le bouton de la porte, et en mettant le pied dans la pièce où gisait Henri, il demeura immobile d'effroi. Ses yeux s'étaient portés sur la porte du laboratoire et il se rappela alors que cette porte était ouverte pendant son entrevue avec le jeune homme et qu'il fallait qu'il l'eût franchie en son absence puisqu'à cette heure elle était refermée.

– Le malheureux ! murmura-t-il, les poings crispés, il a vu !

Il s'arrêta devant ce corps inerte, et mille pensées mauvaises agitèrent son esprit ; une colère sourde grondait dans sa poitrine et il leva le pied, comme si, du talon de sa botte, il eût voulu écraser le crâne de l'imprudent qui avait osé jeter un œil profane sur l'opération ténébreuse qui s'accomplissait dans le laboratoire.

– Le tuer !... fit-il en s'arrêtant... non, elle l'aime trop !...

Une idée d'indulgence traversa la cervelle de cet homme étrange qui, s'il était véritablement un Paléologue, ne devait pas admettre tous les préjugés des Occidentaux.

– Les princes, dit-il avec un sourire, n'ont-ils pas le droit de se marier de la main gauche !...

Cependant une vague inquiétude plissa son front, et il leva vers le ciel un œil désespéré.

– Seigneur, dit-il, je le reconnais, mon orgueil plie, je ne suis qu'un homme, la lumière ne suffit pas, je ne puis tout prévoir.

Et reportant ses regards vers ce jeune homme dont le pâle et noble visage semblait commencer à renaître à la vie, il laissa échapper un cri de rage.

– Ah ! fit-il, voilà ma perte peut-être... Faible humanité !. Oh ! mais du moins, qu'il ne puisse jamais.

Le comte se précipita vers la porte du laboratoire, en fit jouer rapidement le » ressorts secrets, saisit sur une étagère un petit flacon de cristal et revint aussitôt s'agenouiller auprès d'Henri. Il se pencha vers lui, approcha de ses narines l'orifice ouvert du flacon, et il ne tarda pas à sourire avec une expression cruelle en voyant la main du jeune homme, qui déjà s'était soulevée, retomber inerte et froide auprès de son corps.

– Il ne parlera pas... dit le comte en se relevant et en s'éloignant.

Il rentra ensuite dans le laboratoire, et leva les yeux vers une horloge placée immédiatement au-dessus du fourneau. Cette horloge marquait midi moins quelques minutes.

Le comte interrogea l'état de la fournaise, puis, satisfait de cet examen, il reporta ses yeux sur l'aiguille de l'horloge et sembla attendre avec patience. Bientôt le mouvement de la machine fit entendre ce léger échappement qui précède la sonnerie de l'heure : et comme si ce bruit eût été le signal attendu, le comte, jusque-là si calme, sépara la vaste cornue de son récipient, saisit des pinces sphériques au moyen desquelles il embrassa les flancs du vase, le souleva au-dessus du foyer, tourna rapidement sur lui-même et pencha l'instrument sur le col d'un flacon grand comme la main, placé au milieu d'une assiette d'argent.

Il s'écoula de la cornue une liqueur jaunâtre, presque visqueuse, qui tomba au fond du flacon comme une masse de plomb, ainsi que l'eût fait du mercure, et la teinte pâle nacrée qui se manifesta aussitôt sur les parois fit sourire le comte.

– Encore une conquête sur la matière !... murmura-t-il avec un mouvement du front et des épaules, où se traduisit l'orgueil satisfait.

Il rejeta la cornue dans un coin et, en revenant vers le flacon, il déranger en passant un coin de l'étoffe, soulevés précédemment par Henri. Il détourna les yeux avec une expression de douleur mêlée de dégoût.

– A quel prix ! grands dieux !... fit-il en bouchant le flacon et le plaçant sur une étagère.

Il quitta le laboratoire, laissant le foyer s'éteindre seul referma la porte avec soin, s'assura qu'Henri était toujours immobile et passa dans un autre cabinet, dont la porte était également dissimulée habilement dans la boiserie.

Dans ce cabinet se trouvait, pendue à la muraille, une quantité de vêtements de toutes sortes, et le comte en choisit un qu'il plaça sur un fauteuil. Après quoi, il ouvrit une grande boîte d'ébène, y prit, parmi une vingtaine rangés symétriquement, un pot de porcelaine de Saxe, rempli d'une pâte onctueuse et blanche comme l'albatre. Il plaça une parcelle de cette pâte sur le creux de sa main gauche, y ajouta quelques gouttes d'une essence également renfermée dans le coffre, et de cet amalgame se frotta vivement le visage.

Quand il sortit de ce cabinet, son visage était basané comme ceux des hommes du midi de l'Espagne ou de l'Italie, une longue barbe noire s'évasait sur sa poitrine, et, joint à cela le costume des Transtéverins aisés, tout cet ensemble achevait de le rendre absolument méconnaissable.

Quelques minutes après, il était introduit dans la chambre à coucher de la princesse Tadolini, qui achevait de s'habiller, aidée par deux suivantes

## XVIII

### CE QUE C'ÉTAIT QUE LA PRINCESSE TADOLINI.

Le duc de Richelieu et le marquis de Moléon roulaient en carrosse et approchaient de Versailles.

– Avant de voir madame de Pompadour, disait le duc, je vais visiter ces deux dames italiennes qui étaient hier chez madame de Nérès. La fille est, vois-tu, un sujet curieux d'étude. En elle, avec de la franchise et non sans une certaine naïveté, éclate l'instinct des passions dans tout leur développement : je flaire dans sa fleur une de ces courtisanes italiennes dont la tradition tend à se perdre chaque jour. Ah ! mon cher marquis, tu ne sais pas, toi, ce que c'est qu'une grande dame italienne amoureuse !

Et l'ancien amant de l'une des trois sœurs du doge de Gènes, sinon de deux d'entre elles, comme les méchantes langues le prétendaient, se lança dans les théories les plus savantes sur cet attrayant sujet, dépassant, sans s'en douter, les poètes les plus compétents en pareille matière : Horace, Ovide, Boccace, Arétin et leurs brillants imitateurs.

Richelieu fit arrêter à l'hôtel de l'*Écu de France*, situé au commencement de la rue Royale, à peu près en face de l'hôtel des Gardes-du-Corps, où la princesse Tadolini occupait un vaste appartement au premier étage.

C'était, nous l'avons assez répété, une bien singulière époque que celle-là ; et les bâtards légitimés de Louis XIV, la longue royauté de madame de Maintenon, l'influence des femmes sur le gouvernement du Régent, les

maîtresses de Louis XV ; enfin, l'existence reconnue et en quelque sorte sanctionnée par les hommages de tous les courtisans et même des princes du sang, de toutes ces reines de la main gauche, fixait l'attention de toute l'Europe et excitait l'ambition de toutes les femmes, pourvu qu'elles fussent douées d'une certaine beauté et d'une forte dose d'intrigue.

La puissance de la duchesse de Châteauroux, Cotillon I<sup>er</sup> et celle de la Pompadour, Cotillon II, surtout, – puissances sans bornes et dont on trouvait que ces nobles courtisanes eussent fort bien pu davantage abuser, – amenait chaque matin sur les lèvres de chaque belle ambitieuse un soupir secret, exhalé en face du miroir, terminé par le désir de supplanter celle qui régnait, et de donner un numéro III à la dynastie irrégulière des Cotillon.

C'était peut-être cette formidable chasse à la position de maîtresse *déclarée* qui faisait la force de madame de Pompadour, jointe, il faut le dire, à la prodigieuse variété de distractions qu'elle laissait prendre à son royal amant.

Quand le duc de Richelieu fut annoncé à la princesse Tadolini, il trouva auprès des deux Italiennes un homme qu'à son teint basané, à ses cheveux noirs et presque crépus, plus encore qu'au costume, il reconnut pour leur compatriote. Cet homme portait les vêtements de la classe aisée du peuple italien, et sa longue barbe lui donnait l'air de l'un de ces hardis montagnards qui secouèrent le joug que l'Autriche avait imposé jadis à la vigoureuse Helvétie. Le maréchal fut heureux de rencontrer là un homme qui lui rappelait ses victoires.

Mais avant de faire assister le lecteur à cette entrevue du duc et de la princesse, nous lui devons le récit de l'entretien assez étrange que cet Italien venait d'avoir avec la Tadolini.

Nous avons dit que toutes les ambitieuses d'Europe aspiraient à ceindre la couronne des Cotillon ; sans attendre, comme pour madame de Châteauroux, la mort de la favorite en titre, plus de cent rivales se disputaient la honte de succéder à la marquise. Il semblait, dit Duclos, que la place de maîtresse du roi exigeât naissance et illustration : les hommes ambitionnaient l'honneur d'en présenter une, pourvu qu'elle fût leur parente ; les femmes celui d'être choisies.

Il était difficile de lutter avec la marquise, bien qu'elle ne fût plus de la première jeunesse, car belle, pleine d'esprit et de frivolité, elle était souveraine de la cour, qu'elle avait séduite tout entière par ses fêtes et ses prodigalités ; adulée par les gens de lettres et surtout par Voltaire, qu'elle s'était acquis par des pensions, des caresses, par son goût pour les arts ; et, il faut bien le dire aussi, reine du public qui, lui aussi, avait fini par se laisser séduire par un air de grandeur, une affectation de bienfaisance et un charlatanisme habile de philosophie.

Et Louis XV était si heureux de cette facile maîtresse qui n'avait de droits que sur son cœur, qu'il fallait une femme ou bien forte ou bien belle pour la détrôner.

La princesse Tadolini et sa fille Angiolina n'étaient venues en France que dans ce but.

En voyant entrer Saint-Germain, elle renvoya ses servantes avec empressement.

Celui-ci s'avança avec aisance, mais sans dépouiller ses allures de Transtéverin.

– Eh bien, Paonèse ? fit la belle Italienne, qui t'amène ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

– Il y a que ton Angiolina a produit son effet hier, chez madame de Nérès.

– Crois-tu cela, Paonèse ? dit la princesse sans se retourner, et en se regardant nonchalamment au miroir.

– Et toi, Marozia ? demanda Saint-Germain en saisissant son fauteuil et lui imprimant un mouvement de rotation sur ses roulettes, afin de voir, bien en face, le visage de cette femme dont il connaissait sans doute toute la duplicité.

– Moi, je n'en sais rien ! mais toi, qui a pu te dire ?...

– Quelqu'un qui était là.

– A toi ! fit dédaigneusement la princesse ; tu as parlé à quelqu'un des nobles seigneurs qui se trouvaient à cette réunion ?

– C'est possible.

– Toi, un pauvre diable !

– Oui, répondit le comte avec un sourire ; mais, continua-t-il en feignant de l'examiner d'un air profond, est-ce que tu voudrais me cacher quelque



chose, Marozia, que je te trouve si réservée ce matin ?

– D’abord, cesse je t’en prie, mon pauvre Paonèse, de me donner ce nom...

– Celui de Marozia. n’est-il pas le tien ?... C’est vrai, au fait, tu as raison, et une autre oreille que les tiennes pourrait l’entendre. Cependant, tu ne me dis toujours pas que le roi a été fort galant pour Angiolina, et qu’il vous a priées de venir au jeu de la reine.

– Ça, Paonèse, fit l’Italienne avec une sorte de stupeur, est-ce que tu serais par hasard doué de seconde vue, comme un homme extraordinaire qui était là hier au soir et qui, jusqu’à ce jour, ne m’avait pas encore fait cette impression.

– Quel homme ?

– Tu ne le connais pas.

– Prends garde, Marozia, tu ne me dis pas ta pensée, c’est mal ! et puis ce n’est pas dans nos conventions.

– Vraiment tu es surprenant ! Tu crois que les choses marchent toutes seules ! C’est une montagne à remuer que cette affaire, d’autant plus que personne ne m’aide.

– Tu as pour toi le maréchal de Richelieu. oui, je sais cela aussi, il était l’ami de la duchesse de Châteauroux, et c’est lui qui a poussé autrefois madame de Pompadour ; il a la main heureuse, mais il ne fait rien pour rien, je t’en préviens.

– En effet, le duc a l’air fort galant, fort empressé, mais c’est pour son propre compte.

– Pour lutter avec un pareil homme, ma pauvre Marozia, tu n’es pas assez ferrée sur les finesses de la langue française ; aussi je t’engage à marcher droit, ainsi que nous en sommes convenus.

– Vrai, Paonèse, dit la princesse, je te le jure, si cette existence de Versailles n’était pas si amusante, j’aimerais autant.

– Renoncer !... fit Saint-Germain, qui la comprit. Es-tu folle ! Allons, je vois bien qu’il faut te dire une chose que tu ignores.

– Laquelle ? demanda la Tadolini, agitée d’une terreur secrète.

– Il y a une quinzaine d’années, si ce n’est plus, tu te le rappelles, ma toute chère, une jeune femme, une Italienne, belle comme la nuit, comme

l'est aujourd'hui Angiolina, gémissait dans les...

– Ne dis pas cela, Paonèse ! s'écria l'Italienne en lui mettant une de ses belles mains devant la bouche.

– Soit, c'est donc moi qui t'ai faite ce que tu es, princesse : tu as de l'or à profusion, tu es, sinon encore présentée à la cour, du moins en passe de l'être bientôt.

– Ce soir...

– Oui, ce soir, ainsi qu'il est convenu avec le roi ; mais il ne me plaît pas, à moi, que ce soit ce soir.

– Ah ! fit la Tadolini, surprise et presque indignée, et pourquoi ?

– Parce que je ne veux pas.

– Voilà qui est étrange, Paonèse !

– Marozia mia, je ne le veux pas. Tu entends, et je veux croire que tu ne désobéiras pas : non-seulement parce que ce serait la première fois, mais encore parce que ce serait une insigne maladresse.

– Au moins, donne-moi une raison.

– Tu sais que ce n'est pas mon habitude. Ainsi donc, arrange-toi, sois malade ; dis qu'Angiolina est souffrante peu importe, et hâte-toi de prendre un parti, car tu vas avoir, dans une heure environ, la visite du duc de Richelieu.

– Mais tu sais donc tout, damné Paonèse !

– C'est d'aujourd'hui que tu t'en aperçois, ma pauvre fille !

– Ah ! tu me fais peur, et pourtant Dieu et toi savez bien si je me laisse intimider facilement ! Oui, peur, et, par la madone, je me demande tous les jours si tu n'es pas le démon !

– Eh bien ! si tu te fais cette question au moins absurde, quelle en est la réponse ?

– Je n'ose pas m'y arrêter ; car quand je pense trop à toi, Paonèse, il me prend un vertige si grand, si horrible, que je suis tentée de m'enfuir, de regagner l'Italie, de me perdre même s'il le faut... Ah ! je le vois à ton sourire, c'est mon âme, c'est mon salut que je joue avec toi, et peut-être n'aurai-je jamais l'absolution à l'heure de la mort !

– Tu songes à la mort, ma belle princesse ! fit Saint-Germain avec incrédulité.

– Écoute, il faut absolument une solution à tout ceci, je me fatigue de ce rôle, et si tu m'en crois, tu t'arrêteras, car il y a des moments où je suis tentée de te trahir.

– Me trahir, toi, misérable femme ! fit le comte en lui saisissant le bras, tu ne l'oserais pas, regarde !

Et il fit pivoter de nouveau le fauteuil de la Tadolini, qui se retrouva devant son miroir.

– Ah ! fit-elle, d'une voix étouffée en fixant ses yeux sur la glace et sans pouvoir les en détacher.

Une image s'était, vaguement, puis d'une manière plus précise, dessinée sur le cristal.

La scène représentait la cabine d'un brick marchand, voguant en pleine mer ; à travers les écoutilles soulevées on apercevait la mer houleuse, et tout le frémissement d'une tempête éclairée par la foudre qui sillonnait la vaste coupole des cieux. Dans un coin de la cabine était une jeune femme malade, couchée sur un matelas, et, agenouillée devant elle, une autre jeune femme, belle à miracle, brune et sombre dans ses habits de Napolitaine, et qui cachait furtivement une fiole dont elle venait de verser le contenu dans la boisson de la malade.

– Grâce !... murmura faiblement la Tadolini.

– Regarde ! dit Saint-Germain avec force.

La princesse reporta ses yeux sur la glace.

La malade était devenue immobile, la belle Napolitaine fouillait dans les coffres de l'autre, sa maîtresse sans doute, s'emparait de l'or, des bijoux, qu'elle cachait dans ses vêtements.

– C'est faux ! s'écria la Tadolini.

– Regarde ! dit le comte.

La scène avait change. C'était le pont du navire, à deux pas de la barre ; la nuit était plus noire que jamais, et cependant on pouvait distinguer une forme humaine sortant péniblement du grand panneau en traînant après soi une forme blanche et inerte.

– Mensonge ! dit avec force la Tadolini, qui pourtant ne pouvait détacher son regard de cette glace fatale.

– Regarde donc ! dit le comte, d'une voix implacable.

La Napolitaine s'était rapprochée du bord, et au milieu du bruit de la tempête, après s'être assurée que les matelots s'empressaient de manœuvrer sur l'avant du navire, elle soulevait la forme blanche au-dessus de la muraille, et d'un bras vigoureux la lançait dans les flots mugissants. Un éclair plus terrible encore que ceux qui se succédaient avait embrasé la nuit d'une lumière fulgurante, et la belle Napolitaine, saisie d'effroi, avait porté aussitôt ses regards de tous côtés. Personne ne l'avait vue, on le comprenait à sa tranquillité... personne, si ce n'est le timounier, qui s'était dissimulé derrière l'habitacle.

– Il a vu !... s'écria d'une voix morne la princesse, il a vu !

– Regarde encore !

La scène avait changé. C'était une prison sombre et humide que représentait la glace. Sur la paille corrompue jetée dans un coin, au milieu d'insectes immondes et à peine couverte de haillons, la belle Napolitaine gisait demi-morte, et cependant toujours belle.

– Ah !... fit en frissonnant la Tadolini. La scène changea rapidement. C'était une place publique, une grande affluence de monde, hommes, femmes et enfants ; des gendarmes français entouraient un espace réservé au centre de cette place, et au milieu d'eux s'élevait une estrade.

– Bientôt, un lugubre cortège s'avança, de nouveaux gendarmes parurent, à cheval, le sabre au poing ; et dans une charrette souillée de boue se tenaient trois créatures humaines, tellement abattues qu'à peine si on voyait leurs visages.

– C'est horrible !... dit la princesse dont les yeux rouges, ardents, presque sortis de leurs orbites, contemplaient ce spectacle avec une sauvage curiosité.

Deux hommes au visage bruni par le soleil, furent tirés de la charrette, et montèrent sur la plate forme, et peu d'instant après, leurs corps se balançaient aux bras de deux potences dominant ce théâtre, en proie aux convulsions les plus horribles, et au milieu des éclats de rire et des grossièretés de la foule.

– C'était le tour de la troisième créature, elle fut tirée, elle aussi, de la charrette ; mais il fallut la porter, elle n'avait ni la force ni le courage de monter les degrés de la fatale échelle...

– Grâce !... grâce !... s'écria la princesse épouvantée, et tombant à genoux, car elle venait de voir une légère vapeur s'élever dans l'air, en même temps qu'elle avait cru entendre un frémissement, un crépitement, prompt comme l'éclair.

Quand elle releva la tête, son œil se dirigea timidement encore vers le miroir, mais le cristal avait repris toute sa limpidité ; et quand elle s'y regarda il n'offrait plus que l'admirable image de ses traits taillés dans le marbre de la plus pure tradition antique.

Elle se retourna, faible, sans force, vaincue, domptée, vers le comte qui souriait.

– Ah ! Paonèse, tu es bien le démon !

– Non ! je suis seulement un homme, mais un homme qui *veut*, répondit le comte en appuyant sur ce dernier mot.

– Si tu n'avais pas ce visage, je dirais... mais après tout, celui qui a le pouvoir de commander ainsi aux choses inertes, un sorcier enfin, comme tu l'es, très-certainement, n'a-t-il pas aussi la faculté de changer de visage ?... Voyons, Paonèse, si tu n'es pas le comte de Saint Germain lui-même, qui donc es-tu ?

– Je te dis que je suis un homme qui veut.

– C'est donc moi qui serai malade, alors, car Angiolina grille déjà d'impatience d'être à ce soir, et elle ne voudrait pas, elle sera d'une colère.

– Si tu avais su prendre plus d'autorité sur elle, tu en ferais ce que tu voudrais.

– Oui, avec un caractère comme le sien !... Prends-y garde, Paonèse, elle sera terrible ! Ses passions seront plus fortes que ta volonté, et tu pourrais fort bien ne pas savoir les guider.

– Crois-tu ? demanda Saint-Germain avec un sourire de mépris.

– Je ne sais pas, tu es effrayant, vraiment !

– J'ai bien dompté la Marozia ; et, dans son temps, la Marozia était bien autrement terrible que cette petite Angiolina à qui un joli garçon fera toujours faire ce qu'il voudra, elle n'est pas cupide, elle !

– Paonèse !... fit la princesse en relevant la tête avec colère.

– Je passe chez ta fille, répliqua tranquillement Saint-Germain, car si tu es malade lorsque viendra le duc de Richelieu, il faut qu'Angiolina soit au

contraire plus belle et plus désirable que jamais.

– Tu la trouves donc bien belle ? fit la Tadolini avec un accent d’envie, presque de haine.

– Pas autant que la Marozia d’il y a vingt ans.

– C’est vrai... murmura la princesse en se mordant les lèvres. Bah ! ajouta-t-elle avec ce geste particulier aux gens du peuple en Italie et qu’on appelle la *fica*, il y a bien peu de femmes à la cour de France qui valent encore la Marozia, malgré ses trente-cinq ans.

– Tu as raison ; mais renonce, je te prie, à ces allures : ne perds pas de vue que si la princesse Tadolini donnait la moindre prise à la critique, il y aurait, le jour où sa fille sera déclarée maîtresse en titre, trop de gens très-forts sur la science héraldique pour porter atteinte à ses prétentions.

– C’est alors que nous aurions de l’or à profusion, nous, des millions ! s’écria l’Italienne l’œil brillant de convoitise, car cette Pompadour, elle ne nous va pas à la cheville !

– Elle est femme d’esprit, et en France l’esprit domine la matière et triomphe souvent de la beauté et de l’amour.

– Ces Français !... fit l’Italienne avec dédain, que je les hais !

– Oui, tu es payée pour cela. Mais encore un mot : rappelle-toi bien que si Angiolina venait jamais à soupçonner... tu serais perdue, vois-tu, et tu retomberais dans le néant d’où je t’ai tirée.

– Tu es mon maître et seigneur, Paonèse, je t’aime !. fit la princesse en voulant lui baiser la main, que Saint-Germain retira avec une sorte de dégoût mal déguisé.

– Oui, je t’aime, Paonèse, car tu es beau, aussi beau qu’il y a vingt ans, et si tu l’avais voulu, je t’aurais bien préféré à cet imbécile de Tadolini, qui n’a pas même eu l’esprit de même laisser un héritage.

– Tu serais madame Paonèse, la belle avance ! Tandis que tu es princesse, et que M. d’Hozier est en ce moment occupé à rechercher si en effet ton mari était bien de la famille illustre dont il portait le nom. Ce généalogiste royal ne trouvera qu’une chose dans les archives, c’est la trace des misères laissées par ton noble époux ; c’est donc à toi qu’il appartient de faire bien valoir l’argent que je te donne à cet effet.

– Où le prends-tu donc cet argent, Paonèse

– Que t’importe !

– Ah ! je donnerais beaucoup pour savoir ton secret !.

– Ne cherche pas, ma pauvre amie, tu y succomberais. Ne t’occupe que de dépenser, ne sois point trop jalouse d’Angiolina, et tout ira bien.

– J’ai toujours pensé que tu étais un des chefs de bande de l’Apennin ou de la Calabre.

– Merci, fil en riant le comte ; en attendant que tu devines mieux, n’oublie pas que tu es malade.

Le comte tourna le dos à cette belle et splendide Italienne qui le suivait d’un œil curieux et avide ; poussa une petite porte, traversa un salon, et après avoir frappé sur le panneau d’une autre porte, située auprès d’une cheminée où flambait un grand feu, l’ouvrit doucement.

– Ah ! te voilà, Paonèse ! fit Angiolina, je t’attendais.

– Tu m’attendais, *picciola* !

– Oui, j’ai rêvé de toi pendant toute la nuit, et si tu veux savoir ce que j’ai rêvé, approche-toi, je vais te le dire.

– Oh ! je le sais, répliqua Saint-Germain avec un sourire, en s’asseyant sur le bord de son lit.

Car la paresseuse enfant était encore couchée.

– Eh bien ! voyons ce que tu as deviné.

– Je ne devine pas, moi, je vois.

– Ah !... fit avec un certain effroi la belle jeune fille, tu es donc comme le comte de Saint-Germain ?

– Oui, et je lis dans ton âme comme dans tes yeux. tu aimes quelqu’un.

Angiolina rougit et se renversa sur son oreiller, elle n’osait relever sur cet homme, que, si souvent déjà, elle avait trouvé aussi lucide que sa propre conscience, ses yeux humides encore des voluptés de ses rêves.

# XIX

## OU PAONESE ET SAINT-GERMAIN ONT A LUTTER CONTRE DEUX AMOURS.

La beauté d'Angiolina éclatait davantage encore, privée des ajustements de la mode ; elle était bien de la famille de ces courtisanes de l'antiquité, qui ne trouvaient pas de plus belle parure qu'elles-mêmes, et qui, comme Phryné ou Aspasia, n'avaient qu'à détacher l'agrafe de leur tunique pour éclipser toute rivale.

Sa chemise de fine batiste où les dentelles s'étageaient à profusion rehaussait la chaude teinte de sa peau, sous l'épiderme jeune et vivace de laquelle on devinait la circulation d'une lave ardente. C'était assurément à peu près la même finesse de grain et de couleur que nous avons vue déjà à Jeanne de Nérès, la descendante des empereurs d'Orient, mais avec les ardeurs de moins, et peut-être aussi l'instinct des passions dévorantes que cette puissante nature semblait recéler dans son sein vierge.

Jeanne était plus sculpturale, si l'on peut s'exprimer ainsi, et la véritable fierté, la noblesse des sentiments, la droiture et la loyauté se lisaient si bien dans ses yeux, dans sa bouche, dans son attitude, dans son geste, que la confusion entre ces deux jeunes filles ne pouvait réellement se faire, malgré les grands points de rapports que le vulgaire seul eût pu trouver en elles.

Du reste, le type de leur visage différait essentiellement Angiolina était toute romaine, tandis que le galbe de Jeanne se rapprochait des types grecs.



Angiolina se souleva de son oreiller, fit glisser sa brune tête sur le bord du lit, et dans cette posture, où, sans le savoir peut-être, elle offrait d'infinies séductions de formes, elle coula doucement son œil fauve vers Saint-Germain, et dit timidement et de la voix la plus caressante du monde.

– Tu sais que j’aime, Paonèse ?

– Je sais que je t’ai vue enfant, et que j’ai l’habitude de lire dans ta pensée.

– Ne dis pas cela, Panoèse, tu mens !... ma mère m’adit que tu dois avoir soixante ans pour le moins, ce n’est pas vrai, car je vois peu de jeunes gens aussi beaux et aussi jeunes que toi.

La bouche de Saint-Germain laissa échapper un sourire rempli d’amertume.

– Et ma mère est forcée d’en convenir avec moi, reprit la jeune fille avec cette effronterie d’enfant gâtée, habituée à faire toute ses volontés, et qui n’a jamais songé à jouer la comédie de la réserve et de la pruderie quand sa passion est en jeu.

– Il ne s’agit pas de tout cela, dit Saint-Germain, avec impatience.

– Paonèse, si tu ne me dis pas qui j’aime, je te le dirai, moi !

– Princesse Angiolina Tadolini, vous oubliez.

– Eh ! tu m’ennuies avec les respects et tes grands mots. Est-ce que nous savons feindre, nous autres Italiennes, est-ce que nous nous occupons de la position d’un homme si cet homme nous plaît !... Paonèse, j’ai entendu ma mère te dire cela, un jour, il n’y a pas plus d’un an ; j’étais cachée... et quand tu l’as repoussée, quand tu lui as dit que tu ne l’aimais pas, oh ! j’ai été bien heureuse, va.

– Folle !... fit Saint-Germain, en souriant et en se levant.

– Tu t’en vas !... s’écria la belle enfant.

– Non, mais si vous continuez, je le ferai.

– Tu ne veux donc pas que je te dise mon rêve, que je te dise qui j’aime ?

– Angiolina, vous aimez...

– D’abord, fit la sirène en se bouchant les oreilles, si tu me dis encore vous, je me fâche.

– Soit, donc, celui que tu aimes c’est... le roi.

– Le roi ! moi ! j’aime le roi ! Ah ! la bonne folie ! s’écria la jeune fille en riant aux éclats.

– Assurément, il est fort bien, mais il est vieux, et j’aimerais autant M. de Richelieu qui n’est guère plus jeune.

– Angiolina, c’est le roi que vous devez aimer, rappelez-vous cela, je le désire.

La belle fille se retourna dans son lit, toute de mauvaise humeur ; mais presque aussitôt, souple comme une couleuvre, elle ramena de nouveau sa tête sur le devant, et le front plus bas que le matelas, tendant hors des couvertures ses bras ronds et fermes, dans l’attitude de la supplication, séduisante ainsi à damner un saint, elle leva vers le comte des yeux où brillaient deux grosses larmes.

– Pourquoi me dis-tu cela, méchant ?

– Angiolina, il faut, une fois pour toutes, que je te dise ma pensée sur ce qui te concerne. – Ecoute bien, et surtout ne songe pas à me résister, car tu t’y briserais. – Lorsque, il y a dix ans, le prince Tadolini laissa ta mère veuve, il avait eu l’esprit de te reconnaître, comme si tu étais sa fille, mais il avait fait la sottise de mourir criblé de dettes. C’était un pauvre être que ce prince, et il fallait que ce fût lui, vraiment, pour s’être attaché à ta mère, qui est cupide et que personne n’a jamais pu aimer plus de huit jours.

– N’est-ce pas toi qui avais fait ce mariage ?

– C’est possible. Toujours est-il que, il y a dix ans, ta mère et toi vous étiez sur la paille, elle décidée à se mettre au théâtre, toi destinée Dieu sait à quoi, lorsque je suis venu. A dater de cette heure, la fortune a semblé vous sourire, le bienfaiteur inconnu qui vous protège et dont l’or passe par mes mains n’a exigé de vous deux qu’une soumission aveugle à mes volontés.

– Eh bien, Paonèse, dis si je ne t’obéis pas à toi, au geste, au regard ?

– Jusqu’à ce jour, c’est vrai.

– Sais-tu quelle a été ma pensée, ami Paonèse ? dit Angiolina d’une voix suave, depuis une année, depuis que je t’ai vu repousser l’amour de ma mère, c’est que toute ta conduite n’était qu’un leurre, et qu’amoureux de ta petite Angiolina, tu songeais à t’assurer d’avance un cœur qui est bien à toi, ingrat.

– Tu t’es trompée, mon enfant. Celui dont je ne suis que le mandataire a lu autrefois dans ta destinée, il t’a vue appelée à une brillante fortune, seulement il a reconnu que c’était à la condition de t’aider. Nous t’aidons.

– Et cette brillante fortune c’est d’être aimée. du roi, et de l’aimer ?

– Précisément.

– Jamais ! fil Angiolina avec force, en se dressant sur son séant, et sans se soucier du dérangement que ce mouvement causait à sa légère toilette de nuit.

Il est vrai que chacun de ses mouvements était une séduction nouvelle, et que Saint-Germain étudiait d’un œil froid cette étrange et voluptueuse nature qu’il avait bien quelque droit de considérer comme son ouvrage, suivant le développement de cette passion qu’il s’était plu à faire naître dans ce cœur ardent, et dont l’épanchement le confirmait dans ses calculs.

Car c’était vraiment un coup de maître. Il n’avait aucune confiance dans la sollicitude maternelle de la courtisane Marozia, devenue princesse Tadolini par la grâce d’un mariage absurde, pour conserver intact ce trésor d’amour qu’il voulait garder au roi, dans l’hypothèse déjà trop menaçante d’une brouille avec madame de Pompadour. Or, le meilleur moyen d’occuper ce cœur et ces sens, c’était de leur inspirer une passion absolue, avec la ferme résolution d’y rester insensible.

– Tant qu’elle m’aimera, s’était-il dit, je n’aurai besoin ni de mère, ni de duègnes, ni d’eunuques pour la garder.

Saint-Germain se rapprocha du lit, saisit les deux mains de l’Itatienne et les broya entre les siennes.

– Angiolina, dit-il d’une voix brève et en la forçant de le regarder, car il savait le pouvoir de ses yeux sur les siens, je veux que tu deviennes la maîtresse du roi, et cela au jour et à l’heure que j’aurai choisis. Si tu n’obéis pas, je pars, je vous renvoie en Italie : toi et ta mère vous retomberez dans la misère la plus affreuse, si ce n’est pis, et tu ne me reverras jamais.

– Ne pas te revoir !... fit la jeune fille avec angoisse. Oh ! avec ce mot-la tu me feras faire tout ce que tu voudras.

– Ah ! murmura Saint-Germain avec colère, j’ai été trop loin ! Si je ne la guéris pas de cet amour, tout est perdu !

En ce moment, on entendit le bruit d'un carrosse qui entrait dans la cour de l'*Ecu de France*.

– C'est le duc de Richelieu, dit Saint-Germain, et tu n'es pas habillée.

– Eh ! je ne veux pas le voir !

– Folle !... Allons, lève-toi, passe ce peignoir, tu n'en seras que plus belle !

Et le comte, saisissant une longue robe de satin blanc, toute ouatée et garnie de flots de rubans et de guipures, en présenta les manches à Angiolina.

Celle-ci obéit, sauta à bas de son lit et, indifférente, comme une Italienne qui se sait belle, aux précautions de la pudeur, livra aux regards froids du comte les trésors à peine vêtus du plus beau corps de vierge. Elle passa les manches de la douillette et, tandis que le comte avait encore ses mains étendues pour soutenir ce chaud vêtement, elle se retourna, jeta ses bras autour du cou du comte et, se dressant sur la pointe de ses pieds nus, approcha ses lèvres brûlantes des siennes.

Mais Saint-Germain qui, au contact voluptueux de cette sirène, avait légèrement pâli sous la couche de bistre qui brunissait son visage, se redressa comme s'il eût été mordu par une vipère, et, d'un mouvement saccadé, rejeta loin de lui la pauvre fille.

– Malheureuse ! dit-il.

– Il est de bronze et de marbre !... murmura l'Italienne en se réfugiant auprès de la cheminée, où elle se laissa tomber dans une bergère et cacha son visage dans ses mains.

Une sourde exclamation de colère et de stupeur avait accompagné, comme un écho lointain, ces deux cris de Saint-Germain et d'Angiolina.

La Tadolini était debout devant la porte, pâle, frémissant, l'œil sombre, les poings serrés. Elle avait vu.

– Allons, allons, dit le comte en courant la prendre par la main et l'amenant vers la cheminée, où il la fit asseoir en face de sa fille, voici le maréchal, il s'agit de faire les princesses, alerte !

A cette voix brève, à ce ton de commandement auquel ces deux femmes semblaient depuis si longtemps habituées, une sorte de réaction se fit dans leur esprit, et toutes deux armèrent leur front de la plus froide indifférence.

Seulement pour Saint-Germain, qui les connaissait, cet extérieur de glace cachait de bien terribles orages.

– Angiolina est malade, voilà pourquoi vous recevez ici.

Un valet annonça le maréchal de Richelieu, qui, de ce grand ton de suprême élégance qui lui était si naturel, s’excusa d’avoir osé déranger ces dames si matin, déplora la malencontreuse indisposition d’Angiolina et formula l’espérance qu’elle ne changerait en rien la présentation du soir, au cercle intime de la reine.

La princesse allait répondre, lorsque Saint-Germain, que le duc avait fort bien remarqué, et dont le visage basané et la longue barbe offusquaient le vieux séducteur, s’approcha humblement et comme s’il voulait rappeler sa présence.

– Madame la princesse n’a rien de plus à m’ordonner ? demanda-t il en italien.

– Non, répondit sèchement la Tadolini.

Le comte s’inclina plus humblement encore, mais, en se redressant pour partir, il échangea avec la Tadolini un regard auquel celle-ci ne se méprit pas : c’étaient, dans un éclair, toutes les recommandations de leur précédente conversation.

Puisque nous connaissons d’avance le résultat de l’entrevue du maréchal avec les Italiennes, car sa visite n’avait pour but que de leur rappeler l’invitation du roi, nous suivrons les pas de Saint-Germain à sa sortie de l’*Ecu de France*.

Il était rentré à son hôtel par la petite porte du jardin de la rue du Plessis, s’était débarrassé de son enveloppe italienne et, avec l’aide d’Orseolo qui était également de retour, avait transporté Henri de Moléon dans une autre pièce de la maison, où ils l’avaient couché sur un sofa, auprès d’un bon feu. Seulement, avant de l’abandonner dans cette pièce, le comte avait pris ses précautions contre toute indiscretion de sa part. Nous verrons quelles étaient ces précautions.

Saint-Germain se rendit ensuite au palais, et comme il approchait l’OEil-de-boeuf, il fut abordé sur le grand escalier par Lebel qui l’attira dans un coin.

– Monsieur le comte, dit le premier valet de chambre, vous avez vu, m’a-t-on dit, où avait été cachée mademoiselle de Nérès.

– Et vous commencez à perdre votre latin, interrompit le comte, pour découvrir où est cachée certaine demoiselle entrevue à l’Opéra par Sa Majesté.

– Oui, monsieur le comte, fit Lebel effrayé, et bien décidé à ne rien cacher à cet homme qui devinait, savait ou voyait tout.

– Eh bien ! je vous dirai où elle est, mais à une condition...

– Laquelle, monseigneur ? demanda Lebel avec le plus sincère empressement.

– Conduisez-moi...

Et le comte glissa quelques mots dans l’oreille du valet de chambre.

– O ciel !... fit celui-ci tout épouvanté.

– C’est à prendre ou à laisser, dit Saint-Germain d’un ton sec.

– Venez, monsieur le comte, venez !... dit Lebel en descendant l’escalier vivement.

Saint-Germain le suivit en souriant.

– Allons, se dit-il, le tout pour le tout !

Henri ne tarda pas à reprendre ses sens ; d’abord il avait ouvert les yeux, et en les portant de côté et d’autre, il reconnut les mêmes tentures, les mêmes meubles que ceux du grand cabinet où il avait provoqué le comte. Il se rappela alors où il se trouvait, et la terreur et l’indignation qu’il éprouva subitement ranimèrent ses forces. Il se souleva, aperçut son épée à terre, à l’endroit même où elle avait roulé lorsque le comte l’avait désarmé, et à cette vue, il douta de sa raison. Il se rappelait pourtant bien ne pas l’avoir retrouvée à cette place.

– Aurais-je réellement rêvé ?... se demanda-t-il en se dressant sur ses jambes et chassant d’un revers de main tous les nuages flottant devant ses yeux obscurcis.

Tout à coup, un souvenir plus affreux que le reste passa comme un éclair dans son esprit, et après avoir poussé un Sourd rugissement de colère, il se précipita vers la grande la pisserie à personnages qu’il savait recouvrir le fatal œil-de-bœuf.

Il l'écarta d'un geste fébrile, mais la muraille nue, une sorte de pierre stuquée et polie comme le marbre, s'offrit seule à ses regards. Il courut vers son épée, frappa du pommeau sur toutes les parties du mur, à la hauteur où il était certain d'avoir vu l'ouverture ; mais le mur rendit un son mat et plein prouvant surabondamment son épaisseur et son homogénéité.

Il recula, en proie à une sorte d'exaltation et voulut crier, mais sa voix sécha dans sa poitrine : il regarda de tous côtés, il crut s'évanouir encore, et comme il chancelait et tournoyait sur lui-même, un éclat de rire retentit au-dessus de sa tête. Il lui sembla que cet éclat de rire avait la même expression, le même son, la même ironie cruelle que celui qu'il avait vu errer sur les lèvres du comte de Saint-Germain lorsqu'il avait croisé le fer avec lui.

Le vertige s'empara de ses sens, le sang bouillonna dans ses artères, ses tempes battirent, il crut que sa cervelle allait faire éclater son crâne ; mais il se roidit contre ce nouvel anéantissement de lui-même, il eut la force de se porter en avant et, ouvrant précipitamment la porte de ce salon, se jeta dans les chambres de l'escalier qui se présentèrent sous ses pas.

Il ne songea pas à remarquer que cet escalier était à droite de la voûte de la porte cochère, tandis qu'il était monté, en entrant, par la gauche ; et trouvant la grande porte entr'ouverte, il la tira à lui et sortit de cette maison infernale.

L'air froid de la rue lui rendit un peu de calme ; mais ce calme fut suivi aussitôt d'un impérieux désir de vérifier l'étendue de son malheur. Il se dirigea donc rapidement vers la rue Saint-Louis. Il traversa, comme un fou, la place d'Armes, enfila la rue Royale et tomba, épuisé de fatigues et d'émotions, à deux pas de l'hôtel des Gardes du corps.

Les gardes sortirent en tumulte de l'hôtel, la plupart le connaissaient, et déjà ils se préparaient à le transporter dans une chambre, lorsque Henri retrouva la parole.

– Portez-moi, dit-il d'une voix faible, à l'hôtel de Nérès... rue Saint-Louis.

On obéit, et la nuit commençait à tomber lorsque ce lugubre cortège passa le seuil de la maison de la baronne.

Aussitôt le plus grand tumulte régna dans l'hôtel, et Henri, déposé sur un fauteuil, dans un salon du rez-de-chaussée, fut entouré aussitôt des soins du docteur Quesnay qui était entré en même temps.

Il venait, sur la prière de madame de Nérès, en ce moment chez la marquise, examiner l'état de Jeanne et tâcher de découvrir l'espèce d'atonie qui, chez elle, avait succédé à l'exaltation dont elle était animée en rentrant à l'hôtel.

Bientôt, le marquis de Moléon arriva lui-même, en compagnie de Jeanne, qu'il avait été heureux de retrouver chez sa mère, et qu'il sermonait depuis une heure.

Tous deux poussèrent un cri de douleur à la vue d'Henri, dont les traits pâles et blêmes attestaient l'état maladif, et se précipitèrent vers lui.

– Qu'y a-t-il, grand Dieu ? s'écria le marquis.

– Il est blessé !... fit Jeanne en voyant sur sa poitrine perler quelques gouttes de sang.

– Oui monsieur, dit l'officier des gardes qui était resté, je crois qu'il a eu quelque affaire d'honneur.

Mais en voyant entrer Jeanne, Henn s'était soulevé, et à son approche, repoussant Quesnay, qui s'empressait vers lui, il se leva de son fauteuil et tendant vers elle ses deux mains, comme s'il concentrait toutes ses forces dans une malédiction suprême, il lit quelques pas dans le salon.

– Infâme ! dit-il d'une voix forte.

– Henri !... répondit la jeune fille bouleversée.

– Va-t'en !...

– Il voulut s'éloigner d'elle, mais il chancela, et avant qu'on eût pu le soutenir, il tomba de toute sa hauteur sur le parquet.

– Mon fils ! s'écria le marquis en s'agenouillant ainsi que Jeanne auprès de lui.

– Henri !... Henri !... s'écria la jeune fille sanglotant, reviens à toi !...

– Retirez-vous tous, dit le docteur en forçant la marquis et Jeanne à se relever, je veux m'assurer...

Ils obéirent et laissèrent le docteur visiter la blessure d'Henri ; mais, loin de s'éloigner, ils restèrent, au contraire, ardemment attentifs à ce qu'allait déclarer Quesnay.



Le docteur écarta les vêtements du jeune homme, et trouva sur sa poitrine un appareil posé dans toutes les règles de l'art. Il ne se fit aucun scrupule de le lever : et sur le sein droit d'Henri apparut une blessure large de quelques lignes, et qu'il n'hésita pas à déclarer avoir été pratiquée par une épée à lame triangulaire. Il écarta doucement les lèvres de la blessure, et, satisfait de cet examen, releva la tête avec confiance.

– J'en réponds, dit-il, ce n'est rien ; mais si je ne me trompe, son état de faiblesse et de délire tient plutôt à une douleur récente qu'à l'effet de cette blessure.

Il remit en place l'appareil, et prit la main du malade dont il consulta attentivement le pouls.

– Il a une ardente fièvre, dit-il.

En ce moment, Henri rouvrit les yeux, et, rencontrant le regard effaré de Jeanne, murmura quelques mots intelligibles où perçait cependant encore l'accent de la colère et du désespoir.

– Éloignez-vous, Jeanne, dit le marquis en étendant la main vers la jeune fille, vous voyez bien que vous le tuez ! Jeanne se retira, entraînée par les serviteurs ; mais, au lieu de calmer l'agitation d'Henri, son départ ne fit que la redoubler. Quesnay ordonna comme s'il eût été chez lui, et bientôt le malade fut transporté dans une des chambres de l'hôtel.

Comme on achevait de l'y installer, madame de Nérès entra. Elle était accompagnée de la marquise de Pompadour.

M. de Moléon alla au-devant d'elles, et les informa de ce qui venait de se passer ; la baronne en parut désolée, mais la marquise lui prit le bras et le secoua avec énergie, elle paraissait radieuse.

– Il faut marier ces enfants, et tout de suite !. s'écria-t-elle.

Le marquis pâlit, il se rappela la prédiction de Saint-Germain.

– Le roi l'a dit ce matin, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, en remarquant l'altération du visage de M. de Moléon.

Mais cette affirmation qui, en tout autre moment, eût comblé de joie le vieux courtisan, et l'eût fait presque évanouir de satisfaction, sembla redoubler son malaise et son trouble.

– Il faut au moins donner à ce pauvre garçon le temps de se rétablir, dit-il, le docteur le trouve au plus mal.

La nuit était venue. Les deux dames se rendirent dans la chambre où Jeanne se désespérait, malgré les assurances données par Quesnay sur le peu de gravité de la blessure de son amant, car elle ne savait à quoi attribuer les expressions dures et insultantes échappées à son délire. Pendant ce temps, le marquis retourna auprès de son fils et reçut une nouvelle certitude du docteur. Il n'y avait pas à s'inquiéter, et il pouvait partir, ainsi qu'il en manifestait le désir.

## XX

### DU MADEMOISELLE ROSE EST BIEN PRÈS DE DEVENIR UNE REINE DE LA MAIN GAUCHE.

Il y a longtemps que nous avons laissé Rose Picard enfermée dans l'un des appartements de la petite maison du Parc aux Cerfs ; mais si nous avons perdu de vue cette charmante enfant, c'est que les événements se sont pressés en foule et que nous avons voulu leur conserver, dans notre récit, leur marche chronologique.

Du reste, au moment où nous la retrouvons, quarante-huit heures seulement se sont écoulées depuis que Louis XV, rebuté par ses résistances, avait pris le parti d'aller signer au contrat de mademoiselle de Nérès.

Elle ne s'était pas couchée de toute la nuit, espérant toujours voir arriver quelqu'un à son secours ; mais elle avait fini par conclure que les deux hommes aperçus sur la crête de la muraille du jardin étaient des voleurs ou des amoureux, deux classes de la société essentiellement égoïstes. Au matin, elle tombait de sommeil et s'endormit tout habillée sur une ottomane.

Quand elle se réveilla, la soubrette était devant elle, assise sur un tabouret ; elle jeta un petit cri d'effroi.

– J'attendais votre réveil, mademoiselle, dit celle-ci  
avec la même déférence que la veille.

– Quelle heure est-il ? fit, Rose en se levant vivement et se frottant les yeux.

– Deux heures, mademoiselle.

– Mais. fit Rose en, s’arrêtant tout à coup, comment êtes-vous entrée ici ? je m’étais enfermée.

– Mademoiselle, répondit la suivante en baissant les yeux, nous avons des doubles clefs de toutes les portes de la maison.

– C’est une horreur ! s’écria la pauvre fille qui sentit venir ses larmes ; je ne veux plus rester ici, et je pense que vous ne m’empêcherez pas de retourner chez nous !

– Mademoiselle, repartit la soubrette, je ne suis ici que pour vous servir.

– Et ce M. le comte, que je déteste, reviendra sans doute tout à l’heure ?

– Non, nous avons été averties tout à l’heure qu’il ne viendrait que demain.

– Bien sûr ? demanda Rose.

– A moins qu’il ne change d’avis ; il est parti pour la chasse.

– Et je resterai encore longtemps prisonnière ?

– Je ne sais.

– Tout à l’heure, vous avez dit : « Nous avons été averties ; » qui ? de qui voulez-vous parler ?

– De madame Bertrand<sup>2</sup>, la maîtresse de la maison ; désirez-vous la voir ?

– Non ! fit vivement Rose, qui n’éprouvait nul besoin d’étendre des relations déjà trop pénibles pour elle, mais vous pouvez dire à cette dame que, si c’est de par son autorité que je suis retenue dans cette maison, elle aura peut-être un jour à se repentir du mal qu’elle me fait.

La soubrette, tout habituée qu’elle fût sans doute à des récriminations de ce genre, ne pouvait cependant s’empêcher de plaindre, au fond de son cœur, cette pauvre enfant, victime des caprices royaux ; mais elle n’eut pas le courage d’exprimer tout haut sa pensée, elle prit le parti de l’indifférence.

– Mademoiselle veut-elle être servie ici ou passer dans la salle à manger ? demanda-t-elle.

– Oh ! cette horrible salle où le plancher s’entr’ouvre ! répondit Rose en frissonnant, non, je resterai dans cette chambre ; donnez-moi la moindre des choses, du pain sec, je le préfère.

Quelques minutes après, le plus délicat ambigu était placé devant Rose.

– Madame dit que c’est l’ordinaire et que vous mangerez ce qu’il vous plaira, répondit la soubrette à son interrogation muette.

– Au fait, ma foi tant pis ! dit Rose prenant son parti, je veux bien manger de tout cela, mais à une condition, ma chère Finette, c’est que vous en mangerez votre part, pour me tenir compagnie.

Rose insista de telle façon que la soubrette fut forcée d’accepter : elle avait son petit projet et espérait bien la faire parler ; mais celle-ci, habituée déjà aux prodigalités de l’office, n’était pas facile à manier, si bien que ce fut Rose qui fit tous les frais de la conversation.

Cependant elle avait fait un grand pas : elle avait intéressé cette fille à son sort et en avait obtenu la promesse de faire remettre un billet au dehors.

Ce billet, elle passa le reste de la journée à le rédiger, car il ne fallait compromettre ni celle qui l’écrivait ni la personne à laquelle il était destiné. Cette importante besogne achevée et la nuit étant venue, Rose s’enferma, plaça un échafaudage de fauteuils et de chaises devant la porte, afin d’être réveillée avant que celui qui oserait l’ouvrir parvînt jusqu’à elle, et, rassurée de ce côté, elle se coucha.

La journée qui suivit, elle ne s’ennuya pas trop. Elle descendit au jardin, joua au volant avec Finette, qui lui avait affirmé avoir fait partir sa lettre, et gagna un furieux appétit.

Elle soupa en compagnie de la soubrette, toujours avec l’idée de la faire jaser, mais elle avait affaire à trop forte partie. Celle-ci lui fit boire d’un petit vin muscat, l’ami des dames, prétendit-elle ; et Rose trouva le vin si fort à son goût, qu’elle ne tarda pas à sentir sa tête s’alourdir, ses yeux se fermer et tous ses sens céder à une envie irrésistible de dormir. Elle essaya de se révolter contre sa faiblesse, mais le muscat l’emporta.

– La pauvre enfant !. murmura la soubrette en se retirant dès qu’elle la vit tout à fait endormie.

Le sommeil de Rose fut doux et tranquille, les images les plus riantes l’embellirent ; et, parmi les figures qui le traversèrent, celle de Melchior Pinson avait revêtu un éclat tellement inaccoutumé, que, tout en rêvant, la belle enfant ne cessait de se demander si elle était abusée par un songe ;

mais quelque légitimes que fussent ces apparitions, car elle n'avait jamais considéré M. Pinson que comme un futur mari, son réveil fut moins chaste.

En effet, ce fut un baiser qui la réveilla.

Non point le baiser timide et fraternel que, en ses jours de bonne humeur et de largesse, elle allait jusqu'à permettre au trop heureux Melchior de déposer sur son front ou sur ses joues fraîches, mais un de ces baisers où la volupté souffle toutes ses braises et tous ses enivrements.

Elle se réveilla donc, la bouche encore brûlante de cette hardiesse, et demeura pétrifiée d'effroi et de douleur en voyant devant elle ce *M. le comte* de l'avant-veille, le magicien dont la baguette évoquait des entrailles de la terre les tables toutes servies.

Louis XV n'aimait pas les moyens extrêmes, sa galanterie se révoltait à l'idée d'employer, comme le faisaient certains seigneurs de la cour, et notamment le duc de Richelieu, les narcotiques ou les aphrodisiaques ; il voulait vaincre. Or, si Rose avait été endormie, précédemment, par le muscat traîtreusement versé par Finette, c'était tout simplement afin de l'empêcher de prendre contre l'arrivée du roi les précautions de la veille.

Sans donner à Rose le temps de se remettre et de se lever, il prit place à côté d'elle sur l'ottomane et saisit ses deux petites mains dans les siennes.

– Eh bien, Rose, dit-il, m'en voulez-vous encore ?

– Non, monsieur, si vous êtes décidé à tenir la promesse que vous m'avez faite : celle de me rendre à ma mère.

– Êtes-vous donc si malheureuse ici ?

– Je ne suis pas malheureuse, mais je n'y suis pas libre.

– Il ne tient qu'à vous de l'être, et ce moment je le désire de tous mes vœux, quoiqu'il doive être le commencement de l'esclavage dans lequel vous me tiendrez.

– Monsieur, répliqua Rose, qui ne pouvait se fâcher en le voyant si tendre, si soumis, vous me faites vraiment l'effet d'un honnête homme, malgré toutes les apparences que vous avez contre vous ; aussi ne m'en voudrez-vous pas, j'en suis sûre, si je vous dis ce que j'ai sur le cœur.

– Parlez, adorable enfant, dit Louis XV de la voix la plus douce en portant les mains de Rose à ses lèvres.

– Eh bien, monsieur, j'ai...

Elle n'osa achever, et le roi profita de son embarras pour passer un de ses bras autour de sa taille et pour l'embrasser sur le cou.

– Finissez, je vous en prie, fit la jeune fille toute rouge et tout interdite, ou sinon je ne pourrai pas dire un mot !...

– Eh bien, voyons, dites ce que vous avez ?... fit le roi sans cesser de la tenir pressée contre lui.

– J'ai... un amoureux !

A ce mot que la pauvre enfant s'imaginait devoir exercer sur l'audacieux séducteur l'effet de l'inscription fatale écrite aux murs de Balthazar, le roi laissa échapper un petit éclat de rire qu'elle trouva fort impertinent.

– Comment, monsieur, vous riez ! s'écria-t-elle toute scandalisée en essayant de se lever.

– Eh qu'importe ! cet amoureux ne vous empêche pas d'être adorable.

– Mais je l'aime !

– Demain, vous n'en direz peut-être pas autant ! répliqua le roi en riant plus fort.

– Oh ! mais quel homme êtes-vous donc, grands dieux !

– Un homme qui t'aime, Rose, et qui te donnera tout ce que tu désires, même... même ton amoureux.

– Mais, lui ne voudra plus de moi, alors !

– C'est donc un bien grand personnage ? demanda le roi qui oubliait son incognito.

– Ce n'est qu'un pauvre garçon du peuple, comme moi, et qui met l'honneur au-dessus de toutes choses.

– Ah ! oui-dà ! et t'aime-t-il autant qu'il est aimé, ce garçon-là ?

– Je le crois.

– Ah ! tu vois, tu n'es pas sûre !

– D'abord, monsieur, répliqua Rose avec le plus grand sérieux, faites-moi le plaisir de ne pas me tutoyer.

– Soit, mais tu me diras alors le nom de ton amoureux.

– Qu'en voulez-vous faire ?

– Je lui enverrai cinq cents louis, pardieu, et il nous laissera tranquilles.

– Quelle horreur ! s'écria la jeune fille dans un mouvement si vif d'indignation, que le roi ne put la retenir et qu'elle se réfugia à l'autre

extrémité de la chambre.

– Tu te fâches !

– Ah ça ! monsieur le comte, de quoi croyez-vous donc que soit pétri le cœur des pauvres gens, si vous pensez qu'ils acceptent leur déshonneur parce que de grands seigneurs comme vous auront trouvé bon de le dorer avec quelques louis !

– Ma chère enfant, voilà de bien grands mots, pour une action bien simple !

– Bien simple, je ne trouve pas, moi ! Et si M. Pinson vous entendait, il s'indignerait plus fort que moi encore, sans compter qu'il vous forcerait peut-être à vous taire par-dessus le marché.

– Ah ! ah ! ah ! fit le roi riant aux éclats, pauvre M. Pinson !... il serait peut-être bien surpris, lui, tout le premier, de se voir prêter de si héroïques sentiments !

– Non pas, monsieur, je réponds des sentiments de Melchior comme des miens !

– Melchior !. Melchior Pinson !... fit le roi en s'arrêtant tout à coup, mais je connais ce nom-là !... où diable ?...

– Eh ! bien, vous pouvez vous vanter de connaître le cœur d'un honnête.

– Oh ! mais j'y suis, interrompit le roi ; oui, c'est bien cela !... mais pas si honnête, mon enfant, pas si honnête, diantre !

Et il recommença à rire, mais cette fois avec une expression de malice et de sarcasme qui n'échappa point à la jeune fille.

– Expliquez-vous, monsieur le comte, dit-elle en se rapprochant du roi qui, lui aussi, s'était levé de l'ottomane et s'était mis à tisonner le feu.

– C'est bien simple, répondit le roi en jouant avec les pincettes, votre M. Pinson a joué avec vous le petit rôlet des rôués de la cour, et vous avez été prise à ses beaux semblants de vertu et de pauvreté !... voilà tout.

– O ciel !... fit Rose suffoquée.

– Oui, pardieu, ce M. Melchior Pinson est un des personnages les plus riches de France : il possède en argent comptant, dit-on, plusieurs millions.

– Des millions ! lui, un petit commis du bureau de la guerre, c'est faux !

– Vérité, mademoiselle, répliqua sévèrement Louis XV qui, pour la première fois de sa vie peut-être, se voyait donner un démenti en face.



– Mais... continua Rose interdite et tremblante à la vue de l'air imposant que prit en cet instant le monarque, pouvez-vous me le prouver ?

– De deux façons, répondit le roi, décidé à supporter toutes les conséquences de l'incognito, dans l'espérance que l'explication lui profiterait ; d'abord, venez de ce côté.

Il se leva et se dirigea vers l'une des fenêtres dont il ouvrit le volet intérieur.

Rose le rejoignit sans abdiquer sa défiance et se laissa prendre une main.

– Tenez, dit le roi en désignant, au fond du jardin, la maison située de l'autre côté du mur de séparation et dont quelques fenêtres étaient éclairées, vous voyez bien cette maison ?

– Oui, fit Rose.

– Eh bien, avant-hier, en vous quittant, après votre vilaine sortie, je suis allé là, dans l'intention de signer au contrat de mariage de mademoiselle de Nérès qui y habite, avec M. Melchior Pinson.

– Oh ! fit Rose avec un mouvement d'indignation étouffé par la stupeur où la plongeait cette horrible découverte, et en tombant anéantie sur l'ottomane.

– Et maintenant, si cela ne vous suffit pas, mon enfant, vous allez entendre le témoignage d'une autre personne.

Le roi, en disant ces mots, saisit le cordon d'une sonnette et le tira avec cette autorité qu'il ne parvenait pas toujours à dépouiller facilement.

– Faites monter madame Bertrand, dit-il à Finette qui montra son fin museau entre les deux battants de la porte.

Quelques minutes se passèrent, remplies du plus absolu silence, pendant lesquelles Rose se cachait le visage dans ses deux mains, partagée entre la honte, le dépit et la douleur.

Madame Bertrand entra.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, aux manières accortes et aisées, au visage avenant, et dont la mise n'était pas exempte d'une certaine élégance ; on pouvait avancer, sans crainte de se tromper, qu'elle avait dû être belle dans sa jeunesse ; mais il y avait dans l'expression de ses yeux et dans la forme de sa bouche une servilité, une avidité qui, pour l'observateur, étaient un appel à la défiance. Malgré cela, l'ensemble était

satisfaisant. Du reste, Louis XV ne l'eût point acceptée sans cet extérieur, car il était de ces natures délicates qui ne peuvent supporter la vue d'un visage laid ou désagréable.

– Madame Bertrand, dit-il, vous devez connaître à peu près tous les commis du bureau de la guerre, puisque votre mari en fait partie.

– Oui... monsieur le comte, répondit cette femme avec une profonde révérence.

– Interrogez, mademoiselle, dit alors le roi en se tournant vers Rose, et s'en allant ensuite regarder à travers les vitres, afin de laisser toute liberté à cette explication.

– Connaissez-vous. fit la jeune fille, non sans hésiter, connaissez-vous M. Pinson ?

– M. Pinson, répéta madame Bertrand, je crois bien ! il n'est question que de lui dans les bureaux, depuis qu'il a fait fortune !

– Depuis qu'il a fait... fortune !... répéta machinalement Rose, en tremblant comme la feuille.

– Oui, mademoiselle, il a hérité de son oncle, tout à coup, des millions !...

– Combien ? demanda le roi sans se retourner.

– Au moins cent ! dit madame Bertrand avec l'exagération naturelle d'une commère parlant d'après les cancans des bureaux.

– Bon ! fit le roi, mettons-en sept ou huit, et ce sera bien honnête !

Sur un signe, madame Bertrand s'était retirée, et le roi était revenu reprendre sa place auprès de Rose, sur l'ottomane, mais celle-ci sanglotait de tout son cœur et ne fit pas plus attention à lui que s'il n'eût point existé. Louis XV n'aimait pas les pleurs, surtout quand ils étaient aussi bruyants : d'abord parce qu'ils lui faisaient mal aux nerfs, et ensuite parce qu'ils ont, généralement, le désagréable inconvénient de rougir les yeux et le nez de la plus blonde beauté. C'est pourquoi, il se demandait déjà s'il n'avait pas été fort maladroit en soulevant ainsi la question de cet amoureux, lorsque tout à coup Rose cessa de pleurer, essuya ses jolis yeux, et prit l'attitude la plus menaçante.

– Le monstre ! fit-elle.

– Vengez-vous, dit le roi d'une voix douce, c'est un imbécile qui certainement n'est pas digne d'occuper un instant une aussi mignonne

personne.

– Oui, je veux me venger ! répliqua Rose, et je ne l’aimerai plus, d’abord !

– S’il vous aimait, il ne chercherait pas à se marier.

– C’est infâme ! Ah ! c’est égal, je...

– Je vous aimerai, moi, car je vous rends justice : vous êtes jolie comme les amours, et si vous m’en croyez, vous viendrez oublier à table les noirceurs de cet abominable petit monsieur !

– Oui, vous avez raison, à table, car, cette fois, je ferai honneur à votre souper, monseigneur, vous verrez !

La pauvre fille se leva, presque folle, les yeux animés, les joues en feu, et saisit la canne que le roi avait déposée en entrant, dans un coin.

– C’est moi, dit-elle en riant, qui veux donner le signal aux démons qui vous servent !

Et ouvrant la porte avec vivacité, elle s’élança, suivie du roi, dans la salle à manger. Là elle frappa sur le plancher trois petits coups secs : aussitôt la rosace du parquet s’ouvrit, et, comme l’avant-veille, une table somptueusement servie apparut à ses yeux qui, malgré l’état de son esprit, ne purent s’empêcher de témoigner encore la plus extrême surprise.

Ils se mirent à table en riant tous deux ; mais au fond du cœur le roi était médiocrement flatté de ne devoir cette nouvelle conquête qu’au dépit et à la vanité blessée de la maîtresse d’un M. Pinson. Néanmoins, après deux ou trois verres de champagne toute arrière-pensée disparut, et il ne songea plus qu’à diriger, avec son expérience accoutumée, la défaite de cette délicieuse fille.

Mais Rose n’avait pas encore bu, elle ; sa gaieté était forcée, et elle se contentait de manger, car elle avait vraiment faim, ce qui semble de bon augure, relativement à la fidélité qu’elle entendait garder à son amoureux. Le roi fut obligé de prendre son verre et de le lui présenter d’une main, tandis que de l’autre il tendait le sien pour lui offrir de trinquer. A cette époque on n’avait pas encore renoncé à cette douce habitude de nos pères que la bonne société d’aujourd’hui dédaigne, parce qu’elle n’en comprend plus la saveur.

– C’est du champagne, dit Rose, je m’en défie beaucoup !

– Eh ! c’est l’ami des dames, peut-il leur nuire ? pas de faiblesse, allons, une jolie femme doit avoir tous les courages !

– C’est qu’il trouble la raison et qu’alors, dit-on, il est fort dangereux.

– Non, il l’égaie au contraire, et c’est pour cela que les gens bien appris, les véritables épicuriens le font figurer dès le commencement d’un repas. Il n’y a que les petites gens et les malades qui le gardent pour le dessert.

– Au fait. fit Rose après avoir trempé avec la délicatesse d’une jeune chatte ses lèvres roses dans le nectar encore rutilant du travail de ses gaz, c’est bien bon, ma foi !

– Encore ! fit le roi, en l’encourageant des yeux et de l’exemple.

Rose avala le contenu entier du verre, que le roi remplit immédiatement ; mais au bout de trois rasades, son joli visage s’assombrit de nouveau. Elle avait le vin triste.

Cela ne faisait pas le compte du sultan : il avait beau redoubler d’amabilité, rire lui-même aux éclats, chanter, narrer quelques anecdotes diaboliques, Rose souriait du bout des dents. Et pourtant elle enrageait intérieurement de cette étrange obsession du souvenir de l’infidèle Pinson ; elle l’en trouvait plus qu’indigne, et parfois elle regardait avec douleur ce beau gentilhomme à l’air si épris et auquel, elle le sentait, elle n’aurait qu’à témoigner un désir pour le voir accompli.

– Voyons, mon enfant, vous pensez toujours à ce drôle ! s’écria le roi qui finit par s’impatier, voulez-vous que je le fasse fourrer à la Bastille ?

– Oui ! fit vivement Rose, jusqu’à la fin de ses jours, cela lui apprendra à vivre !

– Eh bien ! c’est entendu, demain il y sera expédié ; mais, en attendant, que me donnerez-vous, à moi ? demanda le roi en la forçant à boire.

– Mon amitié, répondit la jeune fille dont la gaieté revint.

– C’est beaucoup, assurément, mais ce n’est pas assez... dit Louis en lui prenant la taille et la serrant contre sa poitrine.

– Ah ! laissez-moi, ma tête tourne, je n’y vois plus...

– Au fait, dit le roi, c’est peut-être l’effet de ce vin-là, buvez d’un autre.

– Non, je le préfère, répliqua Rose en vidant un nouveau verre.

Mais elle ne l’eut pas plus tôt remplacé sur la table qu’elle se sentit chanceler sur sa chaise ; le roi la soutint, et tout en la couvrant de baisers

ardents, il se leva de table et se disposa à l'emporter dans ses bras. Elle essayait cependant d'opposer de la résistance ; mais le séducteur devenait plus entreprenant, et au milieu de sa torpeur, elle trouva la force de sortir brusquement d'une situation aussi dangereuse.

– Non ! s'écria-t-elle, vous voulez me déshonorer !... vous êtes bien cruel d'abuser ainsi d'une pauvre fille sans défense. Oh ! mais je lutterai contre cet affreux poison que vous avez fait couler dans mes veines... c'est lâche, cela !

– Rose, fit doucement le roi, entends plutôt ma voix qui te supplie...

– Laissez-moi, je vous hais ! dit-elle avec force en le repoussant brutalement.

– Ah !... fit le roi avec impatience et qui se rapprocha en fronçant les sourcils.

Rose se vit perdue, elle jeta un cri perçant et se précipita vers la table, où elle s'arma d'un couteau dont elle fit briller la lame au-dessus de sa tête.

– N'avancez pas, monseigneur, dit-elle avec exaltation, ou je vous tue... ou je me tue !

– Malheureuse ! fit le roi qui pâlit affreusement et recula.

– Oh ! pardon ! pardon ! s'écria Rose qui jeta le couteau loin d'elle en tombant à genoux et éclatant en sanglots.

Le roi fut désarmé par cette subite transition de la plus terrible colère au plus sincère repentir. Il s'avança vers Rose et lui tendit la main.

– Rose, dit-il avec cet accent de dignité et de majesté auquel personne ne savait résister, vous êtes une noble fille et demain, demain, je vous en donne ma parole, vous serez reconduite à votre mère.

Rose baisa cette main avec ferveur sans quitter sa position humiliée, et le roi, passant devant elle, se dirigea vers la porte. Avant de l'ouvrir il se retourna, jeta un regard de regret vers cette séduisante enfant dont il était dédaigné, laissa échapper un soupir et sortit de la salle à manger.

Il se trouva dans un salon, éclairé faiblement, et aperçut, appuyé contre le marbre de la cheminée, un homme qui s'inclina avec respect en s'avançant vers lui.

– Monsieur de Saint-Germain ! fit-il stupéfait d'étonnement.

– Oui, Sire, prévoyant ce qui vient d’arriver à Votre Majesté, j’ai eu l’audace d’aller au devant de ses désirs.

– Que voulez-vous dire ?

– Sire, vous savez que je lis dans la pensée des hommes... eh bien ! je lis dans la vôtre que vous désirez avoir avec moi un entretien sérieux.

– C’est vrai.

– Mais je crois le moment mal choisi ; c’est pourquoi je prierai Votre Majesté de vouloir bien m’entendre. demain.

– Et... d’ici là ? demanda le roi subitement disposé à l’indulgence envers cet homme qui l’avait déjà si souvent satisfait ou servi, et qu’il n’avait persécuté que poussé par madame de Pompadour.

– D’ici là, sire, repartit Saint-Germain, veuillez pousser cette porte.

Le roi se dirigea vers un porte opposée à la salle à manger et que désignait le comte, l’ouvrit et aussitôt une exclamation de surprise et de joie s’échappa de ses lèvres.

Au-delà de cette porte, s’ouvrait une chambre meublée et tapissée à la moresque, où régnait une lumière éclatante quoique doucement tamisée par des gazes de soie : au fond de cette chambre s’élevait une estrade, drapée à l’orientale sur les coussins de laquelle était, nonchalamment étendue, dormant abandonnée dans le plus voluptueux désordre, une jeune fille vêtue comme les houris du sérail du Grand Seigneur, et d’une beauté si extraordinaire que le roi en fut ébloui.

D’autres jeunes filles, adorables esclaves, aux vêtements diaphanes, agitaient au-dessus de son front de longs éventails de plumes, ou faisaient brûler des parfums exquis dans des cassolettes d’or, toutes placées dans les poses les plus gracieuses et les plus enivrantes.

C’était à se croire transporté à mille lieues de Paris, à Stamboul, dans les réduits les plus secrets du harem ; une de ces improvisations luxueuses, familières à Saint-Germain, qui, d’accord avec Lebel, avait préparé cette exhibition de l’Orient, bien certain de frapper vivement les sens du voluptueux monarque.

Le roi reconnut sans peine la signora Angiolina. Quand il se retourna, le comte avait disparu.

# XXI

## OU LA POLITIQUE CÈDE A L'AMOUR.

Voici ce qui s'était passé. Après avoir échangé quelques mots avec Lebel, ainsi que nous l'avons vu, Saint-Germain était redevenu le Transtévérin Paonèse et s'était transporté chez la Tadolini. La princesse était absente, il trouva seulement Angiolina. La paresseuse fille était, comme toujours, étendue sur des coussins moelleux, envoyant aux solives de la chambre ses rêveries et ses secrets désirs.

– Mon enfant, lui dit-il, le jour est arrivé où il faut me donner toute ta vie... plus que ta vie même...

– Quelle joie ! fit la jeune fille en bondissant du sofa et les deux bras étendus vers lui.

Mais le comte la retint du geste et la força de se rasseoir.

– Écoute, dit-il d'une voix grave, arme-toi de patience, et quand tu m'auras entendu, si tu ne te sens pas la force d'aller plus loin, tu le diras franchement.

– Pour toi, Paonèse, je marcherais sur des charbons ardents, tu le sais bien, répondit Angiolina avec la plus grande simplicité.

– Ce soir, tu iras avec ta mère au palais, au jeu de la reine, puis je viendrai vous chercher, et alors, à tout prix, il faudra me suivre.

– Si ma mère ne m'en empêche pas, tu peux y compter.

– Quand même ta mère s'y opposerait.

– Oui, tu as raison, car'elle t'aime aussi, elle, et elle est jalouse !... fit la jeune fille avec le plus superbe sourire de dédain.

– Il ne s'agit pas de moi, mon pauvre enfant, répliqua le comte en donnant à sa voix une subite expression du tristesse.

– Ah !... je comprends... répondit la jeune Italienne en fronçant l'arc divin de ses sourcils noirs et touffus.

– Écoute, Angiolina, il y a dix ans que j'ai préparé ce jour, et si tu venais à me résister, tu me perdrais, oui, tu me perdrais.

– Toi, Paonèse ?

– Ce n'est pas seulement ma liberté, ce n'est pas seulement ma vie qui seraient compromises, ce serait. mon honneur.

– Ton honneur ?...

– Oui... et tiens, mon enfant, je ne veux pas te lancer en aveugle dans une entreprise que j'ai méditée depuis de si longues années, je sais que tu me seconderas mieux, si je fais de toi ma confidente ; mais si tu parlais...

– On m'arracherait plutôt le cœur !

Saint-Germain s'en alla ouvrir tout doucement la porte par laquelle il était entré et qui conduisait chez la princesse, puis, après s'être assuré que personne ne l'écoutait, il revint s'asseoir auprès de la jeune fille qui avait suivi tous ses mouvements avec une religieuse attention.

– Angiolina, j'ai au fond de l'âme une de ces ambitions terribles dont le rêve va parfois jusqu'à changer la face des empires. Mon projet est immense, mais pour qu'il arrive à devenir possible, il me faut ta coopération complète, ton obéissance absolue.

– Et c'est pour cela qu'il faut que je devienne la maîtresse du roi de France ?... et une fois ce sacrifice accompli...

– Tu exigeras du roi qu'il me seconde dans mon projet.

– Et ce projet est loyal et honorable ?

– C'est un acte de justice que je poursuis, répondit le comte d'une voix profonde.

– Souvent, Paonèse, ce que l'un appelle justice, un autre l'appelle iniquité.

– Est-ce toi, mon Angiolina, qui parles ainsi !. fit Saint-Germain tout surpris.



– Oui, c’est moi, c’est la sœur de ton âme. Va, crois-moi, quand je ne te vois pas, je pense ; ma tête, toute remplie de toi, comme mon cœur, réfléchit et calcule. Je pèse toutes les choses de la vie, je médite tes paroles, je vais au-delà de ce qu’elles disent, et c’est quand je me sens vaciller sur l’abîme, perdue dans la recherche d’un absolu qui m’échappe, que je me confirme dans l’idée qu’il faut être toute à toi et, s’il est possible, te servir mieux qu’en esclave, en complice.

– Complice ?... fit le comte avec vivacité, non !... tu n’es pas, tu ne seras pas complice, car mon projet est aussi juste

que loyal, ce n’est ni une mauvaise action ni un crime quo je médite, ce n’est même pas une vengeance, c’est une réparation... en un mot, c’est...

– Non, tais-toi, ami, tais-toi !... fit Angiolina en lui mettant la main sur la bouche, je ne veux pas que tu me le dises.

– Pourquoi ?

– Parce que tu as dit bien souvent devant moi que la femme était faible et lâche, qu’elle se faisait avant tout l’esclave de ses passions, et que quand ses passions sont en éveil, ou comprimées, ou froissées, elle perd toute retenue et ne souffle plus que la vengeance et la mort... Non, Paonèse, je ne veux pas même être exposée à la chance de te nuire, garde tous tes avantages, tu es le maître, j’obéirai.

– Angiolina, le jour de la réussite, tu seras récompensée largement, va...

– Tais-toi !... fit la jeune fille avec emportement. Récompensée ! moi ! et comment ? Est-ce que j’ai l’âme vénale ?... Ma mère a beau faire, elle n’a pu me donner la soif de l’or qui la possède... Elle, une princesse, aimer autant les richesses, est-ce que tu ne trouves pas cela invraisemblable, Paonèse ?... C’est au point que je me demande parfois si... Enfin, ne parlons pas de cela... renonce à ce que tu viens de dire, méchant ! Oser me parler de récompense !...

– Si tu m’avais laissé achever...

– Eh ! après que j’aurai été au roi Louis XV, que veux-tu donc qui me fasse envie sur cette terre !... Ah ! tu ne me connais pas, j’en suis sûre, si tu me juges comme toutes les autres !

– Angiolina, aujourd’hui je reconnais une fois de plus que, vivrait-on deux mille ans, on n’aurait jamais le dernier mot de cet être qui a nom la

femme.

– Écoute, c'est peut-être bien mal, va, de me livrer ainsi à ce roi débauché. Car, si je ne me tue pas de honte en sortant de ses bras, je suis capable d'aimer mon opprobre et de m'y plonger avec toute l'ardeur de mon sang... Ah ! Paonèse, tu es bien imprudent, va, je te le dis... Oui, mes réflexions, mes rêveries sont si étranges !... A nous autres Italiennes il ne faut pas même l'expérience pour faire des pas de géant dans la voie de l'amour... Paonèse, tu répondras devant toi-même de l'avenir que ton ambition me prépare !

– Veux-tu reculer, il en est temps encore ?... demanda Saint-Germain avec pitié.

– Ce serait lâche ! je veux ton bonheur, même au prix du mien... mais...

– Achève...

– Dis-moi, reprit Angiolina les yeux ardents de curiosité et de convoitise, dis-moi donc quelle est cette récompense.

– Ah ! fit le comte en souriant... tu sais, mon amie...

– Oui, ton amie, je suis ton amie, tu as raison, j'étais heureuse quand tu m'appelais ton enfant, tu vas me rendre fière.

– Tu sais, dit Saint-Germain en passant sa main sur son front soucieux, qu'il y a ici-bas des hommes qui ont creusé profondément le sillon aride de la science, et que ces hommes ont le don, la faculté, le pouvoir de transmuter pour ainsi dire, comme on l'a tenté vainement pour les métaux, de transmuter l'âme d'un corps dans un autre.

– Oh ! c'est l'œuvre du démon, dont tu parles là, Paonèse !.

– Non, enfant, mais conquête de la science ! fit Saint-Germain avec exaltation.

– Et alors, de mon corps souillé par les embrassements de ce roi, mon âme pourra passer dans le corps d'une créature pure et digne de toi ?

– C'est cela... fit le comte avec la conviction du prêtre musulman qui envoie ainsi à la mort les fanatiques qui l'écoutent.

– Ah ! vienne ce jour, qu'il vienne !... fit Angiolina en saisissant Paonèse dans ses bras, ce jour-là j'aurais la couronne de France que je la foulerais aux pieds !

– Écoute encore, reprit le comte, ce soir, tu obéiras à un autre homme encore, cet homme, c'est le comte de Saint-Germain.

– Ah !. fit Angiolina en souriant avec malice et en le regardant à la dérobée.

Le comte vit ce regard, il le comprit, fronça le sourcil et, broyant dans un mouvement de colère les deux petites mains qui se croisaient sur sa poitrine, il repoussa brusquement la jeune fille loin de lui.

– Serpent ! dit-il.

– Pardonne-moi, Paonèse ; si je ne t'aimais pas ainsi, je serais aveugle comme tout le monde... comme ma mère, qui t'aime aussi, mais qui aime encore plus l'argent. Oh ! va, ton secret est bien gardé, je te le jure !

– Depuis quand le possèdes-tu ? demanda le comte qui se radoucît.

– Depuis hier ; je me suis dit que Paonèse dont l'esprit est si vaste, le front si haut, l'œil si semblable à celui de Dieu, ne pouvait pas être un de ces pauvres Transtévérins dont ma mère ne parle jamais qu'avec mépris.

– Ta mère est une imprudente, elle devrait pourtant bien savoir que les plus nobles familles de Rome ont toutes, plus ou moins, un peu de sang transtévérin dans leurs veines. Enfin, laissons cela et suis bien mes instructions. Ce soir donc, le comte de Saint-Germain viendra vous dire, chez la reine, que Paonèse est en bas qui vous demande. Tu descendras avec ta mère qui, empressée d'obéir à Paonèse, ne songera pas à s'inquiéter de toi : alors, arrivée au bas de l'escalier, au lieu de la suivre, tu sortiras vivement dans la cour des Cerfs, et suivras l'homme qui se trouvera devant la porte. Cet homme sera vêtu de la livrée royale, mais pour que tu ne t'y trompes pas, tu lui diras : « *Dove andremo ?* » Il devra te répondre : « *Adiamo nel giardino.* »

– Bien, répondit l'Italienne qui écoutait de toutes ses oreilles, et après ?

– Tu me verras bientôt venir.

– Ah ! oui, Paonèse, car j'aurai besoin de te voir au moment suprême.

– Faiblesse ! répondit Saint-Germain en haussant les épaules et en se levant.

– Tu t'en vas ? s'écria Angiolina en essayant de le retenir... Ah ! Paonèse, que je serais heureuse de passer toute une journée avec toi !

– Plus tard...

– Mais, j’y songe : ma mère, que dira-t-elle, ce soir, quand elle ne me verra pas ?

– Bah ? répliqua Saint-Germain avec une expression de mépris que la jeune fille ne vit pas, elle trouvera ici des distractions selon son goût, sois tranquille.

– Tu es méchant pour elle, Paonèse, à part son amour pour l’or, elle est bonne.

Le comte ne répondit pas et laissa cette étrange fille, dans le cœur de laquelle il voyait, comme dans un livre ouvert, toutes les ardeurs dont avaient brûlé jadis ces grandes courtisanes, couronnées ou non, dont la Grèce et Rome ont eu le scandaleux monopole.

Le soir, ainsi qu’il avait été convenu, Angiolina accomplit, sans encombre, sa petite manœuvre, et trouva Orseolo dans la cour des Cerfs. Celui-ci la fit entrer dans une pièce du rez-de-chaussée dont il tira la clef de sa poche, et l’y enferma après lui avoir dit d’une voix respectueuse :

– Prenez la peine d’attendre.

Au bout d’une demi-heure passée dans cette pièce, éclairée seulement par le feu de la cheminée, Saint-Germain entra par une autre porte, il était accompagné de Lebel. A la vue de cet homme, Angiolina se cacha le visage.

– Vous êtes le maître, dit Lebel qui avait eu parfaitement le temps de contempler ce radieux visage, et qui se retira aussitôt.

Saint-Germain l’accompagna jusqu’à l’extrémité de ce petit appartement, et lui dit en appuyant doucement sa main sur son bras :

– Monsieur Lebel, vous ne vous repentirez pas demain de ce qui va arriver, je vous le jure.

– Ah ! monsieur le comte, dit le premier valet de chambre enlevant les bras, si la marquise en réchappe cette fois.

– Ecoutez, elle est bien adroite, et si prévoyante !. Cependant, convenez avec moi, cher monsieur Lebel, qu’elle n’a pas été heureusement inspirée ce matin. Elle savait que vous désiriez deux abbayes pour deux de vos cousins, et elle ne vous en a fait obtenir qu’une !... Maigre chère, qu’un revenu de mille livres pour votre cousin, monsieur Lebel ; aussi, si vous m’en croyez, vous donnerez à l’autre une compensation, en attendant.

– Et laquelle, monsieur ?

– C’est à vous de la demander au roi, demain matin ; et jusque-là, si vous m’en croyez encore, vous puiserez dans ce petit livret des idées à ce sujet.

Le comte tendit au valet de chambre une sorte de portefeuille tout odorant et tout doré, dont les flancs élastiques semblaient gonflés d’une quantité fort respectable de ces moyeux papiers qui, dit-on, ont le privilège de donner de l’esprit et même du talent, et, à plus forte raison, des idées, à l’homme le plus sot.

Une variété de cette fameuse poudre de prelinpinpin dont parlait le docteur Quesnay.

– C’est le monde renversé ! s’écria Lebel tout rouge de plaisir, et il fallait que la cause du plaisir fût considérable, car on le croyait riche déjà de plus de cent mille livres de rente.

– C’est vrai, répondit Saint-Germain en souriant, mais à quoi me servirait d’être ce que je suis, et il appuya sur ces mots, si je n’agissais pas d’une manière diamétralement opposée à celle de M. le chevalier de Rancrolles.

– Pardon ! fit Lebel avec déférence.

Le comte allait le congédier, mais le valet de chambre du roi se ravisa.

– Vous m’avez promis... dit-il timidement.

– De vous enseigner la demeure de la belle inconnue de l’Opéra. Franchement, est-ce la peine ?...

– Il est vrai que je n’ai jamais vu de merveille aussi accomplie que mademoiselle Tadolini, mais...

– C’est juste, vous comptez sur l’avenir : avec Sa Majesté il est sans bornes ; eh bien ! mademoiselle Diane de Romans...

– Mademoiselle de Romans !... fit Lebel en ouvrant des yeux énormes de surprise.

– Eh ! oui, l’oncle vend sa nièce !... charmant petit siècle !... Sans compter les mères qui livrent leurs filles !... Donc, cette demoiselle demeure aujourd’hui, dès ce soir même, à Versailles, dans la maison de l’avenue de Saint-Cloud, faisant face à l’angle de la Grande Ecurie.

– Merci, monsieur le comte, répondit Lebel en s’éloignant vivement.

– Oui, siècle bien étrange !... murmura Saint-Germain en refermant la porte, et nos petits-fils se refuseront à croire à toutes ses corruptions et à toutes ses lâchetés !... Et moi, moi !... Ne suis-je pas plus corrompu et plus

lâche encore que tous ces courtisans, moi qui livre une femme qui m'aime !... O fatalité, loi dévorante, loi terrible, inexorable, dure !... Comment expierai-je donc toutes les fautes... tous les crimes d'une vie si longue !...

Il s'était retiré au milieu de cette pièce, et n'osait franchir la porte, restée entr'ouverte, du petit salon où était Angiolina.

– Ah ! fit-il en repoussant les sombres et énervantes idées qui se présentaient en foule à son esprit ; si je veux réussir, il le faut !... Pas de faiblesse !... Qui veut la fin, veut les moyens !

Il entra et trouva la jeune Italienne debout et dans l'attitude d'une muse inspirée, ses yeux rayonnaient de flammes ; et quand le comte lui offrit la main, elle tressaillit et porta cette main à son cœur.

– C'est bien toi !... fit-elle.

– Venez, répliqua doucement, mais impérieusement Saint-Germain.

Elle se laissa conduire.

Le comte s'approcha d'un grand fauteuil, le fit glisser sur ses roulettes, et appuya fortement sur l'une des roses sculptées dans la moulure d'un lambris.

Aussitôt le panneau glissa sur une rainure et s'enfonça de champ dans le panneau voisin, démasquant un petit salon circulaire du plafond duquel descendait un lustre à trois branches dont les bougies étaient allumées. Le comte referma le panneau derrière lui et en ouvrit un autre situé presque en face. Celui-ci offrit aux regards distraits de la jeune fille, car elle se laissait presque conduire comme un automate, le commencement d'un petit escalier dans lequel elle s'engagea à la suite de son guide.

Au bas de l'escalier était un long corridor aux murs blanchis, et dont le sol était recouvert d'une nappe épaisse de jonc cachée elle-même par un moelleux tapis. Sur la muraille, de cent pas en cent pas, étaient appliquées des girandoles, et ce passage n'avait certainement rien qui laissât deviner qu'il fût creusé dans la terre et traversait ainsi une partie de la ville.

C'était un souterrain qui, du palais, conduisait au quartier du Parc aux Cerfs.

Ils arrivèrent, après une longue marche, à cette salle de marbre où nous avons vu déjà la marquise de Pompadour conduite par MM. Colin et Lebel.

Ils montèrent, comme la marquise, jusqu'au petit salon du rez-de-chaussée. Là, se trouvait un paquet que le comte prit entre ses bras et avec lequel il monta un nouvel escalier au bout duquel s'ouvrait un vaste salon.

Le comte alla porter ce paquet dans une autre pièce et revint vers l'Italienne qui était restée dans ce grand salon.

– Angiolina, dit-il, va de ce côté.

La belle jeune fille passa devant lui, toujours aussi solennelle dans sa démarche ; mais elle eut dans les yeux un éclair fauve et dans le sourire de sa bouche une expression de malice cruelle qui échappèrent au comte qui, lui, avait les yeux baissés ; et elle disparut derrière les rideaux.

Le comte quitta cette place et s'approcha de la cheminée sur le marbre de laquelle il s'appuya. Il resta ainsi longtemps, le front soucieux, les doigts crispés par de secrètes et mystérieuses impatiences, interrogeant parfois la pendule, et se demandant avec une inquiète terreur s'il ne valait pas mieux reculer et s'enfuir de cette maison destinée à voir accomplir une de ces iniquités, pour laquelle, il le reconnaissait trop tard, son âme n'avait pas été assez préparée, et contre laquelle elle ne se trouvait peut-être pas assez fortement cuirassée.

– Faiblesse !... répéta-t-il encore en se regardant dans la glace avec mépris.

Et avec le désir de se donner sans doute du courage, ou plutôt avec la volonté de se raffermir dans le dessein qu'il avait formé, il tira de sa poche un carnet d'or dont il détacha un feuillet, et sur lequel il se mit à écrire au moyen d'un crayon.

– Voyons, dit-il, comptons bien.

Et il approcha de la bougie le papier sur lequel s'alignaient des chiffres, en regard de caractères évidemment empruntés à des langues de l'Orient.

Livourne, deux, dit-il, Civita, deux, Venise, deux, Lisbonne, cinq, Porto, un, Tunis, deux, Amsterdam, deux-Hambourg, quatre... cela fait vingt !... vingt navires, bons marcheurs, fins voiliers... six mille hommes choisis, déterminés, prêts à tout !... Ah !... voilà, voilà le but !... et le reste, le reste !... pitié et mépris !...

Tout à coup, et au milieu de ces paroles mystérieuses échappées de ses lèvres et prononcées si bas qu'à peine si lui-même les entendait, une voix

suave retentit dans l'autre pièce, venant des rideaux de brocart derrière lesquels avait disparu la jeune Italienne.

– Paonèse... disait cette voix.

Le comte tressaillit, et aussitôt se forma devant ses yeux, toujours en vertu de l'extraordinaire faculté qu'il tenait de la nature, une image dont il essaya de fuir la dangereuse ivresse en abaissant ses paupières ; mais l'image était dans son cerveau, elle l'envahissait malgré lui, et cet homme de bronze qui, jusqu'à ce jour et depuis si longtemps, avait cru échapper aux séductions et aux enivrements de la volupté, demeura immobile, rugissant de fureur et en même temps dévoré de désirs, lion dompté qui cherche à broyer sous ses dents la chaîne qui le retient captif.

– Paonèse... répéta la voix.

Cette fois, ce fut avec un accent de gravité si pénétrant et en même temps si ardemment douloureux, que le comte bondit de ce côté.

– Me voilà ! dit-il en soulevant les rideaux d'une main tremblante.

Angiolina était là, non plus vêtue de ce costume de l'époque qui tout gracieux et tout séduisant qu'il fût, empruntait aux étoffes épaisses et aux symétries de l'ajustement une certaine raideur, non plus les cheveux poudrés et retenus par des fleurs ou par des bijoux dans la forme imposée par la mode ; ce n'était plus enfin une marquise sortie du palais de Versailles, comme une poupée de sa boîte de marqueterie ; c'était l'Orient dans toute sa splendeur.

Ses cheveux nattés en deux tresses énormes et mélangés de fils d'or, serpentaient sur les coussins de l'ottomane où elle était couchée, et par l'abondance de leurs spirales témoignaient d'une longueur extraordinaire ; à ses oreilles et autour de son cou brillaient de riches cascades de corail, prêtant à sa peau de fantastiques reflets et figurant des gouttelettes solides du sang généreux que recélaient ses veines.

Une tunique de gaze semée d'imperceptibles mouches d'or, fort échancrée à la poitrine et dont la transparence atteignait presque la négation, laissait deviner sous l'abondance de ses plis le corps le plus amoureux formé pour les délices du harem ; et l'Italienne, fière de se sentir si belle, préparée dès longtemps aux joies de l'amour par ses lectures, les confidences de ses amies et les étrangetés de ses rêves, glissait



doucement entre les cils touffus de ses paupières le regard acéré et irrésistible de la houri soumise.

– Je le disais bien, dit le comte en laissant échapper une exclamation enivrée et profondément douloureuse, tu es trop belle !...

– Et toi, chère âme de ma vie, tu es plus beau que Paonèse !... répondit la brune fille en tendant les bras.

– Oui, trop belle, reprit Saint-Germain en se rapprochant, tu fais tout oublier !... Et pourtant, c'est la moitié du monde que je joue !...

Et comme reprenant tout son empire sur lui-même, il fit un mouvement brusque pour échapper aux morsures des flammes qui semblaient s'échapper de cette sirène, il voulut fuir ; mais elle avait saisi sa main. Il resta.

Et voilà comment il se fit que Louis XV, qui sans s'en douter, devait souper ce soir-là avec Angiolina, avait eu tout le temps de souper avec Rose Picard.

## XXII

### LA VERTU DE ROSE PICARD.

Plus d'un mois se passa pour Louis XV dans l'enivrement de sa nouvelle conquête : jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait rencontré une femme comparable à cette Italienne. Non-seulement son extraordinaire beauté le ravissait, mais il trouvait en elle des séductions inénarrables, de ces profondes et suaves voluptés auxquelles il n'avait pas encore été habitué, et il lui semblait seulement vivre de l'heure, de la minute, où il avait pu baiser la main frémissante de cette étrange créature.

Angiolina l'avait bien dit : en elle gisaient enfouis les instincts et les ardeurs des grandes courtisanes. Il semblait au roi que le comte de Saint-Germain l'avait endormi d'un sommeil factice et surnaturel, et qu'il le faisait adorer dans ce rêve embaumé les Phryné, les Cléopâtre, les Messaline, toutes ces belles et effroyables sirènes évoquées par le démon du Plaisir, toutes en une seule femme, Angiolina.

On comprend que, pendant ce temps, la marquise de Pompadour était fort négligée. Aussi, était-elle comme une lionne rugissante ; elle savait tout par M. Colin, qui avait conservé sa surveillance occulte sur la maison du Parc-aux-Cerfs, car il avait toujours prévu que Lebel viendrait à se tourner un jour contre sa maîtresse.

Cependant une chose rassurait un peu la marquise, c'est que la mystérieuse Italienne ne paraissait pas au grand jour. En effet, depuis sa

présentation au jeu de la reine, elle n'avait pas mis le pied à la cour, et la princesse Tadolini ayant également disparu, on les disait toutes deux retournées à Rome.

Pourtant, cette fidélité si invraisemblable du roi, son empressement à gagner le souterrain, dès qu'il se trouvait un moment de liberté, bien des choses que la marquise ne savait pas pertinemment, mais qu'elle devinait, ne laissaient pas que de lui donner une vague inquiétude.

Le roi était toujours charmant pour elle en public ; elle n'en demandait pas davantage.

Mais si elle était tranquille en apparence, elle avait parfois des frayeurs poignantes, et, dans ces moments-là, la mystérieuse houri du Parc-aux-Cerfs disparaissait complètement de sa pensée pour faire place à une image plus menaçante.

L'image du comte de Saint-Germain, dont le roi était devenu en quelque sorte l'inséparable, l'image de ce sorcier maudit dont le nom était dans toutes les bouches, l'image de cet ancien amant, dont la haine semblait couvrir et qui, chaque fois que son regard rencontrait celui de la marquise, laissait échapper un de ces froids et cruels sourires qui lui glaçaient le sang jusqu'au cœur.

Elle allait tous les jours voir madame de Nérès, et s'assurer que Jeanne était toujours là ; puis, sans s'occuper de la sombre tristesse qui s'était répandue sur les traits de sa fille et menaçait de la tuer, elle revenait au palais s'attendant toujours à une catastrophe.

Oui, Jeanne était toujours là ; mais un douloureux changement s'était produit dans toute son organisation.

On se rappelle qu'Henri de Moléon avait été installé dans une chambre de l'hôtel, malade, blessé, en proie surtout à une fièvre horrible. Sa blessure n'offrait aucun danger, elle avait été du reste pratiquée à dessein par le comte de Saint-Germain, et dans les conditions les plus anodines, quoique offrant une apparence de gravité : au bout de trois jours, elle était complètement fermée, et la cicatrisation promettait une entière réussite. La fièvre était restée.

C'était même plus qu'une fièvre, c'était un délire perpétuel, sans repos ni trêve, une sorte de tétanos dont s'effraya beaucoup le docteur ; mais auquel

il finit par prédire une heureuse issue, en ne le voyant pas augmenter. Le délire du jeune homme était pourtant inquiétant, et son père, qui venait chaque jour s'asseoir à son chevet, ne pouvait s'arracher de la pensée que peut-être son fils resterait privé de raison. Et, au fond du cœur, le vieux courtisan s'accusait d'avoir fait naître ces événements désastreux en se montrant si éloigné d'un mariage qui, après tout, n'avait rien de trop disproportionné.

La baronne éloignait Jeanne de la chambre du malade, ou ne lui en permettait l'entrée que pendant son sommeil, car, à l'état de veille, le délire d'Henri ne cessait de l'accuser de trahison et de l'accabler de malédictions tellement énergiques, que la baronne, effrayée et sûre de sa fille, ne doutait pas qu'en les entendant Jeanne ne vînt à partager bientôt son délire.

Jeanne était heureuse de savoir celui qu'elle aimait sous le même toit qu'elle-même ; et pourtant elle n'était pas sans inquiétude quand elle songeait que, d'un moment à l'autre, le marquis de Moléon pouvait faire transporter son fils chez lui, soit à Versailles, soit à Paris ; mais, un jour, ses appréhensions sur ce point ne tardèrent pas à devenir une source de chagrins, car elle venait d'être témoin d'une conversation de la baronne et de la marquise de Pompadour.

La marquise informait son amie qu'un seigneur étranger, parent de la reine, venait d'arriver à Versailles, lequel, aimant passionnément la solitude, cherchait à acquérir une habitation isolée. L'hôtel de la baronne et son magnifique jardin offraient toutes les conditions désirées par cet étranger, et le prix considérable qu'il semblait décidé à y mettre était une trop excellente affaire, prétendait madame de Pompadour, pour que madame de Nérès pût hésiter.

Cependant celle-ci n'était pas intéressée, l'argent n'avait jamais excité ses desirs ; mais la marquise fut si pressante, elle fit si bien valoir que le roi et la reine lui sauraient gré de son sacrifice, qu'elle consentit à vendre son hôtel pour aller habiter ailleurs.

Intérieurement, elle nourrissait le projet de marier Jeanne et Henri, et, prévoyant les changements que la politique de la marquise y pourrait apporter, elle songeait déjà à invoquer contre elle l'autorité du roi.

En effet, madame de Pompadour ne songeait plus qu'à marier ces deux amants, car Saint-Germain lui faisait peur ; mais la maladie d'Henri et sa haine apparente pour Jeanne la plongeaient dans une série d'anxiétés.

En négociant ainsi l'achat de l'hôtel, on voit qu'elle ne négligeait pas les affaires du voluptueux Louis XV ; car Lebel avait parlé à M. Colin de la nécessité d'agrandir le sérail en prévision de l'avenir, et afin de ne pas contrarier la passion du roi pour la mystérieuse Italienne, tout en lui offrant des occasions d'y forfaire.

Jeanne, en entendant l'acquiescement de la baronne à ce projet, dont elle était bien loin de soupçonner l'immoralité, pensa immédiatement que le premier effet de ce changement de demeure aurait pour résultat inmanquable de faire transporter Henri chez son père. C'est pourquoi elle résolut de s'introduire auprès de lui, en secret, et de tâcher de le ramener à de meilleurs sentiments à son égard, tout en respectant la volonté de son père, et sans manquer au serment qu'elle lui avait fait.

En attendant, nous allons faire connaître au lecteur ce qu'étaient devenus certains personnages de cette histoire, depuis plus d'un mois que nous les avons perdus de vue.

La famille de Romans avait été installée dans le bel appartement de l'avenue de Saint-Cloud, et, chaque fois que le carrosse du roi passait sous ses fenêtres, ce dont on était toujours averti d'avance par les soins de Lebel, Diane se plaçait au balcon, resplendissante de parure et surtout de sa beauté ; cependant le roi n'avait pas encore remarqué ce petit manège, car, outre sa vue basse, il était très-fortement occupé de son Italienne.

Rancrolles avait bien prié le premier valet de chambre de raviver les souvenirs du roi ; mais celui-ci n'osait avouer qu'un jour il l'avait tenté et que le monarque avait paru si peu empressé de revoir l'inconnue du bal de l'Opéra, qu'il croyait l'affaire manquée. Lebel avait son amour-propre d'entremetteur ; il ne voulait pas convenir devant la chevalier de ses insuccès, et se contentait d'attendre que la satiété du libertin couronné vint à son aide.

Mais ces lenteurs mettaient Rancrolles au désespoir : la gêne recommençait à se faire sentir dans le ménage, et le bon avocat ne voyait

jamais arriver ce gendre fantastique dont le berçait son ingénieux beau-frère. Le chevalier résolut de frapper un grand coup.

Et, à cet effet, il se mit à la recherche de M. Melchior Pinson.

Mais Pinson était introuvable. Ses gens eux-mêmes ne savaient pas ce qu'il était devenu, et tout ce que pouvaient hasarder leurs conjectures se résumait dans l'hypothèse d'un voyage à l'étranger. Le chevalier, lui, pensa que peut-être le pauvre garçon s'était compromis à la suite de la confiance qu'il lui avait faite, et que le riche partisan gémissait dans un des cachots secrets de la Bastille.

L'idée lui vint que par la mère de Rose Picard il apprendrait peut-être du nouveau touchant ce personnage ; et, en conséquence, il se risqua un beau soir dans le sombre quartier de la Cité, bien enveloppé dans un manteau, et décidé à braver encore la colère de la brave dame et de ses amies des Halles.

Il s'aventura dans la rue des Marmousets et vint appliquer son œil entre les diverses marchandises qui s'étaient aux vitres de la fenêtre. Une jeune fille était assise dans la boutique et causait avec ardeur, tout en s'entretenant avec deux autres personnes accroupies auprès de la cheminée, un homme et une femme. Cette femme n'était pas la mère Picard, et, quant à l'homme, le chevalier ne l'avait jamais vu. Il fit quelques pas dans la rue, d'assez mauvaise humeur, se demandant s'il fallait entrer, malgré la présence de ces étrangers, lorsque, en levant les yeux en l'air, il reconnut que l'enseigne de la maison, sur laquelle était toujours inscrit le mot *Mercerie*, n'était plus la même qu'autrefois, et que ce mot assez prosaïque était entouré d'une guirlande de roses et de rubans dont la lune éclairait assez correctement les fantasques évolutions.

– Peste ! fit-il, j'oubliais les dix mille livres que Lebel a envoyées au nom du roi... Elle s'est retirée du commerce, la brave femme, et elle a bien fait ! C'est égal, par les successeurs je saurai peut-être.

Et le chevalier entra résolûment dans la boutique.

– Tiens ! fit-il, avec la pensée d'abrégé la visite, je ne vois pas madame Picard !. voulez-vous avoir l'obligeance de l'appeler, mademoiselle ?

La jeune fille se tourna vers les deux autres personnages en riant.

– Je vois bien, dit-elle, que monsieur ignore ce qui s’est passé, relativement à ces dames.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda Rancrolles.

– Il y a, monsieur, répondit l’homme en se levant, que nous avons acheté pour notre fille que voilà le fonds de la mère Picard.

– Je vous en félicite sincèrement, mademoiselle, répondit le chevalier, car je crois la maison susceptible de prospérité, avec de l’ordre et de l’économie : mais pourriez-vous m’enseigner où demeure actuellement madame Picard ?

– Rue de Richelieu, n° 22, monsieur, au premier étage, répondit la jeune mercière.

– Au premier étage !... fit Rancrolles ; est-il possible ?.. Vous avez donc payé le fonds bien cher ?

– Ah ! voilà... dit l’homme en hochant la tête, il est tombé une tuile superbe sur la tête de ces dames, et aujourd’hui ce sont de riches bourgeoises !...

– Ces dames ! dit Rancrolles, de qui voulez-vous parler ?

– De madame Picard et sa demoiselle, répondit la vieille en appuyant avec affectation sur ce mot de demoiselle.

– Elles ont hérité alors ?

– Oui, peut-être, c’est bien possible, après tout.

– Oh ! mais j’en suis fort heureux pour elles, dit le chevalier, mademoiselle Rose est une charmante enfant !

– Oui, charmante, répéta le père avec amertume : un beau jour, elle va au bal de l’Opéra avec un mauvais sujet, et elle ne reparait plus que quelques jours après, et riche !.. comme c’est naturel !...

– Eh ! elle serait sortie du...

– D’où ?... demandèrent avidement les trois personnes à la fois.

– Et elle est riche ? fit Rancrolles sans répondre à la question.

– Je crois bien ! des mille et des cents, et même si riches, répliqua la mère, qu’elles ont fait cadeau à ma fille du mobilier de la maison et d’une partie des marchandises.

– Eh bien, alors, répliqua le chevalier, vous êtes des ingrats d’oser suspecter la conduite d’une personne qui a fait votre bonheur.

Et tournant brusquement les talons, il sortit de la boutique sans saluer et sans fermer la porte.

Il se dirigea immédiatement vers la rue Saint-Honoré pour, de là, gagner la rue de Richelieu ; mais une servante accorte et de fort belle mine lui dit que les dames Picard étaient à la Comédie.

– Décidément, se dit-il, il paraît que Sa Majesté a bien fait les choses. et moi qui attribuais à cette petite l'indifférence du roi à l'égard de ma Diane... Ma foi, allons à la Comédie.

Il y avait une certaine distance de la rue de Richelieu à la Comédie-Française, située alors rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés ; de sorte que le chevalier risquait fort d'arriver à la sortie qui avait lieu de meilleure heure qu'aujourd'hui : il prit le parti d'attendre ces dames, et fut installé dans un petit salon par la servante.

– Il est évident, se disait-il, que la mère Picard, qui a failli me faire écharper l'autre jour par les mégères du quartier de la Cité et des Halles, a changé aujourd'hui de sentiment à mon égard, puisqu'elle fait si bon et si public usage de sa nouvelle fortune.

Une heure après, les dames Picard rentrèrent, fort intriguées de savoir quel était le seigneur qui pouvait les attendre à cette heure au salon. Elles y entrèrent avec crainte, et à la vue du chevalier toutes deux se précipitèrent vers lui, et l'embrassèrent avec des transports de joie, avec des cris, dont celui-ci, tout flatté qu'il en fût, ne laissa pas que d'être bientôt ahuri.

– Mais est-elle jolie ! s'écria Rancrolles en contemplant Rose qui, en effet, était ravissante dans la toilette simple d'une bourgeoise aisée.

– Ah ! cher chevalier, ne cessait de s'écrier la jeune fille, que vous êtes un homme aimable !

– Monsieur, reprenait à chaque instant la vieille, combien je me repens de vous avoir causé des contrariétés !...

– Ce n'est rien, ce n'est rien, répondait Rancrolles, mais apprenez-moi ce qu'il y a de nouveau.

– Il y a, dit Rose, que le seigneur polonais qui m'avait enlevée est le plus honnête homme du monde, et qu'il m'a fait cadeau de cent mille livres !

– Cent mille livres ! s'écria Rancrolles en sautant sur son fauteuil.



– Oui, avec la liberté ! fit la charmante enfant en frappant ses petites mains l’une contre l’autre, nous voilà rentières !

– Et bientôt mariée, ajouta Rancrolles, à quelque bon garçon qui n’en sera pas plus fier.

– Je crois bien ! j’espère qu’à présent M. Pinson ne me dédaignera plus !

– Il ne vous a jamais...

– Lui ! c’est un monstre, il a des millions ! Oh ! j’ai pris des renseignements, et je sais...

– Que voulez-vous, ce brave Pinson voulait vous épouser, vous n’avez pas eu la patience d’attendre.

– Je vous dis que c’est un monstre, il voulait en épouser une autre !

– Eh !... fit Rancrolles en faisant la grimace, qui vous dit qu’à présent il revienne à vous facilement !

– Pourquoi pas ? demanda naïvement Rose.

– D’abord parce qu’on ne sait ce qu’il est devenu, et ensuite... ensuite...

– C’est vrai, je ne l’ai jamais rencontré, c’est même pour cela, je l’avoue, que je vais souvent au théâtre.

– Bien, – mais s’il reparaissait, il serait intraitable à cause.

– Achevez donc !...

– A cause de ces cent mille livres.

– Eh bien ! mais c’est ma dot. Au moins j’aurai quelque chose à lui apporter, à ce monsieur, et il ne pourra pas dire qu’il m’a enrichie.

– Bagatelle ! puisqu’il a des millions, ma chère enfant : mais ce ne sont pas tout à fait les cent mille livres qui l’offusqueront, ce sera...

– Quoi donc ?...

– Eh ! mais, la manière... la manière dont elles sont tombées en vos mains.

– Mais, monsieur, dit à son tour la mère Picard, cet argent est venu à ma fille en tout bien tout honneur !

– Je veux le croire, certes ! fit le chevalier en riant, mais tout le monde n’est pas obligé de m’imiter.

– Qu’est-ce à dire ! s’écria Rose en rougissant jusqu’au blanc des yeux.

– Que le seigneur polonais est généreux sans doute, mais que très-vraisemblablement il ne l’a pas été... pour rien.

– Quelle horreur ! s’écrièrent les deux femmes.

– Voyons, mon enfant, dit Rancrolles, il n’y a pas de mal ; je vous crois, moi, la plus honnête fille du monde ;

– la preuve, c’est que, si vous n’avez pas peur de mes quarante ans, je vous épouse ! ma parole d’honneur.

Rose ne répondit pas et considéra le chevalier, les yeux remplis de larmes.

– Connaissez-vous ce comte polonais ? demanda-t-elle lentement.

– Parbleu !

– Eh bien demain, les cent mille livres, – grâce au ciel elles sont encore intactes, – vous irez les lui rendre de ma part !

– Moi !... fit le chevalier dont les yeux brillèrent soudain comme des escarboucles.

– Et vous lui direz que je ne veux pas d’un présent qui peut faire suspecter mon honneur.

– Infantillage ! s’écria la mère, – puisque tu as ta conscience !

– La conscience, maman, ne suffit pas, car il reste toujours quelque chose des accusations du monde.

Le chevalier était exposé à une rude tentation. Il venait de voir tout à coup s’offrir à lui la chance de s’emparer d’une somme considérable et pour laquelle, connaissant les habitudes du roi et de Lebel, il ne serait jamais recherché, car les deux femmes, une fois dépossédées, ne songeraient qu’à rentrer dans l’ombre. Mais d’un autre côté, retenir cet argent, c’était peut-être compromettre l’avenir de Diane.

– Si cette petite a eu cent mille livres, pensait-il, Diane aura un million, dix millions comme la Pompadour ?, . Et il opta pour la vertu.

– Ma chère enfant, reprit-il, vous allez trop loin, et je m’étonne d’une chose, c’est de votre peu de pénétration.

– Que voulez-vous dire, monsieur le chevalier ? demanda Rose.

– Ecoutez. Il y a des personnes, ici-bas, desquelles on peut tout recevoir, et dont les présents ne peuvent jamais compromettre ni faire rougir celles qui les reçoivent, – ces personnes, ce sont un homme aimé ou... le roi.

– Eh bien ?

– Le comte polonais n’a pas été aimé de vous, je veux bien le croire, et sa générosité a été sans égale, malgré tout : – ce n’est donc pas à lui que nous ferons remonter la source de votre fortune.

– Il est parent de la reine, m’a-t-on dit, répliqua Rose qui réfléchissait.

– Ma chère enfant, continua Rancrolles qui avait légèrement rougi en cherchant dans ses goussets, – prêtez-moi une minute votre bourse.

– Ma bourse... fit Rose en mettant la main à sa poche et regardant le chevalier avec le plus profond étonnement.

Rancrolles reçut la bourse de la main tremblante de la jeune fille, et plongeant ses doigts dans son ouverture, en tira une belle pièce de six livres toute neuve.

– Tenez, dit-il, saisissant un flambeau et l’écu qu’il avait présenté à Rose, – vous êtes vraiment bien peu curieuse, ma belle, et l’on dirait que vous avez toujours remué l’argent à la pelle ; car il paraît que vous ne vous êtes jamais donné la peine d’examiner l’effigie des écus royaux.

– O ciel !... fit la jeune fille qui devint subitement pâle et ne put détacher son regard de la pièce d’argent.

– Le roi de la terre et des cœurs ! dit Rancrolles avec ironie.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda la mère Picard, plus effrayée du sourire du chevalier que de la pâleur de sa fille.

– C’est bien lui !... murmura Rose d’une voix étranglée.

– Ma chère enfant, dit Rancrolles avec le plus grand sérieux, rappelez-vous que vous avez en moi un ami, et que je vous défendrai de mon épée... et de mon nom, envers et contre tous.

Et le chevalier quitta cette maison, enchanté de la découverte qu’il venait de faire, bien décidé à chercher M. Pinson jusqu’au fond des enfers ; mais avec le dessein de l’éloigner de Rose, et surtout avec celui de lui faire épouser sa nièce que, décidément, le roi ne voulait pas aimer.

Or, si cet honnête et peu scrupuleux oncle renonçait momentanément, en faveur des millions de Pinson, à jeter Diane dans les bras du roi, il n’en était pas tout à fait de même de Lebel. Celui-ci était arrivé, tout effaré, chez la marquise de Pompadour.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda la favorite qui, depuis quelque temps, vivait dans des transes continuelles.

– Il y a, madame, que cette Italienne damnée a ensorcelé le roi, qu’il ne jure plus que par elle et que Sa Majesté l’a décidée à reparaître à la cour.

– Je suis perdue !... se dit la marquise, ce que le premier valet de chambre lut parfaitement dans son regard.

– Ah ! madame, je m’y connais, ou plutôt je connais le roi : cette fois il est bien pris de toutes les façons, et je doute qu’il trouve le temps de faire des infidélités à cette sirène.

– Comme avec moi... ne put s’empêcher d’ajouter la marquise avec amertume.

– Que faire !... dit Lebel avec accablement.

– Il eût fallu garder cette petite mercière... je l’aurais vue et...

– Ah ! madame, le roi s’est conduit avec elle comme un écolier... et puis pour l’emporter sur cette princesse si belle, si ardente... il faudrait mieux qu’une bourgeoise, mieux qu’une grisette surtout.

– Mais je ne puis cependant laisser quelqu’une de nos duchesses... Ce serait bien pis peut-être !...

– Tenez, il y a cette inconnue du bal de l’Opéra, elle est ravissante, fort spirituelle, dit-on, noble tout juste pour établir une transition.

– Vous en avez eu peur déjà, et votre frayeur je l’ai partagée.

– Elle a, madame, quelque chose qui l’empêchera toujours d’être *déclarée*.

– Quoi donc ?

– Pardonnez-moi, madame la marquise, si j’ose...

– Dites, dites tout, il s’agit de ma vie, et j’aurai le courage de tout entendre.

– Eh bien !... votre famille... M. Poisson surtout, a causé d’assez grands ennuis à Sa Majesté.

– C’est vrai !... fit la favorite en rougissant.

– Mademoiselle de Romans a un oncle...

– Eh bien ! cet oncle ?...

– Cet oncle est, madame, l’homme le plus dangereux de France et de Navarre, et son avidité est telle que Sa Majesté ne fera jamais rien pour sa nièce.

– Que ne le disiez-vous plus tôt, Lebel, nous sommes sauvés !

– Oui, mais il s’agit de la faire désirer par Sa Majesté.

– Écoutez, combattons avec les propres armes de nos ennemis. Comment l’Italienne est-elle entrée au Parc-au-Cerfs ? Par le comte de Saint-Germain, m’avez-vous dit, qui, grâce sans doute à ce pouvoir qu’il faut bien lui reconnaître de lire dans la pensée et l’avenir, a su saisir le moment favorable. Faites de même, Lebel. Je connais le roi, il cède facilement à l’occasion, il résiste avec peine aux séductions. Qu’il trouve cette demoiselle de Romans sur son passage, et profitez de sa distraction pour faire disparaître l’Italienne.

– Mais, madame, c’est difficile...

– Eh ! n’avez-vous pas su au bal de l’Opéra faire arrêter la mystérieuse inconnue au domino rose, ce ne sont certainement ni les exempts ni les lettres de cachet qui nous manquent.

Et en disant ces mots, la marquise se leva, et après avoir fouillé dans son petit bureau, en tira une de ces lettres redoutables dont on voit qu’elle était toujours abondamment pourvue, et qu’elle tendit à Lebel.

– Je vais essayer, madame, dit le premier valet de chambre en sortant vivement,

La marquise resta seule et demeura plongée dans les réflexions amères que devaient nécessairement lui inspirer et sa situation et les moyens honteux mis en pratique par son ambition.

– Il me faudra payer un jour tout cela !. se dit-elle avec tristesse.

## XXIII

### LA VERTU DE MADEMOISELLE DIANE DE ROMANS.

Le roi n'ayant plus qu'une seule maîtresse, et, par conséquent, le Parc aux Cerfs venant à être supprimé, il y avait certainement là de quoi inquiéter vivement Lebel. C'était la ferme enlevée au tenancier, la prébende au clerc, la feuille à la chenille : aussi ne perdit-il pas une minute pour accomplir, ou plutôt pour tenter l'entreprise suggérée par la Pompadour.

Il commença par consulter ses notes de police et y lut, circonstance fâcheuse, que le chevalier de Rancrolles n'était pas à Versailles en ce moment ; mais à côté de ce renseignement, donné en manière de hors-d'œuvre, s'en trouvait un autre qui fut pour le valet de chambre du roi un trait de lumière : le ménage de Romans était criblé de dettes.

Il n'en fallait pas davantage à ce maître en corruption.

Un laquais assez bien stylé l'introduisit dans l'appartement occupé par l'avocat au parlement de Paris. Celui-ci, depuis sa transformation, depuis surtout qu'il pouvait étaler dans la salle des Pas-Perdus du palais, chaque fois qu'il s'y rendait, du linge immaculé, un habit de velours noir, une perruque irréprochable, une tabatière d'or et une robe de fin escot, avait vu des plaideurs implorer ses lumières ; et cela n'avait pas manqué de lui

donner une confiance en lui-même, de laquelle il s'était depuis longtemps déshabitué.

Il reçut M. Lebel dans son cabinet de travail, en prince de la chicane, très-persuadé qu'il avait affaire à un riche client futur ; mais, dès le premier mot, Lebel fit évanouir ses rêves.

– C'est à M. le chevalier de Rancrolles que j'aurais désiré parler, dit-il.

L'avocat fit la grimace. Tout ce qui hantait son beau-frère ne lui semblait pas du meilleur aloi, et depuis quelques jours le chevalier, qui ne réussissait pas, baissait singulièrement dans son esprit.

– Il est absent, répondit-il assez brusquement, et d'ailleurs il ne loge pas ici et n'y vient que fort rarement.

– Tant pis ! fit Lebel, car j'avais à l'entretenir d'une affaire de la plus haute et de la plus délicate importance.

M. de Bomans ouvrit des yeux énormes de curiosité et craignit d'avoir peut-être compromis le succès de l'affaire mystérieuse et inconnue que tramait son beau-frère. Il desserrait les dents pour réparer sa maladresse ; mais en cet instant la porte de son cabinet s'ouvrit et Diane parut.

– C'est ma fille, fit l'avocat en présentant Diane avec toute l'importance d'un père qui voit, dans tous les hommes, un gendre possible.

– Monsieur, dit Diane, après avoir salué et reçu sans embarras les compliments que crut devoir hasarder Lebel, vous eussiez désiré voir mon oncle ; il sera certainement désolé du contre-temps qui le prive de l'honneur de vous recevoir ; mais, si vous le permettez, mon père, je pourrais peut-être suppléer à l'absence de mon oncle.

– Assurément, mademoiselle. fit Lebel avec gêne, je craindrais.

– Oh ! monsieur, je connais toutes les affaires de M. le chevalier, et si je ne me trompe, je crois que je serais à même de vous fournir tous les renseignements que vous pouvez désirer, si toutefois ce sont des renseignements.

– Ta, ta, ta, dit M. de Romans, tu n'as que faire de te mêler de cela ; il est des choses sur lesquelles les jeunes personnes ne sont pas appelées à donner leur avis.

– Mais qui vous dit, mon père, qu'il ne s'agisse pas d'une affaire qui me concerne ? Dans ce cas, vous conviendrez que personne ne saurait mieux

que moi en causer, ainsi donc...

– Il est vrai, dit Lebel, toujours de plus en plus embarrassé, que mademoiselle.

– Là, voyez-vous, mon père, j'ai deviné cela, moi, du premier coup.

– Le fait est, répondit l'avocat en grommelant, que toi et ton oncle vous avez ensemble un tas de cachotteries...

– Vous permettez, n'est-ce pas ? demanda Diane, qui venait d'échanger avec Lebel un regard plein d'audace d'un côté, rempli de réserve de l'autre.

– Sans doute, parbleu, répondit l'avocat en se drapant dans une superbe robe de chambre à ramages, n'es-tu pas la maîtresse de la maison !...

– Alors, monsieur, dit Diane en se tournant vers Lebel, veuillez passer dans ce salon.

– Eh quoi !... s'écria M. de Romans.

– Bon petit père, répliqua la jeune fille, en passant ses bras autour du cou de l'avocat, qu'elle savait incapable de résister à cet innocent manège, ne te préoccupe pas de cela, c'est notre affaire à nous deux mon oncle, et tu as bien assez de tes graves affaires du Palais pour le casser la tête.

Et elle se haussa jusqu'à sa figure pour l'embrasser.

– Je gage que c'est un créancier, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Ce mot suffit pour pétrifier le brave homme de *chicanoux*, comme disent les paysans, sauveteurs d'une foule de mots du vieux français qui n'auraient point dû disparaître du langage usuel : aussi Diane en protita pour le laisser à sa place, confondu en civilités envers ce personnage plus respectable qu'attrayant, et elle passa devant Lebel pour lui montrer le chemin.

– Diable ! dit le premier valet de chambre du roi, la petite a l'air madré !... Tenons-nous bien !...

Diane ne conduisit pas M. Lebel dans le salon, elle craignait trop d'y être dérangée par quelque innocent importun ; elle le fit entrer dans sa chambre, chambre de jeune fille, toute simple, exempte des recherches du luxe criard aperçu par Lebel dans le reste de l'appartement ; mais où il devina, avec ce flair particulier donné aux petits-fils du dieu Mercure, toutes les délicatesses d'une imagination vive.

Il prit carrément place dans la bergère que lui désigna Diane auprès du feu, et voulut ouvrir la bouche pour parler, lorsque celle-ci le prévint.



– Monsieur Lebel, dit-elle, je vous écoute.

– Mademoiselle, répliqua celui-ci déjà un peu décontenancé de se voir connu, quoiqu’au fond il s’y attendît, puisque la jeune fille était si hardiment venue au devant de lui, mademoiselle, je ne sais si M. de Rancrolles.

– Il m’a tout dit, monsieur, et vous pouvez parler sans crainte, répondit Diane, le regard assuré, et qui crut devoir payer d’audace.

– Eh bien n ! alors, mademoiselle, vous me mettez singulièrement à mon aise, c’est vrai, mais aussi vous m’embarrassez fort.

– En quoi ? demanda Diane.

– En ce que si les choses marchent aussi carrément dans l’avenir qu’elles menacent d’avancer en ce moment, je dois m’attendre à des complications.

– Je ne crois pas, monsieur, qu’il puisse naître la moindre complication d’une situation nette et bien tranchée.

– C’est vrai, au premier abord ; mais de même qu’on a dit que la meilleure des diplomaties c’était la franchise, de même aussi peut-on craindre de se voir empêché, dès les premiers pas, par la vigueur même de l’attaque.

– Attaquez, monsieur, et nous verrons à nous défendre ensuite, répondit Diane avec tout le sérieux d’un vieux général.

– Je n’essaierai pas de remonter dans le passé, ce serait perdre un temps précieux...

– Au contraire, car c’est précisément le passé qui est la base du présent et la garantie de l’avenir.

– Eh bien ! vous n’ignorez pas qu’une certaine personne a conservé, d’une entrevue de quelques minutes à l’Opéra, les souvenirs les plus tendres et les plus ardents.

– Il n’y paraît pas beaucoup, monsieur, dit Diane avec un sourire ironique d’une hardiesse extrême.

– Cela tient uniquement à ce que notre estimable chevalier n’a pas eu l’heureux courage de vous imiter, mademoiselle ; il biaise sans cesse, ce cher Rancrolles, il semble toujours qu’on va le tromper... Je conçois qu’il doive être circonspect et ne point laisser surprendre sa religion, quand il s’agit d’un joyau aussi précieux que celui dont il a la garde ; mais... enfin

tout est là, j'ai cherché longtemps la mystérieuse houri au domino rose, et l'homme n'est pas parfait, je m'en accuse humblement...

– Enfin, vous l'avez trouvée, répliqua Diane, avec un sourire dont la fraîcheur fit comprendre à Lebel l'enivrement de son maître.

– Je ne chercherai pas à vous cacher, mademoiselle, que la personne dont il s'agit parle souvent de cette houri, et que vraisemblablement elle est toute disposée à se montrer reconnaissante envers ceux qui se seront employés à lui ménager le bonheur de la revoir.

– C'est la loi des obstacles.

– Aussi viens-je aujourd'hui, mademoiselle, pour essayer de les aplanir.

– Rien de plus facile, quand la volonté est libre.

– Croyez, mademoiselle, que j'ai le désir de vous contenter en tout. Je n'ignore pas que vous avez une grande ambition, vous voyez que je joue cartes sur table : je n'ignore pas que cette ambition va jusqu'aux dernières limites du possible en ce genre, et que vous rêvez la présentation officielle et une charge à la cour.

– Mais... voulut interrompre Diane.

– Laissez-moi achever. Assurément, votre esprit, votre beauté, mieux que cela, votre naissance, aplaniront bien des difficultés ; mais je ne dois pas vous laisser ignorer quels sont les dangers qui vont surgir sur vos pas. D'abord, le mauvais vouloir de...

– De madame de Pompadour, fit Diane, avec un sourire de suprême dédain.

– Précisément, car j'ai pensé, j'ai supposé que votre ambition étant si puissamment en jeu, il fallait que les obstacles dont nous parlions tout à l'heure fussent formidables.

– Non... répondit simplement la jeune fille.

– Encore faut-il me les signaler.

– A vous ? fit Diane tout étonnée.

– J'ai pleins pouvoirs, répliqua Lebel, payant d'audace.

– Soit, alors je parle... mais rappelez-vous que je ne reviendrai jamais, et à aucun prix, sur une chose dite.

– J'écoute, mademoiselle, fit le valet de chambre, qui s'attendait à être écorché.

- M. le chevalier de Rancrolles a été lieutenant de la connétablie.
- Oui, répliqua Lebel, et cassé pour... irrégularités...
- Passons, dit Diane, une charge nouvelle fera évanouir cette calomnie... par exemple, le gouvernement d'un château royal, pourvu que ce ne soit point à Paris et que la charge soit... lucrative.
- Accordé, fit Lebel en souriant, et enchanté au fond de la prudence de cette fille qui éloignait à propos un homme aussi compromettant que son oncle.
- M. de Romans est en marché depuis huit jours pour une charge de conseiller au Parlement, et le vendeur lui tient la dragée haute...
- J'en fais mon affaire, dit le négociateur en se frottant les mains et en regardant la jeune fille avec attention, comme s'il lui disait : Après ?
- C'est tout, reprit Diane avec fermeté.
- Mais, madame de Romans...
- Monsieur, reprit-elle avec une hauteur où se lisait une horrible appréhension, je désire que ma mère ne soit mêlée à rien de tout ceci.
- Soit, mademoiselle, ainsi donc ?...
- Vous avez vingt-quatre heures, monsieur, pour vous dédire ou pour m'envoyer les expéditions des deux charges. Maintenant, écoutez bien ceci. C'est aujourd'hui le premier jour de carême, il y a ce soir sermon à la cathédrale, demain également. Si je reçois les expéditions aujourd'hui, j'irai à ce sermon à sept heures, en compagnie de mes parents ; je tournerai à leur insu autour du premier pilier et je sortirai de Saint-Louis par la petite porte de la rue de Satory, je marcherai vers la grille du potager du roi qui sera ouverte, et je suivrai la personne que je trouverai, au bord de la pièce des Suisses.
- Et si... hasarda Lebel.
- Si je ne reçois les expéditions que demain, c'est demain que je me rendrai au sermon.
- Mademoiselle, dit Lebel en se levant, vous n'attendrez pas longtemps.
- Diane salua et reconduisit le visiteur jusqu'au salon ; mais au moment de se séparer, et comme Lebel s'inclinait devant elle avec l'humilité qu'il eût mise à saluer la reine, Diane lui appuya une main sur le bras, tandis que de l'autre elle désignait la pendule.

– Vous voyez, monsieur, il est deux heures. Demain à deux heures et demie il sera trop tard et je n’ouvrirai même pas la lettre que vous m’enverriez.

Lebel s’inclina encore plus bas et dit avec une expression pénétrée :

– Mademoiselle, je suis votre plus dévoué serviteur. et sujet.

Diane sourit et rentra chez son père qui attendait avec impatience le résultat de cette mystérieuse entrevue ; mais elle ne desserra pas les lèvres. M. de Romans, habitué à lire sa destinée dans un froncement de sourcil de son enfant, n’osa lui adresser une question. Il se contenta de fredonner un menuet et se replongea dans la lecture d’un tas de paperasses jaunies, espérant que Diane serait peut-être plus expansive avec sa mère, laquelle n’avait jamais rien caché à son mari.

Lebel descendit l’escalier avec assurance, mais au fond du cœur, il tremblait.

– Voici, se disait-il, une rusée petite fille qui donnera bien des tablatures à la marquise, et qui sera d’autant plus forte qu’elle a l’esprit de renvoyer son oncle aux antipodes. Il est vrai que c’est indiquer son côté faible. Enfin nous verrons... Elle n’aura pas un comte de Saint-Germain derrière elle, celle-là !

Et il tourna dans la direction du château.

Au même instant, le chevalier de Rancrolles débouchait de la petite rue Saint-Pierre, sur l’avenue de Saint-Cloud !

– Lebel qui sort de chez nous ! s’écria-t-il. Diable ! quo veut dire ceci ?...

il prit sa course et gravit rapidement l’escalier. Diane l’avait vu par la fenêtre et s’offrit à lui dès qu’il entra.

– Mon cher oncle, dit-elle, demain votre beau-frère sera conseiller au Parlement.

– Ah ! et moi ?

– Vous verrez.

– Eh bien, à la bonne heure, tu fais tes petites affaires toi-même, toi ! c’est bien plus original !...

– Et l’on ne s’en prendra jamais à vous quoi qu’il arrive.

– Oh !.. fit le chevalier avec une expression de superbe indifférence. c’est égal, j’avais un bien beau projet à te soumettre.

– Dites toujours.

– Un mari, avec six millions

– M. Pinson je parie ?... Eh bien, mais pourquoi pas... tout de même ?

– Diane, fit Rancrolles avec enthousiasme, tu es un grand homme !...

Il l’embrassa tendrement sur le front avec le plus grand sérieux du monde.

– Et une effrontée coquine ! ajouta-t-il à voix basse.

La belle jeune fille lança dans l’écho de salon le plus bruyant éclat de rire, et courut s’enfermer dans sa chambre.

Elle avait besoin de réfléchir.

Nous allons détourner un instant nos regards de l’un des sanctuaires de l’étrange corruption de cette époque, pour ramener le lecteur à l’hôtel de Nérès.

Jeanne venait d’entrer dans la chambre d’Henri.

Le pauvre jeune homme était couché et dormait. Ses traits amaigris, le cercle bleuâtre entourant ses yeux, les mouvements nerveux et saccadés de ses mains placées en croix sur sa poitrine, un mouvement d’oscillation imprimé parfois à sa tête roulant sur l’oreiller, tout indiquait l’état de cette âme tourmentée ; et Jeanne, craignant, avec quelque raison, le réveil qui suivrait infailliblement une semblable agitation, n’osait bouger et restait, immobile comme une statue, au pied du lit.

Cependant, par suite de l’attraction magnétique des âmes, depuis que Jeanne avait rivé ses yeux sur le visage de son amant, celui-ci semblait plus violemment obsédé par le rêve qui, probablement, remplissait son cerveau vide ; et bientôt, comme s’il eût voulu écarter la vision qui l’obsédait, il étendit la main, et cette main retomba inerte au bord du lit.

Jeanne, sans réfléchir, n’écoutant que l’impulsion de son cœur et de son amour, se mit à genoux et se penchant sur la main d’Henri, la baigna de ses larmes.

– Qui est là ?... fit le jeune homme d’une voix douce en se réveillant et sans essayer de retirer sa main brûlante.

– C’est moi, Henri... dit Jeanne à voix basse, moi qui t’aime.

– Ah !... répliqua le malade en retirant vivement sa main, je vous reconnais, vous !...

– Mon ami...

– Votre ami !... osez-vous bien prononcer ce mot !... vous que j'ai vue... dans les bras d'un autre !...

– Mensonge !... s'écria la jeune fille, on vous a trompé, Henri, je vous jure qu'on vous a trompé.

– Puisque je vous dis que j'ai vu !

– Henri, vous êtes calme aujourd'hui, vos yeux n'ont plus ces éclairs de colère qu'ils avaient tous ces jours-ci... se peut-il que vous conserviez à mon égard ces affreux soupçons !

– C'était dans un jardin en fleurs, dit Henri d'une voix mesurée et grave, vous étiez seule... tout à coup un homme, un homme que je connais bien, a descendu les marches d'un perron, et vous vous êtes précipitée dans ses bras...

– O ciel ! fit Jeanne qui, seulement alors, comprit l'erreur de son amant, mais sans pouvoir s'expliquer comment avait pu la voir sur le cœur de son père.

– Nest-ce pas que c'est vrai, madame ? demanda Henri en la regardant jusqu'au fond de l'âme.

– Oui, répondit-elle, mais au nom du ciel, Henri, ne crois pas...

– Ne crois pas !... O femmes !... dit-il avec un éclat de rire convulsif.

– Mais si tu savais, cet homme, c'est. non, je ne puis te dire cela, il m'a défendu...

– Oh ! je le tuerai, je le tuerai... répondit le jeune homme d'une voix calme et résolue.

– Henri !... tu ne le feras pas, car...

– Vous, madame, je ne vous connais pas... quoi que vous me puissiez dire, je ne vous croirai pas !... Aujourd'hui, j'ai toute ma tête, je ne suis plus en proie à ce délire horrible dans lequel m'a mis le spectacle de votre trahison.

– Henri !...

En ce moment on frappa doucement à la porte, mais Jeanne n'entendit pas...

– Oui, madame, reprit Henri, je suis calme, je suis guéri, dans quelques heures je quitterai cette maison, je reprendrai mon service, et je vivrai comme si je ne vous avais jamais vue !...

– Oh ! mais ce n'est pas Henri qui parle, ce n'est pas l'ami de mon enfance, celui que j'ai tant aimé, celui que j'aime de toutes les forces de mon âme !...

– Eh bien ! que ce soit votre châtiment, madame !. Ah ! vous êtes bien de votre époque, oui ! Et l'on voit bien que vous avez été élevée à l'école de madame de Pompadour.

– Madame de Pompadour ?.. fit Jeanne avec étonnement.

– Oui, l'on vous a toujours caché qui elle est, n'est-ce pas ?.. Eh bien ! je veux vous le dire, moi, afin de bien vous convaincre de l'horreur que j'éprouve pour cette femme et pour toutes celles qui l'approchent.

– Que m'importe, Henri, je ne la connais pas, si tu m'aimes !

– Je veux, moi, que vous la connaissiez, -c'est la maîtresse du roi.

– O ciel !... fit Jeanne bouleversée, sans savoir pourquoi, de cette révélation.

– C'est vous dire, n'est-ce pas, madame, que je ne vous connais plus.

– Mais... balbutia la jeune fille.

– Laissez-moi.

– Henri, au nom du ciel, tu m'écouteras... oui, je te dirai tout, je veux...

– Je vous ai dit de me laisser, répondit-il avec un calme glacial, et en désignant la porte d'un geste où il voulut mettre toute la brutalité possible.

– Oh !... fit Jeanne en se courbant sous cet ordre cruel, j'en mourrai cette fois, Henri. va, tu m'as bien condamnée !...

Elle quitta cette chambre funeste, la tête perdue, les jambes vacillantes ; puis, elle descendit le petit escalier et se retrouva dans le jardin.

La nuit était venue.

Elle était arrivée, sous l'allée des tilleuls, auprès de la petite porte par laquelle elle avait fui avec Henri et, aussitôt, une horrible résolution s'empara de son esprit.

– Il faut mourir !... se dit-elle, il m'a maudite, il me hait... mon cœur cesse de battre à cette idée... oui, il faut mourir !

Et avec une force doublée par l'exaltation de son désespoir, elle ouvrit cette porte qui, depuis qu'elle avait été forcée par Robert, avait été fermée au moyen de clous, en outre des verrous.

Elle se mit à courir par les rues, sans savoir où la conduirait le hasard. Elle tourna dans la rue Royale, puis par la rue des Bourdonnais gagnant la rue Satory.

Là, arrivée à la grille du Potager du roi, elle la franchit, et, sans remarquer qu'on refermait doucement la grille derrière elle, elle continua sa course, ivre, folle, et ne tarda pas à se trouver sur le bord de la pièce d'eau des Suisses.

– Oui, il faut mourir... dit-elle, il le veut, il m'a condamnée !

Elle fit le signe de la croix et se précipita.

Huit heures sonnaient à la cathédrale.

La vertu de mademoiselle de Romans devait avoir capitulé.



## XXIV

### LE TRESOR DES EMPEREURS D'ORIENT.

En quittant Diane de Romans, Lebel s'était rendu précipitamment chez la Pompadour et lui avait fait part des conditions que cette étrange petite personne mettait à son déshonneur.

– C'est cher ! répondit la favorite, surtout pour aujourd'hui. Si elle veut cela pour les siens, que lui faudra-t-il, à elle ?.

Mais, intérieurement, la marquise était plus satisfaite de ses exigences que du désintéressement qu'elle eût pu montrer ; car elle savait par expérience combien Louis XV se fatiguait vite des intrigantes et des ambitieuses.

Cependant Lebel ne partait pas, il y avait donc encore quelque chose à apprendre.

– Jusqu'à ce jour, répondit-il à l'interrogation de la favorite, le roi n'a eu que de courts entretiens avec le comte de Saint-Germain, soit en public, soit dans les salons, soit dans sa chambre à ses grands et petits levers ; mais aujourd'hui c'est différent.

– Ah ! fit madame de Pompadour en dressant l'oreille avec inquiétude.

– Ce matin, Sa Majesté m'a dit d'introduire secrètement le comte dans son cabinet à quatre heures.

– Vous faites bien de me prévenir, monsieur Lebel, et, par ce service, vous rachetez votre petite trahison à mon égard.

– Ma trahison ?...

Sans doute. N'était-il pas convenu entre nous qu'aucune femme n'approcherait de Sa Majesté sans mon aveu.

– C'est vrai, madame, mais j'ai été saisi à brûle-pourpoint par ce damné comte, il est vraiment sorcier, car il a deviné l'heure, la minute favorable, et les secrets désirs du roi.

– Soit, n'en parlons plus ; mais, pour que votre confiance soit complète et que nous en tirions, vous entendez, je dis : *nous*, pour que nous en tirions tout le profit désirable, il faut...

– Il faut, madame ?

La marquise se leva, passa une mante et ouvrit la porte d'un petit corridor, celui par lequel le roi venait parfois en secret chez elle, et fit signe à Lebel de la suivre.

– Venez, dit-elle, je vous dirai en chemin ce que je veux.

D'après ses ordres reçus, Lebel introduisit le comte de Saint-Germain dans le cabinet du roi, à quatre heures sonnant. Le comte y resta seul quelques instants.

Quand le roi entra, Saint-Germain était plongé dans une profonde méditation, les yeux fixés sur une grande carte d'Europe, déployée sur une table ; mais il se retourna à temps pour saluer le roi et pour attendre ses ordres. Le monarque le fit asseoir en face de lui, de telle manière que la table sur laquelle était étendue cette carte les séparait.

– Eh bien ! comte, dit-il en réprimant un bâillement, vous avez à m'entretenir de choses sérieuses ?

– Sire, répliqua Saint-Germain, le jour où, par vos ordres, votre ministre m'a adressé des questions sur l'existence d'un certain nombre de navires de guerre qu'il disait m'appartenir, je n'ai pas cru devoir lui répondre et je me suis renfermé dans un système complet de dénégation. Cependant, je devais la vérité au roi, et c'est pour la lui faire connaître que j'ai pris la liberté de demander cet entretien à Votre Majesté.

– Alors, comte, ces douze vaisseaux armés en guerre ne sont pas une invention de la police.

– Que Votre Majesté me permette quelques paroles, avant de répondre directement à cette question.

– Faites, monsieur.

– Sire, le duc de Richelieu a dû vous conter une lugubre histoire, celle de l'un des fils de l'empereur Andronic II Paléologue, – cette histoire, c'est la mienne.

– Eh ! quoi ! fit le roi qui ne put réprimer un ironique sourire d'incrédulité.

– Sire, je ne vous ai pas trompé... la science a fait un miracle en ma faveur, miracle dont j'ai pu faire profiter quelques hommes, et je suis le prince Michel que tout le monde, sur la foi de l'histoire, croit être bien mort en 1317.

– Alors, vous avez aujourd'hui...

– J'ai toujours laissé dire le vulgaire, et à ceux qui m'ont demandé si j'étais contemporain de César ou de Jésus-Christ, ou même de Moïse, je n'ai pas répondu non... Qu'importent quelques années de plus ou de moins ! Les quatre cent quarante années que j'ai vécu, depuis qu'on a enterré une solive à ma place, m'ont donné une si grande expérience des choses et des hommes, l'histoire de l'humanité m'a si largement révélé ses secrets, même les plus cachés, que j'en suis vraiment à me demander si mon âme, en passant dans mon corps, n'a pas conservé la mémoire de toutes les migrations qu'elle a subies, depuis sa création première par Dieu.

– Soit, dit le roi en riant, vous êtes en réalité bien près de vos cinq cents ans, c'est déjà fort honnête, et je consens à nous en tenir là.

– Sire, je regrette vivement aujourd'hui d'avoir laissé échapper le secret de ma longue existence, car il semble commander l'incrédulité. En effet, il me serait beaucoup plus utile de ne pas sortir des conditions ordinaires et d'être un homme comme sont ceux qui m'entourent ; mais la faute est faite, et pourvu qu'elle ne nuise pas au noble but qui m'inspire, là est l'essentiel.

– D'ailleurs, reprit le roi en le regardant bien en face, celui qui a déjà changé de nom et de visage plusieurs fois, peut toujours avoir recours à cette ressource.

– C'est vrai, sire, et c'est là qu'est ma ressource suprême. Maintenant, Votre Majesté daignera-t-elle se rappeler la communication que je lui fis autrefois, il y a dix-neuf ans, alors que j'étais connu à la cour sous le nom de marquis de Montferrat ?

– Oui, comte, et l’histoire de Michel Paléologue m’a amené à rechercher le parchemin que l’un de vos ancêtres, m’avez-vous dit, avait confié à Charles VIII.

– Dites, sire, l’un de mes descendants, par ma mère, la princesse Iolande.

– Soit, voici ce titre.

Et le roi tirant une petite clef de sa poche, ouvrit un bureau dans un des tiroirs duquel il prit un parchemin jaune et luisant, et sur lequel apparaissaient des caractères à demi effacés par le temps. A ce parchemin était attaché un ruban rouge dont l’un des sceaux manquait, celui qui devait lier entre elles les deux extrémités du ruban, mais l’empreinte placée à la section du parchemin était presque intacte.

– Tenez, sire, voici le sceau avec lequel a été pratiquée cette empreinte, dit Saint-Germain qui, pendant ce temps, avait saisi dans sa poche un cachet d’or massif.

Le roi prit plaisir à placer le sceau sur la cire durcie.

– Il s’adapte parfaitement, dit-il.

– Sire, c’est moi-même qui avais remis ce titre à mon neveu, afin qu’il le confiât à Charles VIII ; à cette époque je craignais pour ma vie. Le sultan des Turcs avait juré l’extermination complète de tous les Paléologues d’Orient et d’Occident, et je dus prendre mes sûretés.

– Que contient ce parchemin ? demanda le roi qui le tournait entre ses doigts.

– Sire, ces caractères sont grecs, mais ils ne forment que la traduction en lettres vulgaires de plusieurs phrases conçues en une autre langue.

– C’est donc cela, fit le roi avec dépit, que nos plus forts hellénistes ont renoncé à l’expliquer ?

Saint-Germain n’eut pas l’air de remarquer le dépit du monarque et ne songea nullement à l’accuser d’avoir manqué de patience en cherchant à découvrir un secret dont lui seul avait la clef.

– Je lirai ce titre à Votre Majesté, reprit-il, mais auparavant, qu’elle daigne me laisser achever ce que j’avais commencé de dire.

Le roi lui fit signe de continuer.

– Sire, la situation actuelle de l’empire des Turcs a dû frapper votre esprit. Depuis Mahomet II et Soliman II, la dynastie ottomane a dégénéré,

reléguée dans le sérail où elle s'est énervée moralement et intellectuellement. La désorganisation et la confusion vont toujours en augmentant à l'intérieur parmi ces peuples divers, plutôt vaincus que soumis, et qui ne feront jamais un seul et même corps de nation. Il est impossible que la puissance ottomane se maintienne en Europe contre la force latente, énergique de la civilisation, et surtout en présence de l'incessant accroissement de forces et de ressources des nations de l'Occident. L'Autriche et la Russie sont à l'affût et comptent profiter de cette dissolution en se partageant ce bel empire, malgré les traités. Sire, n'avez-vous jamais songé que, par sa position géographique, Constantinople est destinée à devenir une seconde capitale du monde.

– Vous êtes Michel Paléologue, dit lentement Louis XV, et vous voulez reconstituer l'empire d'Orient.

– Oui, sire. Il y a longtemps que cette idée m'est venue, mais jamais l'occasion n'a été meilleure. J'ai tour à tour tâté les terrains où la semence de mon idée peut se fertiliser. J'ai compté sur l'Autriche, puis sur la Russie pour me soutenir ; mais en étudiant de près les constitutions et les tendances de ces deux empires, j'ai mis le doigt sur leur faiblesse, et j'en suis arrivé à ceci, – que la France seule est appelée à profiter, pour le bonheur de l'humanité, d'une alliance tellement étroite avec le nouvel empire d'Orient que Constantinople et Paris, par Marseille, se compléteront l'une par l'autre.

– Quels sont vos moyens ?

– Sire, j'ai vingt vaisseaux qui croisent dans la Méditerranée sous pavillons divers, selon les besoins ; ces vaisseaux ont déjà coulé bas dix-sept navires turcs sans que personne ait jamais su ce qu'ils sont devenus, car aucun des soldats qui les montaient ne s'est sauvé pour en porter la nouvelle à l'imbécile Osman III. Ces vingt vaisseaux n'attendent qu'un signal pour investir Constantinople et pour frapper l'islamisme au cœur ; mais si les hommes qui les montent sont assez forts pour l'attaque et la victoire, ils ne le sont pas assez pour la possession. Une fois l'œuvre achevée, il me faut une armée de trente mille hommes, armée commandée par un général d'Europe, de France surtout, et qui puisse résister à l'agression de la Russie lorsqu'elle s'apercevra qu'elle a été devancée.

– Bien, comte, j’admets la réussite, j’admets que les Turcs ont fui ou se sont convertis au christianisme ; mais pour réaliser de telles choses, il faut beaucoup d’or.

– J’en ai, Sire, j’en aurai.

– Des millions !

– J’aurai des millions. Écoutez, sire : le 29 mai 1453, je combattais dans les murs de Byzance assiégée par Mahomet II, c’était tout ce que je pouvais faire alors pour Constantin qui avait méprisé mes conseils, bien que je me fusse fait connaître à lui, lorsqu’arrivé auprès de la porte de Saint-Romain je me trouvai face à face avec l’empereur. Constantin Dracozès était couvert de sang et se reposait de ses fatigues de la matinée sur une pierre, car il avait déjà combattu comme un lion : à ma vue il se leva et m’entraîna rapidement derrière une maison en ruines, et là il me révéla un secret qui, entre mes mains, disait-il, pouvait peut-être un jour le venger s’il succombait. Ce secret, sire, il est tout entier contenu dans ce parchemin qu’André Paléologue remit autrefois au roi Charles VIII de France.

– Et c’est vous qui l’avez écrit ?

– Oui, sire, et pour que vous ne suspectiez pas mes paroles, je vais vous remettre le chiffre au moyen duquel ces caractères grecs ont été tracés, et qui servira à rétablir le texte même de l’inscription.

– Ce parchemin, dit le roi en le considérant curieusement, a été remis à Charles VIII, c’est incontestable, des procès-verbaux y annexés en faisaient foi, et il en est parlé dans la copie de l’acte par lequel André Paléologue cédait ses droits au roi de France, lequel acte mes archivistes n’ont pu retrouver encore.

Saint-Germain déplia un papier sur lequel étaient tracées des lettres grecques, et sous chacune de ces lettres, les étranges signes d’une langue absolument inconnue au roi.

– C’est du chaldéen, sire. Il est impossible qu’il n’y ait pas dans votre Université quelque savant qui connaisse assez cette langue pour lire couramment ce document, surtout quand je vous en aurai donné déjà la traduction.

– Et cette traduction ?

– La voilà, sire.

Le comte retira respectueusement le parchemin d'entre les doigts du roi, le plaça devant ses yeux, et prenant une plume et une feuille de papier, écrivit au fur et à mesure qu'il traduisait à haute voix.

La curiosité du roi était vivement excitée, et il écouta avidement la version, tout en suivant la main agile du comte.

Saint-Germain écrivit :

– « Moi Michel Paléologue, fils aîné de l'empereur d'Orient Andronic II, conservé à la vie par un miracle de Dieu, je confie à mon petit neveu André Paléologue, prince et marquis de Montferrat, un secret qui m'a été révélé par le grand Constantin Dracozès, le jour où il s'est enseveli sous les ruines de sa capitale, assiégée et « prise par les Turcs. »

– Vous écoutez, sire ? demanda Saint-Germain en relevant la tête.

– Allez, comte, répondit le roi, je n'en perds pas un mot.

Saint-Germain continua :

– « Le grand Constantin Dracozès, prévoyant trop tard la chute de son empire, voulut du moins soustraire à la rapacité des infidèles les immenses trésors amassés par les empereurs ses prédécesseurs et par lui. Sur les conseils de ses ministres, il fit remplir d'or et de pierreries, aux yeux de tous, des caisses et des sacs qui, vidés secrètement quelques heures après, furent remplis de cailloux et jetés ensuite en cet état dans le Bosphore. »

– Je comprends, dit le roi à voix basse.

– « Ces pierreries et cet or, continua Saint-Germain, « évalués à environ quatorze cents millions. »

– Quatorze cents... fit le roi suffoqué.

– Sire, remarquez que j'écrivais ceci en 1490 et que, depuis, la valeur de l'argent a plus que doublé.

– Mais c'est une fortune énorme, immense, fabuleuse, dont vous parlez là, comte !

– Oui, sire, le trésor des empereurs du Bas-Empire était assez bien garni.

– Continuez, comte, continuez !

– « Ces pierreries et cet or ont été cachés par Constantin « Dracozès dans quatre endroits différents. Les murs de Sainte-Sophie sont couverts de peintures à fresque, et quoique cette église soit devenue mosquée, les Turcs ont respecté ces images. L'une représente saint Luc, et en creusant le mur, a

deux pieds au-dessous de l'image, on trouvera l'entrée d'un petit caveau où sont renfermées les pierreries. »

– Êtes-vous allé à Constantinople vérifier au moins l'existence du panneau ? demanda le roi.

Mais Saint-Germain continua sans répondre et sans que le roi s'offusquât du sans-gêne :

– « Sous l'une des trois tours du château des Sept-Tours qui ont été renversées par des tremblements de terre, celle de droite, est une citerne au fond de laquelle ont été noyés les deux tiers de l'or monnayé. »

– Et cette citerne, dit le roi, existe-t-elle encore ?

– « Enfin, reprit le comte, le tiers restant de l'or a été également noyé dans la grande citerne de Philoxène, renfermé dans une caisse de plomb, au pied de la cent vingt-sixième colonne de marbre rouge, en partant de l'entrée, et sur laquelle a été gravé un croissant. »

– Tant de richesses ! fit Louis XV.

– Sire, avec cet argent je puis entretenir à Constantinople une armée de trente mille hommes pendant cinq ans. Je n'en demande pas davantage pour chasser les Turcs à tout jamais ou les exterminer.

– Mais qui me garantit l'existence de ces millions entassés par la prévoyance du dernier empereur d'Orient ?

– Sire, ce parchemin n'a point été fabriqué pour la circonstance, il est entre vos mains ou celles de vos prédécesseurs depuis l'an 1495 ; et il est peu probable, en admettant que vous doutiez de mon identité avec Michel Paléologue, que le prince André ait eu l'idée de préparer au roi Charles VIII, ou à ses successeurs, une mystification posthume au moins inutile.

– Mais dans quel but a-t-il remis ce parchemin à Charles VIII ?

– Dans celui de ne pas laisser éternellement enfouies ces richesses, au cas où je ne serais point reparu. Si, avant de mourir, André ne m'avait point revu, il eût envoyé au roi de France le chiffre au moyen duquel pouvait être lu ce titre.

– Je comprends, dit le roi en réfléchissant.

– Sire, j'aurai l'honneur de répondre à présent aux questions de Votre Majesté. Depuis la conquête des Turcs, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de visiter Constantinople. Dans la mosquée de Sainte-Sophie, la peinture existe



et j'ai reconnu, à un signe certain que m'avait indiqué Constantin Dracozès, que le mur n'a jamais été ni démoli ni fouillé. J'ai visité les Sept-Tours, et au milieu des ruines de la tour de droite, j'ai parfaitement vu briller, au fond d'un gouffre, les eaux croupies de la citerne, alimentée par une source inconnue : l'or y est-il encore, je l'ignore, et ce n'est pas au milieu d'un château rempli de soldats que je pouvais essayer de sonder le mystère que renferme ce gouffre.

– Et la citerne de Philoxène ?

– Sire, cette citerne extraordinaire, moins considérable que celle nommée Basilique, est un monument souterrain dont la voûte est soutenue par deux cent vingt-quatre colonnes. On ne s'aventure qu'en tremblant sous ces arcades séculaires, et la barque qui vous porte a tout à fait les allures de celle du nautonier des enfers ; de terribles éboulements ont eu lieu qui ont rétréci d'autant l'immensité de ces souterrains lugubres, et à l'époque où je les ai visités, je trouvais difficilement un guide pour m'y diriger ; mais, grâce au ciel, j'y parvins, et, comptant silencieusement les piliers, je suis arrivé au cent vingt-sixième. Constantin ne m'avait pas trompé, car sur le marbre apparaît, comme s'il était creusé d'hier, le croissant maudit. Cependant, je voulais en voir davantage : à Sainte-Sophie, aux Sept-Tours, toute investigation, une attention trop soutenue même, auraient pu inspirer des soupçons, là je pouvais tenter un essai.

– Quatorze cents millions. dit le roi, cela représenterait bien aujourd'hui trois milliards.

– Oui, sire, les empereurs d'Orient possédaient, en diamants seulement, le double de cette somme avant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Ottomans. C'est Venise qui les achetait quand ils avaient besoin d'en aliéner une partie, et Venise les a répandus depuis sur l'Europe, il en est, sur votre couronne, qui doivent venir de cette source.

– Et vous avez pu vous assurer que la citerne...

– J'ai pu me glisser, la nuit, sous ces voûtes humides, et me guider, avec l'aide de Dieu, dans ce labyrinthe effrayant et sourd. A chaque instant, ma barque se heurtait contre une des colonnes, et ce bruit, si faible qu'il fût, emporté par l'écho, éveillait dans la citerne immense comme les éclats de la foudre. C'était à croire que cet édifice extraordinaire allait s'écrouler sur ma

tête ; mais la terreur peut difficilement émouvoir mon âme et je comptais dans l'obscurité les colonnes avec sang-froid, lorsqu'arrivé à la cent vingt-sixième j'eus beau palper et repalper le marbre, jamais mes doigts ne purent retrouver le croissant creusé par Dracozès. Je m'étais perdu, évidemment, dans ce dédale inextricable ; mais alors j'appelai à mon aide et la science et le don que Dieu m'a fait. Je voulus *voir* et je vis le pilier.

– Et enfin ?... demanda le roi avec impatience.

– De même que j'avais vu le pilier, malgré l'obscurité, la lumière qui vit au dedans de moi sonda l'abîme, et je vis la caisse de plomb à demi-enfoncée dans la vase. Cependant je me défiai de cette lumière de mon âme plus vive pourtant que celle des yeux du corps, et après m'être dépouillé de mes vêtements et avoir attaché ma barque au pilier, je plongeai dans cette eau glacée, plus froide que la mort et dont la sinistre tranquillité avait quelque chose d'effroyable. La lumière intérieure ne m'avait pas trompé, je palpai de mes mains fébriles cette lourde caisse, longue comme un homme et d'une largeur moindre, et je reconnus que c'était un cercueil de plomb. Elle ne céda point sous les efforts que je fis pour la remuer ; mais je demeurai bien convaincu que le grand Constantin avait dit vrai.

– Oui, dit le roi, la conquête seule peut vous faire rentrer en possession de ces trésors.

– Vous dirai-je encore, sire, qu'en reparaissant au dessus de la surface des eaux je ne retrouvai plus ma barque ?

– Ah ! pauvre comte...

– Je l'avais mal attachée sans doute, et je restai pendant quelques minutes, étreignant de mes mains désespérées cette colonne, ne songeant pas à faire encore une fois appel à la faculté extraordinaire que je possède, et invoquant Dieu, bouleversé par la peur, car le bruit que faisait la barque en se heurtant contre les colonnes lointaines faisait éclater dans les profondeurs du souterrain ces bruits de tonnerre et d'écroulement entendus déjà, mais cette fois multipliés dans des proportions effroyables. Enfin, au moment où mes forces m'abandonnaient, je voulus *voir*, et ma barque m'apparut à cent brasses environ du lieu où j'étais. Je nageai vers elle et, quelques instants après, j'étais hors de ce terrible palais où une existence d'homme peut s'éteindre sans que personne en ait jamais soupçon.

– Bien, dit le roi, je veux croire à vos révélations comte, voici le budget de votre empire futur ; mais où est celui du chef d’armées ?

– Votre Majesté a-t-elle l’intention de prêter l’appui de ses bataillons à une entreprise qui ne peut que tourner à la gloire éternelle du roi très-chrétien ; qui peut reprendre, au point interrompu, l’œuvre de saint Louis ; et par ces croisades saintes, ranimer l’esprit chevaleresque qui s’éteint en France et fait place à des sentiments qui amèneront inmanquablement sur elle d’irréparables malheurs.

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Je veux dire, sire, reprit Saint-Germain d’une voix sévère, que la France est sur un abîme, que les forces vives de cette grande nation s’énervent dans de scandaleux plaisirs et que, dans l’ombre, veillent des haines et des vengeances qu’il sera peut-être un jour impossible de conjurer.

– Monsieur !...

– Sire, je parle au chef de vingt-six millions d’hommes, au chef d’une nation qui doit aux autres l’exemple, l’impulsion ; enrayez sur la pente fatale, il en est temps encore, et je vous offre une splendide occasion de diriger, vers la conquête d’une terre autrefois chrétienne, les nobles qualités qui sommeillent au fond du cœur de vos peuples.

Louis XV se remit de l’étonnement que lui avaient d’abord causé ces paroles hardies, et ramena son interlocuteur au positif.

– Mais vous ne me dites toujours pas, comte, car il ne faut pas nous dissimuler que les finances de mon royaume sont fort délabrées, et qu’il me serait impossible de vous aider de mon argent, vous ne me dites toujours pas quel sera le budget de votre expédition.

– Sire, croyez-vous que j’aie pu équiper sans argent vingt vaisseaux de guerre ?

– Avec une vie aussi longue que la vôtre, on peut réaliser des économies.

– Sire, je ne vous ai pas tout dit, reprit Saint-Germain en souriant avec dédain. Constantin Dracozès m’avait indiqué quatre endroits différents où il avait enfoui ses trésors, et je ne vous ai parlé encore que de trois d’entre eux.

– Et le quatrième ?...

– Le quatrième avait été enterré dans les jardins qui, depuis sont devenus ceux du harem des sultans.

– Et vous avez pu y pénétrer ?

– Oui, sire.

Louis XV redoubla d'attention, car il s'attendait à des détails intéressants.  
Saint-Germain sourit et continua.

## XXV

### OU IL EST QUESTION DE CHANGER LA FACE DU MONDE.

– Un homme, reprit Saint-Germain, qui est surpris dans le harem du Grand-Seigneur est puni de mort.

– Je comprends qu'on risque son cou pour entrer dans le paradis de Mahomet, dit Louis XV dont l'égoïsme faisait en ce moment du chevaleresque à froid ; car il était réellement incapable de sacrifier la plus infinie partie de lui-même pour quoi que ce fût.

Il n'est pas indifférent, sire, que je vous donne une idée de l'habitation des femmes du sultan, pour vous faire bien comprendre à quels périls je m'exposais en tentant de m'emparer de cette partie du trésor de Constantin. Le *sérail*, que nous confondons en Europe avec le *harem*, prenant le tout pour la partie, est la demeure du sultan : il est situé sur un promontoire, entre la mer de Marmara, le Bosphore et le Port ou Corne d'or. Ses murs forment une enceinte de trois lieues de circuit et renferment une seconde ville dans la ville, maisons, palais, mosquées et jardins ; et dix mille personnes y vivent à l'aise, y compris la domesticité et la garnison. Le harem forme une partie distincte du sérail : il contient d'abord les habitations des femmes légitimes du sultan, dont chacune a sa maison à elle, entourée de jardins, et une foule de jeunes filles nommées odalisques pour les servir ; puis celles des esclaves destinées aux plaisirs capricieux du maître, et servies, elles aussi, par des odalisques. Les portes extérieures du

harem sont gardées par les eunuques noirs, obéissant à leur chef, le Kislar-aga, qui a pleins pouvoirs. A l'extérieur, une armée d'eunuques blancs, d'icoglans, de muets, de bostandjis, de baltadjis, tous jaloux de remplir un devoir ou de faire un service dont la moindre infraction est punie de mort.

– Ma foi, mon cher comte, dit le roi, j'avoue qu'on doit regarder à deux fois avant de se risquer à franchir ces murs redoutés.

– Eh bien ! sire, il m'a semblé plus facile de tenter l'entreprise de ce côté que de m'attaquer au mur de Sainte-Sophie, aux ruines des sept-Tours et à la citerne de Philoxène. La mosquée a des imans qui veillent jour et nuit, les Sept-Tours ne sont accessibles qu'à de rares visiteurs ; et quant à la citerne il m'eût fallu des complices parmi ses gardiens, et il y a des espions partout, sans compter ceux qui le sont par instinct. Au harem, un fois entré, j'étais bien sûr d'y rester tout le temps nécessaire.

– Mais il fallait entrer !...

– J'ai mis dix années, sire, à préparer ce jour, et à cet effet j'avais acheté dans les provinces les plus fécondes en beaux visages, en Anatolie, en Circassie, dans l'Epire, à Rome, six jeunes filles si extraordinairement belles, si irréprochables au point de vue des perfections de toutes sortes, qu'il n'y avait point à douter que l'une d'entre elles au moins, sinon toutes les six, serait achetée par le chef des eunuques.

Le roi eut un frémissement dans les doigts, une flamme brilla devant ses yeux, un bourdonnement tinta dans ses oreilles, et une fièvre de volupté, rapide, comme l'éclair, passa dans tout son sang.

– Six jeunes filles, toutes parfaitement belles, dit-il, c'était là le vrai trésor !... mais continuez...

– Quand ces jeunes filles eurent l'âge requis, je les fis vendre au marché des esclaves, et comme elles étaient d'une beauté surprenante, le sultan seul put payer le prix qu'en demandait mon agent. Toutes les six furent admises au harem. J'étais donc sûr d'avoir là des complices dociles, aussi devais-je réussir. Je fus introduit, une nuit, par la muraille de mer, et si bien caché dans la chambre de l'une d'elles, que pendant les sept nuits suivantes je pus fouiller la partie du jardin où je savais trouver quatre coffres remplis de pierreries. Ces pauvres filles ont toujours cru qu'il s'agissait pour moi de

pénétrer auprès d'une sultane : si elles avaient su que je n'agissais que pour m'emparer de richesses immenses, elles m'auraient peut-être trahi.

– C'était, en effet, dit le roi, connaître le cœur humain et bâtir sur sa malice.

– Cependant, lorsque je fus possesseur de mes quatre offres heureusement assez peu volumineux pour être enveloppés dans mon manteau, et prêt à quitter le harem, cette qui m'avait caché ne voulut plus me laisser partir. La malheureuse était devenue éprise de moi, et avait horreur de la vie que lui promettait la molle oisiveté de ce séjour qu'elle avait eu le temps d'éprouver depuis un mois. Elle voulut absolument fuir avec moi, et ce me fut encore une nuit de perdue, car il s'agissait de décider ses compagnes à la servir comme elles me servaient... et j'avais une frayeur mortelle que la même fantaisie se renouvelât chez l'une des cinq autres. Mais je fus rassuré bientôt et elles applaudirent toutes à l'amour étrange de la belle Circassienne.

– Décidément, comte, dit le roi, vos diamants gâtent diantrement le plaisir qu'il y avait à se trouver ainsi entouré !.

– Eh ! sire, n'avais-je pas eu déjà ces six jeunes filles en mon pouvoir !... fit Saint-Germain avec un sourire que le sultan du Parc aux Cerfs trouva un peu trop dédaigneux.

– Et étaient-elles toutes aussi belles que...

– Qu'Angiolina ? fit le comte achevant la pensée du roi, non, sire. Angiolina est la plus merveilleuse créature qu'il m'ait été donné de rencontrer depuis que j'existe.

– C'est en effet une merveille !... s'écria le roi en fermant les yeux, comme si le souvenir seul de cette suave houri suffisait pour l'éblouir... Mais continuez, reprit-il, comme honteux de sa faiblesse.

– Sire, il s'agissait de sortir du harem avec une femme et chargé de plus de cent millions, vous comprenez qu'il y avait à être ému. Heureusement mes anciennes esclaves furent dociles à ma voix et nous nous avançâmes vers la muraille, munis de l'échelle de cordes au moyen de laquelle nous allions quitter ce lieu redouté. C'était un spectacle charmant, sire, pour un cœur jeune et naïf, que celui de ces cinq femmes si belles, vêtues de leurs

riches costumes orientaux, aidant par une nuit calme et claire deux amoureux à franchir l'obstacle qui les séparait de la liberté.

– Mais voici qu'une nouvelle complication se présenta. Ce ne fut plus une seulement des six femmes qui voulut fuir : quatre, à la vue de la mer, du ciel pur, de la liberté, voulurent descendre avec nous l'échelle de cordes. Deux consentaient à rester, mais les autres à ma première parole d'opposition se mirent à éclater en sanglots et à me supplier. Impossible de résister, je pris mon parti. D'ailleurs cela était piquant ! A la grâce de Dieu, m'écriai-je, et l'évasion commença dans de nouvelles proportions. Nous risquions tous notre vie, et nous riions cependant... Ah ! cette nuit m'a fait souvent regretter de n'avoir pas renfermé mon existence dans le seul culte de l'amour... Oh ! là seulement est le bonheur...

Et en disant ces mots, Saint-Germain laissa tomber son front sur sa poitrine.

– C'est vrai, comte, répliqua le roi, et, tenez, voulez-vous que je vous dise ?... eh bien ! je vous le jure, au fond de l'âme, j'aimerais mieux être le dernier seigneur de ma cour, riche de cent mille livres de rentes, et occupé seulement du soin de plaire, ne songeant qu'à aimer et à être aimé.

Saint-Germain sourit.

– Vous riez, comte, et même je comprends votre sourire. Vous vous dites que je fais déjà bien bon marché de ma couronne et que, laissant mes ministres gouverner, je suis très-près de réaliser ce rêve, avec des millions en plus pour revenu, eh bien ! c'est ce qui vous trompe, je m'occupe beaucoup de mon peuple ; je gémis même souvent en secret sur ses misères, je voudrais de tout mon cœur et de toutes mes forces soulager... mais que voulez-vous ! je ne puis pas tout faire, ma vie n'y suffirait pas, à peine même si j'aurais le temps de chercher d'autres ministres qui, peut-être, ne vaudraient point ceux que j'ai... Ah ! vous aviez raison, nous sommes peut-être à la veille d'une catastrophe !... MM. les encyclopédistes, MM. de Voltaire, Rousseau et les autres, nous portent de furieux coups de pioche en parlant simplement le langage de la raison. mais je me fais vieux, il est trop tard pour changer quelque chose aux rouages du gouvernement que m'ont légué mes illustres aïeux, un travail trop attentif abrégerait mes jours, ce sera l'affaire de mon successeur.



L'égoïste Louis XV débita son abominable petit panégyrique de la meilleure foi du monde, et c'eût été vraiment se montrer cruel que de troubler la limpidité de cette belle conscience dormante ; aussi le sévère Saint-Germain se contenta de sourire avec insouciance, ayant grand soin de cacher le mépris dont l'amère expression se dessina seulement dans le coin de ses lèvres discrètes.

– Mais, reprit le roi, qui sans doute se reprocha aussitôt le dernier mot de sa phraséologie mélancolique, revenons à vous, comte.

– Sire, reprit Saint-Germain, ces cent millions de diamants ajoutés aux richesses que j'avais su amasser, avant de me faire passer pour mort en 1317, ont augmenté sans cesse, par des spéculations hardies, le budget du dernier des Paléologues ; je puis même dire qu'aujourd'hui, je pourrais à la rigueur renoncer au reste du trésor de Constantin, car la science est venue à mon aide et m'a donné le moyen de faire à mon gré des diamants aussi purs que ceux de Golconde et du Brésil. Cependant, sire, l'or n'est rien à qui n'a pas la terre. Mes vaisseaux et mes soldats sont difficiles à rallier à jour dit, et leur existence sur la mer est subordonnée à tant d'incidents que je ne puis jamais compter sur eux, comme j'y compterais si j'avais un port où il me fût possible de les réunir à demeure. C'est pour cela que j'ai tenté d'acheter la Corse à la république de Gênes, au nom de la Russie, et c'est pour cela que je viens le proposer de nouveau, mais cette fois à Votre Majesté.

– Gênes, dit le roi, est embarrassée en effet de cette île, dont la possession lui coûte de l'or et des soldats, car les Corses subissent avec impatience son joug détesté. J'ai déjà dépensé beaucoup d'argent et envoyé beaucoup d'hommes à Gênes, comte, et qui sait si la guerre que je soutiens à présent avec les Anglais n'a pas cette intervention pour mobile secret. Les Anglais veulent la Corse, et ils l'auront si nous n'y mettons ordre.

– Sire, Gênes a ses finances obérées, elle ne pourra jamais rembourser les avances faites par votre gouvernement, voulez-vous que je lui achète la Corse, afin qu'elle se libère envers vous, ou que je l'achète en votre nom ?

– Si vous l'achetez pour vous, qu'en résulterait-il pour moi ?

– Il est évident, sire, que les puissances ne verraient pas cet affaire d'un œil tranquille et que je n'aurais pas le temps de préparer mon entreprise, car

toutes s'armeraient pour me déposséder ; mais en l'achetant en votre nom, je prépare mon expédition à couvert du drapeau français..

– Eh ! là est le danger aussi !...

– Sire, votre guerre avec l'Anglais ne peut durer, et d'ailleurs pendant que vos armées l'occupent en Hanovre et sur vos côtes, je pourrais plus facilement agir. Je demande trois mois pour préparer mon expédition, à condition que vous me fournirez seulement dix mille hommes, car alors j'aurais dix mille Corses et ce sont de fiers soldats ; un mois pour vaincre, deux ans pour me consolider sur le Bosphore, et après ces deux ans, si vous le voulez, nous partagerons le monde.

– Comte, s'écria le roi, c'est un rêve, cela, un rêve !.

– Non, sire une réalité, une chose possible ! Le sultan s'endort, il ne guette les ennemis que d'un côté, il ne voit que l'Autriche, il ne craint que la Russie ; tandis que j'arriverai, moi, par les Dardanelles, – celui qui les garde est à moi, – à la tête de mes hardis aventuriers, avant que la nouvelle ait eu le temps de parvenir au fond du harem. Voyez-Vous, sire, la surprise de l'univers, lorsque le soleil qui se sera couché ce soir embrasant le croissant d'or surmontant les mosquées, se lèvera demain en faisant éclater aux yeux de tous le signe vénéré des chrétiens, le signe qui resplendissait sur le labarum sacré du premier Constantin.

– C'est bien, oui, c'est bien, c'est splendide ! fit Louis XV enthousiasmé.

– Eh bien ! sire, il vous appartient de donner ce magnifique spectacle au monde étonné.

– J'en parlerai à mes ministres, dit le roi avec résolution.

– Ah ! sire !... s'écria Saint-Germain.

– Eh bien ?...

– Ce serait tout perdre !

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'ils ne comprendront pas, comme Votre Majesté, toute la grandeur d'une telle entreprise.

– C'est possible, fit le roi en réfléchissant, mais comment faire ?

– Un ordre de Votre Majesté, et tout est dit. Que peut être l'intervention des ministres en cette circonstance ; elle ne peut se résumer qu'en simples conseils, car ils n'auront pas à alléguer les dépenses que peut entraîner

l'expédition, puisque ce sont les trésors du grand Constantin qui les solderont ?

– Mais quel général mettre à la tête des troupes qui vous seconderont ?

– Le duc de Richelieu, sire, je puis compter sur sa coopération.

– Si, en effet, vous lui avez garanti trente ans d'existence, il doit être tout à vous. Mais ce n'est pas assez. Il y a quelque chose qui s'oppose tout d'abord à la réussite diplomatique de tout ceci ; car, il ne faut pas se le dissimuler, l'Europe échangera des notes diplomatiques, et à moins de laisser partir le maréchal et ses troupes en enfants perdus.

– Je comprends la pensée de Votre Majesté, reprit Saint-Germain, mais j'ai paré à la difficulté, et j'ai le moyen de forcer l'Europe entière à accepter le fait accompli, non-seulement quand elle verra la puissance énorme dont la France pourra disposer, appuyée sur l'empire d'Orient, mais encore si elle apprend, d'avance, que le roi de France a fait en quelque sorte de cette conquête une affaire de...

– Achevez, comte.

– Une affaire de famille.

– Hein ! fit le roi au comble de la stupéfaction.

– C'est par des alliances de familles que se cimentent les alliances des peuples.

– Expliquez-vous, monsieur.

– Sire, je craindrais de déplaire à Votre Majesté, si je m'expliquais trop ouvertement, quoiqu'à vrai dire, la franchise soit certainement la meilleure des diplomaties.

– N'importe, parlez.

– Il y a deux moyens, sire, et lorsque Louis XIV a pu envoyer son petit-fils en Espagne pour y régner, il ne faisait que couronner l'œuvre de Mazarin, ce grand politique, qui avait prévu Philippe V quand il faisait épouser une infante à son élève.

Louis XV était assez mal à l'aise : l'orgueilleux Bourbon se tenait sur la défensive, et celui qui n'avait jamais trouvé aucun prince étranger digne d'épouser une de ses filles, sentait tout son sang se soulever à l'idée que les paroles obscures du comte semblaient cacher. Cependant, il ne voulut pas

prolonger plus longtemps cette situation, et demanda une énonciation claire et nette.

– Des deux moyens, sire, je veux d’abord vous indiquer le plus éloigné de son exécution, celui qui ne peut être que subordonné au succès.

Le roi respira, c’était du moins un grand répit entrevu, et il se prépara à recevoir le coup.

– Sire, admettons ceci : j’ai réussi : mes troupes occupent les casernes de Byzance ; tous les Grecs de ce vaste empire, tous chrétiens, ont accepté le nouveau souverain et, massés en cohortes compactes, ils défendent l’approche de ma capitale, écrasant toute milice turque qui ne se soumettrait pas ; mes forces quintuplées, grâce à mon or répandu largement, de cent trente mille hommes que m’ont promis Venise, Florence, Naples, la Sicile, le Portugal, mes forces sont suffisantes pour s’opposer aux réclamations armées de l’Autriche et de la Russie... eh bien ! sire, le roi de France croira-t-il déroger en donnant alors à l’empereur d’Orient une de ses filles pour femme ?.

Saint-Germain regarda le roi en face. Il avait su graduer ses paroles afin de faire germer dans son esprit l’idée possible d’une telle union ; aussi son triomphe fut-il complet.

– Je jure, dit le roi avec ce noble accent de dignité et de grandeur qu’il savait si bien prendre dans les occasions solennelles, je jure de donner une de mes filles au descendant des Paléologue, lorsqu’il aura ceint la couronne de Constantin.

– Merci, Majesté, cette parole généreuse, cette promesse magnanime suffit pour assurer dans l’avenir la paix du monde.

– Et votre second moyen ? demanda le roi qui prévoyait bien que, pour que le comte l’eût réservé pour la fin, il fallait qu’il présentât de sérieuses difficultés.

– Sire, j’ai une fille, les actes les plus authentiques, émanés des chancelleries de Portugal, de Gênes, de Venise et de Rome, la désignent comme fille du prince marquis de Montferrat.

– Eh bien ?... fit le roi d’un air soucieux.

– Je vous demanderai, pour elle, la main d’un prince du sang de France.

– Oh !... s’écria le roi... mais je ne vois pas... reprit-il aussitôt.

– Sire, M. le duc d’Orléans a un fils...

– Le duc de Chartres ? grommela le roi en faisant la grimace, car la branche aînée des Bourbons a toujours profondément exécré la branche cadette.

– Le duc de Chartres qui n’a pas dix ans, oui, sire ; ou bien, si vous l’aimez mieux, le duc d’Orléans lui-même qui, je l’ai vu, sera bientôt veuf.

– Eh ! tenons-nous-en au duc de Chartres, reprit le roi.

Au fond du cœur il n’était pas fâché de jouer un vilain tour à son cousin, en faisant épouser à son fils la fille d’un aventurier, en admettant que Saint-Germain fût un aventurier. Cependant, il le voyait si sérieux et si convaincu, qu’il n’eût pas voulu, d’un autre côté, mettre cette famille sur un trône, fût-il aussi problématique que celui de Byzance.

– Votre Majesté daigne consentir...

– C’est entendu, comte, votre fille sera duchesse de Chartres, mais...

Saint-Germain n’osa lui demander le motif de son interruption, et le roi reprit.

– Vous êtes doué, mon cher comte, d’une faculté vraiment extraordinaire, et vous ne trouverez certainement pas surprenant que je vous adresse une question qui, du reste, vient tout naturellement sur mes lèvres.

Saint-Germain sourit, il comprenait, ou plutôt il lisait la pensée du roi, néanmoins il le laissa la formuler tout entière.

– Vous voyez l’avenir, vous voyez que M. d’Orléans sera bientôt veuf, vous voyez beaucoup de choses concernant les autres, je ne vous demande rien qui me concerne ; mais ne pouvez-vous prévoir ou voir ce qui vous concerne, vous ?

– Oui, sire, parfois.

– Pas toujours donc ? Et, par exemple, vous ne voyez pas si, bien certainement, vous serez un jour empereur d’Orient.

Cette question ne déconcerta nullement Saint-Germain, d’abord parce qu’il l’avait prévue et ensuite parce qu’il se l’était faite, non pas souvent, mais incessamment.

– Sire, dit-il avec un triste et mélancolique abattement, vous touchez là une des plus douloureuses cordes de mon existence. Oui, c’est vrai, il y a une fatalité insurmontable qui s’oppose à ce que je lise couramment dans

mon avenir. Je puis voir ce qui me touche ou m'intéresse au moment même où cela se produit ; mais chaque fois que je veux essayer de pousser plus loin mon œil si perçant pour le reste, un nuage s'élève devant mes yeux avides, et il s'établit une succession si rapide d'événements, une confusion si intense de faits et d'individus que je ne puis en suivre la marche ni en comprendre le sens... c'est à en devenir fou parfois, et quand des visions de ce genre se présentent devant moi, je crois toujours toucher à ma dernière heure, tant mon épouvante est grande, tant mon désespoir est poignant.

– Je conçois cela, fit Louis XV.

– Seulement, sire, il y a quelque chose qui ne me trompe pas ; oui, une sorte de certitude se présente à l'esprit qui veille en moi, car cent fois la même vision s'est présentée, et si palpable, que je dois la prendre pour un coin du voile de l'avenir qui se déchire.

– Que voyez-vous donc ? demanda le roi qui s'intéressait prodigieusement à tout ce que disait cet homme étrange.

– Quand je tourne mes yeux, les yeux de mon âme, vers la ville des Césars byzantins, je vois d'abord un immense incendie qui la dévore, allumé par qui, je ne sais ; la confusion est au comble, l'incendie dure plusieurs jours ; mais au milieu des cris et du tumulte, je ne puis distinguer ni mes soldats ni moi... et cependant je vois mes vaisseaux non loin de là...

– C'est quelque chose assurément, fit le monarque avec confiance.

– Mais ensuite, sire, quand l'incendie a disparu, des nuées épaisses se placent de nouveau entre Constantinople et moi, et il me semble que mon âme a voyagé longtemps, car je ne revois plus auprès de moi les hommes de mon temps.

– Mais c'est bien l'avenir, cela ! fit le roi émerveillé.

– Oui, les hommes qui les ont remplacés n'ont plus rien de semblable quant aux costumes, c'est toute une révolution de la mode, et tout à coup les nuages se dissipent, Constantinople m'apparaît de nouveau, mais une Constantinople qui n'est plus celle d'aujourd'hui... ses rues sont pavées, ses places ornées de statues... plus de croissants sur les minarets respectés, mais la croix...

– La croix ! s'écria le roi.

– Oui, le signe, de la rédemption des chrétiens. et alors, je cherche le palais, ce sérail redouté où subsistent encore sur les murailles les traces de mon évasion, et dans ce palais devenu accessible, non plus gardé par des eunuques noirs, par les janissaires ou les icoglans en turbans blancs, des soldats aux uniformes inconnus et qui pourtant se rapprochent de ceux de l'Europe.

– Dites-vous vrai, comte ?... lit le roi qui partageait cette confiance de voir un jour, peut-être, réaliser ce rêve splendide qui a commencé par nos immortelles croisades.

– Sire, je veux aller plus loin ; alors, je pénètre dans ce palais, j'ouvre les portes les mieux closes et je vois... je vois leur souverain, un empereur, et cet empereur est chrétien, car il est sur son trône, entouré de femmes aux visages découverts, entouré de grands dignitaires parmi lesquels des prêtres de l'Église romaine, des évêques, des cardinaux...

– Et ce souverain ?... demanda avidement le roi.

– Ce n'est pas moi... répondit Saint-Germain avec abattement.

– Votre fils, peut-être, mon cher comte !... s'écria le roi en mettant sa main sur celle de Saint-Germain, qui tressaillit.

– Dieu vous entende, sire !... Qui sait s'il ne m'a pas fait vivre de longues années pour préparer cette grande réparation d'une grande injustice... Ah ! du moins, si je dois mourir en l'accomplissant, je mourrai satisfait, dussé-je n'avoir travaillé que pour un autre.

– Ma foi, fit Louis XV, vous m'avez convaincu, comte, et j'espère comme vous qu'un jour viendra où les mahométans seront chassés, à leur tour, de ces belles contrées qu'ils ont volées à la face de l'Europe chrétienne, qui les a lâchement laissés faire !

– Maintenant, sire, si vous voulez m'en croire, reprit Saint-Germain, il y aurait peut-être quelque opportunité à appeler aux affaires un homme bien dévoué à Votre Majesté, et qui, ne voyant que l'intérêt de la France ; saurait sacrifier, s'il en était besoin, les bonnes relations que vous avez en ce moment avec l'Autriche.

– Ah ! vous voulez que je rappelle M. de Maurepas ?

– C'est au roi de décider.

– Mais alors c’est me brouiller avec la marquise, qui est son ennemie, surtout depuis le fameux quatrain, vous savez.

Et le roi se mit à fredonner :

La marquise a bien des appas.  
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,  
Et les fleurs naissent sous ses pas :  
Mais, hélas !...

– Ce qui est une abominable calomnie, comte !... s’écria le roi en s’interrompant.

– C’est vrai, sire, mais M. de Maurepas, qui n’a peut-être pas fait le quatrain, était un bon serviteur de Votre Majesté.

– Vous avez raison ; ma foi, je veux suivre votre conseil, et je le crois bon, car il m’est venu déjà, faut-il que je vous le dise, comte ? eh bien, il m’est venu un soir que je soupais avec Angiolina.

Le comte sourit.

– Comte, encore un mot, reprit le roi, nous reparlerons de tout cela demain matin, mais d’ici là, il peut arriver beaucoup de choses. on ne sait pas. Je voudrais que, pour justifier ma croyance en vos prédictions et ma confiance à vos projets, vous me fissiez une de ces prédictions. oh ! une de celles qui ne tirent pas à conséquence, diantre, j’ai eu bien assez de celles que vous me fîtes sur !... ce monsieur.

– On le juge et condamne demain, sire.

Le roi détourna la tête avec gêne et continua en essayant de conserver un ton léger :

– Je voudrais une petite prédiction. comme, par exemple, ce qui va se passer sous mes yeux, à dater du moment où vous m’aurez quitté.

– Sire, les hommes ont l’habitude d’aider eux-mêmes, à leur insu, aux prédictions qui leur sont faites, je ferai donc mieux, je vais vous l’écrire, et vous ouvrirez ma lettre ce soir.

– C’est cela ! dit le roi qui s’amusait de l’incident, comme d’un petit souper... d’hommes.

Le comte se recueillit... ses yeux se fixèrent sur un point vague de l’espace, et tout à coup son front se plissa, sa poitrine fut soulevée, et sur sa bouche crispée erra un violent mouvement de dépit et de haine.

– Oh ! mais je suis là... murmura-t-il.



Puis, il prit la plume, traça à la hâte une vingtaine de lignes sur un papier, le plia, l'introduisit dans une enveloppe, la cacheta avec soin de son anneau, et remit le pli au roi qui le glissa en riant dans sa poche.

– Allez, comte, dit le monarque en lui tendant une main sur laquelle celui-ci s'inclina respectueusement.

Saint-Germain sortit, le roi demeura immobile a la même place. Maintenant qu'il n'avait plus cet homme inexplicable devant lui, il ne savait que penser.

Soudain, une petite porte dissimulée dans la boiserie s'ouvrit doucement.

Madame de Pompadour entra.

– La marquise !... se dit le roi avec un certain dépit, elle a tout entendu !... me voilà bien !...

## XXVI

### DES AVANTAGES DUN SERMON ET DES INCONVÉNIENT D'UN BÉNITIER.

La situation était grave. La Pompadour se disait que si Lebel ne l'eût point avertie de cette entrevue du roi et de Saint-Germain, Sa Majesté eût perdu l'habitude de son escalier, comme disait son amie la maréchale de Mirepoix : et elle voyait le voluptueux monarque si bien pris par cette sirène d'Italie, fille de princesse par-dessus le marché, qu'il était évident qu'elle n'avait plus qu'un mot à dire pour être *déclarée*, car elle était déjà admise à la cour et présentée à la reine.

Sa juste frayeur inspira à la marquise le seul rôle qu'elle eût à jouer en cette circonstance. Elle entra péniblement dans le cabinet du roi et tomba sur un fauteuil, les yeux baignés de larmes.

– C'en est fait, dit-elle, vous ne m'aimez plus, vous me chassez !

Louis XV ne pouvait pas voir pleurer une femme. Ce n'était pas par bonté d'âme, nous croyons l'avoir fait remarquer au lecteur, c'était par crainte de ces malaises que cause aux gens nerveux une douleur que leur égoïsme ne peut partager. Habitué dès son enfance à ne voir que des visages souriants, il avait horreur des fronts moroses et, pour lui plaire, il fallait toujours être gai. Puis, contradiction étrange, c'était, l'homme du monde

qui se plaisait le plus à parler de la mort et du cimetière, mais relativement aux autres ; car il ne pouvait se figurer qu'il mourrait un jour, et cette idée était-elle peut-être pour quelque chose dans la répulsion qu'il avait montrée pour l'élixir de vie de Saint-Germain.

Il prit un air ennuyé en voyant la marquise en larmes, mais il eut, tout de suite, un mot pour les sécher.

– Moi, vous chasser, marquise ? jamais !

– Cependant, vous l'avez dit tout à l'heure.

– Parce que je veux rappeler M. de Maurepas ? eh bien ! s'il ne faut que cela pour vous satisfaire, je ne le ferai pas, je vous le promets.

– Ah ! sire, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, moi !. fit-elle, enchantée du prompt résultat, car j'ai pour vous la plus entière abnégation.

– C'est vrai, je néglige des charmes que tous m'envient, mais...

– Eh ! je ne vous parle pas de cela ! je ne prétends en rien contraindre vos goûts, faire obstacle aux fantaisies qui vous charment, mais en rappelant M. de Maurepas, c'est-à-dire en épousant les gigantesques projets du comte, avez-vous bien réfléchi, sire, à toutes les conséquences ?...

– Le but est beau et bien fait pour enthousiasmer le fils aîné de l'Eglise.

– Sans doute, il répond à tout ce qu'il y a d'élévé et de chevaleresque dans l'âme de mon roi, mais croyez-vous qu'une semblable tentative soit bien de notre époque ?

– Oh ! l'amie de M. de Voltaire et des philosophes va parler !.

– Non, mais l'amie de Louis de France, une femme qui juge sainement les choses et verrait avec peine celui qu'elle aime au-dessus de tout servir l'ambition d'un homme dont l'origine n'est rien moins que prouvée, et que vous connaissez à peine.

– Ma chère marquise, reprit le roi avec conviction, cet homme m'a sauvé la vie le 5 janvier, et vous ne pouvez l'oublier, vous qui l'avez amené dans ma chambre.

– Mon doux seigneur, son projet est beau, grandiose ; mais la chevalerie a été furieusement attaquée par les railleries d'un grand poète espagnol...

– Ma foi, je vous avoue que j'aimerais assez voir un chrétien régner à Constantinople ; et il est certain que si cela était, la France qui l'aurait aidé deviendrait en peu de temps un empire redoutable.

– Eh ! laissez faire le temps, cela ne peut manquer d’arriver. Laissez-nous d’abord abattre l’Angleterre, notre éternelle ennemie.

– Mais, chère, je trouve que nous n’en prenons guère le chemin, et que si cela continue. car enfin les Anglais sont débarqués sur nos côtes, ce qui ne s’était pas vu depuis des siècles.

– Enfin, sire, vous n’avez pas songé à tous les tracas, à tous les embarras, à tous les ennuis que cette entreprise vous causerait ; non-seulement il faudrait vous occuper des troupes que vous lanceriez à la suite de cet aventurier, mais encore, grands dieux, j’en frémis d’avance, quelle avalanche de notes diplomatiques, de protocoles, d’explications, de dénégations, de protestations, de mensonges, à échanger avec les autres cours souveraines ; c’est-à-dire que je défierais à ce travail et M. de Maurepas qui est un grand homme d’affaires, et vous-même qui les expédiez si lestement et si sagement quand vous voulez, et de plus les grands ministres morts sous vos aïeux, MM. de Louvois, Colbert, Mazarin et Richelieu.

– Bast ! fit le roi avec légèreté.

– C’est vrai, sire, et quand je cite ces grands génies, ce n’est pas individuellement que je voudrais les voir soulever le poids de cette immense affaire, c’est tous ensemble !... et encore, je le parie, ils n’en viendraient pas à bout.

– Le fait est, dit Louis XV, devenant subitement sérieux, que ce cher comte me jetterait là de bien lourdes charges sur les bras !...

– Eh ! donnez-lui votre fille en mariage, mariez la sienne avec M. de Chartres, si vous voulez, mais, quant au reste, renoncez-y ou commandez d’avance vos funérailles au chapitre de Saint-Denis.

– Holà ! marquise, vous allez loin, corbleu !.

– C’est que je suis au désespoir d’avance des ennuis que vous vous préparez !... La santé d’un géant n’y suffirait pas !

– Sans compter que mes ministres m’occupent déjà passablement !...

– Ne sont-ils pas cause que ce matin vous avez manqué une partie de chasse superbe, dont M. le grand-veneur, hier au soir, se promettait merveille

– En vérité !...

– Sire, vous êtes roi, la France et vos sujets sont à vous, ne suivez que votre bon plaisir, votre peuple en sera encore trop heureux ! Eh ! après vous le déluge !

– Quelle adorable femme vous faites, chère marquise !

– Enfin la préoccupation de Votre Majesté est devenue telle, m’a dit Lebel, que vous passez presque tous les jours sous les fenêtres de la plus ravissante personne du monde, sans l’avoir encore aperçue.

– Ma vue est si mauvaise !...

– C’est cela que d’ordinaire vous vous privez de regarder les dames avec votre lorgnon !...

– De quelle jolie personne voulez-vous donc parler, marquise ?... demanda le roi avec une curiosité d’autant plus vive, qu’il essaya de la cacher en baisant les belles mains de sa maîtresse en titre.

– Je ne sais, mais elle se trouve en ce moment dans la situation la plus intéressante Elle a un père et un oncle à pourvoir, des gens fort méritants, et elle s’est adressée à moi pour implorer les bontés de Votre Majesté, ou plutôt pour réclamer sa justice.

– Mais du moment qu’il y a des services à récompenser, dit le roi, je ne refuse jamais.

– Une enfant si timide. Et tenez, j’ai là, précisément, les provisions des charges qu’elle sollicite pour ses parents... C’est un véritable modèle d’amour filial que cette jeune fille, sire, et, croyez-moi, ce serait la plus exécrationnelle action que de ne pas lui accorder la faible satisfaction qu’elle réclame, d’autant plus que vous êtes certain de trouver dans toute cette honorable famille le plus entier dévouement.

– Fille de noblesse ? demanda le roi.

– Noblesse de robe entée sur noblesse d’épée, sire ; voulez-vous signer ?...

– Ah ! marquise, vous continuez mon ennuyeux conseil des ministres, savez-vous !... et j’aimerais mieux...

Ce disant, Louis XV voulut attirer la marquise sur ses genoux ; mais celle-ci passa lestement derrière la table devant laquelle le roi était resté, et, s’asseyant à la place de Saint-Germain, avança devant son royal amant deux grands parchemins et une plume mouillée d’encre.

Le roi prit machinalement la plume et signa plus machinalement encore, tout en fredonnant :

La marquise a bien des appas !...

– Méchant ! dit madame de Pompadour en l’embrassant sur les deux joues.

Elle sonna et Lebel entra.

– Tenez, dit-elle en lui remettant les deux parchemins, allez vite !

Elle voulut partir, elle aussi, mais le roi la retint. Elle vit bien qu’il fallait prouver encore à l’insatiable monarque que les vers du ministre disgracié étaient bien, comme il l’avait dit à Saint-Germain, une abominable calomnie.

Le soir, au moment du souper, le roi songea à la prédiction qu’il avait en poche, et brisant le cachet de l’enveloppe, lut ce qui suit avec autant de curiosité que d’émotion :

« Je m’aperçois que la marquise nous écoute. Il est trop tard pour revenir sur mes paroles. Après mon départ, elle combattrà mes projets et l’emportera, eu apparence. Elle fera signer au roi deux commissions en faveur de mademoiselle de Romans, et les expédiera immédiatement par Lebel. »

C’était tout, mais le roi fut démonté.

– Décidément, se dit-il, cet homme est bien sorcier !... La marquise, a-t-il écrit, l’emportera... en *apparence*... Il compte donc réussir !... C’est de la présomption cela !... Diable d’homme, je crois qu’il vaut mieux être bien que mal avec lui... Nous verrons !

Et le roi se mit à souper, sans rien dire à personne de ce qui le préoccupait.

Nous allons voir ailleurs quel avait été le résultat du message de Lebel.

La nuit commençait à tomber, et la famille de Romans, dans la prévision d’aller au sermon du carême, avait avancé l’heure du souper, lorsqu’un coureur de Sa Majesté apporta, à l’adresse de mademoiselle Diane, un grand pli cacheté.

Le chevalier de Rancrolles était resté. En voyant, dan l’après-midi, sortir Lebel de la maison, il s’était douté de quelque chose ; mais il n’avait pu obtenir la moindre parole de Diane. Elle avait affecté de ne pas quitter sa

mère d'un seul instant, et le chevalier se dépitait tout en se promettant bien d'interroger dès que la moindre occasion lui en serait offerte ; seulement Diane évita de faire naître la moindre occasion.

Elle ouvrit l'enveloppe avec toute la gravité comportée par la situation ; non sans échanger un regard d'intelligence avec son oncle, et après avoir placé l'un des parchemins qu'elle contenait dans sa poche, passa l'autre à son père.

L'avocat, évidemment, s'attendait à quelque chose, mais en cherchant ses lunettes, il était loin de se douter du contenu du titre où il entrevoyait vaguement au bas la signature du roi. Ses mains tremblaient d'émotion et sa vue se troublait au point qu'il ne put parvenir à le déchiffrer.

– Lisez donc, mon père ! fit Diane pour lui donner du cœur.

M. de Romans résista à son beau-frère et à sa femme qui voulurent lui enlever le parchemin, et lut.

Mais, dès les premiers mots, il se renversa sur son fauteuil, succombant à l'excès de sa joie, et sans pouvoir proférer une parole.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda la mère.

– Il y a, ma chère sœur, s'écria Rancrolles qui avait pu saisir l'acte, que monsieur votre époux est, à dater de cette heure, conseiller au parlement.

– Est-il possible !...

– Rien n'est plus véridique, tenez, c'est signé Louis.

– Enfin Sa Majesté a donc rendu justice aux mérites de ce cher ami ! fit madame de Romans en joignant les mains.

– Ce cher ami n'a pas prêté les mains aux ennemis du roi qui sont dans le Parlement, je le jurerais.

– Voilà où conduit la pratique de la vertu ! s'écria l'avocat qui reprit ses sens et se leva. pour se promener dans la salle à manger, en essayant déjà de donner à sa démarche les allures graves que commandait une telle élévation.

– Romans, fit le chevalier, va acheter une robe rouge tout de suite, mon bonhomme, ou tu risques fort de mourir d'apoplexie, avant de t'être vu dans un miroir ainsi costumé.

– Pas de plaisanterie, chevalier, et songez, je vous prie, à apporter à l'avenir un peu plus de réserve dans vos paroles quand vous me parlerez.

– Monsieur le conseiller, recevez mes félicitations, dit Rancrolles en se levant et saluant avec affectation ; mais vous plairait-il requérir que mademoiselle Diane eût à faire connaître à la cour la teneur de l’acte numéro deux qu’elle a jugé à propos de dissimuler à ses amés et féaux parents.

– Diane, fit le père avec dignité, vous entendez la requête du préopinant.

– Je dirai demain matin ce que contient ce papier.

– Mais...

– Cela sera ainsi, dit-elle.

– Diane, mon enfant, reprit le père, les bras ouverts, ce que tu fais est bien fait et sera toujours parfait... Embrasse-moi ! Et vous, madame de Romans, que vous disais-je, toute famille n’a-t-elle pas ou n’est-elle pas destinée à posséder son grand homme, eh bien ! le grand homme de la famille, c’est Diane, embrassez-la !

Pendant que la mère et la fille étaient embrassées, le nouveau conseiller appuya une main sur le bras de son beau-frère.

– Et dire, murmura-t-il à voix basse, que madame de Romans ne voulait pas faire cet enfant-là !...

– Elle sera duchesse, répondit le chevalier avec conviction.

– Je commence à le croire, palsambleu !

– Il s’agit maintenant d’aller au sermon ! fit Diane en se dirigeant vers sa chambre.

M. et madame de Romans en firent autant, Rancrolles se glissa du côté par lequel avait disparu sa nièce.

Celle-ci, aidée d’une fille qui lui servait de femme de chambre, mettait la dernière main à une toilette déjà commencée pendant la journée, lorsqu’elle entendit gratter doucement à la porte. Elle sourit et donna ordre de tirer les verrous.

Le chevalier entra et vint s’asseoir discrètement sur une chaise placée à côté de la table de toilette de la belle et brune enfant, et se contenta d’admirer.

Jamais Diane ne lui avait semblé plus jolie, ses yeux brillant d’un éclat extraordinaire, et malgré l’état d’animation et d’anxiété dans lequel elle devait nécessairement se trouver, jamais son cœur n’avait battu d’une



manière plus calme, C'était presque le sang-froid du vieux général à la veille d'une bataille, et le chevalier, qui n'était pas dupe des dispositions du roi envers la famille, ne pouvait se lasser de contempler le visage sur lequel il avait depuis si longtemps fondé l'espoir de sa fortune.

Diane venait de passer une robe dont l'échancrure, savamment calculée, faisait valoir les charmes dont la nature avait été prodigue à son égard.

– Corbleu, dit le chevalier, tu es belle, bien belle ! plus belle que le jour de l'Opéra !...

– Oui !... répondit simplement la jeune fille en lui lançant un coup d'œil qui le lit frissonner de la tête aux pieds.

– Mais, du diable, ajouta Rancrolles, si on met de pareilles toilettes pour aller au sermon !

– Aussi n'en verra-t-on rien, répliqua Diane en recouvrant cette robe claire d'une seconde étoffe sombre.

– Je crois, petite, que tu as oublié quelque chose dans la poche de celle que tu viens de quitter.

– Ah ! oui-dà ! fit-elle d'un air mutin, eh bien ! bel oncle, que désirez-vous qu'il y ait sur ce second parchemin, voyons ?

– D'abord, à qui s'adresse-t-il, ou de qui parle-t-il ?

– D'un gentilhomme qui a rendu de réels services à l'État, et à son roi.

– Eh ! il s'arrangerait assez bien d'un régiment. Ah ! pourvu que ce régiment tînt garnison à Paris, Versailles, Saint-Germain, Saint-Cloud, et autres résidences environnantes.

– Ma foi ; voilà une exigence à laquelle on n'avait pas songé !... fit Diane d'un air qu'elle s'efforça de rendre contrit, mais si ce n'était pas un régiment... cherchons encore...

– Ah ! il y a un poste qui me conviendrait bien, celui de...

– Dites, voyons, pendant que vous y êtes.

– Eh ! le gouvernement de l'un des châteaux du roi ; tels que ceux que je viens de nommer ou bien celui de la Bastille.

– Alors, cher oncle, je vois que vous auriez la plus vive répugnance, à vous éloigner de plus de dix lieues de la cour.

– Peste ! je crois bien.

– Alors nous reparlerons de cela demain, si vous vonlez, car je crains., .

– Le parchemin me nomme à plus loin que cela !...

– J’en ai peur.

– Donne toujours, diantre ! il vaut mieux tenir que courir, et quand tu le voudras il sera bien plus facile de me faire monter en grade.

Diane ramassa la robe qu’elle avait quittée, et la lui jeta sur les genoux ; puis elle se retira en riant sous cape et rejoignit ses parents qui l’attendaient pour partir.

Le chevalier trouva facilement la poche et en sortit en se léchant les lèvres le bienheureux parchemin. Il le parcourut rapidement des yeux et ne put retenir une grimace.

– Gouverneur du château de Pau !... Trois cents lieues !... merci !...

Il mit stoïquement le titre dans sa poche, embrassa bruyamment la soubrette, s’enveloppa de son manteau, et quitta la maison. Il demeura un bon quart d’heure sur la place d’armes, discutant avec lui-même.

– On en revient !... murmura-t-il, et puis elle aura besoin de moi, car son imbécile de père ne lui sera jamais qu’un obstacle... Diable ! me ferait-elle l’honneur de se défier de moi !... Elle a tort, car, je l’avoue, je ne suis pas de sa force !

Et sans savoir pourquoi, le chevalier suivit lentement le chemin de la cathédrale, absolument comme s’il eût été possédé du désir d’assister à un sermon édifiant ; mais en approchant de Saint-Louis, il se trouvait tellement absorbé par ses réflexions qu’il dépassa le temple et arriva bientôt à une certaine distance de la grille du Potager du roi.

En ce moment, il aperçut une ombre noire, d’abord hésitante, qui franchissait ensuite le seuil de cette grille assez résolûment.

– Parbleu, c’est elle !... fit-il en s’arrêtant.

La grille grinça faiblement sur ses gonds et se referma sur cette ombre.

– Nous voilà duchesse ! se dit le chevalier avec satisfaction.

Mais à sa profonde stupéfaction, il vit passer devant lui, l’effleurant presque de ses vêtements de soie, une nouvelle ombre, presque identique à la première, et qui, sans faire attention à lui, courut vers la grille du Potager où elle arriva au moment où huit heures sonnaient à la cathédrale.

Une exclamation sourde, où se traduisait le plus affreux désappointement, s’échappa de la poitrine de cette femme, et elle essaya

d'ébranler les solides barreaux de la grille ; mais le pène joua faiblement dans sa gâche de fer et rendit un de ces petits gémissements implacables contre lesquels il n'y a pas à essayer de lutter, surtout pour les faibles mains d'une femme.

filles restait là cependant, son front brûlant appuyé contre les barreaux glacés, lorsqu'elle se sentit tirer par le bras. Elle tressaillit, et en reconnaissant Rancrolles, elle se jeta sur son sein en pleurant à sanglots.

– Tu es arrivée trop tard, ma belle, tu n'as vraiment pas de bonheur !... Encore une fois, c'est une autre qui a pris ta place.

– Que voulez-vous dire ? s'écria Diane en se redressant comme si elle eût été mordue par un reptile.

– Console-toi, car ce qui t'arrive est un coup du ciel, cela va sauver les apparences ! Ton père est conseiller, je suis gouverneur, eh ! nous avons le temps d'attendre et de faire encore une fois nos conditions.

– Rentrons à l'église, répliqua Diane sans répondre.

Cependant, comme ils allaient mettre le pied sur les marches, Rancrolles arrêta sa nièce.

– Ah ça ! comment se fait-il que tu sois arrivée en retard ?

– Je ne sais pas, il s'est passé quelque chose de bien étrange... je venais de laisser entrer mon père et ma mère dans la nef, et j'avais tourné autour d'un pilier, sous prétexte d'aller joindre une jeune personne que je venais d'apercevoir ; je m'approchais du bénitier avant de quitter l'église, lorsqu'au moment de toucher l'eau, une main empressée s'avança vers la mienne. J'effleurai ses doigts du bout des miens, mais avant que j'eusse pu toucher mon front, ma vue se troubla, mes jambes chancelèrent, et je fus obligée de m'appuyer contre le pilier pour ne pas tomber.

– C'est étrange, en effet, dit Rancrolles en réfléchissant, mais quelle était la personne qui...

– Je ne sais pas, continua Diane, combien de temps je suis restée là, mais quand je suis sortie de l'engourdissement où j'étais demeurée plongée, j'étais assise sur une chaise, à deux pas du bénitier. Je partis aussitôt, et je franchis d'un bond la distance... Trop tard !... j'étais d'une heure en retard !

– Ton émotion t'a perdue, conclut Rancrolles.

Ils entrèrent dans l'église, mais au moment où ils approchaient du bénitier Diane se serra contre son oncle et voulut l'entraîner.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Rancrolles.

– C'est lui ! fit-elle, saisie d'effroi.

Et elle désigna un homme debout près du pilier et qui les regardait. Cet homme était vêtu du costume d'un homme du peuple italien ; et ses cheveux crépus, sa longue barbe donnaient à son visage une certaine expression sinistre, augmentée par l'obscurité de la nef.

Cet homme, dans lequel le lecteur a déjà reconnu Paonèse, détourna la tête ; mais le chevalier qui, sans doute, voulait voir par lui-même si, bien véritablement, c'était le contact de la main de cet étranger qui avait eu le don de plonger Diane dans un engourdissement inexplicable, s'avança vers le bénitier, et y plongeant l'extrémité de ses doigts, les présenta ensuite à l'Italien.

Celui-ci salua d'un sourire et échangea avec le chevalier cette politesse banale, disparue aujourd'hui presque complètement de nos habitudes. Rancrolles fit le signe de la croix avec la tranquillité d'un bon bourgeois ; et Diane, qui n'avait pas quitté son bras, lui dit en l'entraînant cette fois, sans peine :

– J'étais folle, c'était l'émotion. nous verrons demain.

Ils se dirigèrent doucement vers l'endroit de la nef où étaient le nouveau conseiller et son épouse : mais l'affluence était grande et le prédicateur ne devait pas être troublé. Si bien qu'ils restèrent à une dizaine de pas seulement du bénitier, plus préoccupés de leurs affaires que des paroles saintes débitées par le révérend père.

Lorsque le sermon fut terminé, Diane retrouva ses parents qui, encore sous le coup de l'émotion de leur bonne fortune, ne songèrent seulement pas à s'informer d'où elle venait, et qui eussent été, très-certainement, fort embarrassés de dire sur quel sujet le sermon avait roulé.

En sortant de l'église, Diane, toujours au bras de son oncle, se sentit tout à coup arrêtée par une jeune femme qui se précipitait à son cou et l'embrassait à l'étouffer.

– Rose Picard ! s'écria-t-elle.

– Oui, dit celle-ci, je suis à Versailles pour affaires, avec maman.

Le chevalier comprit parfaitement dans quel but ces honnêtes personnes étaient venues, aussi se garda-t-il bien d'en parler ; mais la petite Rose ne faisait mystère de rien, et les premiers compliments échangés, elle se tourna vers Rancrolles.

– Monsieur le chevalier, dit-elle avec vivacité, je ne veux pas que personne puisse avoir les vilaines idées que vous osiez dire hier ; aussi, demain j'assisterai au dîner de qui vous savez, et il faudra bien qu'il m'aperçoive et me permette de lui parler.

– Sottise !... se contenta de répondre le chevalier en haussant les épaules.

– Rose, tu vas demeurer avec moi et tu me conteras tout cela, dit Diane qui était loin de se douter de la vertu de son amie, et désirait en tirer force renseignements précieux.

– Mais c'est que je suis avec maman à l'hôtel, dit Rose en allant chercher sa mère restée un peu à l'écart.

– Eh bien, qu'importe ; ta mère couchera dans la chambre de mon oncle et toi avec moi.

– On me met à la porte ! s'écria Rancrolles sans trop de mauvaise humeur, car, lui aussi, nourrissait un petit projet à l'égard de l'innocente échappée du Parc-aux-Cerfs.

M. et madame de Romans souscrivirent aux volontés souveraines de leur fille, et tous se dirigèrent vers l'avenue de Saint-Cloud.

Paonèse, ou plutôt Saint-Germain les suivit de loin, s'applaudissant du succès de sa prévoyance, car on devine qu'il avait engourdi les sens de Diane au moyen de l'un de ces secrets de physique, alors dans l'inconnu et qui, aujourd'hui, sont à peu près obtenus au moyen de la *torpille*.

Il s'agissait pour lui de prolonger de quelques jours le règne d'Angiolina.

Mais, malgré sa prévoyance, malgré sa science, malgré la seconde vue, son esprit surexcité n'avait pu percevoir un de ces faits contre lesquels il eût été peut-être impuissant, un de ces coups terribles où se manifeste l'étrange influence de l'aveugle fatalité.

# XXVII

## LES VOYANTS.

Saint-Germain descendait le grand escalier de l'orangerie, lorsqu'un homme pâle et enveloppé d'un manteau se présenta devant lui. C'était Henri de Moléon.

– Monsieur le comte, dit-il, je vous attendais.

– Ah ! fit Saint-Germain qui le reconnut à la voix, plutôt qu'au visage, vous voulez me parler, monsieur, eh bien ! alors, si vous le préférez, gagnons un endroit écarté.

– Soit ! répondit Henri qui se mit à marcher à ses côtés.

Ils arrivèrent ainsi sur la berge de la pièce d'eau des Suisses et au milieu de la nuit, éclairés seulement par la lune, les eaux jaunes du lac clapotant à leurs pieds, ils s'arrêtèrent.

– Monsieur, dit Henri, je vous ai cherché hier toute la journée, vous devez deviner dans quel but ?

– A peu près, répondit Saint-Germain.

– Monsieur, je suis resté pendant un mois cloué sur un lit. à la suite de la blessure que vous m'avez faite, quoique cependant, quand j'y songe, je ne puisse me rappeler aucune circonstance de notre combat ; mais ce jour-là j'avais la tête perdue... Monsieur, ce que je venais vous demander ce jour-là, je vous le demande encore aujourd'hui.

– Eh quoi ! fit Saint-Germain, est-ce que la fièvre ne vous aurait pas quitté, mon cher monsieur ?

– Monsieur, je suis calme, et je vous préviens que si nous nous retrouvons encore une fois l'épée à la main, en face l'un de l'autre, j'aurai assez de sang-froid pour mieux diriger mes coups.

– Alors, vous me permettrez de m'étonner de vous voir persister dans une ancienne erreur.

– Vous êtes un grand magicien, dit-on, monsieur, mais, comme vous l'avez dit vous-même, je suis un philosophe et je sais expliquer bien des choses qui sont tout simplement du domaine de la science. Cependant les yeux de mon corps ont vu mademoiselle de Nérès chez vous, j'en suis bien certain.

– Non, monsieur, c'étaient les yeux de votre imagination, dirigés par ma volonté, comme je puis le faire encore en cet instant, si cela me plaît, et la preuve, c'est qu'en sortant de chez moi vous avez couru à l'hôtel de Nérès et vous y avez vu... celle que vous désiriez voir.

– C'est vrai, et tant que j'ai été malade, elle m'est apparue chaque jour ; mais dès que je me suis levé de ce lit où la fièvre me tenait brisé, elle a disparu.

– Jeanne a disparu ! fit Saint-Germain avec incrédulité. Ah ! je comprends, reprit-il aussitôt, et d'un air tranquille.

– Non, monsieur, vous ne comprenez pas, car je crois saisir votre pensée, malgré vous-même : vous croyez que sa mère, pour m'éloigner d'elle, veut me la cacher...

– Sa mère ne pense, à présent, qu'à vous la faire épouser ! fit le comte avec impatience ; mais je suis là. acheva-t-il entre ses dents.

– Monsieur le comte, je vous dis que Jeanne a disparu de l'hôtel de Nérès, sa mère elle-même la cherche et la fait chercher, et je vous somme de me dire où elle est !

Saint-Germain fut frappé cette fois de l'énergique affirmation du jeune homme et lui prit la main. Celui-ci qui le comprit, et qui, du reste, était calme et parfaitement décidé à ne rien compromettre par ses vivacités, se laissa tâter le pouls.

– Dirait-il vrai !... murmura le comte en fronçant les sourcils.

Alors, sans quitter le poignet d'Henri qu'il serra fortement, il prit une attitude de commandement, ses yeux se fixèrent dans l'espace, et désignant les eaux du lac dont la surface était argentée par les reflets de la lune, il dit d'une voix impérative :

– Voyez avec moi !

M. de Moléon dirigea ses yeux vers le milieu du bassin, à l'endroit indiqué par le comte, et dans ce miroir mouvant, ses yeux, les yeux de son corps, car en même temps il reconnaissait parfaitement les arbres de l'autre rive, et les bâtiments de l'Orangerie, ses yeux distinguèrent le jardin bien connu de l'hôtel de Nérès.

Les premiers jours du printemps avaient ramené leurs feuilles sur les arbres et, sous l'allée sombre des tilleuls, une forme blanche apparaissait, marchant doucement et semblant rêver. Il n'y avait pas à en douter, c'était une jeune fille, et quand cette jeune fille, quittant l'ombre des grands arbres, entra dans le cercle éclairé par la lune, Henri ne put la méconnaître.

– Jeanne ! dit-il en faisant un pas vers la pièce d'eau, comme s'il voulait se précipiter.

– Vous voyez bien qu'elle est chez elle ! dit le comte en le retenant.

Henri regarda le comte avec ravissement, puis il voulut reporter ses yeux vers la vision... mais toute image avait disparu.

Mais Henri réfléchit quelques secondes et retira sa main de celle de Saint-Germain, il reprit avec violence :

– Vous me trompez ! car vous savez bien...

Et il s'arrêta ; mais le comte avait lu dans sa pensée.

– O ciel ! s'écria-t-il, madame de Nérès n'habiterait plus son hôtel.

– Depuis hier matin ; il a été acheté, avec tout le mobilier, et payé, argent comptant, au triple de sa valeur, par un gentilhomme polonais, parent de la reine.

Ce fut au tour de Saint-Germain de tressaillir. Il porta sa main à ses yeux, essuya son front chargé de nuages sombres, puis fixant son regard dans le ciel, un regard ardemment avide, il appela la lumière.

Il revit Jeanne, non plus dans le jardin, mais dans le salon de l'hôtel de Nérès, et il allait forcer Henri à contempler de nouveau ce calme et



consolant spectacle, lorsque tout à coup ses sourcils se froncèrent, sa main chercha la garde de son épée et une horrible imprécation sortit de ses lèvres.

– Vous voyez ? lui demanda Henri qui avait déjà compris qu’il assistait à l’étonnante manifestation du don de seconde vue.

– Malheur ! malheur ! fit le comte en marchant vers le chemin qui remontait au palais.

– Vous me direz... s’écria Henri en le prenant à son tour par la main.

– Jamais ! répondit Saint-Germain.

– Prenez garde, comte, que je ne me paie plus, cette fois, de toutes vos paroles, et s’il faut que j’aie encore recours à la force !...

– Laissez-moi, je ne me battrai pas avec vous !

– Comte, prenez garde, vous dis-je ! car si je ne vous tue pas en loyal gentilhomme, je vous tue comme un assassin.

– Essayez ! répliqua Saint-Germain en le mesurant du regard et en le forçant à reculer d’un pas.

– Comte, reprit Henri, qui n’avait pas lâché sa main, si je ne vous assassine pas, je vous déshonore, car j’ai vu... oui j’ai vu, chez vous, le cadavre d’un enfant égorgé !

– Tu as vu !...

– Allons donc, l’épée à la main !

– Il faut en finir ! murmura le comte en tirant à demi son épée du fourreau ; mais il la repoussa aussitôt.

– Monsieur, dit Saint-Germain en se rapprochant de lui, il y a dix-neuf ans, au bord de l’eau, j’ai tué un homme qui avait voulu m’enlever une jeune fille que j’avais la folie d’aimer et qui ne m’aimait pas.

– Eh bien ! il y a aujourd’hui cette différence, que vous serez tué par un homme qui veut vous enlever une jeune fille qui vous aime, et qui n’aime pas votre rival.

– Eh ! Jeanne vous aime, vous !

– Ceci est encore possible, monsieur, répliqua Henri, mais nous vivons à une si singulière époque qu’il n’est pas surprenant de voir de fort honnêtes personnes partager leur cœur entre plusieurs amours, moi, je ne suis pas de mon époque, car je ne saurais souffrir cette monstruosité, c’est pourquoi je veux vous tuer.

– Malheureux !

– Assez de mensonges, monsieur, j’ai vu Jeanne dans vos bras, elle est votre maîtresse !

– Henri, si je dis un mot, un seul mot...

– Eh bien ! monsieur, je l’attends, ce mot, et il y a longtemps, convenez-en !

– Jurez-moi que ce secret restera entre nous.

– Je ne jure rien, je me défie de vous, et pour vous le prouver, et pour vous forcer à reprendre enfin cette épée que, décidément, vous êtes indigne de porter, je veux...

Et le jeune homme, bondissant de froide colère et de sauvage impatience, leva la main sur le comte.. mais celui-ci arrêta cette main au passage et la broya comme celle d’un enfant.

– Malheureux !... dit-il, je suis son père !

– Vous !

– Jeanne est ma fille.

– Oh ! pardon !... fit Henri qui ploya le genou devant lui et sentit tout son cœur se fondre.

– Jure-moi que, jusqu’à ce que je te relève de ce serment, personne ne connaîtra ce secret.

– Je le jure.

– Eh bien ! apprends qu’en ce moment Jeanne est exposée au plus grand danger qui puisse atteindre une femme au cœur pur, à l’âme loyale !. je viens de le voir...

– O ciel !

– Peut-être aurai-je besoin de toi pour la sauver !. me promets-tu d’obéir ?

– Ordonnez, comte, ma vie est à elle tout entière, elle est à vous aussi, prenez-la !

– C’est bien, si tu ne redoutes pas la mort, elle sera sauvée, d’abord, et ensuite, il s’agira de la venger, viens.

– Où allons-nous ?

– Au palais du roi.

– Le roi ?...

– Oui c’est là qu’est le danger.

## XXVIII

### LA TRANSFIGURATION DU SULTAN DU PARC-AUX-CERFS.

Le bon roi Louis XV qui éprouvait toujours le besoin de chercher des distractions et qui, dans ce moment, ne se sentait nullement en disposition de recourir à celles qui, d'ordinaire, triomphaient le mieux de ses ennuis, c'est-à-dire la chasse ou l'amour, avait mandé M. Berryer, le lieutenant de police ; mais comme celui-ci se trouvait retenu à Paris, le roi se contenta du portefeuille que lui envoya ce précieux fonctionnaire.

Il y avait toujours dans ce portefeuille, choses qu'affectionnait tout particulièrement le roi, un recueil si complet, si amusant, parfois si ordurier, et certainement toujours plus intéressant qu'un roman, de scandales et de révélations, que Louis XV l'ouvrit avec empressement, et dévora tous les papiers qu'il recélait.

Nous ne cesserons de le répéter : c'était une bien singulière époque que celle dont nous avons essayé de dépeindre Un des travers, et l'on sentait bien, au désarroi qui gagaient toutes les classes élevées, que le mot de la Pompadour avait transpiré hors du boudoir !

– Après nous le déluge !

Ce à quoi Louis XV avait ajouté fort charitablement :

– C'est l'affaire de mon successeur.

En effet, son successeur y perdit la couronne d'abord et la tête ensuite.

Un des papiers du portefeuille de M. Berryer fit sourire le roi ; mais c'était un sourire de mépris, car, après tout, il était assez chatouilleux sur le point d'honneur, et s'il trouvait son compte, comme Louis XIV, à l'abaissement de sa noblesse, il rougissait parfois pour elle.

Or, ce papier était un monument de bassesse et d'infamie que, fort heureusement, les archives de la police nous ont conservé.

La noblesse de France reprochait assez vivement à Louis XV de prendre ses maîtresses un peu partout, dans la bourgeoisie, dans le peuple et même dans les lupanars ; mais qu'on ne croie point que c'était par souci de la dignité du monarque et de la royauté qu'elle exprimait son mécontentement : c'était de ce qu'il ne les choisissait pas, uniquement, parmi les familles de la noblesse, et de ce qu'il privait ainsi cette noblesse, qui avait gagné ses quartiers sur les champs de bataille, d'une prérogative qu'elle se croyait acquise de droit.

Le genre des recrues du Parc aux Cerfs n'était ignoré de personne, et ce harem toujours avide était couché en vue par toutes les ambitions collatérales ou ascendantes : aussi chaque jour voyait-on affluer les demandes.

Oui, honte et mépris ! des pères, des frères, des parents, des mères ! osèrent solliciter ce dégradant honneur.

Voici le monument : c'est la lettre d'un chevalier de Saint-Louis, et ce livre serait certainement incomplet si elle n'y trouvait sa place. Nous en demanderons donc absolution au lecteur, en le prévenant que nous n'avons pas le courage de la transcrire en entier.

La lettre est adressée à M. Berryer qui devint, plus tard, ministre de la marine, et garde des sceaux.

« Monseigneur, un père de famille, gentilhomme depuis deux cents ans, par anoblissement dans l'échevinage parisien, dont les ancêtres n'ont jamais dérogé, vient à vous animé d'un ardent amour de la personne sacrée du roi, afin de vous prévenir qu'il a le bonheur d'être père d'une fille, véritable miracle de beauté, de fraîcheur, de jeunesse et de santé ; les certificats ci-joints.

Serait-ce trop espérer, monseigneur, que de solliciter d'obtenir pour ma troisième fille, Anne-Marie de Mar..., âgée de quinze ans révoilus, l'entrée de la bienheureuse maison où l'on forme celles de son sexe qui sont réservées à l'ardent amour de notre roi ?

Ah ! monseigneur, quelle douce récompense une telle faveur serait pour mes trente-quatre ans de service en ma qualité de capitaine au régiment de M..., pour ceux de deux frères aînés de ma fille bien-aimée, l'un officier de marine, l'autre magistrat dans un conseil supérieur. Ma fille aînée a été élevée à Saint-Cyr, elle a épousé le sieur R..., gentilhomme ordinaire du roi, ma cadette est religieuse au couvent de ..., à P...

Peut-être on objectera l'âge avancé de la jeune personne. Eh bien ! malgré ses quinze ans, elle possède fin nocence baptismale.

Elle a été élevée par une mère digne épouse, modèle le vertus, chaste, et qui a toujours travaillé à rendre sa tille apte à plaire à notre roi bien-aimé, qui trouvera en elle des trésors inestimables qui lui sont si bien dus.

J'attendrai, monseigneur, avec une vive impatience, votre réponse ; si elle est favorable, elle répandra les bénédictions de Dieu sur une famille qui vous sera toujours aveuglément et passionnément dévouée.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CH. DE MAR. »

Après cela, quoi d'étonnant ? c'était un vertige. Cette société pourrie s'en allait par lambeaux ; et les grands philosophes, dont la haute parole illumina ce siècle, n'avaient plus qu'à la pousser du pied pour qu'elle roulât dans l'abîme si insoucieusement creusé par elle. Il fallait certainement un cataclysme effrayant pour laver toutes ces hontes, pour effacer toutes ces taches : seulement ce ne fut pas un déluge comme le croyait la Pompadour, ce fut une révolution... Ce ne furent pas les eaux du ciel et de la mer, ce fut le sang des hommes et des rois.

Ce n'était donc pas sans raison que Saint-Germain avait tressailli en voyant ce qu'était devenue Jeanne.

Elle était enfermée au Parc aux Cerfs.

En se jetant volontairement dans la pièce d'eau des Suisses, étang fort dangereux, elle avait cru mourir ; mais les affidés de Lebel avaient mis cet

événement sur le compte d'un accident fortuit et dont l'obscurité était seule coupable. C'est pourquoi ils s'étaient empressés de la sauver, et de la transporter immédiatement dans la maison de la rue Saint-Louis, où elle avait été soignée par madame Bertrand et ses servantes, et bientôt elle s'était trouvée hors de danger.

Dès qu'elle eut repris ses sens, elle regretta de n'être pas morte, et bien qu'elle fût rassurée sur le compte de sa mère à qui elle avait laissé une lettre où elle déclarait avoir cherché un refuge dans un couvent, lettre préparée depuis huit jours, elle ne fut plus préoccupée que de savoir où elle avait été transportée.

Le lendemain matin, en regardant par une fenêtre, elle reconnut aussitôt le jardin de l'hôtel de Nérès, et ne fut pas surprise des allées et venues des gens de la maison. Elle savait que l'hôtel avait été acheté, à un prix considérable, à condition qu'il serait livré immédiatement.

Mais cela ne lui apprenait pas où elle était, et sa surprise fut extrême, quand elle vit, une heure après, des maçons qui perçaient le mur mitoyen des deux jardins, et y établissaient une porte de communication.

– Je suis chez ce fameux comte polonais dont ma mère et madame de Pompadour parlaient parfois à voix basse, se dit-elle.

Jeanne se mit à réfléchir profondément, et commença par s'accuser de n'avoir pas eu recours à son père, en lui confiant ses peines ; mais son père n'avait pas reparu, et elle ne savait plus où le rejoindre.

– On me croit au couvent, se dit-elle, c'est comme si j'étais morte, si j'essayais... oui, ce serait peut-être un moyen de ramener Henri... Voyons, j'irai à Paris, je chercherai à vivre de mon travail, et quand je lui aurai bien prouvé... Ah ! c'est impossible, il faudrait revoir mon père... il me guiderait, et puis il me garderait cachée chez lui. Tous deux nous aviserions.

Ses réflexions et ses perplexités l'empêchèrent de remarquer les assiduités des personnes de cette maison inconnue, et elle se disait qu'après tout, elle avait toujours le temps d'en sortir. On voit qu'elle n'avait plus envie de mourir, et qu'elle se décidait à lutter avec Henri, même par ruse, car elle se dit avec une certaine assurance coquette, en se regardant dans une glace :

– Voyons, quel homme est ce comte polonais ?...

Elle sonna et demanda de lui être conduite, afin de le remercier de l'hospitalité qu'elle recevait chez lui ; mais il lui fut répondu que le comte ne rentrerait que le soir.

– J'attendrai son retour, dit-elle, car je ne veux point quitter cette maison sans lui témoigner ma reconnaissance.

Le lecteur conviendra que l'ingratitude de M. de Moléon changeait terriblement les idées et le caractère de cette jeune fille, jusque-là si réservée ; mais elle n'avait jamais été véritablement qu'une eau dormante, et par son père et par sa mère elle pouvait certainement revendiquer un peu de hardiesse d'esprit. Sa lutte contre le marquis et contre la faible madame de Nérès avait du reste singulièrement tourné ses idées au romanesque. C'était toute une transformation causée par l'amour le plus vif et en même temps le plus pur qui eût jamais fait battre un cœur de jeune fille.

Angiolina occupait la moitié de l'hôtel, et Jeanne avait été transportée dans l'appartement occupé précédemment par Rose, c'est dire que ses yeux étaient agréablement occupés par l'élégance de l'ameublement ; mais la vue des peintures, leur légèreté, la licence qui avait présidé à leur composition, lui disaient que le comte polonais serait peut-être, entre ses mains, un moyen de reconquérir le cœur de Henri.

– Il m'accuse sans raison d'en aimer un autre, que fera-t-il lorsque les apparences ?... J'ai entendu madame de Pompadour vanter à ma mère cette tactique... mais cependant, il paraît qu'elle ne réussit pas avec tous les hommes !... Bah ! pourvu qu'elle réussisse avec Henri.

La pauvre enfant s'apprêtait donc à jouer avec le feu.

Elle dîna de bon appétit, et quand le soir approcha, elle recommanda à la suivante de la conduire au comte, dès qu'il rentrerait.

M. le comte viendra saluer mademoiselle, répondit la suivante en s'inclinant et en regardant en dessous cette jeune fille si belle et si candide, et dont cependant toute la personne respirait une dignité, un instinct de grandeur qui imposait.

Lorsque Louis XV arriva par le souterrain, tout empressé, comme toujours, de revoir l'Italienne, il trouva dans la salle intérieure madame Bertrand, qui lui annonça, de la part de M. Lebel, que la jeune fille du bal de l'Opéra était dans l'appartement contigu à celui de la princesse.



La nouveauté l'emporta ce soir-là sur les séductions sans cesse renaissantes de la magnifique Angiolina.

Mais il se rappelait trop les mécomptes trouvés auprès de Rose, qui avait été substituée par erreur à mademoiselle Diane de Romans, pour ne pas désirer, cette fois, s'assurer qu'une autre n'aurait pas pris encore la place de cette insaisissable beauté.

C'était jouer de malheur certainement ; et quand il eut démasqué un petit judas qui de la salle à manger donnait dans la chambre à coucher où se trouvait sa nouvelle conquête, il poussa une exclamation fort vive de désappointement et de colère.

Heureusement personne ne se trouvait là.

– C'est trop fort ! dit-il. Il y a donc un démon acharné à éloigner de moi sans cesse cette adorable enfant !...

Mais l'attrait du fruit nouveau avait de si grands charmes pour ce monarque libertin, qu'au lieu de se retirer et de passer chez l'Italienne, il se dit que peut-être celle-ci était plus jolie qu'une autre ; et afin de vérifier l'exactitude de cette pensée consolante, il releva le rideau qui couvrait le judas.

– Oh ! mais c'est une merveille ! s'écria-t-il, elle est presque aussi belle qu'Angiolina, plus peut-être.

Et, encore une fois, il renonça pour l'instant au domino rose de l'Opéra : du reste, il savait fort bien où le retrouver, à présent qu'il était connu. H entra.

Jeanne se leva à son approche et le salua avec une dignité si parfaite et en même temps si aisée, que le roi ne put faire autrement que de rendre le salut, comme s'il eût été un simple gentilhomme, et que la jeune fille qui était devant lui eût été une des plus grandes dames du royaume.

– Madame. fit-il, tout interdit par la noble assurance qui brillait dans les yeux de Jeanne, je venais... je suis venu...

– Monsieur le comte, dit Jeanne avec simplicité, je n'ai pas voulu quitter cette maison sans vous remercier vivement des soins que vos gens m'ont prodigués.

– Ils n'ont fait, madame... et Louis XV, pourtant fort peu timide de son naturel, s'arrêta en se gourmandant très-violemment, dans son intérieur, de

se trouver aussi peu éloquent.

– Ils vous ont raconté sans doute, monsieur, dans quelle circonstance fatale et terrible ils ont fait ma rencontre ; mais je vous promets que cette aventure m’a corrigée, et que cela ne m’arrivera plus.

– Mais... fit le roi qui ne comprenait pas du tout de quoi il s’agissait.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, dit Jeanne avec grâce, et comme si elle eût fait les honneurs du salon de sa mère.

Louis XV obéit, déjà charmé par la beauté, tout autant que par les manières distinguées de cette jeune fille qui, de plus, empruntait encore à ses yeux un charme tout particulier du mystère qui semblait l’entourer.

Si j’ai voulu mourir, monsieur, reprit Jeanne, c’est que j’avais des raisons graves pour ne pas regretter la vie, et maintenant que je vous déclare n’avoir plus le désir de recommencer, vous me permettez de me retirer.

– Pardieu, madame, fit le roi en j’oubliant. Ah ! pardonnez.

– Achevez, monsieur, dit Jeanne en souriant.

– Eh bien ! je vous avoue que je ne comprends rien à ce que vous me dites, on ne m’a point prévenu ?

– Ah ! fit Jeanne qui regretta ses paroles, mais qui prit rapidement le parti d’être franche avec un homme doué de la plus heureuse physionomie du monde.

Alors elle raconta son desespoir d’être soupçonnée injustement par l’homme qu’elle devait épouser, sa résolution, le hasard qui lui avait fait trouver la grille du Potager ouverte et son réveil dans cette maison.

– Pauvre enfant ! fit le roi qui s’était attendri à ce récit touchant, je vous servirai, moi, et vous serez heureuse !

– Non ! dit tristement Jeanne.

– Et pour que je puisse le faire efficacement, vous aurez pleine confiance en moi qui veux être votre ami ; pour commencer, vous me direz quelle est votre famille.

– Oh ! non, non !... fit Jeanne.

– Mais votre nom ?

– Je me nomme Henriette, répondit-elle en rougissant de ce mensonge qu’elle crut nécessaire à la réussite de son projet, ne m’en demandez pas plus.

– Je vois, mademoiselle, que vous êtes noble et que la fatalité vous a poussée à des extrémités dont vos parents sont seuls coupables, cependant j’aurais voulu vous être utile en quelque chose...

– Monsieur, je ne sais qui vous êtes, mais vous m’inspirez une confiance extrême, je veux bien vous accepter pour ami ; mais prenez garde, je pourrais peut-être vous embarrasser fort si je vous disais ce que j’attends du dévouement que vous daignez si généreusement m’offrir.

– Ne craignez rien, exigez l’impossible, dit le roi qui s’intéressait à cette jeune fille beaucoup plus et plus sérieusement qu’il ne le pensait.

– Eh bien ! vous me permettrez de vivre ici pendant quelques jours, cachée à tous, car je désire qu’on croie bien à ma mort.

– La maison vous appartient, fit le roi avec effusion, car il s’arrangeait à merveille de cette fantaisie dont il espérait profiter à la fin.

– Merci, monsieur le comte, fit Jeanne en lui prenant la main et la serrant avec la vivacité de sa reconnaissance.

Le roi se leva ; il ne savait pas trop ce qu’il faisait ; mais cette étrange jeune fille le maîtrisait et il se sentait un homme ordinaire devant elle.

– Monsieur le comte, j’aurai l’honneur de vous revoir demain, n’est-ce pas ?

– Oui, mademoiselle, répondit le roi en saluant avec grâce, mais en se sentant glacé par la plus complète timidité qu’il eût éprouvée dans toute sa vie.

Et il se retira tout naturellement, sans songer que ce départ était indigne d’un séducteur et d’un sultan, et pour rien au monde il n’eût osé proposer à cette noble jeune fille de souper avec lui, il n’y songea même pas.

Après avoir recommandé qu’on eût les plus grands égards pour madame Henriette, il rentra au château, tout préoccupé, assista au jeu de la reine et se coucha ensuite tout bourgeoisement.

Chose étrange, ce soir-là il n’avait pensé ni à Angiolina ni à la Pompadour.

Le lendemain, nous avons vu que pour essayer de vaincre son impatience, il avait eu recours aux commérages de M. le lieutenant de police ; mais huit heures étaient près de sonner, et se sentant appétit, car c’était l’heure du souper, il se demanda s’il ne ferait pas bien d’aller

demander à souper à cette charmante Henriette qui, depuis la veille, occupait son esprit d'une manière si absolue.

Il s'y était décidé, quoique la chose lui parût un peu cavalière, lorsqu'on lui annonça le comte de Saint-Germain. Bien que vivement contrarié, mais satisfait de ne point céder à une passion menaçant de s'emparer tyranniquement de son âme, il donna l'ordre d'introduire le visiteur. Dès qu'il vit le roi, dès que la pensée du monarque eut lui dans la sienne, il demeura interdit : sans avoir encore le temps de s'y arrêter et d'analyser, il s'apercevait déjà qu'un immense changement venait d'avoir lieu dans cette tête et dans ce cœur qui, pour lui, philosophe et savant, n'étaient pas pétris d'un autre limon que celui du reste de l'humanité.

Ce rapide coup d'œil suffit à le tranquilliser ; mais il n'avait pas en ce moment l'esprit aux combinaisons politiques, et il se repentait presque d'être venu, lorsque le roi le tira d'embarras par la première parole qu'il prononça.

– Cher comte, dit-il avec mansuétude, ma foi, vous arrivez bien, ma parole d'honneur, car non-seulement vous êtes un grand médecin, mais encore un profond théoricien.

– En quoi puis-je mettre au service de Sa Majesté les quelques notions que m'ont données l'étude et l'expérience ?

– A m'expliquer des choses que, vous autres philosophes, vous appelez, je crois, de la psychologie.

– Sire, je vois en effet l'esprit de Votre Majesté fort dévié de sa route ordinaire.

– Hein ! fit le roi, non sans un certain effroi, que voulez-vous dire, comte ?

– Sire, je craindrais de me tromper, c'est pourquoi je vous supplie de vouloir bien parler d'abord.

– C'est que je vais vous parler comme je ne parlerais pas à mon confesseur.

– Sire, il est des choses que les confesseurs, même les plus intelligents, ne savent pas comprendre et admettent difficilement. Il en est qui, trop dominés par des intérêts grossiers et terrestres, s'épouvantent de tendances modestes, et vont jusqu'à blâmer des sentiments qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne peuvent pas comprendre, eux que leur état condamne soit au

célibat rigoureux et absolu, de corps ou de pensée, soit au vice dans ce qu'il a de moins délicat.

– J'aime qu'on soit clair, comte.

– Eh bien, sire, votre confesseur vous pardonne le Parc aux Cerfs, et ne vous donnerait pas l'absolution d'un amour véritable.

– Comte, vous lisez dans ma pensée comme si elle était à jour. Et je suis heureux, en ce moment, mon cher Saint-Germain, de pouvoir me confier à vous. C'est vrai, je n'oserais parler à personne de ce qui me préoccupe, car dans cette cour, où le plaisir est la seule loi qui règne, je ne rencontre que visages insouciantes, froids, frivoles, cœurs égoïstes, lâches ou morts... Saint-Germain, dites-le moi, car vraiment je n'ose me le dire à moi-même, ce secret terrible.

– Sire, vous êtes amoureux... répondit le comte d'une voix grave et en fronçant le sourcil.

– Vous ne riez pas ! à mon âge, il y a matière pourtant !... Louis XV amoureux !... c'est vrai, j'aime d'un amour jusqu'à ce jour inconnu à mon cœur. Et il a suffi d'un instant, comte, d'une étincelle, d'un je ne sais quoi qui me confond et me bouleverse !

– Sire, prenez-y garde, à votre âge, on en meurt.

– Soit ! s'écria l'égoïste monarque avec une voix de vingt ans, que je meure, pourvu qu'elle m'aime !... Écoutez, comte, c'est un mélange de respect et d'adoration, quelque chose enfin de terrestre et de divin qui m'étonne et me ravit... Il n'y a pas vingt-quatre heures, et il me semble qu'il y a des années... C'est au point que je fuis cette pensée... elle me fait peur... Comte, il y a en elle une grâce... et dans mes souvenirs, je ne trouve aucune femme qui puisse lui être comparée...

– Il faut fuir devant le danger pendant qu'il en est temps encore.

– Non !... le danger n'existe que pour moi et c'est ce qui me charme... Comte, une chose étrange, en vérité, c'est que je fus interdit en sa présence, presque comme un écolier, et cela dès la première minute où elle m'apparut.

– Et... elle ? demanda Saint-Germain avec une secrète terreur, car lorsqu'il s'agissait de lui-même ou des êtres les plus chers à son cœur, un obscur nuage se répandait toujours devant ses yeux.

– Je ne suis pour elle que le comte de Tanski. C’est peut-être mon incognito qui m’ôte ma hardiesse ; ah ! je crains bien, comte, que si elle vient à me connaître, mon titre ne l’effraie, car ce n’est pas une femme comme les autres !...

– Les plus fières duchesses, cependant... hasarda le comte fort mal à l’aise.

– Ah ! elle n’a jamais connu l’air des cours... Elle aimerait peut-être Louis, mais elle aura peur de Louis XV. d’autant plus qu’il a une exécration réputation ! ajouta le roi avec un dépit comique.

– Sire, je vous le répète, il faut...

– Non, comte, sa vue est devenue une des conditions de mon existence, mais je veux que vous lui parliez. Je vous conduirai près d’elle.

– Moi !... s’écria Saint-Germain bouleversé.

– Dans quelques jours, quand elle sera mieux habituée à moi, vous l’interrogerez, et si elle peut m’aimer, comme je vous en donne ma parole d’honneur, elle sera la première femme du royaume de France.

Et sur ces paroles, le roi se leva.

– A demain, les affaires, comte. Décidément votre grand projet politique me sourit.

Louis XV soupa au château ; mais aussitôt après il se dirigea vers le souterrain qui menait au Parc aux Cerfs.

– Amoureux !... ne cessait de répéter Saint-Germain dès qu’il se trouva seul... Rien à craindre pour l’instant, car il sera timide, il l’a dit, et n’osera employer ni la violence ni la ruse... Et quant à Jeanne... oh ! je suis sûr de Jeanne.

Il rejoignit Henri qui l’attendait dans le salon de l’OEil-de-Boeuf.

– Tout va bien, lui dit-il en lui serrant la main, fiez-vous à moi.

Et ils se séparèrent ; mais Saint-Germain restait soucieux.

– Amoureux !... Louis XV amoureux !... Qui sait !... ô destinée, c’est là peut-être qu’est le succès. Horreur. Il faut...

Et lui aussi se dirigea vers le souterrain, il tenait à assister secrètement à la nouvelle entrevue du roi et de Jeanne, et à s’assurer par ses yeux et ses oreilles, car il commençait à se défier de sa mystérieuse puissance.

En descendant l'escalier des Princes, Henri de Moléon se rencontra avec son père.

– Enfin te voilà, s'écria le marquis, je te cherchais depuis ce matin.

– Que me voulez-vous, mon père ?

– Le duc de Santa-Cruz et sa fille sont arrivés, je te présente ce soir, et, dans trois jours, le contrat.

Henri sourit et suivit docilement son père complètement dupe de cette apparente bonne volonté.

## XXIX

### L'AMOUR, L'AMBITION, LA JALOUSIE, L'AVARICE.

Saint-Germain avait écouté la conversation du roi et de sa fille à travers une portière de soie ouvrant sur un cabinet, et dont la servante Finette lui avait vendu le secret et l'accès moyennant le don d'un diamant de la grosseur de l'ongle de son pouce. Seulement il s'était réservé la faculté de s'y introduire chaque fois qu'il le jugerait à propos.

Il demeura assez satisfait de cette entrevue ; mais dès le lendemain, il ne put parvenir jusqu'au roi, qui lui fit répondre qu'il était absolument nécessaire de ne pas manquer une chasse, organisée à Saint-Germain depuis quinze jours, et dont l'époque était sortie de sa mémoire.

Mais la chasse, qui devait durer trois jours, se trouva tout à coup contremandée, et le roi se contenta de chasser à Satory, ce qui lui laissait sa soirée libre ; de plus, le surlendemain, le comte crut s'apercevoir que Louis XV évitait de le regarder, soit en traversant les galeries, soit au jeu de la reine. C'est pourquoi mis en éveil, et jugeant d'ailleurs que la simple prudence exigeait une solution prompte à cette intrigue naissante, il résolut d'assister le soir même à l'entretien de Jeanne et du roi.

Or le roi n'avait pas chassé à Satory, il s'était contenté d'y envoyer ses équipages : il rusait comme un page, et était venu passer une partie de la journée au Parc aux Cerfs ; il s'était promené dans le grand jardin avec Jeanne, l'avait entretenue d'une foule de choses de la cour, de la reine, des



filles du roi et de madame de Pompadour. Seulement, à sa profonde stupéfaction, il lui apprit que la marquise était la maîtresse du roi, bien que, pour le moment, le roi fût occupé ailleurs. Jeanne ne revenait pas de sa surprise, et ne comprenait pas comment la baronne de Nérès, si vertueuse, avait pu vivre en grande intimité avec une personne aussi décriée.

L'ignorance où était Jeanne de toutes choses de ce genre enchantait le roi ; si bien que le lendemain il vint encore passer avec elle trois bonnes heures, et lui demanda, en partant, la permission de revenir, le soir, lui présenter de nouveau ses hommages. Jeanne accorda.

Mais quand il fut parti, elle resta songeuse : elle était déjà effrayée de son œuvre, et hésitait à faire servir un homme aussi loyal et aussi charmant que le comte de Tanski à exciter la jalousie de M. de Moléon.

– Est-ce que le comte m'aimerait !... se disait-elle, déjà !... Seigneur, Seigneur, éloignez de moi ce nouveau malheur, car lui, si noble et si bon, je ne pourrais l'aimer !.

Elle implorait son père, ce père dont elle ignorait le véritable nom, et qui lui avait défendu de parler de lui, et ne savait que résoudre ; car elle ne voulait plus mourir depuis qu'elle avait nourri l'espoir de ramener Henri, envers lequel elle se reprochait, bien bas, bien bas, de n'avoir point assez usé des petites coquetteries innées au cœur de la femme.

Elle appela Finette et l'interrogea.

– Parler-moi du comte de Tanski, lui dit-elle, il m'a dit être parent de la reine, et fort riche, mais voilà tout.

– Ma foi, madame, répondit Finette, je n'en sais pas davantage, car le peu que je sais, c'est monsieur qui me l'a appris.

– C'est fâcheux.

– Cependant, si madame le désire, je m'informerai, j'ai une sœur, qui depuis deux jours est entrée en condition à Versailles, chez le duc de Santa-Cruz.

– Le duc de Santa-Cruz !...

– Un grand d'Espagne qui vient d'arriver à la cour.

– Ah ! fit Jeanne dont le cœur battit violemment, il a une fille, je crois ?...

– Oui, madame, elle est venue ici avec son père pour se marier avec...

– Oui, je le sais, dit Jeanne en l’interrompant.

Et quand elle eut renvoyé cette fille, elle se mit à pleurer amèrement.

– On la dit si belle, cette Espagnole, il l’aimera comme il m’a aimée.  
Ah !. malheureuse !...

Elle n’avait plus la force de continuer cet horrible Jeu ; cependant quand l’heure de l’arrivée du comte de Tanski approcha, elle avait repris courage. Elle était assise auprès de la fenêtre ouverte, car les premiers jours du printemps répandaient dans l’air leurs premiers parfums distillés par la douce chaleur d’une magnifique journée ; et quand le roi entra, elle était si profondément plongée dans ses rêveries, qu’elle ne l’entendit pas.

– Henriette... dit-il d’une voix timide.

Jeanne se retourna au bruit plutôt qu’à ce nom, auquel son oreille n’était pas faite.

– C’est vous, monsieur le comte ! fit-elle.

– Ma visite vous étonne ?

– Non, puisque je vous attendais.

– Serais-je assez heureux pour vous faire désirer ma présence ?. et pourtant une crainte suprême est venue m’attrister pendant que je marchais vers cette maison.

– Laquelle donc ?

– C’est que la solitude Vons pèse déjà, et que vous m’acceptez... comment dirai-je... ma foi, comme un épou. vantail servant à chasser les idées noires qui semblent vous accabler.

– Fi, monsieur, c’est mal de penser cela, car rien n’est moins vrai.

– Satisferez-vous enfin ma curiosité, adorable Henriette, me direz-vous qui vous êtes, m’apprendrez-vous surtout quelles circonstances fatales vous ont poussée à désirer la mort, à la chercher ?... Vous hésitez, vous n’osez vous fier à moi, vous avez tort, c’est uniquement dans votre intérêt que je vous adresse ces questions.

– Je vous l’ai déjà dit, monsieur le comte : je fuyais la maison de... mon père.

– Pourquoi ?

– Parce que j’y étais si malheureuse que la mort serait venue m’y trouver, et que je voulais la devancer, hâter moi-même le terme d’une destinée

fatale...

– Henriette, il faut retourner dans votre famille.

– Pour y souffrir encore ?... cette solitude me plaît davantage.

– Je vous y reconduirai, moi, je demanderai votre pardon. J'ai quelque influence, mon enfant, quelque pouvoir.

– Oui, je comprends qu'il n'est pas convenable que je reste plus longtemps dans une position aussi fausse. Il faut me mener dans un couvent, ou plutôt, vous avez une sœur, une épouse peut-être, eh bien ! placez-moi près d'elle pour la servir.

– Vous si belle, si parfaite, servir ! malheureuse enfant ! y songez-vous !

– Le malheur apprend à tout supporter.

Louis XV passa sa main devant ses yeux : son âme était en proie à un combat d'autant plus violent, qu'à l'âge où il était parvenu les passions prennent généralement des proportions gigantesques, et que leurs racines s'enfoncent d'autant plus profondément qu'elles semblent déjà condamnées au froid de la tombe. Cependant, il se révoltait intérieurement de l'étrange changement opéré dans son caractère et dans ses idées, il se gourmandait de ne pas voler dans les bras de l'amoureuse Angiolina pour oublier tout souci ; mais il était faible et sans énergie devant la manifestation de ce nouveau sentiment, et il s'y abandonnait avec la douce satisfaction qui, par éclairs étreignait puissamment son cœur.

Il voulut pourtant sortir de toute contrainte, et, comme un amoureux de vingt ans, il joua le tout pour le tout.

Il prit la main d'Henriette et la regarda avec une sorte de solennité.

– Henriette, reprit-il, êtes-vous... de noble maison ?

– Mon père était... est baron, répondit-elle, mais à quoi bon cette question ?...,

Le roi se mit à sourire et prit cet air de mansuétude charmante qu'il tenait du bon Henri.

– C'est que je suis marié en effet, dit-il, et que pour entrer au service de ma femme comme vous le désirez, il faut... il faut faire preuve d'ancienne noblesse.

Jeanne pâlit, le regarda avec terreur et tomba à genoux.

– Ah !... fit-elle en joignant les mains, vous êtes roi !...

Louis XV voulut la relever, mais elle insista pour garder cette position humiliée.

– Que Votre Majesté me pardonne...

– Levez-vous, Henriette, levez-vous, mon enfant, vous ne m’avez point offensé... Non, vous n’êtes point faite pour servir, et je veux aviser à vous rendre heureuse.

– Sire... fit Jeanne toute confuse.

– J’ai un projet à votre égard... Henriette, je vous... je vous en parlerai.

– Vous êtes le roi ! fit Jeanne qui le considérait avec curiosité.

– Eh bien ! dit le roi avec le meilleur sourire, n’avez-vous pas assez de confiance pour me dire qui vous êtes ?

– Sire, vous le savez, mon père est baron et je me nomme Henriette... Je vous en supplie, ne m’en demandez pas davantage.

– Je veux vous servir malgré vous.

– Mais, sire, je suis indigne...

– Vous êtes belle !... dit le roi en lui baisant une main qu’il sentit tressaillir et qui continua de trembler dans la sienne.

– Allons, mon enfant, continua-t-il, n’ayez pas peur.. suis-je donc une Majesté si redoutable ?

Mais Jeanne le repoussa doucement et s’éloigna de lui avec une expression si marquée de défiance, que Louis XV en fut honteux et eût donné, en ce moment, sa couronne pour être le plus obscur de ses sujets ; il comprit qu’il fallait laisser cette jeune fille à elle-même, car elle avait tout l’air de ne pouvoir s’habituer de longtemps à sa royauté.

– Je vous laisse, Henriette, dit-il, au revoir, à demain ; vous me le permettez ?.

– Vous êtes le roi et le maître, sire...

– Henriette, demain, je vous dirai...

Il n’osa achever, lui prit de nouveau la main, la baisa respectueusement et partit, non sans s’être retourné au seuil de la porte et lui avoir envoyé le salut le plus amical.

Jeanne était restée bouleversée de cette révélation. Était-ce donc là ce roi Louis XV dont elle n’avait entendu parler qu’en chuchotant ? Elle n’en pouvait revenir, elle, la pauvre enfant, élevée si sévèrement par madame de

Néris, tenue si éloignée de la cour et de ses corruptions, au point que la vue du roi, même dans les solennités, lui avait été interdite. Elle avait parlé à ce roi !... Et ce roi lui paraissait bon et doux, et il la prenait sous sa protection.

Et maintenant la possibilité de revoir Henri lui semblait plus près d'elle ; elle se disait que le roi saurait fléchir cet orgueilleux marquis de Moléon, et renvoyer au delà des Pyrénées cette Espagnole née pour son malheur.

– Il ne m'aime plus, se disait-elle, c'est sûr ?...

– Et alors il lui prenait des rages furieuses et un désir immense de se venger... orages tempérés par les battements de son cœur à la seule pensée d'Henri.

Elle était restée immobile à la place qu'elle occupait lorsque le roi était parti ; et toutes ces pensées s'étaient présentées à son esprit avec la rapidité de l'éclair ; mais quand elle releva les yeux, elle vit dans une glace les rideaux d'une portière se soulever doucement.

– Ah !... fit-elle avec un cri où la joie, la prière et l'espérance étaient confondues, en tombant dans les bras de Saint-Germain.

– Chère enfant !... dit celui-ci avec tristesse en la baisant sur le front.

– Que vous avez été longtemps à revenir, mon père !... dit-elle d'un accent de reproche.

– Je ne te perdais pas de vue, dit-il.

– Ah ! si vous saviez !...

– Je sais, je viens d'entendre... et puis, j'ai lu dans ta pensée... Pauvre folle !...

– Que dites-vous ?...

– Oui, pauvre folle, de t'attacher plus longtemps à un homme dont l'amour te serait peut-être un jour importun.

– Oh ! non, je l'aime, je n'aimerai jamais que lui.

– Ne me dis pas cela, s'écria le comte, tu me brises le cœur !...

– Pourquoi ?... ne voulez-vous donc pas que je sois heureuse ?...

– Si ! je le veux, et tu le seras !. mais, vois-tu, il y a de ces fatalités qu'il faut subir...

– Ah ! vous aussi, mon père, vous êtes malheureux !... Eh bien, prouvez-moi que je suis bien votre fille en me donnant à porter ma part de vos douleurs.

– Tu sauras tout, mais à une condition, c’est que tu m’obéiras en tout point.

– Tant qu’il ne sera pas question... de lui, je le jure, mon père !... dit-elle avec une résolution et une énergie qui tirent frémir Saint-Germain, car il se connaissait bien à ces sentiments exprimés ainsi, c’étaient ceux de sa race.

– Eh bien, pour commencer, Henri n’épousera pas mademoiselle de Santa-Cruz, car je te fournirai les moyens de défendre à M. de Moléon de donner suite, non-seulement à ce projet, mais à tout autre de cette nature.

– Merci, dit Jeanne, dont la poitrine se gonfla de satisfaction, mais ces moyens ?...

– Les voici, répondit Saint-Germain en lui présentant une lettre dont le papier jauni attestait la vétusté. Avec certains hommes, il faut user de moyens palpables. On pourrait bien agir autrement, mais le marquis se rendra plus facilement à l’éloquence de cette lettre.

Jeanne parcourut la lettre et releva la tête, remplie d’une sombre résolution.

– Il y a de quoi l’envoyer à la Bastille.

– Mieux que cela, il y a de quoi le priver de ses entrées à la cour, sa vie !

– Mais comment possédez-vous, mon père ?...

– Que t’importe ? Avec de l’or, toutes les portes s’ouvrent, toutes les archives se vident ; et si je voulais m’en donner le plaisir, je pourrais, en quelques heures, bouleverser de fond en comble la cour et ses abords. Dans la vie de tout courtisan, vois-tu, il y a toujours une bassesse, une trahison qui, évoquée à temps, en fait un esclave. Songes-y Jeanne, Henri n’épousera pas d’autre femme, mais toi-même tu devras renoncer à lui.

– Eh quoi ! vous aussi, mon père, vous exigez ?...

– Si tu pouvais amener le roi à ce que je veux, je te rendrais heureuse en te donnant celui que tu aimes ; mais les projets que je médite ne sont assurés que si tu épouses...

– Un autre que Henri, jamais !...

– Alors, tu me condamnes toi-même à la mort ?

– O ciel !...

– Dire que le hasard, pensait Saint-Germain, s’est rencontré avec mes calculs ; qu’il a voulu que ma cause fût défendue auprès du roi par deux

âmes qui me sont chères et ne me trahiront pas ; penser que tout va réussir...

– Mon père, dites-moi vos projets, et peut-être, comme vous l’avez dit, pourrai-je...

– Ce n’est pas un rêve d’égoïsme et-d’ambition que je vais dérouler devant tes yeux, ma Jeanne bien-aimée, il s’agit de l’avenir d’un grand empire, plongé en ce moment dans les ténèbres et dans la barbarie ; en proie à toutes les calamités de la tyrannie et de la nature, et dont les populations réclament à grand cris les bienfaits de la civilisation.

– Parlez, mon père, dit Jeanne en qui le comte crut voir un juge sévère.

Il lui raconta alors à quelle grande œuvre il avait voué sa vie, ses moyens d’action, ce qu’il attendait du roi ; et il parvint à faire passer dans l’esprit de sa fille l’assurance dont il était animé.

– Oh ! c’est beau, c’est grand !... dit-elle en aspirant l’air de ses narines dilatées, et rejetant en arrière son front rayonnant d’orgueil.

– Tu peux être un jour impératrice !... comme Iolande ton aïeule !...

Les yeux de la jeune fille brillèrent tout à coup d’un éclat extraordinaire ; mais ce fut une flamme fugitive, une étincelle aussitôt morte que née, car ses bras retombèrent inertes, et son regard devint doux et résigné.

– Mon père, dit-elle avec la plus exquise simplicité, j’aime mieux habiter un village perdu au milieu des bois, et être la femme de Henri.

Le comte sentit son cœur se briser à cette déclaration si nette, et il ne se trouva pas la force de lui ôter toute espérance.

– Eh bien ! dit-il, d’une voix grave et comme s’il cherchait dans son esprit un moyen de parer à tout, que le roi m’aide, comme il me l’a presque promis, et nous verrons.

– Ah ! que je vous aime ! fit Jeanne en se jetant à son cou.

– Je veux ton bonheur, moi, dit Saint-Germain vaincu, même au prix du mien.

– Mais, mon père, reprit-elle, vous ne m’avez pas dit votre nom, car je ne suppose pas qu’ici vous soyez connu sous le nom de votre royale famille. est-ce le marquis de Montferrat ?

– Je suis ici pour tout le monde le comte de Saint-Germain.

– Eh quoi !... fit Jeanne stupéfaite, ce...

– Oui, ce sorcier dont on parle beaucoup et dont, réellement, on sait fort peu de chose. Vois, mon enfant, c’est souvent un mauvais calcul que de se trouver au-dessus des autres hommes par la science ou l’intelligence. Si j’avais à recommencer ma vie, je me ferais petit.

Jeanne passa de nouveau ses deux bras autour du cou de son père et l’embrassa tendrement.

– Non, restez grand, mon père, et dites-moi...

– D’espérer !. c’est cela, n’est-ce pas ? demanda le comte qui avait lu dans sa pensée. Eh bien, oui, mon enfant, espère !

Et après avoir embrassé sa fille, après l’avoir même repoussée, car il ne pouvait s’arracher de ses bras, il disparut derrière les rideaux du cabinet. Jeanne voulut le suivre dans cette pièce, afin de le voir encore une fois, mais en y pénétrant elle ne vit sur les murailles aucune trace de porte.

Elle rentra dans sa chambre, et ses yeux humides encore de douces larmes, attristés par l’incertitude de l’avenir, errant vaguement sur les objets qui l’entouraient, se portèrent vers une partie de la muraille, derrière laquelle elle entendait frapper.

Jeanne s’approcha timidement d’un grand panneau, devant lequel était placé un fauteuil, et elle entendit une voix qui l’appelait. Il y avait, à la hauteur de son front, une ornementation de fruits et de fleurs sculptés dans le bois, et au-dessus de laquelle il lui semblait voir une solution de continuité. Elle déranger le fauteuil, se haussa sur la pointe des pieds et vit, en effet, à travers une fente large de trois ou quatre lignes, deux yeux étincelants fixés sur les siens.

– Qu’est-ce que cela !... fit-elle épouvantée,

C’était le judas imperceptible par lequel nous avons vu, précédemment, Louis XV examiner sa nouvelle conquête.

– Mademoiselle de Nérès, reprit la voix, il y a là une porte, les verrous doivent être de votre côté, ouvrez-moi.

La voix était celle d’une femme, et Jeanne se rassura. Elle aperçut seulement alors, cachés dans l’épaisseur des moulures verticales du panneau, deux petits verrous plats qu’elle fit jouer avec assez de peine dans leurs tenons. La porte s’ouvrit et une femme apparut, dans une attitude sévère, presque menaçante.



– Mademoiselle Tadolini ! fit Jeanne, aussi étonnée de la présence de cette jeune fille que de l'étrange costume dont elle était vêtue, costume oriental dont la transparence atteignait presque la négation.

Angiolina entra dans la chambre et, en même temps, s'enveloppa dans les vastes plis d'un grand peplum de cachemire blanc qu'elle avait laissé rouler sur son bras. Ainsi drapée, cette splendide créature avait l'air d'une déesse de Phidias descendue de son piédestal, ou de l'une des prêtresses de la frise du Parthénon,

– Vous l'aimez ? demanda-t-elle en regardant Jeanne avec l'expression d'une sourde haine, et en montrant du doigt les tentures derrière lesquelles avait disparu Saint-Germain.

– Oui, répondit simplement Jeanne.

On voit que ces deux natures étaient incapables de dissimulation, et que toute lutte de paroles, de diplomatie ou de ruse leur répugnait également.

– Le roi vous aime ? continua l'Italienne en fronçant les sourcils.

– Puisque vous avez vu, vous avez dû entendre, répondit Jeanne en se dirigeant vers la porte, car elle devinait une ennemie et dédaignait d'entrer dans aucune discussion.

Mais Angiolina la saisit par le bras et la força de se retourner.

– Mademoiselle, dit-elle, il faut que je vous parle, ne le comprenez-vous pas ?

– Que voulez-vous ?

– Je veux vous dire que vous allez sortir de cette maison et rentrer dans votre famille, ou sinon...

– Mademoiselle, répliqua Jeanne, j'ignore à quel titre vous y êtes vous-même ; mais je ne vois pas pourquoi ce serait moi qui vous céderais la place.

– Ah ! tenez, fit l'Italienne avec colère, ne me forcez pas à davantage, croyez-moi, car il pourrait vous arriver malheur !

– Expliquez-vous, si vous voulez que je vous comprenne.

– Eh bien ! vous voici sur ma route, de toutes les façons, vous êtes ma rivale !...

– Votre rivale ! moi !... s'écria Jeanne au comble de la stupeur.

– N'aimez-vous pas Saint-Germain !

– Madame !... fit Jeanne avec hauteur, je vous en prie, cessez un langage qui m’offense, et repoussez une opinion qui est plus qu’un outrage.

– Un outrage ! fit Angiolina en riant avec amertume.

– Assez, madame, reprit Jeanne d’une voix forte. Écoutez-moi, je veux bien vous dire que j’aime, en effet, M. de Saint-Germain, puisque tel est le nom de l’homme qui sort d’ici. Il est le maître de mon existence et je la sacrifierais pour lui.

– Comme moi... murmura l’Italienne.

– Mais de là à supposer... je vous répète que c’est plus qu’un outrage, c’est un blasphème !... Ah ! ce mot vous étonne, madame, oui, je le conçois, et j’en suis presque à regretter en ce moment que M. de Saint-Germain n’ait pas plus élevé la voix tout à l’heure, car cela m’épargnerait la peine de vous répondre.

– Il vous aime, au moins, lui !

– Autant que je l’aime, je le crois.

– Ah ! ne dites pas cela !... s’écria Angiolina, dont les poings se crispèrent avec une rage telle, que ses ongles lui entrèrent dans les mains.

– Je ne puis vous en dire davantage, libre à vous de penser ce que bon vous semblera, madame ; mais si c’est d’amour que vous aimez M. de Saint-Germain, soyez tranquille et dormez en paix, ce n’est pas moi qui vous l’enlèverai.

– Mais le roi, le roi !...

– Ah !... fit Jeanne avec une telle expression de hauteur et de dédain que l’Italienne recula de quelques pas.

– J’ai la tête perdue, reprit Angiolina, je souffre horriblement !...

Et elle se jeta en pleurant sur un sofa, cachant son visage dans les coussins. Jeanne eut pitié : elle se rapprocha doucement de cette créature qui restait pour elle à l’état d’énigme et de mystère, et dont la beauté et les perfections avaient un attrait si étrange, empêchant de s’attacher absolument à la lettre de ces incohérentes paroles.

En se sentant toucher l’épaule, Angiolina releva la tête.

– Ah ! vous ne savez pas, dit-elle, ce que cette exécration maison a fait de moi !... Pauvre créature née pour l’amour, c’est dans le vice que je suis tombée !... Ah ! je l’avais bien dit, l’honneur n’a pas été le plus fort, je ne

me suis pas tuée de honte, et maintenant... maintenant j'aime mon opprobre, j'aspire aux joies de mon infamie comme le damné soupire après la vue de Dieu... ce qu'ils ont fait de moi, c'est quelque chose d'horrible !... je les aime tous les deux !...

– Malheureuse !... fit Jeanne émue, et qui tout ignorante qu'elle était des impuretés de son siècle, pressentait un grand mystère d'iniquité.

– Ah ! tenez, si vous êtes pure encore, vous, ne m'éoutez pas, fuyez !... ou plutôt, non, c'est moi, moi !...

Et sans voir l'attitude de Jeanne qui, le visage rayonnant d'une sublime mansuétude, lui offrait les consolations de son cœur, en tendant les bras vers elle, elle se leva vivement et s'enfuit.

Jeanne la regarda s'éloigner et resta pensive ; elle passa sa main devant ses yeux, comme pour en chasser de sinistres images, ou pour combattre des réflexions trop tardives.

– Mon père le veut ! dit-elle résolue et fière, il le faut !

Le lendemain elle avait réfléchi et arrangé son existence de manière à ménager en même temps le présent et l'avenir.

Elle sonna, et Finette parut quelques instants après.

– Sa Majesté, dit-elle d'une voix assurée, vous a ordonné sans doute d'obéir à toutes mes volontés ?

– Oui, madame, répondit la soubrette.

– Eh bien ! envoyez tout de suite chercher M. le marquis de Moléon. Il demeure à l'avenue de Paris, n° 19. S'il n'était pas chez lui, on l'attendrait, et à quelque heure que ce soit, on l'introduirait ici. Avant de l'y conduire, on lui demandera sa parole d'honneur de garder le secret.

– Oui, madame.

– Ne vous trompez pas, c'est le vieux marquis de Moléon que je veux.

La suivante sortit pour exécuter au plus tôt cet ordre qu'elle ne songea pas à discuter.

Quand Angiolina était rentrée dans ses appartements, que le hasard ou plutôt l'instinct de ses passions lui avait fait quitter, pour la première fois, sous un prétexte de curiosité, elle y trouva sa mère.

Celle-ci fut effrayée de son air égaré, et s'imagina facilement que sa fille était, sous le coup d'un malheur récent.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle aussitôt, sans songer même à embrasser Angiolina qu’elle n’avait pourtant pas vue depuis longtemps.

– Il y a que nous allons peut-être retourner en Italie, répondit Angiolina,

– Oh ! fit la Tadolini, toute frémissante d’une colère sourde, déjà !

– C’est à en mourir !... s’écria la brune houri en se tordant dans ses gazes, plus belle cent fois que la Niobé antique.

– Dis-moi quels sont les obstacles, nomme-moi tes ennemis, nos ennemis. dit la princesse d’une voix terrible, et je saurai... les briser !

# XXX

## MADAME HENRIETTE.

Le valet envoyé chez M. de Moléon attendit une partie de la journée, et le jour tombait lorsque le marquis rentra. Il était rayonnant, car, satisfait de la docilité de son fils qui, tout entier à ses espérances, n'opposait plus que le silence à ses raisonnements, il venait de prendre rendez-vous pour le lendemain avec le duc de Santa-Cruz.

Il fut bien tenté de renvoyer le valet à plus tard, et même à tout jamais ; mais celui-ci, selon ses instructions, ayant ajouté qu'il y allait du service de Sa Majesté, M. de Moléon le suivit. Quand ils tournèrent dans la rue Saint-Louis, il crut qu'on le conduisait chez la baronne de Nérès ; mais il se rappela que la baronne avait déménagé, et sa surprise fut au comble quand il vit son conducteur s'arrêter à la porte de l'hôtel de M. Colin, qu'il soupçonnait fort d'être une des mystérieuses oasis où le roi cachait ses amours.

– Est-ce une nouvelle sultane, ou tout simplement la Pompadour qui désire me parler ? se demanda-t-il. Ma foi, l'une ou l'autre, je ne dois probablement qu'y gagner.

Il fut introduit dans la chambre à coucher. La lumière des candélabres allumés de chaque côté de la cheminée, l'empêcha de reconnaître d'abord Jeanne, le coude appuyé sur le marbre et qui le considérait en souriant.

– Madame... lit-il en s'inclinant.

Un petit éclat de rire retentit au-dessus de sa tête, et il se releva tout étonné.

– Jeanne : s’écria-t-il en reculant de quelques pas.

– Moi-même, monsieur le marquis.

– Vous !... vous !...

– Me croyiez-vous morte, ou dans un couvent ?

Mais le marquis ne répondit pas à la question, il était abasourdi.

– Vous au Parc-aux-Cerfs !

– Eh bien ! quoi d’étonnant ?... n’y a-t-il pas dix ans au moins que ma mère et moi habitons ce quartier ?

– Ce n’est pas ce que... mais... Toi, Jeanne ! reprit M. de Moléon, qui n’en revenait pas.

– Ah ! marquis, fit la jeune fille d’un air sérieux, je vous préviens que je me nomme à présent madame Henriette.

– Que veut dire ?...

– Vous devinez, n’est-ce pas, vous devinez un peu pourquoi j’ai désiré vous voir ?

– Mais...

– Oh ! reprit vivement Jeanne, ne croyez pas que je veuille vous entretenir encore d’un mariage. devenu impossible.

Le marquis voulut dissimuler, mais il ne fut point maître de retenir un gros soupir de soulagement et de satisfaction.

– Marquis, consentez-vous à me dire quand. quel jour M. Henri de Moléon, voire fils, doit épouser mademoiselle de Santa-Cruz ?

– Mais Jeanne, ou plutôt madame Henriette, daignera-t-elle m’apprendre dans quel but elle s’informe d’un fait qui, elle vient du le dire elle-même, ne peut plus l’intéresser ?

Jeanne vit que le marquis croyait marcher sur un terrain sûr, aussi ne voulut-elle pas user de détours.

– Mon Dieu, monsieur, reprit-elle, dans un but excessivement facile à énoncer. C’est que je ne veux pas, entendez-vous, marquis, je ne veux pas que ce mariage ait lieu.

– Qu’entends-je ! fit le vieux courtisan avec un haut-le-corps convulsif, voici du nouveau, corbleu !... vous ne voulez pas !...

– C’est un ultimatum facile à suivre, et qui ne prête pas aux interprétations, du moins je m’en rapporte entièrement à vous sur ce point, monsieur le marquis, à Vous qui, dans votre jeunesse, avez fait preuve de véritables talents de diplomatie.

Le marquis ne se déconcerta point de cette phrase, qui était une véritable attaque ; car il était bien loin de s’imaginer que cette jeune fille, élevée sous ses yeux, mit la moindre malice dans ses paroles et fit la moindre allusion à son passé qu’il avait tout lieu de savoir ignoré.

– Ma foi, répondit-il, car il trouvait la prétention bouffonne, si vous aviez encore le désir ou l’espoir d’épouser mon fils, je comprendrais...

– Marquis, les femmes ont des grâces d’état qui leur permettent de ne pas paraître toujours très-conséquentes avec elles-mêmes, c’est pourquoi je vous prie de vouloir bien, de vous-même, rompre ce mariage.

– Et de quel droit, s’il vous plaît, madame Henriette ?

– Monsieur le marquis, je serai franche. Je vous avouerai que j’avais contre vous, d’abord, des désirs de vengeance ; mais j’ai su les comprimer... Oh ! ne riez pas, car, je vous en donne ma parole d’honneur, je n’aurais qu’à ouvrir la main pour vous perdre.

– Moi ! fit M. de Moléon stupéfait.

– J’ai préféré le rôle d’une femme outragée et qui pardonne. Vous avez été l’ami de ma famille, et je m’en souviens... et puis, si j’ai perdu votre estime, je tiens du moins, à conserver celle de moi-même. Or, si j’ai manifesté ma volonté tout à l’heure c’est que je veux éviter à votre fils un malheur éternel, car il n’aime pas mademoiselle de Santa-Cruz... Oh ! je sais bien qu’il n’y a point là de quoi vous inquiéter beaucoup, mais...

– Mademoiselle... ou madame, repartit le marquis d’un ton sec, je crois que nous perdons là, vous et moi, un temps fort précieux et...

– Ainsi, vous refusez ?

– J’ai l’honneur d’être votre très-humble serviteur. répondit le marquis en saluant et en faisant mine de se retirer.

– Un instant, monsieur, fit Jeanne d’une voix caressante, je dois vous prévenir que j’ai... quelque crédit auprès de Sa Majesté.

– Vous ! fit le marquis en dressant l’oreille.

– Sa Majesté est disposée à m’accorder. beaucoup de choses, et même... je vous dis cela en confidence, il serait sérieusement question d’obliger certaine personne à échanger ses hôtels, terres et châteaux, situés en l’île de France, toutes choses dues à la munificence du roi, contre un magnifique domaine situé du côté de la Provence.

– En vérité !... fit le marquis en riant d’un rire forcé, car ce qu’il entendait là signifiait très-catégoriquement que Jeanne allait devenir maîtresse en titre et, par conséquent, isposer d’un pouvoir immense.

– Eh bien, marquis ?...

– Eh bien, madame, dit l’entêté gentilhomme, jusqu’à ce qu’un plus riche parti se présente pour mon fils, je persiste à ne point céder un pouce de terrain.

– Soit. Mais, je vous le répète, pour un diplomate, c’est peu habile.

– Un diplomate ?... Eh ! je suis maréchal de camp et non diplomate, madame !

– Aujourd’hui, c’est possible, mais il y a longtemps, bien longtemps, près de trente-neuf ans, vous donniez de sérieuses espérances. Vous étiez alors au service de madame la duchesse du Maine, si je ne me trompe.

– En effet, dit le marquis en rougissant faiblement.

– C’est un point connu de tout le monde et à ce titre vous avez été exilé de la cour pendant quelque temps, comme bien d’autres, car cette excellente duchesse avait résolu de détrôner Sa Majesté Louis XV pour mettre à sa place Sa Majesté le roi d’Espagne. C’était bien là, n’est-ce pas, le but de cette fameuse conspiration ?

– Eh ! ma chère enfant, histoire ancienne ; il y eu amnistie, lessive générale !...

– Oui, lessive générale, comme vous dites fort élégamment, marquis, mais à l’exception de trois gentilshommes, restés inconnus... aidez-moi donc à me rappeler leurs noms.

– Puisqu’ils sont restés inconnus !... répliqua vivement le marquis avec embarras.

– Cela tient, dit Jeanne avec calme et une apparente insouciance, à ce qu’ils avaient changé de nom à cette occasion... l’un d’eux, le comte de Joux...



– Le comte de Joux... fit le marquis en se rapprochant instinctivement.

– Ah ! vous commencez à vous intéresser à mon histoire, n'est-ce pas, marquis ?... Eh bien ! ce comte de Joux s'était chargé spécialement, avec deux de ses compagnons, de conduire Louis XV dans la tour de Ségovie ; c'est pourquoi Sa Majesté n'a jamais voulu pardonner à ceux qui étaient assez hardis pour concevoir le projet de porter la main sur sa personne...

– Bah ! fit légèrement le marquis, le comte de Joux est mort.

– C'est possible, répliqua Jeanne, mais il y a une pièce, émanée ou soustraite sans doute du cabinet ou des archives du roi d'Espagne, laquelle pièce charge fort ce comte de Joux et indique, d'une manière... positive, où il serait facile aujourd'hui de le retrouver.

– O ciel !... fit le marquis visiblement troublé et dont les jambes chancelèrent.

– Cette pièce, monsieur le marquis, vous en recevrez copie demain matin à votre réveil, car d'ici-là nous voulons, vous entendez, je dis nous voulons, vous donner le temps de la réflexion.

– De grâce, Jeanne, écoute-moi...

– Monsieur le marquis de Moléon, je suis votre humble servante.

– Mais... fit le marquis dont le front était baigné d'une sueur glacée.

Et Jeanne saluant avec la plus froide dignité, se retira vers une porte derrière laquelle elle s'enferma.

Le marquis demeura atterré.

– Ah ! malheureux, fit-il, je suis perdu, déshonoré, emprisonné... et peut-être décapité !...

En ce moment il releva la tête et rencontra le portrait du roi, placé, comme on sait, d'un côté de la cheminée. Il lui sembla que les yeux du monarque lançaient des flammes et que tout son auguste visage exprimait le plus terrible courroux.

Le vieux courtisan ne put supporter ce spectacle navrant, lui qui faisait uniquement consister le bonheur dans un sourire du roi ; il recula épouvanté et s'enfuit à la hâte de cette maison, en proie aux terreurs les plus vives et se demandant s'il ne valait pas mieux se faire sauter la cervelle que d'attendre le coup qui le menaçait.

Pendant qu'il fuyait la maison et le quartier du Parc aux Cerfs, deux personnages, dont l'un, au moins, lui était cher, se dirigeaient, au contraire, de ce côté de la ville. C'était Henri, son fils, en compagnie de Melchior Pinson.

Il y a quelque temps que nous avons perdu de vue cet excellent et trop riche garçon.

La révélation que lui avait faite le chevalier de Rancrolles l'avait abasourdi, nous l'avons vu ; aussi n'avait-il trouvé rien de mieux, afin d'éviter les tentations de se perdre à tout jamais, que de quitter Versailles, Paris et la France. Mais en se dirigeant vers l'Italie, il était passé par la Bourgogne, où était située l'une de ses terres : là, il avait été si bien fêté, si bien choyé par ses gens et ses métayers, qu'il ne se figurait pas qu'on pût désirer un bonheur autre que celui trouvé dans la vie des champs.

Sans compter qu'il y avait de fort jolies filles sur son domaine. Une entre autres, la fille du meunier, une blonde splendide, mademoiselle Morphise, nom assez prétentieux et rappelant les romans du bon vieux temps, attestait la faiblesse de ses parents qui s'attachaient beaucoup plus à la faire paraître belle que sage.

La belle Morphise essaya le pouvoir de ses atours et de ses charmes sur les yeux du jeune seigneur ; mais, en fille rusée, elle vit tout de suite qu'il y avait du temps à perdre et pas autre chose. Pinson ne s'occupa d'elle que pour songer davantage à Rose, qui lui ressemblait, en miniature.

Or, l'homme propose, et souvent le roi dispose. Pinson avait le projet de rester longtemps dans ses terres, et la Morphise fut cause qu'il en partit bientôt. Un mois environ après son installation, un soir qu'il rentrait de chasser dans ses bois et futaies, tout le village était en rumeur.

Il n'y était bruit que de la disparition de Morphise.

Pinson avait assez vécu dans le monde à la mode, grâce à sa fortune, pour ne pas ignorer que maître Lebel faisait rechercher partout de nouvelles beautés, afin d'en peupler le sérail de Sa Majesté. C'est pourquoi, la Morphise étant d'une beauté plus qu'ordinaire, Pinson se fit un assez plausible raisonnement.

C'est que, si la fille du meunier avait été dirigée sur le Parc-aux-Cerfs, il était peut-être temps pour lui de rentrer à Paris.

Mais en arrivant dans la capitale, il ne put tenir au désir d'aller à Versailles ; là, logé dans une auberge obscure, dormant le jour, il se rendait, chaque nuit, dans le quartier du Parc aux Cerfs et éprouvait une certaine volupté à en faire assidûment le tour. Il se demandait lequel de ces hôtels ou de ces maisons renfermait l'adorée de ses rêves ; car le pauvre garçon ne cessait d'aimer Rose Picard, et s'accusait très-sérieusement d'être la cause de son déshonneur, puisqu'il avait trop tardé à se déclarer.

A force de réfléchir à sa situation et à celle de Rose, il finit par demeurer persuadé que la jeune fille était retenue dans la petite maison du roi contre son plein gré. Il résolut donc de découvrir quelle pouvait être cette maison, et ensuite d'en arracher la victime des plaisirs royaux. Il ne lui fut pas difficile de remarquer les allures discrètes et mystérieuses des gens qui entraient et sortaient de l'hôtel de la rue Saint-Louis, la solitude de la maison, entre cour et jardin, qu'il apprit être la propriété de madame de Pompadour ou de son intendant, ce qui était absolument tout comme, et il se mit à ruminer un projet.

– Pardieu, se dit-il, Henri m'a enlevé ma fiancée, il faut qu'il m'aide à enlever Rose ; il me redoit bien cela. Il est brave, industrieux, hardi... voilà mon affaire !

On voit que, malgré ses millions, il n'osait essayer de corrompre les serviteurs de Sa Majesté.

Henri, qui, depuis son entrevue avec Saint-Germain, bouillait d'impatience et eût voulu dévorer les heures qui s'écoulaient si lentement à son gré, qui essayait de tromper son impatience par le sommeil ou par une agitation incessante, accepta avec transport la proposition de Pinson.

Un instant, les conséquences plutôt que les dangers de l'entreprise, l'arrêtèrent ; mais les prières de Pinson furent si éloquentes, qu'il s'y rendit ; d'ailleurs, il avait l'espoir que cela porterait bonheur à ses amours.

En conséquence, munis d'une échelle de corde, celle qui avait déjà servi pour Jeanne de Nérès et que Robert avait conservée, ils gagnèrent la rue Saint-Antoine, afin d'attaquer la muraille de ce côté. L'escalade fut bientôt accomplie ; mais, une fois dans le jardin, Pinson se trouva subitement paralysé, il ne pouvait plus faire un pas, et l'idée des dangers qu'il courait lui ôtait la force et le faisait trembler comme s'il eût gelé à pierre fendre.

Toutes les fenêtres du premier étage étaient éclairées, et leur nombre considérable rendait assez difficile à admettre la présomption que l'une dût appartenir à la chambre de Rose, plutôt que tout autre. Essayer d'entrer par le rez-de-chaussée et de monter tout simplement l'escalier, était trop hasardeux ; cependant le plus grand silence régnait dans toute la maison, et Henri fit la réflexion que les appartements devaient certainement rester toujours éclairés, pour la plus grande commodité de ses hôtes ; mais comme Pinson ne bougeait pas davantage et se rendait à tous ses raisonnements, il y avait à craindre de n'avancer à rien s'il ne se décidait à agir.

Il comprit qu'après tout, c'était pour lui qu'Henri s'exposait ainsi, et qu'il y avait lâcheté à rester sur son banc ; aussi fut-il décidé que Pinson, qui manifesta pour ce genre d'exercice une aptitude toute particulière, grimperait tour à tour sur les arbres plantés en allée devant les fenêtres de la maison, jusqu'à ce qu'il eût aperçu dans les appartements la figure de Rose absolument inconnue à M. de Moléon.

Henri lui fit la courte échelle, et en trois bonds, et non sans accrocs, le jeune traitant fut à califourchon sur la maîtresse branche d'un marronnier ; de là, il plongea ses regards avides à travers la première fenêtre de gauche.

– Ah !... fit-il en chancelant, ce qui causa un assez grand tumulte dans l'arbre, car il cassa plusieurs petites branches afin de se retenir.

– Qu'y a-t-il ? demanda Henri en riant.

– En voici bien d'une autre ! s'écria Pinson à voix basse, si l'on peut s'exprimer ainsi.

– Est-ce mademoiselle Rose ?

– C'est mademoiselle de Nérès !

– Jeanne ! fit Henri, et avant que Pinson pût s'y opposer, il s'accrocha à ses jambes et en un instant fut à ses côtés.

Il plongea à son tour ses yeux dans l'appartement et vit en effet Jeanne, à genoux devant un fauteuil, priant Dieu, et dont le suave profil ressortait sur l'étoffe chargée de fleurs.

– C'est bien elle ! dit Henri.

Et il sauta à terre, sans s'occuper du bruit qu'il pouvait faire, et se dirigea résolûment vers le vestibule, à travers la porte vitrée duquel on voyait commencer l'escalier.

– Malheureux ! lui cria Pinson, vous allez nous perdre tous deux !

– C’est vrai, dit Henri en s’arrêtant, plutôt pour réfléchir que mû de compassion pour son compagnon.

Il revint sur ses pas et s’en alla vers le tond du jardin, où il ramassa l’échelle de cordes. Une fois de retour auprès de l’arbre dont Pinson descendait avec peine, il écouta, caché dans l’ombre de l’allée, si quelque bruit se faisait entendre dans l’intérieur de la maison ; puis, persuadé que tout y dormait et que, seule peut-être, Jeanne veillait, il se rapprocha de la maison.

Son échelle était garnie à son extrémité de crampons de fer, entourés de laine pour en amortir le bruit, et il la lança d’une main exercée vers le balcon où elle s’accrocha solidement.

Pinson retenait l’échelle et Henri monta résolûment.

Une seconde n’était pas écoulée qu’il montait sur le balcon et frappait doucement à la fenêtre de Jeanne.

Celle-ci interrompit sa prière et regarda de ce côté. Elle vit une forme humaine s’agiter derrière les vitres et eut peur ; mais bientôt rassurée en se disant que, si cet homme eût été un malfaiteur, il ne se fût point donné la peine d’attirer son attention, elle se dirigea de ce côté, agitée, tremblante, curieuse, mais émue extraordinairement.

– Henri !... fil-elle en reconnaissant son amant.

Et elle ouvrit rapidement la fenêtre.

– Jeanne ! ma Jeanne ! s’écria le jeune homme avec transport, c’est toi !

– Chut ! fit la jeune fille en refermant la fenêtre, taisez-vous, si l’on vous entendait !., .

– Que m’importe ! je te vois !... Vienne la mort à présent, je ne la crains pas !

– O ciel ! mais vous êtes insensé, Henri ! Maintenant il faut fuir cette maison et attendre que je vous dise... oui, il faut partir tout de suite !...

– Jeanne, oh ! de grâce, un mot, un mot de toi qui m’assure que tu m’aimes encore, comme autrefois !...

– Henri, dit Jeanne avec effort, il faudrait, mon ami, il faudrait. m’oublier.

– T’oublier ! moi ! oh ! est-il donc possible qu’à tant d’amour ait succédé tant de froideur !... non, je ne le crois pas, ta conduite est inexplicable... ou plutôt, Jeanne, Jeanne, ne me force pas à chercher ce qui peut te pousser à agir de la sorte !

– Votre père sort d’ici, moins disposé que jamais...

– Eh ! nous n’avons plus rien à redouter de son côté. Hier encore il m’a dit que si tu vivais.

– Parce que, hier, il croyait à ma mort. Ainsi sont les hommes et leurs consciences. S’il eût prévu que je dusse revenir...

– Écoute, mon amie, je t’aime, je t’aime comme jamais je ne t’ai aimée... cette maladie, cette séparation, tout cela n’a été pour moi que deuil et désespoir...

– Et cependant vous alliez épouser mademoiselle do Santa-Cruz !...

– Dans ce monde, ma Jeanne, ne faut-il pas mentir sans cesse, cacher ce qu’on a dans le cœur ? Dans cette cour frivole, on n’eût point cru à ma douleur, elle eût été ridicule, que sais-je !... Fuir, le pouvais-je, puisque j’espérais y apprendre ce que tu étais devenue... Ah ! quand j’étais seul, mon amie, depuis ma sortie de chez ta mère, depuis surtout que tu avais fui, devant ma colère, devant ces injustes paroles que je maudis et dont mon délire seul a été coupable, quand j’étais seul, ton image adorée était toujours avec moi, oui, un vague espoir a rempli mon âme... je me surprénais à me dire : Non, ce n’est pas possible, Jeanne n’est pas morte, elle n’est pas non plus dans un froid couvent, ensevelie à jamais comme si elle était morte, car dans mes rêves je la vois toujours belle et riante, et jamais pâle et glacée...

– Rêves, en effet, que tout cela, dit Jeanne qui avait peine à retenir les battements de son cœur.

– Jeanne, écoute-moi, au nom du ciel, au nom de notre amour, réponds...

– Henri, ne me parlez plus, j’étouffe... si vous saviez, il y va du salut de...

– Mon Dieu, que faut-il donc que je lui dise ! s’écria le jeune homme éperdu. Ne pense pas à autre chose qu’à notre amour, ni à d’autres personnes qu’à nous-mêmes, Jeanne. Ah ! tu ne crois donc pas que je t’aime ?...

– Henri, répondit Jeanne d’une voix d’où les sanglots semblaient prêts à déborder, je crois à votre amour, j’ai foi en vous, et c’est parce que j’ai cette confiance que je me trouve plus malheureuse que jamais.

– Tu m’aimes encore !... ma Jeanne, eh bien ! périssent le monde entier, car pour moi tout est là !...

– Et moi aussi, Henri, répliqua la jeune fille, mon amour ne finira qu’avec ma vie... oui, je t’aime... Et moi aussi, ta maladie, notre séparation m’ont rendue folle, mais elles m’ont fait peut-être t’aimer davantage ; car dans mes rêves une voix douce me disait : Espère, espère !...

– Que de joies ! s’écria Henri. Ecoute, le bonheur va renaître, maintenant que je t’ai retrouvée, tu seras ma femme.

– Oh !... fit Jeanne en secouant doucement la tête.

– Oui, j’en suis sûr, je ferai parler à mon père une voix puissante qui s’intéresse à nous, et accoutumée à courber les plus dures volontés... Le comte de Saint-Germain parlera au roi...

– Le comte !... O ciel !... Le roi !... s’écria Jeanne au comble de la terreur, car elle se voyait entre l’amour de ces deux hommes, entre les volontés de l’un et les ambitions de l’autre, et se sentait, petite et faible, comme broyée entre ces deux gigantesques puissances.

– Qu’as-tu donc, ma Jeanne ? je sais que le comte...

– Henri, laisse-moi, éloigne-toi... Tu ne sais pas tout !... Oh ! qu’on ne te trouve pas ici, surtout !...

– Pourquoi trembles-tu ? pourquoi faut-il que je m’éloigne ?...

– Ah ! malheureuse... Oui, oui, Henri, espérons, espérons, mais plus tard, vois-tu, le temps nous viendra en aide... Je fuirai d’ici... mais surtout, surtout qu’on ne parle pas au roi.

– Pourquoi ?

– Parce que tu serais perdu !

– Jeanne !. oh ! mais je suis fou, insensé, stupide, vraiment !... Eh quoi ! je me tue à te demander des explications lorsque tout ici parle et accuse !...

Et il laissa échapper un de ces éclats de rire qui effrayaient tant Jeanne lorsqu’il était couché sur son lit de douleur en proie à la fièvre.

– Oui, Henri, c’est le roi qui commande en ce lieu, c’est lui qui m’a entourée de ce luxe... oh ! je tremble.

– Ah ! oui, je comprends tout, il t’aime, il te désire !... tu es sa maîtresse !...

– Non ! non ! je te le jure, Henri, par tout ce qu’il y a de plus saint et de plus sacré sur la terre et dans le ciel, non, je ne suis qu’à toi, je n’aime que toi, toi seul... que me fait le roi !...

– Oh ! ce roi Louis XV, ma Jeune, si tu le connaissais : ce n’est pas un roi, c’est...

– Tais-toi, tais-toi !...

Et Jeanne mettait ses mains tremblantes devant la bouche de son amant, lorsque tout à coup la porte s’ouvrit.

Elle recula vivement et demeura pâle, inerte, anéantie, comme si la foudre venait de la frapper subitement.

Henri, de son côté, n’était pas moins ému et resta immobile, les yeux baissés.

L’homme qui venait d’entrer et qui s’avança entre eux, pâle aussi, les dents serrées, et les bras croisés, c’était le roi.

– Monsieur de Moléon ! s’écria le roi en fronçant les sourcils.

– Sire...

– Vous connaissez... madame ?...

Henri subissait malgré lui l’effet que produisait sur tous la personne vraiment majestueuse de Louis XV ; il ne put que balbutier quelques mots inintelligibles.

– M’expliquerez-vous, monsieur, votre présence ici près de madame ?... fit le roi d’une voix sévère.

– Que Votre Majesté me pardonne, dit Henri en s’inclinant, mais je ne puis répondre franchement qu’avec la certitude de lui déplaire.

– Parlez, monsieur...

– Je croyais, sire, que vous connaissiez mon histoire, car il m’a été rapporté que vous aviez daigné engager mon père...

– Je ne vois pas quels rapports...

– Si Votre Majesté ne comprend pas, reprit Henri, c’est qu’elle ignore...

– Eh bien ! madame, fit le roi en se tournant vers Jeanne, m’expliquerez-vous mieux, vous ?...



– Sire, répondit la jeune fille en ployant le genou, je vous ai caché mon véritable nom... il vous dira tout... Je me nomme Jeanne de Nérès...

– Ah ! s'écria le roi en tournant vers M. de Moléon ses regards courroucés.

Un grand silence régna entre ces trois personnes : ils s'examinaient, en proie aux plus anxieuses appréhensions, et les combats les plus violents se livraient dans leurs cœurs.

– Monsieur, reprit le roi, en quittant la maison de sa mère, mademoiselle de Nérès a avoué qu'elle renonçait à vous, à vous qui n'aviez eu ni assez de courage ni assez d'amour pour résister aux ordres d'un père.

– Pardon, sire, aujourd'hui j'aurai une volonté.

– Vous n'en avez pas l'âge.

– Eh bien ! sire, Votre Majesté qui juge que j'aurais dû résister à mon père, édictera une loi qui reformera ces coutumes boiteuses qui défendent à un homme de se marier avant trente ans sans la volonté de son père, et qui lui permettent de l'enfreindre s'il veut entrer en religion.

– Ceci est du domaine de messieurs les philosophes qui, je le sais, sont beaucoup trop de vos amis.

– Sire, la connaissance de la vérité me donne la mesure de mon droit.

– Ce droit, monsieur, vous ne l'avez pas.

– J'en demande humblement pardon au roi, mais je désirerais savoir pourquoi ?

– Parce que votre faiblesse a été un outrage fait à mademoiselle de Nérès.

– Sire... dit Jeanne, il n'y a pas eu...

– Outrage, mademoiselle, outrage sanglant, et ce qu'un gentilhomme n'a pas craint de commettre, un autre gentilhomme s'est chargé du soin de le réparer.

– Ah !... fit Henri avec ironie, et ce gentilhomme, si digne, si rare, si magnanime, réparera l'outrage, mais souillera l'honneur !.

– Monsieur !... s'écria le roi avec un geste de colère.

– Henri !... supplia Jeanne.

Le monarque se tourna vers elle et la brisa d'un regard.

– Sire, reprit Henri, mon droit est grand et fort, je saurai le défendre, et le soutenir, même...

– Achevez, monsieur ! dit le roi avec hauteur.

– Même contre vous, sire... continua le jeune homme en s'inclinant.

– Monsieur de Moléon, vous manquez à votre souverain.

– Sire, on me l'a dit, répondit humblement Henri, Votre Majesté n'est ici que le comte de Tanski.

– Sortez, monsieur, sortez ! fit le roi qui ne se contenait plus.

Henri s'avança d'un pas, et le front haut et fier, tout en donnant à sa voix l'inflexion la plus calme et la plus polie :

– Le comte de Tanski devrait dire : Sortons !

– Monsieur !...

– Henri, s'écria Jeanne en se précipitant entre eux, au nom du ciel, tais-toi !... Sire !... continua-t-elle en joignant ses mains suppliantes.

– Henriette, Henriette, vous m'avez trompé, et ce nom même choisi par vous en est une preuve cruelle...

– Votre Majesté avait respecté mon secret et j'ignorais...

– Mais maintenant ?...

– Sire, pardonnez moi, mais je suis la fiancée de M. le comte de Moléon, lui seul peut me délier de mon serment !

– Lui, ou...

Le roi s'interrompit et se tourna vers le jeune homme qui était resté, immobile, à peu de distance de la porte.

– Monsieur de Moléon, dit-il, allez, de ce pas, prévenir votre colonel que vous êtes mis aux arrêts pour. jusqu'à nouvel ordre. Allez.

Henri s'inclina, jeta vers Jeanne un regard où tout son amour et toute sa résignation rayonnaient, et sortit.

Le roi, dès qu'il eut disparu, s'inclina à son tour devant Jeanne et se dirigea vers la porte, affectant dans son air et dans sa démarche la plus grande froideur et la plus complète indifférence.

– Sire... fit la jeune fille en tendant vers lui les mains et ployant le genou.

– Demain, mademoiselle, j'aurai l'honneur d'envoyer prendre l'heure à laquelle vous voudrez bien me recevoir.

– Vous êtes la roi, sire, vous êtes le maître !... dit-elle avec effusion.

– A demain, répondit-il en saluant de nouveau et en faisant signe à Jeanne de ne pas bouger de sa place.

Il quitta cette chambre, le cœur gros. C'était à peu près la première fois que le monarque absolu, que le sultan insatiable rencontrait une femme rebelle à ses désirs, et il avait besoin de s'y habituer.

Il était arrivé sur le palier de l'escalier qui séparait les deux grands appartements du premier étage, lorsqu'il entendit une voix suave qui chantait au loin, en s'accompagnant de la mandoline. Il y avait bien trois ou quatre pièces à traverser avant d'arriver à celle où se tenait la chanteuse, et pourtant cette voix entraînait dans le cœur du roi, pleine, sonore et vibrante comme si elle eût murmuré à son oreille.

– Angiolina !... fit-il en s'arrêtant sous le charme, et en entr'ouvrant la porte de l'appartement. La voix retentit plus forte ; elle chantait une chanson d'amour dans cette belle et langoureuse langue d'Italie, où tous les mots sont des caresses, où toutes les syllabes meurent comme le chaud baiser des voluptés écloses sous son soleil éternel.

Le roi entra dans la première pièce, il y trouva une servante, digne compagne de la jolie Finette, qui se leva à son aspect.

Avant d'aller plus loin, le roi prit un carnet dans sa poche, traça quelques lignes sur une page blanche qu'il déchira, mit une adresse et tendit ce billet ployé à la servante.

– Qu'on porte cela immédiatement à M. Berryer, dit-il, il doit être à Versailles.

Et il entra dans l'appartement, léger de corps et plus léger encore d'esprit.

– Oui, se disait-il, en marchant vers le boudoir où achevait de murmurer la voix de la brune fille d'Italie, voilà la femme comme il me la faut !.

Lorsque le roi souleva la portière du boudoir, Angiolina interrompit sa chanson, jeta loin d'elle la mandoline, se leva avec la souplesse d'acier de ses muscles de panthère, bondit sur le tapis, et étreignit son amant couronné de ses deux bras qui eussent fait honte à toutes les Vénus de marbre.

– Te voilà, mon roi ! fit-elle, comme ivre d'amour, en collant ses lèvres sur celles du monarque.

Cinq minutes après, Louis XV avait complètement oublié, non-seulement Jeanne de Nérès et son rival auprès d'elle, mais encore son royaume et la terre entière.

Cependant il pensait à quelqu'un, au milieu des ardentes voluptés qui l'enivraient.

– Cette pauvre marquise, se disait-il en souriant avec pitié, c'est une véritable macreuse<sup>3</sup>.

Quant à Henri de Moléon, il n'y avait pas une heure qu'il était rentré chez lui, où de bonne foi, il se résignait à garder les arrêts, lorsqu'un exempt et ses gardes vinrent l'arrêter au nom du roi.

Le lendemain matin, les portes de la Bastille se refermaient sur lui.

On voit que Louis XV s'était ravisé, et avait voulu, provisoirement, tenir sous clef un homme aussi dangereux que ce rival, honnête mais violent.

Mais si le roi avait écrit, dans ce but, à son lieutenant de police ; Jeanne, elle aussi, avait écrit à son père. Or comme il n'y avait pas encore d'ordres donnés pour intercepter ses lettres, ou pour lui interdire toute visite, la lettre parvint au comte.

Seulement, comme il était meilleur juge que Jeanne de ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance, Saint-Germain ne se hâta pas d'agir selon ses désirs.

Midi sonnait lorsqu'il arriva au Parc-aux-Cerfs.

– Mon enfant, dit-il d'une voix douce, il faut t'habiller de ton mieux et te faire belle... comme si tu devais être présentée à la reine. Je t'attends, hâte-toi.

Quand le comte eut disparu, elle sonna et Finette fut invitée à faire merveilles.

Saint-Germain s'était rendu chez Angiolina qu'il trouva au bain.

A sa vue, à l'aspect de ce front pâle et qui avait pris une expression sévère, la belle fille se cacha le visage de ses deux mains en renversant la tête sur le rebord de la baignoire ; mais il était dit qu'aucun de ses mouvements ne serait sans grâce et exempt d'une séduction, car, en se renversant ainsi, elle avait soulevé au-dessus d'une eau l'impide et dont les parfums emplissaient l'air, une gorge d'une blancheur et d'un galbe dont la perfection eussent damné un saint.

– Serpent ! murmura Saint-Germain en détournant les yeux et allant s'asseoir à dix pas, hors des atteintes et de la vue de cette merveilleuse sirène ; là, il garda quelque temps le silence.

– Qu’as-tu, Paonèse ?... demanda-t-elle en le regardant à travers ses doigts.

– Tu as quitté ton appartement, et tu as parlé à... quelqu’un.

– C’est vrai...

– Tu as osé menacer... cette personne ; tu as parlé d’elle à ton exécration mère.

– C’est vrai...

– Eh bien ! écoute, dit Saint-Germain d’une voix dure en se levant, si jamais il lui arrive malheur, soit par toi soit par ta mère...

– Ce n’est pas possible, si tu veilles sur elle, et je te promets.

– Je ne puis être partout, mais rappelle-toi ce que je te dis là, Angiolina, s’il lui arrive malheur, tu seras broyée en poussière impalpable et il ne restera pas trace de toi.

– Ah !... fit la belle fille avec terreur, Paonèse, que dis-tu là !

– Cette personne doit l’être plus sacrée que tout le monde, entends-tu bien !...

– Comme tu l’aimes !... s’écria Angiolina avec envie.

– Je l’aime, oui, répondit simplement Saint-Germain.

– Plus que moi ? demanda-t-elle ardemment.

– Plus que toi, mais... pas comme toi.

– Ah !... fit-elle en fixant sur lui des yeux où toutes les interrogations se lisaient.

– Rappelle-toi : t’il lui arrive malheur, tu mourras.

Et Saint-Germain se dirigea vers la porte.

– Paonèse !... ne t’en va pas, reste !... s’écria-t-elle en sortant à demi son beau corps de la baignoire de marbre.

– Rappelle-toi, dit-il.

Et il disparut.

Angiolina s’abandonna à une indescriptible mouvement de désespoir et de colère.

– Il ne m’aime plus ! s’écria-t-elle.

Elle sonna et sortit du bain.

– Ah !... dit-elle, toute ruisselante de l’eau courant en gouttelettes limpides sur son corps nacré, et se regardant avec amour dans toutes les

glaces qui tapissaient la salle jusqu'au plafond, et répétaient à l'infini cette Vénus plus belle mille fois que les créations de Phidias et de Praxitèle, ah ! elle n'est pas plus belle que moi, cette femme !. je l'en défie bien !...

Deux servantes entrèrent, l'enveloppèrent dans les plis nombreux d'une flanelle blanche comme la neige, et l'emportèrent comme un enfant.

Le comte de Saint-Germain revint chez Jeanne et la trouva habillée. Les événements qui, depuis sa fuite de chez sa mère avec Henri, s'étaient précipités, avaient donné à sa personne une assurance à laquelle se seraient certainement trompés les esprits superficiels ; mais malgré la fermeté de son regard, malgré l'expérience acquise, à son insu, touchant bien des choses jusque-là restées lettres closes pour elle, un observateur ne se fût point mépris à la complète limpidité de son œil, à ce rayonnement enfin d'une âme pure et d'une conscience nette.

Habillée avec toutes les recherches de l'élégance, elle n'avait certainement plus l'air d'une jeune fille ; c'était une véritable marquise, aussi coquette, aussi désirable que toutes ces belles pécheresses de haute lignée qui grillaient d'envie d'attirer les regards et les hommages.

Saint-Germain lui prit la main.

– Viens, mon enfant, dit-il.

Jeanne se laissa conduire. Ils descendirent au rez-de-chaussée, de là dans la salle de marbre située au dessous du sol, et s'engagèrent dans le vaste souterrain qui, jour et nuit, était éclairé dans tout son parcours, en prévision des caprices ou des désirs du roi.

– Où sommes-nous donc ? ne put s'empêcher de demander Jeanne quand ils arrivèrent à l'extrémité, et avant de gravir les marches qui conduisaient aux salons de la Cour des Cerfs.

– Mon enfant, répondit le comte, tu es initiée aujourd'hui à un de ces petits mystères toujours trop nombreux dans les cours, lesquels échappent aux historiens et qui, bien souvent, leur seraient pourtant d'un grand secours pour expliquer de gros et sérieux événements enregistrés en aveugle. Dans cent ans, on traitera de fables et de calomnies les erreurs d'un roi, qui, après tout, n'est point un méchant homme, et qui n'a eu qu'un tort, celui de naître en France, au lieu de naître sur les bords du Gange ou du Bosphore.

– Au haut de cet escalier, mon père, dit Jeanne, c’est le château de Versailles ?

– Oui, mais garde-toi de jamais parler de ce souterrain, car il y va de ta vie.

Et il mit un pied sur la première marche de l’escalier.

– Mais... où me conduisez-vous donc ?

– Écoute, ma Jeanne bien-aimée, le jour est arrivé où nous devons lutter avec toutes nos forces ; employer toutes nos ressources. Cependant, je puis succomber, et je ne veux pas qu’après moi tu restes seule, défendue seulement par l’affection de cette excellente baronne de Nérès ; elle succomberait à la tâche, la pauvre femme.

– O ciel... je crois comprendre...

– Oui, mon enfant, je vais te confier à ta mère.

– Je vais voir ma mère !... fit Jeanne avec tout l’élan de son cœur en extase.

– Écoute, mon enfant, Dieu m’est témoin que j’aurais voulu retarder ce jour, et même qu’il n’eût jamais lui.

– Oh ? pourquoi cela. vous allez me faire connaître ma mère, celle qui m’a portée dans son sein, et vous hésitez à me donner cette suprême joie !...

– C’est que... O ma Jeanne, j’ai trop parlé, je le vois... mais il en est temps encore...

– Je ne veux pas reculer, non, marchons, mon père, hâtons-nous...

– Jeanne, encore un mot, si ta mère...

– Eh bien ?...

– Si c’était une de ces femmes qui, par ambition. ou pour un motif...

– Quelle que soit ma mère, ce n’est point à moi de la juger, mon cœur est à elle tout entier... Eh bien ! mon père, vous restez immobile malgré ce que je vous dis là ?...

– C’est qu’il y a encore une chose terrible à te dire, et cette révélation va peut-être décider de notre avenir, à nous deux... Jeanne, ta mère et moi sommes ennemis.

– O ciel ! fit la jeune fille atterrée.

– C’est une haine qui remonte à de longues années, elle avait ton âge, et de sa part du moins, je doute qu’elle puisse s’éteindre.

– Même avec moi entre vous deux, mon père ? demanda Jeanne avec le sourire et le regard d’un ange.

– Allons, que Dieu décide, dit Saint-Germain en mettant le pied sur la marche de pierre et en chassant loin de lui toute appréhension.

Ils montèrent résolûment.

Saint-Germain tenait toujours Jeanne par la main, et après avoir quitté la Cour des Cerfs, laissant à sa droite le vestibule du roi, il se présenta à l’une des portes du petit vestibule ouvert à côté de l’escalier conduisant à la salle appelée aujourd’hui des Croisades.

– Annoncez-moi, dit-il au valet qui se présenta.



# XXXI

## OU LA POMPADOUR A PEUR DE SON OEUVRE, ET JALOUSE LE PARC AUX CERFS.

La marquise de Pompadour était à sa toilette, à laquelle assistait la petite maréchale de Mirepoix ; madame du Hausset allait et venait, tandis que les filles d'atour et M. Dagé, le coiffeur, se multipliaient. Elle sortait du lit, et l'on venait de lui apporter une tasse de chocolat exhalant les parfums les plus exquis, la vanille et l'ambre, à ce point que la maréchale fut obligée de reprendre son éventail à trois fois, tant ces vapeurs chaudes lui montaient à la tête.

– Comment pouvez-vous manger cela ! s'écria-t-elle, c'est à se mettre le feu dans le corps !

– Excellent ! répondit la marquise dont les yeux brillèrent d'un éclat presque inusité.

Lorsque M. Dagé et les suivantes furent sortis, et qu'il ne resta plus que la seule madame du Hausset, la maréchale se rapprocha.

– Ma toute belle, dit-elle avec le plus grand sérieux du monde, je vous ai vue manger hier, et, bien que nous fussions servis tous sans distinction, vous avez donné la préférence sur tous les mets, d'abord à un potage au céleri que j'ai voulu goûter et qui emportait le palais ; puis vous vous êtes bourrée de truffes, d'artichauts, que sais-je !..

– Ah ! fit la marquise avec un soupir et lui lançant un coup d’œil à la dérobée.

– Et ce matin vous voilà un chocolat à triple vanille ambrée ! Cette chère du Hausset qui vous aime m’a dit que c’est comme cela depuis quinze jours !. savez-vous qu’avec un régime comme celui-là vous êtes capable d’en mourir.

– Eh ! que m’importe ! dit la marquise en repoussant le reste de la tasse, et en se renversant dans son fauteuil en donnant les signes du plus vif chagrin.

– Quesnay m’en a parlé aussi ce matin, ajouta la maréchale,

La marquise se rapprocha et lui prit la main avec tristesse.

– Ma chère amie, dit-elle d’une voix étranglée, je suis dans une passe horrible. Jusqu’à présent j’ai cru compter sur le cœur du roi, et je le ramenaïs de temps à autre vers moi, mais... Ah ! c’est un homme terrible, je l’adore, et je voudrais lui être agréable... toujours...

– Puisque vous avez pris votre parti de ses escapades...

– Vous n’ignorez pas, ma chère maréchale, continua la marquise à voix basse et en jouant la plus pudique réserve, que les hommes mettent beaucoup de prix...

– Allons donc, on dirait que vous allez vous accuser d’un gros vilain péché !... fit la marquise en riant.

– Eh bien, j’ai le malheur d’être d’un sang assez difficile à émouvoir, et...

– Et vous avez imaginé de prendre un régime échauffant pour réparer ce défaut capital ! c’est-à-dire que c’est monstrueux !...

– Et puis, cet élixir... continua la marquise en désignant sur sa toilette un flacon doré, je compte beaucoup sur son efficacité...

– Misère ! s’écria la maréchale en saisissant la fiole qu’elle déboucha et porta sous son nez... Fi ! l’horreur !

Et, sans donner le temps à la marquise de l’en empêcher et même de s’y opposer, elle la jeta dans la cheminée.

– Maréchale !... fit la Pompadour avec dépit, vous allez trop loin !

– C’est vous qui allez trop loin au contraire, ma chère belle, ce n’est pas raisonnable !

La marquise se mit à pleurer tout de bon.

– Ah ! ma chère, vous ne savez pas ce qui m'est arrivé il y a quinze jours. Le roi, sous prétexte qu'il faisait chaud, s'est mis sur mon canapé et y a passé la moitié de la nuit !... trop chaud, au mois de mars, est-ce vraisemblable !... Ah ! maréchale, je le connais, je ne puis l'empêcher de rogarder autour de lui, et le Parc aux Cerfs ne m'avait jamais fait peur, car il me revenait toujours, il semblait même me rechercher d'autant plus qu'il m'avait négligée davantage... mais à présent !...

– A présent, il y a une princesse au Parc aux Cerfs plus forte que les autres, voilà tout, et c'est à vous d'y aviser.

– C'est ce que je veux faire en vérité ! fit la Pompadoui en grinçant ses belles dents.

– Mais surtout plus de régime échauffant, car il vous tuera.

– Je voudrais vous croire !

– Promettez-le moi.

– Que vous a dit Quesnay à ce sujet ?

– Quesnay est la raison faite homme, et la science infuse. Pour avoir ce que la marquise désire, a-t-il dit de ce ton demi-railleur que vous connaissez à ce diable de docteur, il faut avoir soin de se bien porter et, surtout, bien digérer. Pour bien digérer, il faut faire de l'exercice. C'est simple comme bonjour, mais pas pour des malades imaginaires comme vous qui ne croyez qu'aux fioles et aux médecins ; pouah !

– Chère amie !... dit la marquise en embrassant la maréchale. Ah ! je suis bien inquiète, allez !... car ce n'est pas seulement les sens du roi qui sont en éveil en ce moment, c'est son cœur.

– Bah ! quelle folie !

– Une nouvelle recrue de Lebel... oh ! mais je verrai ce soir même cette fée invraisemblable, et si elle me semble dangereuse, il faudra bien qu'elle disparaisse !...

– Ma chère, Louis XV amoureux : le Louis XV que nous connaissons ! allons donc !

– Ah ! je sacrifierais ma vie pour lui plaire !

– En attendant, digérez bien ! fit la maréchale en riant et en se levant pour prendre congé en voyant entrer madame de Nérès.

La présence de la baronne, si sincère, si dévouée, ne ramena pas le sourire sur les lèvres de la marquise. Elle se voyait bien presque délaissée. En effet, personne de ses nombreux courtisans ne venait ce matin assister à sa toilette, savait-on déjà que depuis trois jours le roi ne lui avait pas fait la moindre visite ?

Elle essayait de cacher sa contrariété, son dépit, ses terreurs sous les apparences du plus simple désintéressement ; mais la baronne demanda à la marquise ce qu'elle désirait, pour l'avoir invitée d'une manière si pressante à passer chez elle.

La Pompadour jura ses grands dieux qu'elle n'avait envoyé personne à madame de Nérès à cet effet ; et toutes deux se perdaient en conjectures sur ce point, lorsque l'on annonça le comte de Saint-Germain.

– Voilà le mot de l'énigme, dit la marquise sans pouvoir cacher une subite et poignante émotion.

– C'est un malheur !... se dit-elle en portant la main à son cœur.

Le comte entra, il tenait Jeanne par la main : son regard et son front avaient la sévérité du Jupiter olympien.

A cette vue, la marquise ferma les yeux et se renversa dans son fauteuil. Elle se crut perdue.

## XXXII

### JEANINE CHEZ SA MÈRE.

– Grâce ! fit la marquise en joignant les mains vers le comte, car elle comprit tout à coup dans quel but il venait.

Jeanne ne savait que penser : placés entre les bras de la baronne qui venait de l’embrasser avec toute l’effusion de son cœur et de sa vive affection, elle regardait tour à tour le comte et chacune des personnes qui étaient là. Elle semblait inviter son père à ne pas prolonger plus longtemps l’horrible anxiété dans laquelle elle se trouvait.

– Madame, dit le comte en s’adressant à la marquise, savez-vous d’où nous venons, Jeanne et moi ?

La Pompadour ne répondit pas, elle baissait la tête comme si elle s’attendait à recevoir un coup de hache.

– Il y a dans la rue Saint-Louis, à côté de l’hôtel de Nérès, une maison qui appartient, je crois, à... votre intendant, madame, au sieur Colin ; c’est bien cela n’est-ce pas ? Eh bien, depuis que Jeanne a disparu de l’hôtel de Nérès, elle a habité cette maison.

– O ciel !... s’écria la marquise en se levant, plus pâle qu’une morte.

– Mais, grâce à Dieu, j’étais là ; or, à présent, madame, c’est à vous de veiller sur votre fille.

Et en disant ces mots, Saint-Germain poussa Jeanne dans les bras de la marquise.

– Vous êtes ma mère ! s’écria-t-elle.

– Oui, mon enfant, oui, répondit la Pompadour en la couvrant de baisers.

Pendant qu’elles se tenaient embrassées, la baronne avait entraîné Saint-Germain dans l’embrasure d’une fenêtre.

– Monsieur, dit-elle avec force, vous me déshonorez !

– Non, madame car je ne désire pas que rien de tout ceci devienne public. Jeanne restera votre fille aux yeux du monde : cependant je vous préviens que c’est à la condition qu’à l’avenir la marquise, et moi qui la dirigerai, nous aurons seuls le droit de disposer d’elle.

– Cependant, monsieur, vous semblez ignorer que je l’aime comme ma fille, et que rien ne se fera qui doive compromettre son bonheur.

– Madame, ne prolongeons pas cet entretien, je vous en prie, il n’aboutirait à rien de bon pour vous, d’abord, et Jeanne aurait à souffrir.

– Je ne crois pas, je n’accepte pas vos droits.

– Encore une fois, madame, restons-en là. Du reste, ces droits, si je ne les avais pas, je les prendrais.

– Prenez garde, monsieur, car je sais jusqu’où va votre ambition.

– Puisqu’on vous l’a dit, alors vous devez savoir qu’un homme comme moi recule rarement devant les extrémités les plus fâcheuses ; cependant, afin de vous éviter des démarches inutiles, je veux bien vous tranquilliser d’avance. Vous saurez donc qu’il y a dix-neuf ans, ce Paonèse dont je vous ai déjà dit dit deux mots...

– Paonèse !... fit la baronne qui sentit tout à coup fléchir ses genoux.

– Oui, madame, reprit le comte en la soutenant, ce Paonèse s’était chargé autrefois d’ensevelir votre fille, pas celle-ci, la véritable, et il l’avait emportée à cet effet ; mais ce Paonèse, digne Italien, plein de scrupules, avait pris des témoins, et ces témoins ont rédigé entre eux une espèce d’acte d’inhumation... Ah ! vous respirez mieux, je le vois, madame...

En effet, la baronne reprenait toute son assurance, en entendant parler de cet acte.

Votre mari, continua Saint-Germain, faisait naturellement partie de ces témoins, si bien que, subjugué par les déclarations de Paonèse, il a signé la déclaration... Oui je vois que vous vous trouvez tout à fait bien, à présent ; tan mieux... Tant mieux, car vous avez besoin de toute vos forces pour

entendre ce qui suivit. Cet acte, madame, vous l'avez trouvé parmi les papiers de votre mari, lors de sa mort, et, en mère prévoyante, vous vous êtes empressée de les brûler.

La baronne respira.

– Eh ! quoi, une telle action, étant connue de moi, ne vous fait pas trembler, baronne, tant pis ! oui, tant pis, car je vois que vous ignorez que Paonèse avait eu soin de faire signer cet acte... en double.

A ce mot, la baronne devint pâle et regarda Saint-Germain avec des yeux hagards...

– Allons donc, madame, je savais bien que nous finirions toujours par nous entendre.

Et il revint vers la marquise, d'un pas grave et tranquille.

– Ma mère !... disait Jeanne avec ravissement en embrassant la marquise.

– Madame, dit Saint-Germain, vous savez quels sont mes projets, Jeanne est dans la confidence, vous savez, en outre, quelle est ma volonté, Jeanne fera tout pour me complaire, n'est-ce pas, Jeanne ?

– Oui, m...

– Mais elle s'arrêta en voyant le comte mettre un doigt sur ses lèvres.

Soudain le comte fronça le sourcil, et son œil se fixa dans l'espace.

– Que voyez-vous ?... demanda la marquise avec anxiété.

– Je vois, madame, que le roi descend l'escalier qui conduit ici. Préparez-vous donc à le recevoir ; mais rappelez-vous que Jeanne ne doit plus vous quitter et que vous en répondez.

– Soyez tranquille, monsieur ! dit avec fermeté la marquise en tendant la main vers lui.

Saint-Germain la remercia froidement du regard et d'une inclination de tête ; puis il se dirigea vers la porte. Mais Jeanne courut et l'embrassa avec toute la ferveur de son âme.

– Comme elle l'aime ! se dirent du regard les deux dames.

– Mais quel est donc cet homme ?.. demanda la baronne.

– C'est le marquis de Montferrat, le dernier des Paléologue, lui répondit la Pompadour à voix basse.

– Mais... fit la baronne d'une voix étranglée.

– Oh ! c'est bien son père... Voyez comme elle ressemble à Sylvio.

– C’est vrai... et ce comte de Saint-Germain... quel abîme, marquise !

– Ah ! le passé !... le passé, fantôme effrayant qui se dresse toujours devant nos yeux ou dans nos consciences.

Le marquis de Moléon entra. A la vue de ces trois femmes réunies, il laissa échapper un soupir de soulagement et de satisfaction : En effet, il espérait trouver là, pour l’objet qui l’amenait, au moins une protectrice. Le comte de Joux espérait en l’amante d’Henri.

Madame de Pompadour, aussitôt le départ de Saint-Germain, avait voulu faire éloigner Jeanne, mais celle-ci en voyant entrer M. de Moléon, en voyant surtout l’animation, ou, pour mieux dire, le bouleversement de ses traits devina qu’il s’agissait d’un malheur et resta.

– Qu’y a-t-il donc, monsieur ? demanda-t-elle d’une voix émue en traversant la chambre pour aller vers le nouveau-venu.

– Mon fils a été arrêté et conduit à la Bastille.

– O ciel ! fit Jeanne en adressant le plus éloquent des regards à sa mère.

– Que faire ?... Je ne puis rien ! dit la marquise qui entra dans les vues de Saint-Germain, et jugeait convenable de laisser Henri provisoirement en prison, quoique, au fond du cœur elle tremblât de toutes les complications qu’elle entrevoyait.

Le roi amoureux de sa fille. Il y avait là, certainement, de quoi la bouleverser, car jamais elle n’avait pu penser, à la possibilité d’un semblable malheur.

Mais Jeanne prit la direction de la conduite de tous avec une rapidité de décision qu’elle tenait évidemment de son père.

– Monsieur, dit-elle au marquis, éloignez-vous, que le roi ne vous voie point !

– Mais. voulut hasarder M. de Moléon qui ne savait si Jeanne allait être une amie ou une ennemie ; car, à lui aussi, la tête tournait.

– Le roi vient, sauvez-vous ! fit-elle en le poussant.

– Jeanne, sauve-le ! s’écria le marquis d’une voix suppliante.

– Je le sauverai, dit Jeanne, si le comte de Joux ne m’abandonne pas.

– Jeanne ! fit le marquis d’un air effaré, en disparaissant au plus vite.

– Et toi, Jeanne, dit la marquise, il ne faut pas que le roi te voie non plus.



– Au contraire, ma mère, répondit simplement la jeune fille en refermant la porte : puisque je dois à présent rester sous votre protection, il faut bien que, dès le premier jour, on sache à quoi s'en tenir... je parle de tout le monde.

Et en prononçant ces mots, Jeanne regarda madame de Pompadour dans le blanc des yeux ; ce qui convainquit celle-ci de la connaissance qu'avait sa fille de la nature de ses rapports avec le roi.

Madame de Nérès était sortie sur un signe de son amie.

Quand le roi entra, il eut un éblouissement : il était si loin de s'attendre à voir ces deux femmes ensemble !

Toutes les deux le reçurent en souriant : mais dès qu'il se fut remis, il ne fut pas difficile au monarque de s'apercevoir de la contrainte qui régnait sur leurs visages. Sa première pensée avait été de fuir ; mais cette contrainte l'avait un peu rassuré. Il se prépara néanmoins à subir un furieux assaut, et se demanda, en s'asseyant sur le fauteuil que lui avança la marquise, jusqu'à quel point ces deux femmes qui, pour lui, représentaient si admirablement le passé et l'avenir, pouvaient s'entendre ou se haïr.

– Votre Majesté ne sera pas surprise, dit madame de Pompadour, du désir que j'ai eu d'appeler mademoiselle de Nérès auprès de moi, dès que j'ai appris par quelle étrange erreur elle avait été conduite.

– C'est vrai, dit le roi en se rassurant, elle est votre filleule.

– Mieux que cela, sire, fit Jeanne en embrassant tendrement sa mère.

– Oui, reprit le roi, une amie sincère. Je connais le cœur de la marquise, et si elle vous aime, elle vous aime bien.

– Depuis longtemps, répondit la Pompadour en rendant à sa fille son baiser,

– Mais jusqu'à présent, dit le roi qui s'enhardissait tout à fait ; cette chère baronne avait élevé sa fille en véritable recluse au milieu de Versailles, la ville la plus mondaine du globe, au point qu'elle ne connaît pas la cour où sa naissance lui donne entrée et qu'elle n'avait jamais vu le roi, chose que le plus mince bourgeois ne se refuse pas !

– La baronne me l'a confiée, sire, et nous allons changer de manière d'être, car je comptais vous demander de vouloir bien la présenter demain à la reine.

– A la reine ! s’écria le roi. – C’est chose faite, ajouta-t-il aussitôt en se ravisant.

– Sire, reprit à son tour Jeanne, je vous remercie du fond du cœur de la bienveillance que vous daignez me témoigner en cette circonstance ; mais si ma m... ma marraine le permet, je désirerais que cette présentation eût lieu ce soir même.

– Soit, dit le roi.

– Mais pourquoi tant de presse ? demanda la Pompadour.

– Parce que je suis désireuse de voir régulariser la position que je dois occuper à la cour, répondit Jeanne en lançant un coup d’œil de côté au roi.

Il n’est rien, mademoiselle, répliqua le roi, à quoi vous ne puissiez prétendre, et je suis tout disposé, et la reine partagera mes sentiments, à accorder à votre mère une des charges les plus enviées.

– C’est bien pour ma mère, sire, elle est par sa naissance et par sa loyauté à la hauteur de toutes les positions : mais...

– Mais.

– Mais, ma marraine et moi nous avons à traiter avec Votre Majesté une affaire d’une importance considérable.

– Laquelle ? demanda curieusement le roi, car il ne se faisait guère de scrupule de satisfaire les dames, même dans Leurs demandes les plus extravagantes.

– Sire, ma marraine et moi nous nous intéressons très-vivement à un projet qui vous a été confié... n’est-ce pas, madame ?...

– Oui, certainement, répondit la marquise, cédant à l’influence de sa fille, quoiqu’elle fût fort troublée.

– Voyons, reprit le roi, expliquez-vous, mon enfant, vous savez quel est mon vif désir de vous complaire.

– Eh bien, sire, il s’agit du projet dont vous a parlé M. de Saint-Germain.

– Il n’est pas possible ! fit le roi stupéfait.

– Sire, ce projet est gigantesque et splendide, et il est de votre gloire d’y prêter les mains. n’est-ce pas, ma. marraine ?.

– Oui, oui, répondit la Pompadour.

– Ah ça, fit le roi riant, vous me surprenez étrangement, marquise !... Quoi ! il y a quelques jours, vous m’avez détourné de cette affaire en m’en

faisant remarquer les obstacles, et à présent... Vous êtes une adorable girouette, savez-vous !

– Sire... fit avec sévérité la marquise, que cette familiarité mettait mal à l'aise, vis-à-vis de sa fille.

Le roi reprit d'autant plus vite sa réserve qu'il s'aperçut de sa faute : car s'il voulait avoir la filleule, il ne fallait pas montrer trop de galanterie pour la marraine.

– Ainsi donc, mademoiselle, reprit-il, vous voulez voir M. de Saint-Germain empereur d'Orient.

– Oui, sire.

– Et vous me direz quel est l'intérêt personnel que vous avez à la réalisation de ce rêve ?

– Oui, sire.

– Et vous, marquise, vous m'engagez aussi, cette fois, bien sérieusement, à me lancer dans cette affaire ?

– Je vous en prie, sire, fit la marquise sur un regard de sa fille.

– Eh bien ! soit, dit le roi en se levant, je vais de ce pas faire assembler, pour dans une heure, mon conseil des ministres.

Et il salua les dames ; après quoi il leur baisa la main avec la plus exquise soumission.

– Allons, dit-il gaiement, vous verrez que je vais devenir, grâce à vous, un très-grand roi de France ; que je vais effacer tous mes aïeux ; et que, pour avoir combattu les infidèles, on me canonisera peut-être aussi, comme notre ancêtre direct, monsieur saint Louis !

A ce mot, la marquise n'y put tenir, elle partit d'un éclat de rire, que le roi fit taire d'un regard si sévère qu'elle en trembla de tout son être.

Jeanne, de son côté, avait souri ; mais le roi n'en vit rien, tant il redoutait de chercher le regard de cette jeune fille pour l'amour de laquelle il commençait à regretter très-sincèrement, en cet instant, de n'être point réellement un modèle de toutes les vertus.

– Ah ! fit-il en se ravisant, il faut écrire au comte de Saint-Germain, ma chère marquise, vous aurez plus tôt fait cela, vous, qu'aucun de messieurs mes secrétaires d'État.

– Et que lui dirai-je, sire ?

– Eh bien ! qu’il nous amène sa fille, qu’il la prépare à être présentée à la reine, par exception, d’ici à deux heures, et à épouser demain M. le duc de Chartres.

Le roi sortit, et dans le bruit que fit la porte en s’ouvrant et se refermant, il n’entendit pas l’exclamation sourde et désolée qui s’exhala de la poitrine de Jeanne à ses derniers mots.

– Qu’as-tu, mon enfant ? demanda la Pompadour en se précipitant vers elle.

– Mon père m’avait dit d’espérer.

– Malheureuse ! si le roi avait entendu ton cri, il eût compris à quel sentiment tu céda, et Henri était perdu.

– Mais, vous, ma mère, espérez-vous donc me voir un jour sa femme ?

– Oui, puisque tu l’aimes tant... Ah ! que n’ai-je pensé ainsi plus tôt !... mais j’étais dominée par le désir de te voir riche. Je ne te connaissais pas, mon enfant, bien que je ne t’aie jamais perdue de vue ; je pouvais te supposer frivole et superficielle, comme la plupart des jeunes filles de nos jours...

– Mais, je monte chez le roi, il m’a laissé parfois la faculté d’entendre, cachée derrière une mince cloison, ses conférences avec ses ministres... aujourd’hui, qu’il s’agit de toi, je veux écouter plus que jamais.

– Oui, je comprends, le roi Veut me faire épouser un prince, afin d’entraîner forcément l’assentiment de ses conseillers.

– C’est cela.

– Ah ! ma mère, dit naïvement Jeanne, car malgré la précocité de sa raison et la force de sa volonté, elle avait toutes les candeurs d’un enfant, si mon père réussit ; vous quitterez cette cour, j’espère, et vous vous laisserez faire impératrice d’Orient.

– Ah !... fit sourdement la marquise en pressant sa fille dans ses bras et lui fermant la bouche d’un baiser, tais-toi, enfant, tais-toi !...

Et la mère coupable, cachant sa rougeur dans le sein de son enfant, pleura les larmes amères écloses sous ce reproche innocent. La pauvre Jeanne ignorait et le double adultère et, sans doute, l’existence de M. d’Étioles.

– Jeanne, ta toilette n’est peut-être pas assez riche pour la présentation à la reine, dit la marquise afin de détourner son attention, si je te...

– Non, dit douloureusement Jeanne, Je voudrais mourir.

– Toi, mourir, folle !...

– Si le roi le veut... si mon père ne peut parer le coup, et réussir, comme il me l'a fait entrevoir, sans me condamner au malheur... que devenir...

– Nous en reparlerons tout à l'heure. Tu as raison, il faut songer à cela ! Ah ! et moi qui oubliais d'écrire au comte.

La marquise écrivit quelques lignes, plia la lettre et l'emporta.

Restée seule, Jeanne se jeta dans un fauteuil et se mit à fondre en larmes. Elle ne prévoyait pas la fin de ses tourments.

La baronne accourut lui porter ses consolations ; mais, malgré la force et le courage que pouvait lui donner ce cœur dévoué, une sorte de fièvre s'empara de la pauvre Jeanne.

C'était elle qui, à son tour, allait se trouver clouée sur le lit de douleur ; et au milieu des frissons et du délire elle se disait, avec désespoir, qu'Henri ne serait point là pour la guérir, comme elle avait espéré, elle, ramener par sa vue et ses soins, la raison de son amant.

En revenant des appartements du roi et retrouvant son enfant dans cette douloureuse situation, la marquise courut elle-même chez Saint-Germain, car le docteur Quesnay ne se fiait qu'au temps et à la force de l'âge pour combattre cette maladie : elle sentait que le comte seul aurait le pouvoir de sauver leur enfant. N'avait-il pas déjà fait des miracles ?

Elle fut introduite dans le petit salon que nous connaissons, pendant que l'on allait prévenir le comte de sa visite. Elle demeura tout d'abord frappée de la ressemblance de sa fille avec le portrait de l'impératrice Yolande ; mais son attention fut bientôt détournée par un bruit léger qui se produisit à sa droite.

La marquise porta les yeux de ce côté et vit une jeune femme qui, du bout de ses ongles roses, frappait sur les vitres de la porte-fenêtre donnant accès au jardin d'hiver.

– Louise ! s'écria-t-elle en la reconnaissant, oh ! c'est vrai, j'avais oublié qu'elle était ici !... J'ai été bien ingrate... car le comte m'a sauvée en cette triste circonstance.

– Ouvrez-moi donc ! fit la jeune femme avec impatience

– Mais il m’avait dit qu’elle était folle !. continua la marquise en l’examinant à travers les vitres.

En ce moment sans doute la malheureuse Louise n’offrait aucune apparence de démence ; car la marquise ouvrit la porte sans nulle appréhension, et mue seulement par un excessif désir de curiosité.

– Ah ! madame de Pompadour !... fit Louise avec satisfaction.

– Elle me connaît !... s’écria la marquise, se repentant déjà d’avoir ouvert.

– Vous venez me chercher, n’est-ce pas ; il veut me voir... mais mon fils, je ne puis lui présenter mon fils, il est mort.

– Malheureuse ! fit la marquise avec pitié.

– Il est mort, on me l’a tué, car il paraît que les enfants de cet homme doivent tous mourir.

– Que dites-vous là !... s’écria madame de Pompadour effrayée.

– Oh ! je sais bien des choses, moi !... dit Louise en mettant un doigt sur sa bouche et en écoutant dans toutes les directions.

– Parlez, parlez... fit la marquise, avide de découvrir un secret quelconque.

– Mais vous n’en direz rien ?...

– Soyez tranquille.

– Eh bien ! on vous a tous trompés.... mon enfant est né avec toutes les apparences de la mort, mais il vivait !

– Ah ! fit la marquise avec explosion, qu’est-il devenu ? qu’en a-t-on fait ?... Êtes-vous sûre qu’il l’ait tué ?...

– Lui, le Seigneur, oh ! il en est innocent.

– Mais expliquez-vous mieux, par grâce ! de qui parlez-vous ? quel est ce seigneur ?

– Écoutez, le seigneur a dit à un vilain homme, à Orseolo, il me faut un enfant... Orseolo a répondu :

– Je l’ai depuis plusieurs jours... et ce n’est que lorsqu’il a été égorgé...

– Égorgé !... fit la marquise avec horreur.

– Ce n’est qu’après avoir recueilli tout son sang, que cet infâme Orseolo a avoué au seigneur que cet enfant était le mien !

– Quel mystère !

– Et celui du roi ! reprit Louise avec force, celui du roi !

– Tais-toi !...

– Ah ! vous voulez me perdre, vous !... m'enfermer à la Bastille ! mais je ne vous crains pas... non, c'est au Seigneur que vous en voulez... mais qui êtes-vous donc je ne vous connais pas !...

– Elle me fait peur... murmura la marquise qui essaya de s'échapper, car elle ne reconnaissait que trop, à présent, que cette malheureuse était bien folle.

Cependant une réaction terrible venait de se faire dans tout l'être de cette créature, bien belle encore malgré sa triste situation. Elle semblait frappée de la foudre et demeurait immobile... puis, désignant la porte par laquelle la marquise avait été introduite, elle se mit à marcher à reculons, lentement, et comme si elle obéissait à une volonté invisible.

– Il vient ! il vient !

Elle traversa la porte-fenêtre, descendit le perron, et disparut derrière les grands cactus du jardin.

La marquise se bâta de refermer la porte sur elle, et elle se disposait à quitter cette pièce, lorsque la porte principale s'ouvrit : le comte de Saint-Germain entra.

– Lorsqu'on m'avait annoncé votre visite, marquise, dit-il aussitôt, j'ai cherché quel en était le but avant de descendre vers vous, et j'ai vu que Jeanne était malade. Elle a une fièvre horrible. Pour la calmer, dites-lui que M. de Moléon est sorti de la Bastille ; si la fièvre résiste, vous la laisserez agir jusqu'à demain, et demain vous lui ferez boire cette potion, d'heure en heure, en quatre doses.

– Ceci ? fit la marquise en considérant la fiole que lui tendait Saint-Germain avec une certaine répugnance.

– En quatre fois, d'heure en heure, rappelez-vous.

– Et notre enfant sera sauvée ?

– Oui sauvée, vous dites bien, car elle est en danger de mort ou, ce qui est pire, peut-être elle deviendrait folle.

La marquise jeta un coup d'œil rapide vers le jardin, et l'idée que Jeanne pouvait être frappée comme l'était la malheureuse Louise l'épouvanta. Elle serra la fiole et se dirigea en toute hâte vers le porte.

– Marquise, dit le comte en l’arrêtant, vous avez entendu les ministres, et vous ne me dites rien ! Vous avez su, je pense comme je l’ai fait d’ici, peser la valeur des mauvaises raisons dont ils ont accueilli l’ouverture faite par le roi ?

– C’est vrai.

– Cela tient à ce que cette entreprise leur a apparu tout à coup avec ses complications, au lieu de leur montrer le but dégagé de ses obstacles. Il eût fallu les préparer d’avance, leur faire toucher du doigt le succès, les intéresser, leur faire envisager les avantages qu’ils y trouveront, même personnellement. tout cela était dans mon plan ; mais cette fatale entrée de Jeanne au Parc aux Cerfs m’a tout fait précipiter. Dieu veuille que l’égoïsme des uns et la lâcheté des autres ne me soient pas des obstacles plus insurmontables que ceux que la nature, la diplomatie et les armées m’opposeront.

– Comte, si vous me promettez de laisser M. de Moléon épouser Jeanne, je vous promets de m’atteler à votre projet et de le faire triompher.

– Votre ami, M. de Choiseul, est Autrichien de cœur et d’idées.

– Qu’importe ! n’êtes-vous pas le père de Jeanne ?

– C’est qu’Antoinette a bien haï autrefois Sylvio.

– Antoinette est aujourd’hui une vieille femme qui calcule et qui aime saintement. Autrefois elle était folle.

– Oui, elle a bien changé, c’est vrai, dit Saint-Germain avec amertume.

– Vrai, marquise, vous avez haï et trompé ce pauvre Sylvio, et pourtant je vous préférerais ainsi.

– Ah ! l’ambition !... l’ambition !... s’écria la Pompadour avec douleur.

– A qui le dites-vous ?

– Tenez, marquise, voulez-vous que je vous dise encore une chose qui a toujours étonné Sylvio ?... Oui, n’est-ce pas ? Eh bien ! c’est qu’Antoinette, avec son énervante ambition, n’ait pas cherché à supprimer l’obstacle faible et sans racines qui la sépare du trône.

– Taisez-vous !... fit la Pompadour en frissonnant de la tête aux pieds, effrayée qu’elle était de la perspicacité de cet homme qui lisait si bien dans sa pensée.



– Vous n’en avez jamais eu la force, belle marquise, vous n’êtes pas méchante ! Mais ne parlez plus d’ambition !... L’ambitieux, voyez-vous, sacrifie tout ; il trempe ses mains dans son propre sang... il veut réussir à tout prix.

– Oh ! vous épargnerez Jeanne !... s’écria la marquise, qui vit tout à coup se dresser devant ses yeux comme l’apparence fugitive d’un enfant dont la gorge montrait, béante, une large plaie sanglante.

– Il faut que Jeanne épouse le duc de Chartres. après nous verrons, je lui ai promis qu’elle serait heureuse. et elle le sera.

La marquise partit soulagée, quanta Jeanne ; mais, invinciblement, sa pensée était sans cesse ramenée vers Louise la pauvre folle.

– Les fous disent parfois la vérité, murmura-t-elle en rentrant au palais.

## XXXIII

### L'ULTIMATUM DE MADEMOISELLE DIANE.

Nous allons laisser, pour quelque temps, ces divers personnages en présence, pour nous reporter vers d'autres qui, pour être moins brillants, ne méritent pas moins tout notre intérêt.

Pendant qu'Henri de Moléon était dans la chambre de Jeanne, M. Melchior Pinson était resté dans le jardin de la maison du Parc aux Cerfs, où, caché derrière un gros arbre, il appréhendait à chaque instant de se voir découvert. Il ne tarda pas à s'impatienter et se dit qu'il était venu en ce lieu redoutable pour tâcher de voir ou de délivrer, – en admettant qu'elle y consentît, – mademoiselle Rose Picard ; c'est pourquoi, après s'être longtemps défendu de cette indiscrete injonction, il prit le parti d'examiner les autres chambres. En conséquence, au lieu de décrocher immédiatement l'échelle, il en gravit résolûment les échelons et arriva bientôt à fleur du balcon.

Il se haussa encore un peu et plongea dans l'appartement, où il aperçut très-distinctement Jeanne et Henri ; mais presque aussitôt une porte s'ouvrit, – et à la vue du personnage qui entra, Pinson fut saisi d'une si grande frayeur que ses yeux se fermèrent et que ses mains faillirent lâcher l'échelle.

Nous avons vu précédemment quel était ce personnage.

Pinson, pâle comme un mort, les cheveux hérissés, les dents claquant, inondé d'une sueur glacée, descendit ou plutôt coula le long de l'échelle et tomba à terre sur les genoux.

– Cette maison doit être considérée comme résidence royale ! se dit-il. – On me prendra pour un assassin, et je serai roué en grève, comme ce pauvre Damiens !.

Et, perdant la conscience de sa dignité, il se mit à fuir vers le fond du jardin. Là il acquit soudain, dominé par la peur, une souplesse de membres et une élasticité de muscles extraordinaires ; – il y eut du chat dans sa nature pendant quelques minutes. Il escalada la muraille au moyen des branches flexibles d'une vigne, enjamba la crête et sauta.

Il y avait neuf pieds de haut, et il tomba comme s'il eût sauté de dessus une chaise, et, sans songer à admirer sa légèreté ou son bonheur, il se mit à courir comme s'il eût eu cinq cents diables à ses trousses. Mais en approchant de son hôtel, il réfléchit qu'il lui serait difficile d'établir un alibi si par hasard il était poursuivi ; c'est pourquoi il prit le parti de rentrer à Paris, et comme à cette heure il était impossible d'avoir une voiture, il se résigna à faire la route à pied.

Déshabitué de la marche, il se reposait souvent, si bien que le jour se levait comme il n'en était encore qu'au pont de Sèvres. Il continua, et il venait de passer Chaillot lorsqu'il vit venir de son côté un mauvais carrosse, attelé de deux chevaux dont la vigueur le frappa.

– Je connais cet attelage-là ! se dit-il... Eh ! pardieu, c'est celui de Rancrolles !.

C'était en effet le chevalier se dirigeant sur Versailles, et qui, à la vue du jeune financier, lança à travers la portière un tel juron de contentement que celui-ci s'arrêta d'abord et courut ensuite lui serrer la main avec effusion.

– Vous ne venez pas à Versailles ? demanda le chevalier.

Pinson n'osa dire non, de peur d'exciter des soupçons ; – il donna à sa présence en ce lieu, à cette heure indue, une cause folâtre et monta à côté de Rancrolles.

– D'où venez-vous donc ? Il y a un siècle qu'on ne vous a vu, mon cher ami.

– Un petit voyage en Italie... répondit Pinson avec assez d'embarras.

- Oh ! vous avez dû faire là des études sur l’amour !
- Oui. Mais voyez-vous, mon cher chevalier, la richesse et les honneurs sont toujours les véritables sources de la félicité humaine.
- Ça, vous avez toujours envie d’être. titré ?
- Pourquoi me demandez-vous cela ?
- C’est que je pourrais peut-être vous faire obtenir un titre, quelque chose comme... celui de marquis...
- Vous, mon bon ami ? Assurément, ce n’est pas l’envie qui me manque ; mais vous m’avez parlé de magistrature. Enfin, comment vous y prendrez-vous ?
- C’est excessivement simple : il faudrait...
- Il faudrait ?...
- Vous marier.
- Encore ! Je suis donc destiné à n’être titré que par la grâce d’une femme ! Vous conviendrez que je n’ai pas eu de chance de ce côté.
- D’accord ; mais cette fois vous auriez d’autant plus de satisfaction qu’il s’y joindrait pour vous celle d’être particulièrement agréable à Sa Majesté.
- Oui-dà !
- Vous acceptez ?
- Je refuse, corbleu ! fit Pinson, rouge d’indignation. – Jour de Dieu ! j’aimerais mieux être portefaix, moins encore, argousin, le dernier des drôles, j’aimerais même mieux être pendu que d’être... merci !
- Vous avez raison, mon ami, fit le chevalier avec le plus beau sang-froid, c’est bien, c’est très-bien !... je n’attendais pas moins de votre honneur, de votre dignité. Tout cela n’était que pour vous éprouver.
- Voyons, chevalier, avouez-moi qu’il s’agirait d’épouser une femme à laquelle le roi veut du bien, et que cette femme c’est. Rose.
- Je ne sais pas, je vous dis que je parlais en l’air. Mais les sentiments nobles et loyaux dont vous venez de faire preuve vous acquièrent à jamais mon estime ; aussi n’hésiterai-je plus à vous présenter au conseiller dont je vous ai parlé, et je suis convaincu qu’il partagera mon opinion dès la première vue... sans compter, cher Pinson, qu’il a une fille d’une beauté extraordinaire.
- Oh !... plus jolie que mademoiselle de Nérès ?

– Cela dépend des goûts, vous verrez.

Peu de temps après, ils faisaient leur entrée dans Versailles, où un dîner exquis prédisposait les deux amis à la visite qu'ils avaient à faire.

Trois heures sonnaient lorsque le chevalier de Rancrolles présenta Pinson à sa famille.

– Mademoiselle de Romans ! s'écria Pinson en reconnaissant Diane, car il avait eu souvent l'occasion de la voir dans la boutique de Rose Picard, la mercière.

Entre visages de connaissance, l'intimité ne tarde pas à s'établir, et Diane, qui avait ses projets, se résignait à devenir simplement riche ; aussi fut-elle pleine d'habileté, tandis que le conseiller se montra froid et réservé, comme il convient à la magistrature assise.

Pinson accepta à dîner pour le lendemain, et en sortant convint avec le chevalier qu'il n'avait jamais vu de beauté plus éblouissante, – même dans son fantastique voyage en Italie. Rancrolles ne le quittait pas d'une semelle : il voulait le tenir à cent lieues de Rose Picard, et, à cet effet, le plus court était de ne pas le laisser repartir pour Paris.

Diane seconda admirablement son oncle en cela, et tout marchait pour le mieux, lorsque le lendemain, quelques minutes avant de se mettre à table, sa camériste entra dans le salon et lui glissa quelques mots à l'oreille.

– Je n'y suis pas ! répondit Diane avec hauteur.

Le chevalier, fort intrigué de ce mystère et mû par une sorte de pressentiment, quitta un instant le salon pour s'informer quel était le visiteur que Diane faisait éconduire si lestement.

Les bras lui tombèrent de stupéfaction en reconnaissant Lebel.

Il le rattrapa sur l'escalier.

– Eh ! cher monsieur, dit-il avec effusion, c'est vous ?

– Oui, répondit Lebel d'un air piteux.

– Ah ! l'on s'est bien mal conduit avec nous ! dit Rancrolles.

– Je le reconnais, dit le premier valet de chambre du roi ; – aussi n'a-t-on pas songé un seul instant à vous retirer vos fiches de consolation. Seulement, mon cher chevalier, si vous m'en croyez, vous gagnerez votre gouvernement.

– Ah ! vous craignez que je ne vous sois contraire, vous avez tort, grand tort !

– Eh bien ! voyons, moi, je ne tiens qu'à vous être agréable. – Ce n'est pas ma faute si d'incroyables fatalités nous ont traversés !.

– Et la mienne donc !

– Chevalier, est-ce que vous m'abandonneriez, vous aussi ?

– Dame, c'est selon.

– Je vous demande deux jours pour réfléchir. Le roi est en ce moment dans l'affliction, mais chez lui cela passe vite, et.

– Je vous en donne huit, dit Rancrolles, vous voyez que je suis bon prince.

– C'est entendu, fit Lebel en se sauvant au plus vite après lui avoir serré la main.

– Que diable est-ce que cela ?. se demanda Rancrolles en considérant un petit papier chiffonné, resté, il ne savait comment, dans sa main.

C'était un billet de caisse de deux mille livres.

– Décidément, Diane va peut-être trop loin, murmura-t-il en remontant.

Il attira sa nièce dans un coin et lui fit part de l'entrevue.

– Mon oncle ; vous baissez étrangement, répliqua Diane avec hauteur.

– Tu rénonces !.. prends-y garde. la concurrence est une chose terrible ! Il n'est bruit dans tout Paris que de la beauté d'une certaine Morphise... Il est vrai que c'est une courtisane. mais Lebel s'en est ému. Gare !

– Je veux, écoutez bien cela, je veux qu'il vienne, lui-même, me chercher ici.

– Qui donc ?

– Le roi.

– Ici ! Y penses-tu ! c'est invraisemblable et impossible.

– Il viendra. ou je serai madame de la Pinsonnière.

# XXXIV

## LA FLEUR DE LYS.

Saint-Germain entra dans la chambre d'Angiolina. Son œil était plus sombre, son regard plus sévère que jamais, et dans les plis nombreux de son front semblaient serpenter les menaces d'un orage.

– Ah ! Paonèse, fit Angiolina en marchant vers lui, qu'il y a donc longtemps que je ne t'ai vu venir à moi souriant.

Il s'arrêta et la considéra en serrant les dents, la poitrine gonflée de colère ; elle voulut lui jeter les bras autour du cou, mais Saint-Germain fit un pas en arrière et, saisissant dans sa main nerveuse l'un des poignets charmants de la brune fille, le serra si fort qu'elle poussa un petit cri douloureux.

– Tu me fais mal ! dit-elle d'une voix où le reproche atteignait presque le remerciement.

Saint-Germain la repoussa rudement, et elle alla tomber sur une des piles de coussins épars dans la chambre où elle resta courbée et tremblante.

– Qu'as-tu donc, Paonèse ?... demanda-t-elle d'une voix faible.

– Je t'avais dit, s'il lui arrive malheur...

– Eh bien ?.

– Tu vas me trahir, je le vois !

– Moi !

– Toi, ou ta mère. Elle jalouse Jeanne, et veut sa perte, je te dis que je le vois ! Tu es un mauvais génie, Angiolina, femme au nom si trompeur, car c’est toi qui es la cause !. Ton exécrable mère croit que la source des richesses qu’elle a déjà amassées par toi va se tarir, tout est là ! mais si tu n’avais pas parlé, si tu ne lui avais pas dit...

– Paonèse, Paonèse, fit l’Italienne en relevant la tête, ce n’est pas moi, c’est toi qui es la cause !

– Moi !

– Ah ! je te le dis aujourd’hui, parce que tu m’accuses, autrement je me trouvais heureuse de mon opprobre. Moi, un mauvais génie !... c’est toi qui m’as faite ce que je suis ! tu as jeté dans mon âme, tu y as fait germer, tu as développé en moi ces instincts de courtisane qu’un moment j’ai cru te voir heureux de récolter ; et quand j’ai bien connu ce que c’est que l’amour et la volupté, au lieu de m’enfermer sous triples verrous, au milieu de hautes murailles, comme à Stamboul, tu me laisses assez libre pour m’ennuyer et pour chercher à découvrir la cause de mes ennuis. Ah ! Paonèse, c’est toi qui es coupable, car dans la même journée, dans l’espace d’une heure, j’ai vu la même femme aimée des deux seuls hommes qui pour moi sont tous les hommes !

– Tais-toi !... ne put s’empêcher de dire Saint-Germain en se détournant, car il se sentait réellement atteint par le remords.

– Tu as façonné mon âme, mon cœur, mon corps, mes sens à ta guise, à ta volonté ; tu m’as insufflé toutes les ardeurs de l’amour, et tu n’as pas songé qu’avec elles devaient naître les passions qui l’accompagnent, la jalousie, la colère, l’envie ! Paonèse, je te le dis, Paonèse, je te le répète, ce n’est pas moi qui suis coupable, c’est toi !

– Angiolina... répondit Saint-Germain d’une voix douce, mais ferme, j’ai juré que je briserais tous les obstacles.

– Ah ! tu veux me tuer ! s’écria la jeune fille avec exaltation.

– Je veux que tu meures.

– Soit, j’y consens, Paonèse, je veux bien mourir, mais de ta main !. je t’en supplie, ami, de ta main !...

– Faiblesse des hommes ! murmura le comte en s’éloignant de quelques pas et s’asseyant sur une pile de coussins, en face d’Angiolina.



Celle-ci le regardait avidement ; elle semblait désormais ne pas devoir vivre assez pour perdre une seconde à arrêter sa vue ou sa pensée sur tout ce qui n'était pas ce être adoré.

– Angiolina, continua Saint-Germain d'une voix grave, tu as été, toi et Jeanne...

A ce nom, l'Italienne laissa échapper un mouvement de fureur convulsive.

– Jeanne est ma fille, répondit simplement le comte.

– Ah !... s'écria Angiolina qui se précipita vers lui et tomba à genoux, frappant son front sur le sol, et éclatant en sanglots.

– Oui, continua le comte, toi et Jeanne vous avez été jetées sur ma route pour ma perte... j'aurais dû descendre dans l'arène nu, seul, armé seulement du glaive, et je m'y trouve enfermé, affaibli, énervé, rapetissé par vous !...

Angiolina releva la tête, l'accent douloureux du comte, en prononçant ces paroles, lui faisait plus de mal que les menaces qui s'adressaient à elle-même.

– L'amour paternel, reprit Saint-Germain, m'a fait dévier de mon chemin, il m'a fait envisager les choses moins froidement, je lui ai cédé, et de mes concessions naissent des entraves et des obstacles... Quant à toi, Angiolina, toi !... Oh ! je veux te le dire, car de ma confusion naîtra peut-être la force qui me manque... Écoute, si tu m'as vu céder à tes séductions, tu t'en es applaudie, pauvre folle, tu as cru remporter sur moi une victoire... eh bien ! détrompe-toi, il y a longtemps, bien longtemps que je t'... que je t'aime, oui !...

– Paonèse !... fit la brune fille en joignant les mains, d'une voix enivrée, et comme si elle voyait le ciel s'entr'ouvrir.

– J'ai rudement combattu cet amour absurde, indigne de moi, qui dois être mort à tout amour ; et j'ai cru ne pas y trouver de meilleur moyen que de m'empresser de réaliser le projet pour lequel je t'avais élevée depuis que tu m'appartiens, oui, j'ai pensé me guérir, oublier, en te jetant dans les bras d'un autre. Oh ! mais j'ai bien souffert, va !...

– Tu as souffert pour moi ! fit Angiolina, dont l'extase augmentait.

– Je rougis, j’ai honte de t’avouer tout cela, je préférerais m’ouvrir la poitrine ; mais c’est aujourd’hui le jour des expiations, et je suis bien certain de n’avoir pas à rougir longtemps encore, puisque tu dois mourir.

– Oh ! mais, tue-moi donc tout de suite, Paonèsè, car maintenant que tu m’aimes, j’ai peur de mourir de joie !.

En disant ces mots, elle s’était traînée jusqu’à lui, elle embrassait ses genoux avec toute la force de son amour et de l’effroyable exaltation jetée dans son âme, par le moment suprême où elle croyait toucher.

– Oui, tu mourras, car maintenant que tu as été flétrie par les embrassements d’un autre homme, tu ne peux plus être à moi.

– Paonèsè, tu m’avais dit, ne te rappelles-tu pas ? que nos âmes changeaient, qu’elles émigraient d’un corps dans un autre, et que par la force et la magie de ta science tu me rendrais digne de ton amour.

– J’ai dit cela, c’est vrai.

– Eh bien ! si je meurs, fais que mon âme passe dans le corps d’une fille pure et chaste, et qui t’aime.

– Oui.

– Tue-moi, Paonèsè, moi morte, ma mère ne pourra rien, et Jeanne sera bien tranquillement ta fille !. Ma mère ; une mère ! c’est elle qui ferait cela !. Et Dieu m’a donné une telle femme pour mère !...

– Eh ! la Marozia n’est pas ta mère ! fit Saint-Germain en se levant.

– Que dis-tu, Paonèsè, elle n’est pas...

– Je t’ai achetée sur le marché de Constantinople, et comme j’avais besoin que la Marozia eût une fille, elle t’a élevée comme telle.

– Paonèsè, elle ne m’a jamais aimée, je sentais cela, et moi, le croiras-tu, elle m’a toujours fait peur. Ah ! Dieu soit loué !

– Tais-toi ! Dieu est dans tout, dans le mal comme dans le bien, quand il frappe, c’est pour nous avertir. Lève-toi.

Angiolina se dressa sur ses pieds et resta immobile devant lui, dans l’attitude d’une esclave.

– Enveloppe-toi d’une robe et d’une mante sombres.

Angiolina obéit avec promptitude ; et fut prête en un instant.

– Suis-moi, dit Saint-Germain en se dirigeant vers la porte.

– Tu m’as achetée, je suis ton esclave, je t’aime, tu es mon maître !... marche, Paonèse, tu me conduirais vers un gouffre furieux, vers une mer de flammes et de laves, dans l’enfer, je te suivrais.

Saint-Germain marcha le premier, suivi par l’Italienne comme par son ombre ; il avait la clef des portes et de souterrain, et tous deux gagnèrent le château. Une fois dans le château, ils n’avaient plus qu’à se jeter dans son carrosse.

Comme ils quittaient le Parc aux Cerfs, la princesse Tadolini y arrivait.

Les parents des recluses admises aux honneurs de la faveur royale n’étaient pas facilement admis dans cet asile de la volupté, d’autant plus que, pour l’ordinaire, les jeunes filles ignoraient la qualité de leur mystérieux amant ; mais la princesse avait apporté une si louable complaisance à satisfaire les fantaisies du débauché monarque, qu’elle jouissait de ses grandes et petites entrées au Parc aux Cerfs.

Madame Bertrand voulut l’accompagner jusqu’à la chambre de sa fille ; mais comme la nuit s’avançait, elle congédia la gardienne du sérail à la porte de l’appartement, et se dirigea seule à travers les salons.

Mais en approchant de la porte de la chambre d’Angiolina, une voix bien connue d’elle, celle de Paonèse, frappa son oreille ; elle écouta. De sorte que lorsqu’elle poussa cette porte, elle avait entendu la fin de l’entretien de ces deux êtres, et par conséquent se trouvait parfaitement édifiée sur le peu de sympathie qu’elle leur inspirait.

– Il l’emmène, dit-elle, il l’aime !...

Elle ne put retenir un mouvement de rage ; mais il y avait dans l’âme de cette femme un sentiment plus vivare encore que sa passion pour Paonèse, l’amour de l’or.

– Il me ruine !... ajouta-t-elle presque aussitôt grinçant des dents et serrant ses poings à se meurtrir la chair.

– Elle partie. le roi ferme ses coffres !... continua-t-elle, et les miens sont loin d’être pleins !...

L’avarice est assurément celui des sept péchés capitaux qui fournit le plus amplement la cuisine horrible de messer Satanas ; et il n’est pas de rubriques, d’inventions, de méfaits qu’elle n’appelle à son aide pour

satisfaire la soif qui la dévore. Il faut malheureusement reconnaître que l'amour est l'une des cordes qu'elle pince avec le plus de succès.

La Tadolini restait debout au milieu de la chambre, en proie au plus amer des désappointements ; lorsqu'en relevant la tête, penchée jusque-là sur sa poitrine, elle rencontra son image réfléchie dans une grande glace, et s'arrêta complaisamment à la considérer.

– Angiolina est plus belle que moi, assurément, se dit-elle en souriant, mais la Pompadour ne me va pas à la cheville. et malgré tout, le roi, dit-on, l'aime furieusement... si j'essayais !...

Cette pensée ambitieuse n'était certainement pas de celles qu'on peut traiter d'invraisemblables, et plus la princesse se regardait dans la glace, plus elle se raffermissait dans le projet qui, tout à coup, venait de germer dans son esprit.

– C'est un homme étrange que ce roi !... se disait-elle. Son égoïsme et ses passions le dominant entièrement. Ah !... s'il venait ce soir !...

Elle se rapprocha de la glace et releva avec soin quelques boucles de sa chevelure, lissa ses sourcils du bout de ses doigts, essaya le tranchant de son sourire, se rendit compte de la suprême séduction empruntée par ce sourire aux deux fossettes creusées dans le marbre transparent de ses joues, fit scintiller la fausse prunelle de son œil transtévérin, et s'assura que son corsage offrait bien toutes les conditions voulues pour captiver les regards de ce roi, dont l'histoire a eu soin, dans ses chroniques secrètes et galantes, d'enregistrer les préférences en ce genre.

Son instinct ne l'avait pas trompée, et elle aussi connaissait bien son roi Louis XV ; car elle n'avait pas terminé sa rapide inspection, qu'elle entendit retentir dans la pièce voisine les pas bien connus du sultan.

Grâce à sa vue basse, le roi la prit pour Angiolina, mais le révérencieux salut qu'il en reçut l'arrêta dans ses familiarités, et il la reconnut. Au fond, il ne fut pas trop fâché de la reconnaître, car il savait la Tadolini assez gaie.

– Ma foi, sire, dit-elle en égrenant le plus franc sourire, je suis venue sans façon demander à souper à Votre Majesté.

– De grand cœur, princesse, répondit le roi en lui baisant la main, mais.

Et il sembla chercher Angiolina du regard.

– Angiolina, sire, est une petite sotte, ne vient-elle pas de se rappeler tout à coup que c’était aujourd’hui jour de deuil et d’abstinence, et qu’il fallait aller s’humilier devant le tribunal de la pénitence.

– Elle a fort bien fait, assurément ; moi-même aujourd’hui.

– Et moi aussi, sire, mais il y a temps pour tout !. Elle vient de partir à l’instant pour Saint-Louis, et m’a bien recommandé de vous faire souper sans l’attendre.

– Eh bien ! soupons ! dit le roi, car j’ai grand’faim.

Ils passèrent tous deux dans la salle à manger, au milieu de laquelle se trouvait la table toute servie et accompagnée, comme toujours, des petits meubles chargés de suppléer au service des gens.

Le roi mangea du meilleur appétit et but de même. La Tadolini était la plus attentive des Hébés : au milieu des rires et des rasades, elle sut si bien entremêler une foule d’historiettes à la Boccace et chanter des canzonettes lascives, auxquelles sa voix claire, suave, insinuante, donnait un irrésistible attrait de volupté ; elle mania si habilement cette langue d’amour dont l’Italie a l’adorable monopole que le roi, nature inflammable, cœur volage, sens toujours éveillés, jura par les grands dieux d’Ovide que, de longtemps, il ne s’était trouvé à pareille fête.

– Chère princesse, s’écria le roi, enthousiasmé et buvant à longs traits, je crois que, très-certainement, vous portez adorablement le joli nom que vous ont donné vos parents.

– Eh ! quoi !... fit la Tadolini, sans pouvoir retenir un léger mouvement d’effroi.

– Ne vous appelez-vous pas Marozia ?

– En effet, sire, ce nom est fort commun en Italie, répondit-elle en sentant son cœur serré comme par une tenaille, bien qu’en souriant elle fût briller ardemment le feu de ses prunelles.

– N’y eut-il pas jadis une Marozia, moins belle que vous, j’en jurerais, qui fut la maîtresse d’un pape et rendait tout le monde fou d’amour ?

– Je parie, sire... dit la princesse sans repousser le roi qui lui prenait la taille et venait de déposer un long baiser sur son cou brun et planté de ces petits cheveux qui, crépus et frisottants, indiquent sûrement les ardeurs du sang.

– Que pariez-vous, ma belle ?

– Que si M. de Saint-Germain était là, il trouverait peut-être que cette Marozia, maîtresse du pape Sergius III, et moi, sommes la même femme.

– De même qu’il se dit, lui, le même homme que l’empereur Michel Paléologue.

– Oh ! la bonne folie ! s’écria la princesse en se renversant sur l’épaule de Louis XV, qui ne laissa pas ce mouvement d’abandon sans récompense.

– Princesse, c’est d’Hozier, mon roi d’armes, qui m’a appris votre nom... et à propos de ce nom, il m’a raconté je ne sais quelle histoire d’une Marozia, célèbre aussi dans les annales judiciaires de mon royaume, là-bas, dans le Midi, je ne sais pas... buvons, princesse, buvons à Saint-Germain, à qui je dois Angiolina et vous ! les plus admirables prêtresses de Vénus que j’aie jamais rencontrées.

– Saint-Germain ?... demanda la princesse.

– Eh ! oui, ne le saviez-vous pas ?...

– Ah ! c’est Paonèse ! se dit la princesse en réfléchissant.

– Buvons ! répéta le roi, qui couvrit de baisers brûlants l’épaule de la princesse.

Celle-ci, aux paroles du roi et au contact de ces baisers, frissonna de tout son corps ; seulement, ce n’était ni de plaisir ni d’amour, c’était d’effroi ; elle voulut se lever, mais le roi la retint.

– Angiolina va rentrer, dit-elle avec un embarras que le roi prit pour une pudique réserve.

– Diable !. dit le monarque en se levant, mais sans quitter la taille de la Tadolini, qui suivit le mouvement et se trouva ainsi tout à fait dans ses bras.

La princesse voyait bien son triomphe, mais elle en avait peur. Cependant elle ne tarda pas à surmonter toute crainte et tout scrupule, et elle se laissa aller à marcher avec le roi qui se dirigeait, la tenant toujours embrassée, vers une petite porte située au fond de la salle à manger.

– Mais, dit-elle, ce n’est point là la chambre où nous devons attendre Angiolina.

– Bah !... répliqua le roi en lui fermant la bouche d’un baiser.

Il poussa la porte qui se referma sur eux sans bruit.

Quelque bonne envie que le lecteur puisse avoir de suivre le couple dans ce réduit mystérieux, nous nous voyons forcé de rester devant sa porte, lui offrant pour compensation de lui détailler les adorables et drolatiques amours que M. Boucher et ses confrères avaient peints sur ses panneaux. Cependant il préférera peut-être apprendre plus vite le résultat de cette aventure.

Au grand jour, Louis XV se réveilla, et, de même qu'au petit souper, il confessa à part lui que depuis bien longtemps il ne s'était trouvé à pareille liesse.

La belle, la magnifique Marozia dormait, offrant à la vue, pourtant déjà bien blasée du sultan, les sculpturales séductions de son corps sans voile, lorsque tout à coup, et sous l'oppression sans doute d'une vision pénible, elle se retourna. Ce n'étaient plus les mêmes aspects, mais l'idéal artistique n'y perdait rien, et le regard du roi errait sur ces perfections plastiques, lorsque son œil s'arrêta sur l'épaule mise entièrement à nu par la batiste déchirée.

Sur cette épaule, rivale du plus riche morceau de marbre modelé par Michel-Ange, brillait comme une petite cicatrice, un stigmatte blanchâtre, presque tout à fait perdu dans le grain mat de la peau, mais cependant visible.

Le roi s'approcha et sentit aussitôt une sueur froide inonder son visage.

– Oh !... fit-il avec effroi en reculant d'un pas.

Mais il ne pouvait en croire ses yeux, et, se rapprochant doucement, il étendit la main, et, du bout de ses doigts raidis, il appliqua sur l'épaule de la princesse un petit coup sec, une tape rapide.

Aussitôt l'ivoire de la blanche épaule se rougit, et au milieu de cette place, où le sang afflua, apparut clairement, nettement, horrible...

Une fleur de lys.

– Marquée !... fit le roi en s'éloignant avec stupeur.

La Tadolini se réveilla, comprit et s'enveloppa dans les couvertures en laissant échapper un rugissement de lionne ou de panthère blessée qui glaça le roi d'épouvante.

Il s'enfuit au plus vite en donnant des signes non équivoques de la plus indicible terreur.

La Marozia s'habilla à la hâte, il lui semblait que les murs de cet hôtel allaient s'écrouler sur elle et l'ensevelir.

– Perdue ! perdue !... murmurait-elle. Ah ! si Paonèse est bien ce comte de Saint-Germain, il me sauvera encore, comme il m'a sauvée autrefois !... Oui, le roi aime Angiolina, et pourvu que je disparaisse... Ah ! perdue ! perdue ! plus d'or, la source est tarie !...

Elle se regarda avec colère dans la glace.

– Imbécile ! se dit-elle en s'apostrophant sérieusement, pour une heure que tes passions se réveillent, tu te perds !

Elle avait achevé de se vêtir ; elle sortit à la hâte de cette maison, et, sans se retourner, car, comme la femme de Loth, elle craignait d'être pétrifiée par la vue du souverain si mortellement trompé. Elle arriva haletante à la maison du comte.

Orseolo l'introduisit aussitôt dans cette chambre où nous avons vu déjà Henri croiser le fer avec le comte.

Elle se trouva en face de Saint-Germain ; il était debout au milieu du salon, et Angiolina était appuyée sur son épaule.

– Paonèse !... dit-elle en joignant les mains.

– Je sais, répondit froidement le comte, j'ai vu Je sais aussi, Marozia, que tu es une exécration nature, une bête venimeuse !...

Elle le regarda remplie d'effroi et recula de quelques pas, épouvantée de l'implacable fixité de son regard.

– Marozia, reprit le comte, quand on rencontre une bête venimeuse sur son passage, on la tue !...

Et, sortant de dessous ses vêtements sa main droite armée d'un pistolet, il fit feu.

La Marozia tomba sans prononcer un seul mot ; elle était frappée au cœur.

– Qu'as-tu fait !... s'écria Angiolina.

Le comte ne répondit pas et serra la main de la jeune fille pour lui imposer silence et arrêter l'élan de son cœur, car, se rappelant que cette femme avait passé longtemps pour sa mère, elle voulait lui porter secours.

– Orseolo ! appela-t-il.

Le serviteur entra.



– Orseolo, dit le comte d’une voix calme, tu sais ce qu’il faut faire de ce cadavre.

Et passant son bras autour de la ceinture d’Angiolina il l’arracha à cet horrible spectacle.

– Maintenant, Angiolina, dit-il, il le reste à expier.

# XXXV

## LE TRAVAIL DU PORTEFEUILLE DU ROI.

Le roi fut longtemps à se remettre de l'émotion, ou plutôt de la honte que lui causa la découverte de ce stigmate d'infamie, imprimé par le bourreau sur l'épaule d'une femme qui avait failli, un moment, l'emporter sur la Pompadour. Quand il songeait aux quolibets dont toute l'Europe l'eût poursuivi, si cela fût devenu public, il sentait sa tête près d'éclater.

Aussi, quoique persuadé de l'innocence parfaite de Saint-Germain en cette affaire, eut-il tout ce qui lui rappelait cet homme, de près ou de loin, en répulsion complète, et refusa-t-il constamment de le recevoir, malgré l'importance des grands intérêts qu'il représentait.

Qu'étaient donc pour le frivole Louis XV l'avenir et l'existence du monde, alors que ses plaisirs ou sa dignité se trouvaient attaqués ou lésés !

Angiolina en avait été oubliée du coup : bien mieux, la répulsion de sa mère, éprouvée par le monarque, s'était reportée sur la fille ; et même tout ce qui était simplement italien suffisait à le jeter dans une mauvaise humeur insurmontable. La Pompadour et Lebel supposèrent, tout bonnement, qu'il avait de forts sujets de mécontentement à l'égard d'Angiolina et s'en applaudirent.

Aussi, le proxénète émérite en attendant de vaincre les résistances, cette fois si bien justifiées, de Diane de Romans, s'adressa-t-il au chevalier de

Rancrolles, afin d'occuper le Parc aux Cerfs par intérim et sans trop engager l'avenir.

En ce moment, et depuis quelques jours, il n'était bruit dans Paris que de la merveilleuse beauté de mademoiselle Morphise, fille de meunier, qui, après avoir quitté son village en croupe d'un brigadier des dragons-royaux, s'était, trouvée immédiatement, et de prime-saut, à la tête des prêtresses les plus à la mode du dieu Plaisir. Rancrolles n'eut pas de peine à la décider à venir embellir de sa présence les ombrages du Parc aux Cerfs ; il était loin de redouter cette courtisane, dont il avait jaugé l'esprit, et qu'il estimait devoir occuper, pendant quelque temps, l'insatiable Louis XV, l'homme du monde le plus ennemi de l'oisiveté.

Mais Rancrolles et sa nièce étaient loin de se douter des motifs du peu d'empressement du monarque à obéir à l'ultimatum de Diane.

Le roi était plus amoureux que jamais de Jeanne, et la facilité qu'il avait de la voir chez la Pompadour, bien qu'il ne lui adressât que des paroles banales, suffisait à la timidité de ses vœux. Sous les plus futiles prétextes, il passait presque toutes ses journées chez la marquise, heureux de jouer aux échecs avec Jeanne, de l'aider à pelotonner de la laine, de lui découper des images à l'exemple du roi Henri III, de lui expliquer tous les termes de la vénerie : il se figurait rajeunir.

La marquise ne s'y trompait pas, elle qui le savait par cœur.

– Il tombe en enfance, murmurait-elle en souriant tristement.

Cependant Jeanne ne perdait pas de vue les graves intérêts de son cœur et de l'ambition de son père ; elle se faisait aimable afin de tirer Henri de la Bastille, et diplomate afin de ramener le roi qui, sans qu'elle sût pourquoi, ne voulait plus même entendre prononcer le nom de Saint-Germain.

Le roi avait presque complètement changé de genre d'existence, et ses réclusions pendant toute la journée, son dégoût même de la chasse, l'avaient rendu absolument indifférent aux affaires du royaume. Il n'écoutait ses ministres qu'avec impatience, pendant le conseil ; et ceux-ci, qui tenaient avant tout à engager la responsabilité royale dans les mesures qu'ils prenaient, finirent par amener le monarque à leur proposer de lui porter le travail chez madame de Pompadour.

Louis XV accepta avec transport : il y avait d'ailleurs un précédent en madame de Maintenon ; si bien que le sort de la France se trouva bientôt dépendre du caprice de deux femmes. Heureusement que Jeanne était loyale, et que, consultée par le roi, elle était presque toujours en opposition avec toute mesure contraire à l'honneur et à la dignité du pays. Mais le roi était si heureux de trouver ces beaux et nobles raisonnements dans la bouche de cette humble jeune fille, que ses ministres lui fournissaient chaque jour l'occasion de les émettre, ce dont s'apercevait la Pompadour, elle qui avait si bien su choisir les vizirs du sultan.

Après le départ des ministres, Jeanne se chargeait du soin de faire signer au roi les brevets, privilèges, ordres ou commissions, en ayant soin de lui dire, en substance, quelle était la nature du titre ; si bien qu'elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le roi, occupé seulement à la regarder ou à écouter le son de sa voix, ne faisait nulle attention aux paroles prononcées.

Elle résolut alors de tenter une épreuve dont elle se réservait de profiter ensuite. C'est pourquoi, et du plus grand sérieux du monde, elle dit en lisant un papier :

« – Mandons et ordonnons que le sieur Louis de Bourbon, pour le moment roi de France et de Navarre, soit appréhendé et saisi au corps pour son procès lui être fait et parfait comme coupable du crime de braconnage. »

Et elle tendit en souriant le papier sur lequel le roi apposa très-gravement sa signature.

– Bon ! se dit Jeanne en échangeant le plus malicieux des sourires avec la marquise, qui fut obligée ensuite de sortir vivement pour ne pas éclater.

– Jeanne, dit le roi dès qu'il se vit seul avec la jeune fille, avouez que je suis le plus soumis et le plus patient des hommes !

– Vous êtes, sire, le plus grand roi de la chrétienté.

– Méchante ! vous n'en pensez pas un mot ! Ah ! si j'étais seulement mon aïeul Louis XIV surnommé le Grand !.

– Eh ! sire, votre aïeul n'a été vraiment grand que par les puissants génies qui ont illustré son règne. Otez-lui Bossuet, Colbert, Fénelon, Boileau, Lafontaine, ôtez-lui Molière, ôtez-lui ses capitaines, que reste-t-il ?

– C’est vrai ?... dit Louis XV en hochant la tête d’un air convaincu. mais il était aimé lui !... aimé... d’amour !...

– Et vous ne l’êtes pas, osez dire cela ! lorsque la plus charmante, la plus spirituelle, la plus belle des femmes, madame de Pompadour enfin, a pour vous le culte qu’on n’a pas pour Dieu !... Osez douter de son cœur, majesté ingrate !

– Jeanne, ce n’est pas son cœur, tout adorable qu’il soit, qui fait toute mon ambition... c’est... le Vôtre !

Et le roi voulut lui prendre la main, mais la brune fille saisit un lourd parchemin et se mit à en épeler le grimoire.

– Signez ! dit-elle en le lui tendant sans le regarder.

– Faites-moi signer ma condamnation, Jeanne, mais. aimez-moi.

– Sire, je suis votre humble sujette, et je prie Dieu chaque jour pour Votre Majesté.

La marquise rentra sur ces mots, et le travail des signatures reprit son cours.

Le lendemain, Jeanne passa sa matinée à écrire, appelant à son aide la mémoire qu’elle avait pu conserver de tous les titres présentés à la signature du roi, et quand elle eut employé au moins une main de papier à divers brouillons, elle traça d’une main tremblante une dizaine de lignes sur un grand papier au chiffre de Sa Majesté.

Elle serra très-précieusement ce papier, et attendit avec impatience l’heure du conseil des ministres, et plus impatiemment encore celle de son petit travail avec le monarque.

Ce jour-là, Louis XV était soucieux ; il laissa même échapper quelques mouvements de brusquerie et de mauvaise humeur, et quand les ministres se furent retirés, il voulait absolument les imiter et remettre au lendemain ces maudites signatures, besogne écrasante pour lui, ennemi de toute occupation, si ce n’est de celles qui constituent le plaisir.

Mais Jeanne sut si bien lui démontrer qu’un roi ne s’appartenait pas et se devait à ses sujets, qu’il resta. C’était la première fois qu’elle le retenait, et la chose était assez rare pour ne pas chasser loin de sa pensée toute mauvaise humeur ou toute sombre préoccupation.

Il se mirent donc assez gaïement, elle à énoncer les lettres, titres ou actes, lui, à y tracer, d'une main distraite, les cinq lettres qui, heureusement suffisaient à composer son nom...

Jeanne, sous son apparence enjouée, était horriblement oppressée : son sein se gonflait et s'agitait suivant les palpitations poignantes de son cœur, et le monarque n'avait pu rester longtemps sans s'apercevoir de cette particularité, lui qui était peut-être l'homme de France qui accordât le plus d'attention au corsage des femmes.

Jeanne se sentait observée et tremblait d'autant plus ; cependant, par un de ces instincts secrets qui parlent au cœur de toute fille amoureuse, elle se dit que peut-être le monarque s'attribuait cette émotion, et, tout en demandant intérieurement pardon à Dieu et à l'être unique qui occupait son cœur, elle leva vers le roi des yeux humides qu'elle baissa aussitôt en rougissant.

Le roi donna consciencieusement dans ce petit manège, et, n'eût été la présence de la Pompadour, il fût tombé aux genoux de cette séduisante fille, qui, par ce simple coup d'œil, et sans s'en douter, Avait révélé au monarque libertin des facultés amoureuses devant effacer toutes celles des créatures, pourtant assez nombreuses, qui devaient peupler son avenir.

Cependant, Jeanne continuait à rappeler les titres, et quand elle jugea l'instant favorable, elle regarda fixement le roi, pendant que ses mains, exercées durant toute la matinée à cette manœuvre, firent glisser par dessus tous les titres le grand papier qu'elle avait rédigé et écrit avec tant de soin.

– « Louis, par la grâce de Dieu, lut Jeanne d'une voix distraite, et cætera, et cætera, mandons et ordonnons. et cætera... le sieur Claude-Jean L'huillier en qualité de mesureur juré de notre bonne ville de Paris... et cætera... »

Et Jeanne plaça le papier devant Louis XV qui signa.

Mais si sa voix avait été ferme et sa contenance assurée, tant que cette pièce, en apparence si indifférente, ne fut pas signée, une fois que le seing royal y fut apposé, elle se mit à trembler d'une telle manière, son sein s'agita et bondit si étrangement, sa respiration devint si haletante, que le roi en parut frappé.

Elle essaya de se remettre, et, malgré sa force, ne put s'empêcher de verser sur la table la moitié de la sebile de poudre d'or où elle puisait de quoi saupoudrer les signatures du roi, assez grassement chargées d'encre.

Louis XV fronça les sourcils, un soupçon rapide passa dans sa pensée, et comme la jeune fille, toute à son émotion, tenait ses yeux baissés, il avança la main et saisit ce papier curieusement.

En voyant Jeanne pâlir affreusement, il comprit et parcourut des yeux ce prétendu brevet de nomination en faveur du sieur Lhuillier.

– Ah !... fit-il en regardant Jeanne qui se sentait défaillir.

– Sire... fit-elle en joignant les mains.

Louis XV ne répondit rien, plia très-tranquillement le papier, le mit dans la poche de son habit, se leva, emporta tous les titres signés ou non, et, sans adresser ni un mot ni un salut à la marquise, et encore moins à Jeanne, sortit de la chambre.

Madame de Pompadour demeura stupéfaite d'un départ si étrange, car le roi était un modèle d'urbanité et de politesse, et s'avança vivement vers Jeanne qui, les yeux égarés, les bras inertes, semblait frappée de démence.

– Qu'est-ce donc... demanda-t-elle avec anxiété, ce papier ?.

– C'était, ma mère, c'était. la liberté d'Henri.

– O ciel ! tu as osé !... ô malheureuse, si tu savais !...

– De grâce, achevez !... s'écria Jeanne qui, à l'idée de nouvelles infortunes, sentait ses forces renaître.

– J'ai demandé cent fois sa liberté, moi ! et toujours il m'a repoussée... je voyais bien ta muette douleur... mais ce n'est rien, cela !... Le roi a dit...

– Parlez, ma mère, parlez.

– Il a dit, lui si bon d'ordinaire, il a juré sur son honneur et sur Dieu que M. de Moléon mourrait à la Bastille !

– Oh !... fit Jeanne épouvantée, et il dit m'aimer !.

– Pauvre enfant ! répliqua la Pompadour avec un sourire rempli d'amertume et de tristesse, tu ne sais pas, toi, ce que c'est que l'amour de cet homme !... il faut que tout cède, que tout soit brisé devant lui.

– Et alors, ma mère... Henri...

– Il l'a juré, Henri est perdu.

Jeanne sentit son cœur se serrer dans sa poitrine, comme si une main de fer l'étreignait ; un voile épais s'étendit devant ses yeux, elle voulut balbutier quelques paroles, mais un souffle seulement s'échappa de ses lèvres, et elle s'évanouit entre les bras de sa mère.

– Ah ! sire, sire... murmura la Pompadour en laissant tomber une larme brûlante sur le front pur de l'enfant, que vous me faites souffrir !...



# XXXVI

## A FOLLE.

Le marquis de Moléon avait épuisé son crédit et celui de ses amis, celui du maréchal de Richelieu, celui de la Pompadour, pour obtenir la liberté de son fils. En dernier ressort, à bout d'espérance ou plutôt en désespoir de cause, il vint chez Saint-Germain. Le comte n'eut pas besoin de lui demander ce qui l'amenait, son visage, à défaut de sa science, le lui eût annoncé.

– Comte, dit-il, j'ai pu visiter mon fils aujourd'hui, dans sa prison, et il m'a dit de venir à vous.

Saint-Germain, malgré la sympathie secrète qu'il éprouvait pour Henri, n'était pas fâché de le savoir à la Bastille, car, provisoirement du moins, il ne pourrait entraver ses projets ; cependant, depuis quelques jours, il commençait à perdre ses illusions et ne comptait sur l'influence de Jeanne auprès du roi qu'avec les plus douloureuses appréhensions. Il se sentait vaciller sur sa route, et l'abîme devenait à ses yeux plus obscur et plus noir que jamais.

Sa pensée, vivement tiraillée en tous sens, voyageait de l'un à l'autre des intérêts qui l'agitaient, et en voyant paraître M. de Moléon, en l'entendant surtout dire qu'il venait envoyé par son fils, il frémit.

Mieux que personne il connaissait les intuitions secrètes qui éclairent les âmes, les affinités qu'ont entre eux les cœurs aimants, et il se dit : S'il a

songé à moi, c'est que celle qu'il aime a besoin de mon secours.

– Comte, ajouta le marquis, je suis à bout d'oppositions, j'ai rendu sa parole au duc de Santa-Cruz, qu'Henri épouse Jeanne, et...

– Silence, marquis, répliqua sévèrement Saint-Germain, la question n'est plus là peut-être.

Et étendant les deux mains devant lui, il appela la lumière.

La lumière se fit dans ce vaste et formidable esprit ; mais ses rayonnements l'aveuglèrent et le plongèrent dans les ténèbres.

Il chancela.

– Qu'avez-vous, comte ?... demanda le marquis, effrayé de l'expression désespérée qui se peignit sur les traits de cet homme de bronze, et qui lui fit en ce moment l'effet d'un Titan foudroyé.

Saint-Germain se laissa tomber sur un sofa, et son front, lourd comme un monde, caché dans ses deux mains, semblait succomber sous les coups de la fatalité.

– C'en est fait !... murmura-t-il.

Et le sifflement d'un vaste sanglot souleva cette poitrine où, depuis tant d'années, vivait un cœur si peu accessible aux faiblesses de l'humaine nature.

– Qu'avez-vous vu ?... demanda le marquis avec anxiété, car sa profonde douleur lui semblait mesquine et vaine à côté de cette douleur inconnue, inexplicable, et profonde comme l'Océan..

– J'ai vu ! oui, j'ai vu !... fit le comte en relevant la tête. – Oh ! ce que j'ai vu, c'est horrible, et nulle puissance humaine n'est assez forte pour empêcher ce malheur !... Jeanne, Jeanne t'arrête, malheureuse enfant, arrête !...

Le comte se dressa sur ses pieds, étendant sa main dans l'air en signe de commandement ; mais le sentiment de son inanité le brisa et il ne put que la laisser retomber sur sa poitrine.

Tout à coup, une exaltation extraordinaire s'empara de tout son être ; sur son visage resplendirent toutes les résignations qui se lisent sur la face du Christ au Golgotha, et frappant la terre du talon, il sembla rejeter en arrière toute égoïste pensée ; son front rayonna des splendeurs du triomphe.

– Il ne sera pas dit, s’écria-t-il, que tu seras seule généreuse ! Périssent mon rêve, périssent mon empire, périssent ma vie, tu seras heureuse !...

– Comte !... interrogea M. de Moléon.

– Votre fils sera sauvé, marquis, dit-il en lui prenant les mains avec la plus vive effusion, mais moi, moi... Ah ! ne parlons plus de moi ! venez...

Il entraîna M. de Moléon hors du salon où il l’avait reçu, donna rapidement des ordres à Orseolo, lui confia le marquis et se précipita dans une salle du rez-de-chaussée.

– Louise, Louise ! s’écria-t-il, à moi ! à moi !

La folle parut.

Saint-Germain lui prit la main et l’entraîna.

La jeune fille se laissa faire avec l’inertie d’un automate.

Il y avait certainement péril en la demeure.

Voici ce qui se passait au palais de Versailles, voici ce que Saint-Germain avait vu.

Quand Jeanne revint à elle, sa douleur n’eut pas de bornes, et son imagination lui représenta son amant non-seulement perdu à tout jamais pour elle, mais encore mourant misérablement dans cette effroyable forteresse dont le nom seul la glaçait d’épouvante. Les chroniques de la prison d’Etat fourmillaient de récits terribles, et tous se retraçaient devant ses yeux avec leurs sanglantes péripéties.

Quand elle vit que la Pompadour s’effrayait de son état et que, par conséquent, sa vigilante tendresse allait peut-être la river à son chevet, comme aux jours de sa maladie ; quand elle songea que les soins dont elle serait entourée compromettraient sa santé, elle résolut de tenir tête à la douleur et à la maladie.

Jeanne, après s’être retirée dans sa chambre, s’assura que sa mère dormait, et résolut d’exécuter immédiatement le projet qui, tout à coup, s’était présenté à sa pensée.

Elle sortit tout doucement de l’appartement et monta chez le roi ; mais Guimard lui dit que Sa Majesté était au jeu de la reine. Elle redescendit, bien résolue d’attendre, et, en personne au fait des habitudes du palais, se blottit dans un angle obscur de la cour des Cerfs, bien certaine de voir, de

là, le mouvement des lumières qui se ferait dans l'appartement de Louis XV, dès son retour.

On voit que, pour sauver Henri, elle se résignait au sacrifice.

Elle resta là assez longtemps ; puis, comme neuf heures sonnaient, elle crut voir une ombre bien connue s'avancer dans la cour, à peu près dans la direction du coin où elle était, ouvrir une porte et disparaître.

– Ah ! fit-elle, il va...

C'était Louis XV qui, en effet, se rendait au Parc aux Cerfs par la galerie souterraine.

Elle entra derrière lui dans le petit salon éclairé faiblement ; mais le roi n'y était déjà plus. Elle ne put trouver le secret de la porte mystérieuse, et se repentit de n'avoir pas cherché à le connaître lorsqu'elle l'avait franchie, quelques jours auparavant, appuyée au bras de son père.

– J'arriverai avant lui ! dit-elle.

Et prenant sa course à travers le palais, heurtant les gardes, évitant les huissiers et les concierges, traversant les cours comme une folle, elle s'élança dans les rues de la ville, gagnant son ancien quartier, et ne s'embarrassant que faiblement des obstacles qu'elle rencontrerait peut-être à la porte du petit hôtel du Parc aux Cerfs.

La porte du harem lui fut ouverte sans difficulté aucune. Madame Bertrand savait assez, par Lebel, en quelle fièvre amoureuse était Louis XV pour son ancienne pensionnaire.

Jeanne monta résolûment l'escalier, bien que sa tête bourdonnât comme si elle allait éclater, et arriva dans l'un des salons du premier étage au moment même où, par une porte intérieure, le monarque y entrait.

– Jeanne. fit-il avec une exclamation de joie.

– Sire, dit-elle, la grâce..., avez-vous la grâce ?...

– La voilà, s'empressa de dire le roi en la tirant gracieusement de sa poche et la lui remettant aussitôt ; car il voyait bien que la jeune fille était venue la lui acheter au prix qu'il voulait.

Jeanne saisit avidement le papier, le déplia, y jeta les yeux et le glissa rapidement dans sa poche, pendant que le roi l'entourait de ses bras et approchait ses lèvres de son visage glacé comme celui d'une morte.

– Mon Dieu, murmura-t-elle, pardonnez-moi !...

Et elle ferma les yeux, s'abandonnant à l'abîme qui s'entr'ouvrait devant elle.

Mais, tout à coup, le roi poussa un cri d'effroi et ouvrit ses bras.

Jeanne s'affaissa sur elle-même et tomba sur le tapis.

Elle ouvrit les yeux et vit le roi qui, cloué sur le sol, les bras étendus, le regard effaré, était pâle et défaillant.

Une femme était devant lui qui venait d'entrer tout à coup : cette femme, Jeanne la reconnut. C'était la folle qu'elle avait vue chez son père.

– Louise !... fit le roi au comble de l'épouvante et de l'horreur.

– Monseigneur, dit Louise d'une voix sépulcrale, vous m'avez donc abandonnée, vous, vous aussi !

– Folle ! une folle ! s'écria le roi haletant.

– Si vous êtes vraiment le roi, continua Louise, vous me ferez justice, car on m'a volé mon enfant, le vôtre ; on l'a tué et son sang... son sang !... Ah ! ah ! ah !...

La folle se mit à rire d'une manière effrayante en avançant vers le roi qui recula, muet d'horreur et d'effroi.

– Son sang, reprit-elle, il a servi à prolonger la vie des autres !. Ah ! ah ! ah !

– Malheureux !... fit le roi qui comprit et sentit toutes ses forces l'abandonner.

La folle fit encore un pas vers lui en étendant les bras et avec un sourire dont, tout ineffable qu'il fût, le roi eut peur.

– Sire, dit-elle, ne suis-je donc plus votre Louise ?...

– Ah !. horrible !... horrible !... s'écria Louis XV au comble de la terreur.

Il était arrivé contre une porte, celle par laquelle Jeanne était entrée. Cette porte céda sous sa pression, et il se précipita au dehors en criant :

– Horrible, horrible !...

La porte se referma sur lui, et aussitôt Jeanne vit son père qui, sans lui donner le temps de dire un mot, la saisit entre ses bras et l'emporta.

– Tu es sauvée, lui dit-il, loué soit Dieu.

– Et Louise ?...

– Oh ! cette pauvre insensée, ce n'est pas elle qui est le plus à plaindre.

Quatre heures après, Henri de Moléon sortait de la Bastille, délivré par le comte lui-même muni de l'ordre du roi, et entrait dans l'église Saint-Paul où il trouva son père, la marquise de Pompadour, la baronne de Nérès, et Jeanne.

Tous se dirigèrent aussitôt vers la chapelle de la Vierge, où un prêtre attendait.

Avant de sortir de l'église, Saint-Germain arrêta ses enfants.

– Il faut nous séparer, dit-il, l'heure est venue.

– Ciel ! non... fit Jeanne.

– Chut ! reprit vivement le comte en posant un doigt sur ses lèvres. Restez quelque temps absents de la cour, la marquise vous y rappellera quand l'orage sera passé. Pour moi...

– Oh ! parlez, parlez... fit Jeanne en le voyant s'arrêter.

– Mon œuvre est à refaire, j'y succomberai peut-être... Dieu soit avec moi ! Je dois partir à l'instant.

– Et quand vous reverrai-je... monseigneur ?... demanda Jeanne en tremblant et en attachant sur lui des yeux humides.

– Je te le dirai, enfant, répondit-il en la serrant sur son cœur.

Une heure après, une berline attelée de quatre chevaux vigoureux, et suivie d'un fourgon attelé de même, traversait à toute vitesse le village de Fromenteau, se dirigeant sur Lyon.

– Paonèse, disait une voix fraîche et sonore dans l'intérieur de la berline, tu croyais cette cour et ce roi à la hauteur, honte et mépris sur eux !

– Tais-toi, femme, répondit une voix sévère, j'ai succombé parce qu'il y a eu des femmes entre moi et le but !... Eve, Eve, source intarissable de toute corruption, cause éternelle de toute chute, te trouverai-je donc toujours sur ma route !

Un blasphème suivit cette parole amère, et l'on n'entendit plus que le bruit des roues et le galop des chevaux dévorant l'espace.

# XXXVII

## OU DIANE DE ROMANS VOIT ENFIN SE LEVER LE JOUR DU TRIOMPHE.

Deux aventures comme celles que nous venons de raconter, la découverte d'une fleur de lys sur l'épaule d'une princesse, et l'apparition de la pauvre folle à rencontre de ses nouvelles amours, devaient certainement suffire pour dégoûter Louis XV de sa petite maison du Parc aux Cerfs, du moins momentanément.

Il fut donc un bon mois sans y remettre les pieds, malgré tout l'attrait que lui pouvait offrir la Morphise<sup>4</sup>, dont il n'avait pas encore eu le temps de se lasser. L'ex-fille du meunier bourguignon fut donc rendue aux adorations de la capitale ; mais le voluptueux monarque ne renonça point pour cela à Satan et à ses œuvres.

Il avait été le premier à reparler à Lebel de l'insaisissable personne du bal de l'Opéra, et Lebel avait été forcé d'avouer, après deux jours de négociations avec l'oncle, car Diane se faisait invisible pour lui, que cette personne, devenue depuis trois mois plus belle que jamais, avait déclaré ne plus vouloir s'exposer à être victime d'une nouvelle méprise.

Le roi se fit conduire tous les jours en voiture chez la Pompadour, retirée en ce moment à son ermitage de l'avenue de Saint-Cloud, et chaque fois qu'il passait sous les fenêtres de mademoiselle de Romans, il eut la satisfaction de juger par lui-même de la vérité des assertions de son valet de

chambre. Or la beauté de Diane étant en proportion avec la sévérité qu'elle semblait vouloir garder vis-à-vis du roi, celui-ci ne tarda pas à y penser jour et nuit et à sentir renaître ses anciens désirs.

Il n'était pas fâché, du reste, d'occuper aussi violemment ce qu'il appelait son cœur, dans la persuasion que la Pompadour ne tarderait pas à faire reparaître à la cour le jeune marquis de Moléon. Le vieux marquis était mort huit jours après le mariage de son fils avec Jeanne, d'une attaque d'apoplexie amenée par les contrariétés éprouvées à la suite de sa rupture avec le duc de Santa-Cruz.

Le roi espérait que le jeune marquis présenterait sa femme à la reine ; et que, par conséquent, il aurait l'occasion de la combler de ses bienfaits.

Il jouait parfaitement sa petite comédie, et la marquise de Pompadour, qui l'avait vu amoureux avec le plus vif étonnement, en fut bientôt dupe et reprit confiance.

Un matin, au moment où M. de Romans allait descendre son escalier pour monter en carrosse et se rendre à Paris, où il y avait réunion des membres du Parlement restés fidèles à Sa Majesté, afin de délibérer sur l'opportunité de faire un acte public de soumission, un huissier du palais entra et fit connaître au conseiller que le roi désirait l'entretenir à l'instant même.

M. de Romans faillit être suffoqué de ce coup imprévu de la fortune, et fit réponse qu'il allait se rendre immédiatement aux ordres de Sa Majesté, le temps de passer un habit plus décent ; mais l'huissier lui représenta qu'il était en tenue convenable et l'emmena sans désenparer.

Il avait eu cependant le temps de prévenir sa femme de cet honneur. Celle-ci informa sa fille.

– Bon, se dit Diane, voilà les hostilités qui commencent. Et elle resta dans sa chambre avec l'intention d'en sortir dans une toilette irrésistible.

– Eh ! fit madame de Romans quand elle la revit si bien parée, qu'est-ce que cela signifie ?

– Maman, du moment que papa à une audience de Sa Majesté, on ne sait pas ce qui peut arriver.

En effet, on le savait si peu que, deux heures après, M. de Romans rentra tout effaré et gonflé d'importance.



– Le roi a daigné me consulter sur le rappel de ses parlements ! dit-il en rassemblant à la hâte ses papiers, mais, silence, c'est un secret d'Etat !

Le bonhomme descendit les escaliers quatre à quatre et ne daigna pas même saluer son beau-frère qui le croisa.

– Romans, écoute donc, cria celui-ci, que diable ! as-tu le feu ou des recors à tes trousses ?

– Que voulez-vous ? répondit le conseiller en s'arrêtant et prenant un ton rogue.

– Te dire, gros bélitre, que madame de Pompadour veut donner une fête où mesdames du parlement et... mais tu es pressé, va-t'en !

– Achève, mon ami, dit le conseiller en souriant avec aménité.

– A quoi bon !

– Rancrolles, pardonne-moi, je suis si pressé d'aller à Paris ! en vérité !... si tu savais !...

– Eh bien ! madame de Pompadour veut consulter ma sœur et ta fille sur cette grave question.

– Elles aussi !... décidément le mérite finit toujours par percer !... Eh bien ! va leur annoncer cette bonne nouvelle, mon cher ami, car moi aussi, j'ai une mission et une fameuse, va !..,

– Romans, répliqua le chevalier en riant, ne te fais pas d'illusions, mon bon, c'est ton mérite, ton mérite seul qui te vaut ces faveurs !

– Vrai, mon ami, c'est dommage que tu ailles à Pau, c'est bien loin.

– Eh ! tu vois bien que je n'y suis pas encore, à Pau !

– Au revoir, je me sauve.

– Va, monsieur le président !. car tu le seras, c'est écrit, tu es né président !

– Ne dis pas ces choses-là en riant, chevalier, je t'en prie !. adieu !

Le chevalier entra dans l'appartement et glissa un petit billet dans la main de la soubrette en lui ordonnant de le porter immédiatement à Diane ; quant à lui, il passa chez sa sœur.

Madame de Romans faillit suffoquer de joie, comme son mari, à la nouvelle que lui annonçait son frère, et se précipita chez Diane pour lui enjoindre de s'habiller au plus vite, afin de l'accompagner pour assister à la toilette de la marquise de Pompadour ; mais Diane était étendue sur son lit,

en proie à la fièvre la plus violente, et déclara qu'il lui était impossible de se rendre aux ordres de la marquise. Sa mère eut beau prier, supplier, elle fut obligée d'y aller seule.

Une fois que madame de Romans eut quitté la maison, Diane sauta à bas de son lit, essuya le rouge dont elle avait échauffé son teint de rose, et se remit tranquillement à sa toilette.

A sept heures du soir, la nuit était venue tout à fait, et ni le conseiller ni sa femme, n'étaient encore rentrés ; seulement tous deux avaient envoyé un exprès à la maison. M. de Romans était retenu à souper chez M. le premier président, et madame de Romans chez madame de Pompadour.

A sept heures cinq minutes, deux hommes, enveloppés de manteaux, se présentèrent pour parler à M. le conseiller ; l'un d'eux resta dans l'antichambre, il paraissait un domestique ; mais l'autre fut introduit dans le salon : ce fut Diane qui le reçut. Elle avait une de ces toilettes savantes dans leur simplicité dont certaines femmes ont le secret ; une de ces toilettes qui ne donnent rien aux yeux, mais tout à la pensée et à l'imagination.

Le personnage qu'elle reçut au salon n'était autre que Sa Majesté le roi Louis XV.

– Mademoiselle, dit-il en baisant galamment la main de la jeune fille toute confuse de son bonheur, vous voyez qu'on se rend à votre ultimatum ; me pardonneriez-vous d'avoir tardé si longtemps ?

– Sire...

Elle n'était pas disposée à la rigueur, elle pardonna.

– Diane, reprit le roi, le jour où je vous vis à l'Opéra, vous avez laissé échapper une parole qui a fait bondir mon cœur d'espérance, tout isolée qu'elle ait été... Vous êtes bien belle, et cette beauté qui ferait tant d'envieuses, si elle voulait se montrer au grand jour, me fait douter vraiment du sens que vous avez voulu attacher à cette parole.

– Sire, répondit la jeune fille, qui s'enhardissait étrangement en voyant le roi se dépouiller d'une manière si charmante de sa majesté, je crois vous avoir dit que la minute d'attention que vous daigniez m'accorder ce soir-là, c'était le rêve et le secret de toute ma vie.

– Diane, dit le roi en mettant un genou à terre devant elle et lui baisant les deux mains, je veux vous aimer et vous adorer à rendre toutes les femmes

envieuses de votre bonheur, et tous les hommes jaloux du mien ! Écoutez, demain, si vous le voulez, vous irez avec votre mère prendre possession d'une maison digne de vous, cette maison est à Passy.

– J'irai seule, sire ; que ma mère ignore... je trouverai un prétexte.

– A midi ma voiture vous attendra derrière l'église. quand vous serez installée, j'enverrai prendre vos ordres.

– Sire, dit Diane avec le plus aimable sourire, je vous attendrai à cinq heures.

Le roi se leva, lui baisa la main avec les marques de la plus respectueuse tendresse et se retira enchanté. Le bonheur tranquille qu'il espérait lui donnait cependant une impatience plus grande qu'il ne l'eût cru d'abord ; c'est pourquoi il ne trouva pas de meilleur moyen de tromper cette impatience que d'aller passer quelques heures à l'Ermitage.

Melchior Pinson avait été invité à souper ce soir-là par M. de Romans ; il soupa en tête-à-tête avec Diane, et crut devoir profiter de la circonstance pour exposer timidement l'objet de ses vœux ; mais Diane l'arrêta dès les premiers mots.

– Mon cher monsieur Pinson, dit-elle, vous ne seriez pas heureux avec moi, j'en suis certaine.

– Ah ! mademoiselle, je crois au contraire...

– Laissez-moi achever. Il y a quelques jours, je vous l'avoue, je croyais que le ciel m'avait destinée à devenir votre femme, et vous êtes un si riche cœur que je ne savais comment le remercier de sa bonté, mais... j'ai réfléchi, je suis mauvaise au fond, je ne vous aimerais pas comme vous le méritez ; tandis que je sais quelqu'un qui vous a toujours aimé et vous aimera jusqu'à son dernier soupir... Cette personne, je crois que vous n'avez jamais cessé de l'aimer, vous non plus...

– Ah !... fit Pinson, qui crut comprendre.

– Écoutez, monsieur Pinson, Rose est sortie aussi pure du Parc aux Cerfs qu'elle y était entrée, je vous le jure...

Le jeune homme eut un sourire d'incrédulité si amer et si désespéré que deux larmes jaillirent des beaux yeux de Diane.

– Je vous le jure, sur ma mère !... dit-elle en lui prenant la main et la serrant avec force.

– Dites-vous vrai, mademoiselle !... Oh ! oui, j'en suis sûr à présent, ces larmes versées pour elle me l'affirment, eh bien ! elle sera ma femme.

– Faites cela, mon ami, vous ne vous en repentirez pas.

– Eh bien ! vrai, mademoiselle, reprit Pinson qui, à son tour, se mit à pleurer comme un enfant, je vous le dis maintenant, et c'est aussi sincère, voyez-vous, que l'amitié que j'ai pour vous, j'ai été tenté cent fois d'aller lui dire : Rose, veux-tu de moi tout de même ?

– Ah ! je le disais bien que vous étiez un brave cœur ! s'écria Diane en se jetant à son cou et l'embrassant sur les deux joues.

– A quand la noce ?... demanda une voix joyeuse en faisant irruption dans la salle.

G. était le conseiller qui rentrait, légèrement ému par les trésors de la cave de M. le premier président, suivi de sa femme et de Rancrolles qu'il avait trouvés en bas.

– Demain, mon père, je pars seule, seule. vous entendez, avec M. Pinson qui, à ma prière, a consenti à épouser ma chère Rose Picard.

– Et moi ! s'écria Rancrolles.

– Vous, mon oncle, vous avez Pau, et cent mille livres d'épingles que je vous prie d'accepter, mon bien cher ami monsieur Pinson, qui veut prendre sa femme...

– Avec sa chemise !... s'écria le conseiller, comme au bon vieux temps !... c'est charmant ! Jeune homme, vous avez mon estime !

– Et toi, Diane ?... demanda la mère.

– Moi, maman, répondit Diane en se jetant dans ses bras, je suis heureuse !... Oh ! bien heureuse !...

# XXXVIII

## LA TEMPÊTE.

Il est minuit, le ciel est sombre, la lune cachée par de gros nuages chassés rapidement par un vent du sud-est, a laissé d'épaisses ténèbres se répandre sur la surface des eaux. Une chaleur étouffante, accablante, mortelle, s'est répandue dans l'atmosphère, et tout annonce l'arrivée prochaine de ce vent terrible qui, à Corfou, à nom le sirocco noir.

Vingt navires armés en guerre, vingt bricks dont la coque élégante, la fine mâture, le riche gréement annoncent la supériorité sont là, à mille brasses l'un de l'autre, tous en quelque sorte paralysés par l'approche de ce vent contraire à la marche qu'ils ont suivie jusqu'à ce jour.

Celui de ces vingt navires qui occupe le centre, à mille brasses en avant des autres, et qui semble un capitaine à la tête de son bataillon, vient de serrer toutes ses voiles, et l'on voit sur la dunette un homme armé du porte-voix de commandement donnant ses ordres avec toute la sûreté du plus vieux marin. Ses ordres sont exécutés avec une précision extraordinaire, et, chose étrange, presque en même temps, les mêmes manœuvres s'exécutent sur les dix-neuf autres navires de cette petite flotte.

Le vent se mit à souffler plus violemment et sa brûlante haleine jeta sur le pont, harassés, déroutés, presque anéantis, tous ces matelots au dur et au fier visage dont les forces et le courage luttèrent depuis dix heures contre l'énergie latente de cette tempête menaçante

– Il faut marcher, cependant !... s'écria avec une sorte de sanglot déchirant l'homme au porte-voix, l'heure a sonné, je le veux.

Mais son navire, privé de voiles, céda à l'action du vent et de minute en minute s'éloignait de sa route dans des proportions énormes.

L'homme au porte-voix ordonna de jeter les ancres, et après avoir transmis le commandement à l'un de ses officiers, il descendit dans sa cabine, où se trouvant seul enfin, et libre de s'abandonner à son désespoir, il se jeta sur un divan et laissa tomber sa tête dans ses mains.

– Je suis maudit !... fit-il d'une voix sourde, maudit !

Un douloureux soupir répondit, comme un écho, à cette parole de découragement suprême, et une forme indécise, un amas d'étoffes et de voiles qui, jusque-là était resté immobile sur le tapis de la cabine, rampa doucement jusqu'à cet homme, et deux bras nus, ronds, blancs et polis, comme l'ivoire le plus pur, sortant de ces étoffes, entourèrent ses genoux.

– Paonèse, dit une voix brisée, je te le disais bien qu'il fallait me tuer.

Saint-Germain, car c'était lui en effet qui commandait la flottille, dégagea son visage de ses mains et regarda d'un air triste et navré la pauvre créature courbée ainsi à ses pieds.

– Oui, je suis maudit, répéta-t-il lentement et l'œil fixe.

– C'est moi, j'en suis sûre, c'est moi qui te porte malheur !... répondit avec un sanglot Angiolina en sortant, à son tour, sa brune et splendide tête des voiles qui l'ensevelissaient.

– Pauvre enfant !... Au contraire, car ton malheur te vient de moi !...

– Non !... car tu es pour moi Dieu sur la terre !...

En ce moment un horrible éclair fendit la nue et projeta dans la cabine une lueur si éclatante, suivie d'un si épouvantable coup de tonnerre, que le comte lui-même ne put s'empêcher de tressaillir. Angiolina s'était caché le visage dans son sein et tremblait comme la feuille.

– J'ai peur ! dit-elle.

– Pauvre femme !... tu n'es pas au bout !... Ce ne sera pas seulement le vent et l'orage, ce sera la tempête, l'ouragan, la voix puissante de Dieu qui nous fait si petits et si misérables, nous qui voulons tenter de lutter avec lui !..

– Lutter avec Dieu, toi, Paonèse ! murmura Angiolina sans lever la tête.

– Oui, j’ai voulu substituer mes calculs à ses décrets. Je me suis habitué, depuis que je n’ai plus trouvé dans la science seule l’aliment indispensable à l’activité dévorante de mon esprit, à une idée ambitieuse tellement gigantesque que les moyens m’ont semblé possibles toujours. Ivre de moi-même, orgueilleux de ma puissance, ébloui par les prodigieuses facultés de mon être, j’ai cru ma route battue d’avance et je n’ai pas assez compté sur le hasard et les grains de sable qu’il jetterait sous mes roues... J’ai follement espéré en l’intelligence d’un roi qui n’a que le plaisir pour mobile ; et ce roi, plus ingrat et plus petit que le dernier des hommes, a lancé sa police après moi pour me punir d’une peccadille, qualifiée crime par lui, par lui qui ne voulut pas y voir le désir que j’avais de prolonger sa vie... Ah ! cet élixir, ce trésor de vie... ce qu’il donne ne vaut pas ce qu’il coûte !... Oh ! ce secret mourra avec moi, car les hommes ne sont pas dignes de vivre, eux qui ne voient dans une longue existence que la faculté de perpétuer leur vices, leur oisiveté, leurs lâches faiblesses !

– Que parles-tu de mourir, Paonèse ?... demanda l’Italienne en relevant la tête.

– Regarde !

Il lui prit la main, se leva, l’entraîna vers un sabord et la força de contempler la sublime horreur de la scène grandiose qui bouleversait la nature. La tempête avait déchaîné les éléments, et leur grande voix dominée par le tonnerre donnait à ce spectacle un attrait auquel, soutenue par Saint-Germain, Angiolina ne put s’arracher dès qu’elle osa le braver du regard.

Le navire, maintenu immobile au milieu des vagues tumultueuses, par quatre ancres solidement accrochées aux roches sous-marines, avait parfois des secousses sourdes, des mouvements secs et durs qui le faisaient trembler dans ses murailles, et l’on voyait au loin, disséminés sur la vaste mer, les autres navires, également à l’ancre, et essayant de lutter par leur inertie contre la violence des éléments révoltés.

– Si la tempête dure une heure, nous sommes perdus, dit tranquillement Saint-Germain.

Comme il disait ces mots, un effroyable coup de tonnerre retentit, en même temps que la foudre inondait le navire de clartés rougeâtres. Presque

aussitôt un craquement se fit entendre et la chute d'un poids énorme sur le pont du navire apprit au comte la nature du désastre.

– C'est le grand mât qui est brisé ! dit-il en s'élançant vers l'escalier.

– Sainte Madone, protégez-nous, s'écria Angiolina en tombant la face contre terre.

Quand Saint-Germain arriva sur le pont, le tumulte et l'effroi étaient au comble.

– Les ancres chassent, dirent plusieurs voix, le vent nous pousse en arrière, mettons le cap sur Tarente ou Messine ou nous sommes perdus !...

– Silence ! fit Saint-Germain d'une voix tonnante et qui domina le bruit de la tempête.

Il donna froidement ses ordres, fit réparer l'avarie du grand mât, et la prodigieuse confiance qu'inspirait cet homme, la multiplicité de ses ressources furent telles, que vingt minutes après, les voiles purent être déployées, maigre l'avis des plus vieux matelots qui avaient déclaré toute marche en avant impossible. Saint-Germain se décidait à louvoyer, de manière à profiter de toutes les variations du vent pour entrer au plus tôt dans la mer de Candie.

Mais un nouveau coup de tonnerre vint déranger tous ses calculs, car la foudre qui, sans doute, avait pris le brick-amiral pour unique but de ses ravages, tomba une seconde fois sur le pont, tua le pilote placé à la barre et mit en poudre l'habitacle et la boussole.

Une seconde boussole fut montée aussitôt du magasin ; mais l'aiguille, rebelle à toute régularité, allait et venait en mouvements désordonnés, obéissant aux courants d'électricité qui chargeaient l'atmosphère.

– Nous dérivons sur le cap Matapan, dit un vieux matelot à voix basse, en s'approchant de Saint-Germain.

Le comte donna ses ordres et changea la direction du navire ; puis il jeta les yeux vers le reste de la flotte, et vit tous les autres navires pour le moins aussi maltraités que celui qu'il montait. La plupart avaient pu imiter la manœuvre qu'il venait de commander ; mais d'autres étaient restés à l'ancre, absolument démâtés et essayant de défendre leur coque en achevant d'abattre tout ce qui pouvait donner encore prise aux vents.



La nuit devint plus épaisse encore par suite d'une pluie qui, mêlée aux vapeurs produites par la chaleur, ne permit bientôt plus de distinguer à dix pas devant soi. Aucune étoile ne brillait plus au firmament, et le navire, toujours privé de guide par l'insuffisance de sa boussole, détourné à chaque instant par les changements du vent ou des courants contraires, courait vers l'inconnu avec une vitesse incalculable.

– Faites parer les embarcations, dit Saint-Germain à son second.

Il n'avait pas plus tôt donné cet ordre qu'une tête effarée sortit de l'entrepont.

– La foudre a mis le feu au magasin ! s'écria une voix épouvantée.

Les matelots se placèrent aussitôt aux pompes, et, tandis que le navire marchait à la grâce de Dieu, Saint-Germain descendit dans la cabine.

– Nous allons abandonner le brick, dit-il, pour en gagner un autre ; viens, Angiolina.

La belle fille se jeta dans ses bras, plus épouvantée encore du calme du comte que du danger qu'il révélait ; mais, au même instant, la quille du navire donna contre un roc et toute sa membrure en trembla.

– Oh ! fit le comte, un second coup comme celui-là et le navire s'ouvre en deux !

Il monta rapidement sur le pont et donna l'ordre de descendre dans les embarcations sans attendre une seconde de plus. Le plus grand mouvement se fit dans l'équipage, et en quelques minutes tout fut prêt.

Le comte redescendit dans la cabine, se dirigea vers une des cloisons de la poupe, ouvrit la porte d'une petite armoire qui y était ménagée, saisit la poignée d'un coffret, et, sans se donner la peine de refermer l'armoire, courut vers Angiolina, qui, aux approches d'un danger réel, avait retrouvé toute son énergie ; elle s'accrocha aux habits du comte, et tous deux remontèrent l'escalier.

Mais, si courtes qu'eussent été ces indispensables mesures, quand ils mirent le pied sur le pont, un silence de mort y régnait, tandis que l'on entendait dans la nuit, noyés dans les brumes et les profondeurs des vagues, les imprécations et les cris des matelots qui fuyaient.

– Les misérables ! fit Saint-Germain en cherchant partout si ses sens ne l'abusaient pas ; car il ne pouvait croire à l'abandon de tous ces hommes,

dont il était depuis dix ans le protecteur ou le père plutôt que le chef ou le maître.

– Où sommes-nous ?... se demandait Saint-Germain les yeux hagards, presque fou de désespoir et de rage.

– Regarde ! lui dit Angiolina.

Mais ce fut en vain que le comte appela à son aide l'étonnante faculté qui tant de fois l'avait guidé dans ses actions ; en vain il frappa du talon sur le tillac, en vain sa main s'étendit dans l'espace, en vain ses yeux interrogèrent ce ciel noir et implacable, – il ne vit rien.

– Malheur !... fit-il, Dieu m'abandonne aussi !...

– Je t'aime, Paonèse, je t'aime, moi ! dit d'une voix douce Angiolina, en même temps que ses lèvres cherchaient celles de ce géant foudroyé.

– Laisse-moi !...

– Tu m'avais dit que par ton pouvoir tu me ferais renaître dans un autre corps, non plus souillé par les baisers de ce roi débauché, mais digne de toi, digne de ton amour. Paonèse, l'heure est venue, tue-moi donc. afin que je revive plus tard !...

– Je ne puis rien !... rien !... fit le comte d'une voix sourde en tombant à genoux au pied du tronçon du grand mât.

– Nous pouvons mourir ensemble !... s'écria la belle Italienne avec l'exaltation que devaient avoir les martyrs en marchant vers les monstres du cirque.

– Et mon rêve !... et cette couronne qui m'attendait !... O misérable ambitieux ! voilà le fruit de tes crimes !... Tu as voulu la moitié du monde, tu n'as pas su te contenter du bonheur !... Le bonheur !... où était-il ?... Là... près de toi... sûr : Angiolina et ta fille !... – Jeanne ! Jeanne !...

– Je t'aime !... lui répondit la jeune fille, plus belle que jamais dans sa sauvage aspiration de la mort, en lui fermant la bouche d'un baiser.

En même temps, la foudre éclata et le navire donna contre le rocher un si violent coup de talon que toute la carcasse en fut ébranlée. En quelques minutes, l'avant s'inclina d'une manière sensible, et peu à peu la muraille haute fut envahie, en même temps que par toutes les ouvertures l'eau se précipitait dans les flancs du navire.

Le comte s'était réfugié avec Angiolina sur la partie extrême de la dunette, suivant d'un œil navré la perte de ses espérances ; – et quand il vit l'eau gagner jusqu'à quelques pieds de leur dernier refuge, il ferma les yeux.

– Seigneur !... dit-il en exhalant de sa vaste poitrine un soupir déchirant.

– Sainte Madone !... répondit l'Ilalienne d'une voix résignée.

Le navire sombra, et la mer recouvrit de ses tumultueuses vagues le frêle esquif qui, deux heures auparavant, marchait si bravement à la conquête d'une moitié du monde.

# XXXIX

## CONCLUSION

L'empire que sut prendre mademoiselle de Romans sur l'esprit du roi fut tel que la marquise de Pompadour en conçut bientôt les plus vives inquiétudes. Remplie de grâces, douée d'une beauté éclatante, Diane fut sur le point de détrôner la favorite, et bientôt les petits bulletins de l'Œil-de-Bœuf annoncèrent que l'amour du roi ne s'arrêterait pas à légitimer l'enfant qui, très-probablement, allait naître de cette union semi-morganatique, et qu'il donnerait un rang à la mère.

– Légitimer son enfant ! s'écria la marquise, je suis perdue !

– Tout cela est du Louis XIV ! répliqua la maréchale de Mirepoix, ce sont de grandes manières qui ne sont pas celles de notre maître.

Heureusement pour la Pompadour, Diane eut la vanité de son étrange position : inconséquente et indiscrète, elle se vanta de sa fortune et voulut parler trop haut aux nombreux ennemis qui papillonnent toujours autour de la maîtresse d'un roi : Louis XV se fâcha, et le fils que Diane mit au monde fut simplement baptisé sous le nom de Charles, fils de M. de Bourbon, capitaine de cavalerie.

Ce qui ne t'empêcha pas, quelques années plus tard, de trouver un mari qui la fit marquise de Cavinhac ; mais l'amour du roi avait tourné à un autre vent.

Louis XV daign : écrire lui-même au jeune marquis de Moléon pour le rappeler à la cour, et jamais, dans ses discours, personne ne put surprendre un mot qui rappelât le passé ; Jeanne seule comprit ses regards, mais elle adorait son mari.

La marquise de Pompadour continua de régner sans partage, grâce au Parc aux Cerfs. Cet établissement reçut enencore de l'extension : le nombre des beautés de toute condition et de tout âge qui y furent admises prit tout à fait les proportions d'un véritable harem, et les statuts de l'abbé de Bernis eurent force de loi.

Melchior Pinson, une fois l'époux de Rose Picard, eut le bon esprit de ne point acheter le droit de s'appeler M. de la Pinsonnière, comme le lui conseillait Rancrolles, devenu lieutenant du roi au Châtelet, il préféra faire souche du nom de son père.

Vingt-sept ans après les événements que nous venons de raconter, madame de Genlis étant dans le Holstein, nous disent ses *Mémoires*, apprit du prince de Hesse que M. le comte de Saint-Germain était mort chez lui six mois auparavant, c'est-à-dire en 1784.

Le comte n'avait l'air ni vieux ni cassé ; on ne lui donnait pas plus de cinquante ans, mais il paraissait consumé par une insurmontable tristesse.

Le prince de Hesse lui avait donné un logement dans son palais, et faisait avec lui des expériences de chimie.

M. de Saint-Germain était arrivé dans le Holstein, non avec l'apparence de la misère, mais sans suite et sans éclat : il avait encore plusieurs beaux diamants.

Il mourut, dit madame de Genlis, de consommation, et montra en mourant d'horribles terreurs ; sa raison sembla égarée, et tout en lui annonçait le trouble affreux d'une conscience agitée.

Le lecteur nous permettra de douter de cette version, car nos investigations n'ont pu nous procurer aucun acte authentique ou privé attestant la mort de ce personnage extraordinaire ; tandis que nous possédons une quantité de notes et de documents établissant d'une manière

positive la coopération, du comte de Saint-Germain à la grande révolution de 1789. Il avait à se venger.

Nous n'abandonnons donc point la piste, et peut-être un jour, lecteur, pourrons-nous vous prouver que cet énigmatique personnage existe encore.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

## ***Le Parc aux cerfs, par Albert Blanquet***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6505786w>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale



la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

## Notes

1 Mémoires de madame du Hausset. C'est à tort que l'usage s'est établi de prononcer *perlinpinpin*.

2 C'est en effet le nom sous lequel était connue l'abbesse du Parc-aux-Cerfs ; parfois elle prenait celui de Dominique ; mais ces deux noms n'étaient que les pseudonymes d'une madame Rouelle, dont le mari était commis du bureau de la guerre.

3 Oiseau aquatique et à sang froid. Le mot est de Louis XV,

4 La courtisane Morphise eut, de Louis XV, un fils qui fut le trop célèbre comte d'Oyat.

# Table des matières

1. Page de titre
2. LE PARC AUX CERFS
  1. LA CAVE DE M. DE F.
3. I - LA SURINTENDANTE DES PLAISIRS DU ROI.
4. II - CE QUE VOULAIT LE COMTE DE SAINT-GERMAIN.
5. III - ROSE PICARD.
6. IV - LES DEUX MAISONS DE LA RUE SAINT-LOUIS.
7. V - LES BATTERIES DU CHEVALIER DE RANCHOLLES.
8. VI - DES ÉVOLUTIONS D'UN DOMINO ROSE, ET DE L'INFLUENCE D'UNE LETTRE DE CACHET.
9. VII - DE LA MANIÈRE DONT ÉTAIENT TRAITÉS CERTAINS PRISONNIERS DANS CERTAINES PRISONS D'ÉTAT.
10. VIII - AMOUR QUI FUIT, AMOUR QUI VIENT.
11. IX - LA FIANCÉE DE M. PINSON.
12. X - LA SECONDE VUE.
13. XI - LE SECRET DE MADAME DE NÉRIS.
14. XII - LE NID DES AMOUREUX.
15. XIII - LA RÉSIGNATION DE JEANNE.
16. XIV - L'ÉLIXIR DE LONGUE VIE.
17. XV - L'AGATE.
18. XVI - LE GENTILHOMME POURVOYEUR.
19. XVII - LE JUDAS.
20. XVIII - CE QUE C'ÉTAIT QUE LA PRINCESSE TADOLINI.
21. XIX - OU PAONESE ET SAINT-GERMAIN ONT À LUTTER CONTRE DEUX AMOURS.
22. XX - DU MADEMOISELLE ROSE EST BIEN PRÈS DE DEVENIR UNE REINE DE LA MAIN GAUCHE.
23. XXI - OU LA POLITIQUE CÈDE À L'AMOUR.
24. XXII - LA VERTU DE ROSE PICARD.
25. XXIII - LA VERTU DE MADEMOISELLE DIANE DE ROMANS.

26. XXIV - LE TRESOR DES EMPEREURS D'ORIENT.
27. XXV - OU IL EST QUESTION DE CHANGER LA FACE DU MONDE.
28. XXVI - DES AVANTAGES DUN SERMON ET DES INCONVÉNIENT D'UN BÉNITIÉ.
29. XXVII - LES VOYANTS.
30. XXVIII - LA TRANSFIGURATION DU SULTAN DU PARC-AUX-CERFS.
31. XXIX - L'AMOUR, L'AMBITION, LA JALOUSIE, L'AVARICE.
32. XXX - MADAME HENRIETTE.
33. XXXI - OU LA POMPADOUR A PEUR DE SON OEUVRE, ET JALOUSE LE PARC AUX CERFS.
34. XXXII - JEANINE CHEZ SA MÈRE.
35. XXXIII - L'ULTIMATUM DE MADEMOISELLE DIANE.
36. XXXIV - LA FLEUR DE LYS.
37. XXXV - LE TRAVAIL DU PORTEFEUILLE DU ROI.
38. XXXVI - A FOLLE.
39. XXXVII - OU DIANE DE ROMANS VOIT ENFIN SE LEVER LE JOUR DU TRIOMPHE.
40. XXXVIII - LA TEMPÊTE.
41. XXXIX - CONCLUSION
42. Notes
43. À propos de cette édition numérique